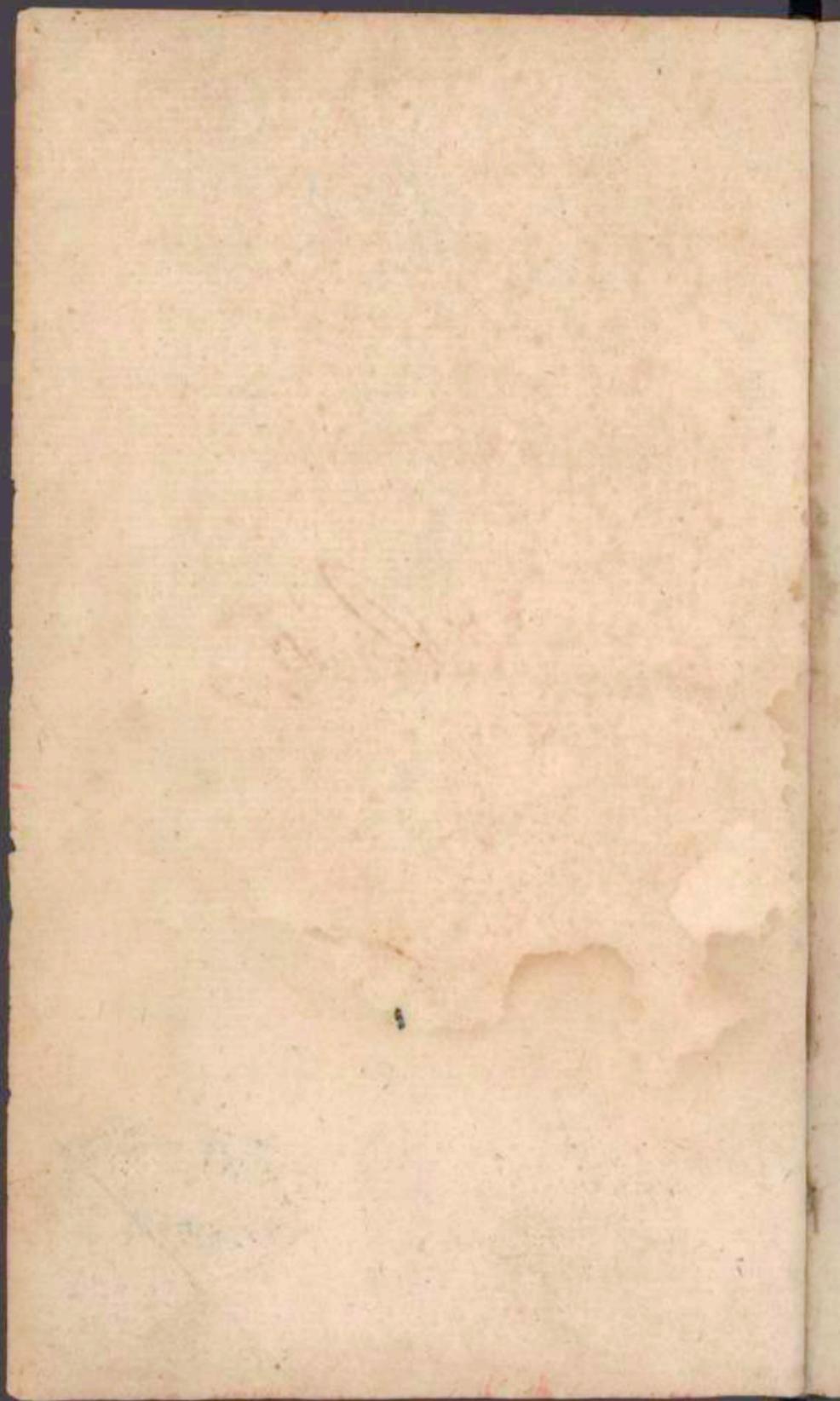




856a

Stenomyia Proctoccy

Monday
228



HISTOIRE
ANCIENNE
DES EGYPTIENS,
DES CARTHAGINOIS,
DES ASSYRIENS,
DES BABYLONIENS,
DES MEDES ET DES PERSES,
DES MACEDONIENS,
DES GRECS.

Impressi
Par M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Uni-
versité de Paris, Professeur d'Eloquence au Col-
lege Royal, & Associé à l'Académie Royale des
Inscriptions & Belles-Lettres.

NOUVELLE EDITION.

TOME PREMIER.



WOLA
GALEZOWSKA

A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. XXXIII. 1733



343597



931/939

~~49225~~

W2-649/2005

P R E F A C E.

§. I. U T I L I T E

DE L'HISTOIRE PROFANE.

sur-tout par rapport à la Religion.

L'ETUDE de l'Histoire profane ne mériteroit point qu'on y donnât une attention sérieuse & un tems considerable, si elle se bornoit à la stérile connoissance des faits de l'Antiquité, & à la sombre recherche des dates & des années où chaque événement s'est passé. Il nous importe peu de savoir qu'il y a eu dans le monde un Alexandre, un César, un Aristide, un Caton, & qu'ils ont vécu en tel ou tel tems; que l'Empire des Assyriens a fait place à celui des Babyloniens, & ce dernier à l'Empire des Medes & des Perses, qui ont été ensuite subjugués eux-mêmes par les Macédoniens, & ceux-ci par les Romains.

MAIS il est d'une grande importance de connoitre comment ces Empires se sont établis, par quels degrés

Observer dans l'Histoire, outre les faits & la Chronologie.

1. La cause de l'élevation & de la chute des Empires. &

& par quels moyens ils sont arrivés à ce point de grandeur que nous admirons, ce qui a fait leur solide gloire & leur véritable bonheur, & quelles ont été les causes de leur décadence & de leur chute.

2. Le génie
& le caractère des
Peuples &
des grands
hommes:

IL N'EST pas moins important d'étudier avec soin les mœurs des Peuples, leur génie, leurs loix, leurs usages, leurs coutumes; & sur-tout de bien remarquer le caractère, les talens, les vertus, les vices même de ceux qui les ont gouvernés, & qui par leurs bonnes ou mauvaises qualités ont contribué à l'élevation ou à l'abaissement des Etats qui les ont eus pour conducteurs & pour maîtres.

Voilà les grands objets que nous présente l'Histoire ancienne, en faisant passer comme en revue devant nous tous les Royaumes & tous les Empires de l'Univers, & en même tems tous les grands hommes qui s'y sont distingués de quelque manière que ce soit; & en nous instruisant, moins par des leçons que par des exemples, sur tout ce qui regarde l'art de regner, la science de la guerre, les principes du gouvernement, les règles de la politique,

que, les maximes de la société civile & de la conduite de la vie pour tous les âges & pour toutes les conditions.

ON Y APPREND aussi, & ce ne doit point être une chose indifférente pour quiconque a du goût & de la disposition pour les belles connoissances; on y apprend comment les Sciences & les Arts ont été inventés, cultivés, perfectionnés; on y reconnoit, & l'on y suit comme de l'œil, leur origine & leur progrès; & l'on voit avec admiration, que plus on s'approche des lieux où les enfans de Noé ont vécu, plus on y trouve les Sciences & les Arts dans leur perfection: au-lieu qu'ils paroissent oubliés ou négligés à proportion que les Peuples en ont été dans un plus grand éloignement; de sorte que quand on a voulu les rétablir, il a fallu remonter à l'origine d'où ils étoient partis.

Je ne fais que montrer légèrement tous ces objets, quelque importans qu'ils soient, parce que je les ai traités ailleurs avec étendue.

M A I S un autre objet, infiniment plus

VI. P R E F A C E.

rappoit à
la Reli
gion.

plus intéressant, doit attirer notre attention. Car quoique l'Histoire profane ne nous parle que de Peuples abandonnés à toutes les folies d'un culte superstitieux, & livrés à tous les déréglemens dont la nature humaine, depuis la chute du premier homme, est devenue capable: elle annonce partout la grandeur de Dieu, sa puissance, sa justice, & sur-tout la sagesse admirable avec laquelle sa providence conduit tout l'Univers.

Si * l'intime conviction de cette dernière vérité élevoit, selon la remarque de Cicéron, le Peuple Romain au-dessus de tous les Peuples de la Terre: on peut assurer de même, que rien ne relève plus l'Histoire au-dessus de beaucoup d'autres connoissances, que d'y trouver empreintes presque à chaque page des traces précieuses & des preuves éclatantes de cette grande vérité, que Dieu dispose de tout, en Maître souverain; que c'est lui qui fixe & le sort des Princes, & la durée des

* Pietate ac religione, atque hac una sapientia quod deorum immortalium numine omnia regi gubernarique perspeximus, omnes gentes nationesque superavimus. *Grat. de Arusp. respons. n. 19.*

des Empires; & * qu'il transporte les Royaumes d'un Peuple a un autre, pour punir les injustices & les violences qui s'y commettent.

Il faut avouer, qu'en comparant la maniere attentive, bienfaisante, sensible dont il gouvernoit autrefois son Peuple, & celle dont il conduisit toutes les autres Nations de la Terre, on diroit que celles-ci lui ont été indifférentes & étrangères. Dieu regardoit la Nation sainte comme son domaine propre, & comme son héritage. Il y demouroit comme un Maître dans sa maison, & comme un pere dans sa famille. Israël étoit son fils, & son fils premier-né. Il avoit pris plaisir à le former dès son enfance, & à l'instruire par lui-même. Il se communiquoit à lui par ses Oracles: il le gouvernoit par des hommes miraculeux: il le protegeoit par les merveilles les plus étonnantes. A la vûe de tant de glorieux privileges, qui ne s'écrieroit avec le Prophete: „ Ce n'est que „ dans *Isai. 33.21.*

* Regnum à gente in gentem transfertur propter injustitias, & injurias, & contumelias, & diversos dolos. *Eccli. 10. 8.*

VIII. P R E F A C E.

„ dans Israël, que Dieu fait éclater sa
 „ grandeur & sa magnificence! *Solum-
 modo ibi magnificus est Dominus noster.*

Mais il
 veille sur
 tous les
 Peuples de
 la Terre.

Cependant ce même Dieu, quoi-
 qu'oublié par les Nations, & quoi-
 qu'il parût les avoir oubliées, exer-
 çoit toujours sur elles un empire sou-
 verain, qui, pour être caché sous le
 voile des événemens ordinaires & d'u-
 ne conduite purement humaine, n'en
 étoit ni moins réel, ni moins divin.
 Toute la Terre est au Seigneur, dit
 le Prophete, & tous les hommes qui
 la remplissent sont également son ou-
 vrage; & il n'a garde de le négliger.
 Ce seroit une erreur bien injurieuse à
 Dieu, que de penser qu'il n'est le mai-
 tre que d'une seule famille, & non le
 maitre de toutes les Nations.

Pf. 23. 1.

Il a présidé
 à la disper-
 sion des
 hommes
 après le
 Deluge.

On reconnoit cette importante vé-
 rité en remontant jusqu'à l'antiquité
 la plus reculée, & jusqu'à l'origine
 primitive de l'Histoire profane, je
 veux dire jusqu'à la dispersion des des-
 cendans de Noé dans les différentes
 contrées de la Terre où ils s'établi-
 rent. La liberté, le hazard, les vûes
 d'intérêt, le goût pour certains païs,
 & d'autres motifs pareils, furent, ce
 fem-

semble, les seules causes des choix différens que firent les hommes. Mais l'Écriture nous apprend, qu'au milieu de la confusion & du trouble qui suivirent le changement subit qui se fit dans le langage des descendans de Noé, Dieu présida invisiblement à tous leurs conseils & à toutes leurs délibérations, que rien ne se fit que par son ordre, & que ce fut lui qui conduisit * & plaça tous les hommes selon les règles de sa miséricorde & de la justice: *Dispersit & divisit eos* ^{Gen. 11 8.} _{Ex. 9.}
Dominus in universas terras.

Il est vrai que dès-lors Dieu eut une attention particulière sur le Peuple qu'il devoit un jour s'attacher. Il marqua la place qu'il lui destinoit. Il la fit garder par un autre Peuple laborieux, qui s'appliqua à la cultiver & à l'embellir, & à faire valoir l'héritage futur des Israélites. Il mesura le nombre des familles qu'il en mit alors en possession, sur le nombre des familles d'Israël quand il seroit tems de le lui rendre; & il ne permit à aucune

* Les Anciens même, au rapport de Pindare, (Olymp. Od. 7.) avoient retenu quelque idée que la dispersion des hommes ne s'étoit point faite au hazard, & qu'ils avoient été placés par les ordres de la Providence.

cune des Nations qui n'étoient pas sujettes à l'anathème prononcé par Noé contre Chanaan, d'entrer dans un héritage qui devoit être restitué tout entier aux Israélites. * *Quando dividebat Altissimus gentes, quando separabat filios Adam, constituit terminos populorum juxta numerum filiorum Israël.* Mais cette attention particulière de Dieu sur son Peuple futur n'est point contraire à celle qu'il eut sur tous les autres Peuples, attestée clairement par les deux passages de l'Écriture que j'ai cités, qui nous apprennent, que toute la suite des siècles lui est présente, qu'il n'arrive rien dans le Monde que par son ordre, & que d'âge en âge il en règle tous les événemens. *Tu es Deus conspexitor seculorum... A seculo usque in seculum respicis.*

Eccli. 39.
29.
32. 25.

Dieu seul a réglé le sort de tous les Empires, soit par rapport à son Peuple, soit par rapport au Regne de son Fils.

Il faut donc regarder comme un principe incontestable, & qui doit servir de base & de fondement à l'étude de l'Histoire profane, que c'est la Providence divine qui de toute éternité

* „ Quand le Très-haut a fait la division des Peuples, „ quand il a séparé les enfans d'Adam, il a marqué les „ limites des Peuples selon le nombre des enfans d'Israël „ [qu'il avoit en vûe.] † C'est un des sens qu'on donne à ce passage, & qui paroît fort naturel.

ternité a réglé & ordonné l'établissement, la durée, la destruction des Royaumes & des Empires, soit par rapport au plan général de tout l'Univers connu de Dieu seul, qui met un ordre & une harmonie merveilleuse dans toutes les parties qui le composent; soit en particulier par rapport au Peuple d'Israël, & encore plus par rapport au Messie, & à l'établissement de l'Eglise, qui est sa grande œuvre, & le but de tous ses autres ouvrages, toujours présent à sa vûe: *Notum à seculo est Domino opus suum.* Act. 15.
18.

IL A PLU à Dieu de nous découvrir dans ses Ecritures une partie des liaisons que plusieurs Peuples de la Terre ont eues avec le sien; & le peu qu'il nous en a découvert répand une grande lumière sur l'Histoire de ces Peuples, dont on ne connoit que la surface & l'écorce, si l'on ne pénètre plus avant par le secours de la révélation. C'est elle qui expose au grand jour les pensées secrètes des Princes, leurs projets intentés, leur fol orgueil, leur impie & cruelle ambition; qui manifeste les véritables cau-

les, & les ressorts cachés des victoires & des défaites des Armées, de l'aggrandissement & de la décadence des Peuples, de l'élevation & de la ruine des Etats; &, ce qui est le principal truit de l'Histoire, c'est elle qui nous apprend le jugement que Dieu porte & des Princes & des Empires, & qui fixe par conséquent l'idée que nous devons nous en former.

Rois puissans employés pour punir ou pour protéger Israël.

POUR ne point parler de l'Égypte, qui d'abord servit comme de berceau à la Nation sainte, qui se changea ensuite pour elle * en une dure prison & en une fournaise ardente, & qui devint enfin le théâtre des plus étonnantes merveilles que Dieu ait opérées en faveur d'Israël: les grands Empires de Ninive & de Babylone nous fournissent mille preuves de la vérité que j'établis ici.

Leurs plus puissans Rois, Théglyphalasar, Salmanasar, Sennachérib, Nabucodonosor, & plusieurs autres, étoient entre les mains de Dieu comme autant d'instrumens, dont

* Educam vos de ergastulo Ægyptiorum. *Exod.* 6.
6. De fornace ferrea Ægypti. *Deut.* 4. 20.

dont il se servoit pour punir les prévarications de son Peuple. Il les appelloit, d'un coup de sifflet, des extrémités de la Terre, pour venir prendre ses ordres. Il leur mettoit lui-même l'épée en main. Il régloit leur marche jour par jour. Il remplissoit leurs soldats de courage & d'ardeur, rendoit leurs troupes infatigables & invincibles, répandoit à leur approche la terreur & l'effroi.

La rapidité de leurs conquêtes auroit dû leur faire entrevoir la main invisible qui les conduisoit. Mais, dit l'un d'entre eux au nom de tous les autres, „ C'est par la force de mon „ bras que j'ai fait ces grandes choses, & c'est ma propre sagesse qui m'a éclairé. J'ai enlevé les anciennes bornes des Peuples, j'ai pillé les trésors des Princes, & comme un Conquérant j'ai arraché les Rois de leurs trônes. Les Peuples les plus redoutables ont été pour moi comme un nid de petits oiseaux, qui s'est trouvé sous ma main. J'ai réuni sous ma puissance tous les Peuples de la Terre, comme on ramasse quelques œufs [que la me-

re a] abandonnés : & il ne s'est trouvé personne qui osât seulement remuer l'aile, ni ouvrir la bouche, ni faire le moindre son.

Mais ce Prince, si grand & si sage à ses propres yeux, qu'étoit-il à ceux de Dieu ? Un Ministre subalterne, un serviteur mandé par son maître, une verge & un bâton dans sa main :

Isai. 10. 5. Virga furoris mei & baculus ipse est.

Le dessein de Dieu étoit de corriger ses enfans, & non de les exterminer.

Mais Sennachérib avoit résolu de tout

Isai. 10. 7. perdre & de tout détruire : Ipse autem non sic arbitrabitur, sed ad contendum erit cor ejus. Que deviendra donc cette espece de combat entre les dessein de Dieu, & ceux de ce Prin-

Isai. 10. 12. ce ? Lorsqu'il se croyoit déjà maître de Jérusalem, le Seigneur, d'un souffle seul, dissipe toutes ses pensées factueuses, fait périr en une nuit cent-quatre-vingt-cinq-mille hommes de son Armée, & lui * mettant un cercle au nez, & un mors à la bouche, comme

* *Infanisti in me, & superbia tua ascendit in aures meas : ponam itaque circulum in naribus tuis, & camum in labiis tuis, & reducam te in viam per quam venisti. 4. Reg. 19. 28.*

me à une bête féroce, le ramene dans ses Etats couvert d'opprobre, à travers ces mêmes peuples qui l'avoient vû, un peu auparavant, plein d'orgueil & de fierté.

Nabucodonosor Roi de Babylone Nabucodonosor. paroît encore plus visiblement régi par une Providence qu'il ignore, mais qui préside à ses délibérations, & qui termine toutes ses démarches.

Arrivé avec son Armée à la tête de Ezech. 21. 19. 23. deux chemins, dont l'un conduit à Jérusalem, l'autre à Rabbath capitale des Ammonites, ce Prince, incertain & flotant, délibere lequel il prendra, & jette le sort. Dieu le fait tomber sur Jérusalem, pour accomplir les menaces qu'il avoit faites à cette Ville de la détruire, de bruler le Temple, & d'emmener son Peuple en captivité.

Des raisons seules de politique sem- Ezech. cap. 26. 27. & 28. bloient déterminer ce Conquérant au siege de Tyr, pour ne pas laisser derriere soi une Ville si puissante & si bien fortifiée. Mais le siege de cette Place étoit ordonné par une volonté superieure. Dieu vouloit d'un côté humilier l'orgueil d'Ithobal son Roi, qui,

qui se croyant plus éclairé que Daniel dont la réputation étoit répandue dans tout l'Orient , & n'attribuant qu'à sa rare prudence l'étendue de son domaine & la grandeur de ses richesses , se consideroit en lui-même comme un Dieu. De l'autre, il vouloit aussi punir le luxe , les délices , l'arrogance de ces fiers Négocians , qui se regardoient comme les Princes de la mer , & les Maitres des Rois mêmes ; & sur-tout cette joye inhumaine de Tyr , qui lui faisoit trouver son aggrandissement dans les ruines de Jérusalem sa rivale. C'est par ces motifs que Dieu lui-même conduisit Nabucodonosor à Tyr , lui faisant exécuter ses ordres sans qu'il les connût : *ID CIRCO ecce EGO ADDUCAM ad Tyrum Nabucodonosor.*

Ezech. 29.
18-20.

Pour récompenser ce Prince, qu'il tenoit à sa solde , du service qu'il vient de lui rendre à la prise de Tyr, (c'est Dieu lui-même qui s'exprime ainsi) & pour dédommager les troupes Babylooniennes épuisées par un siège de treize ans, il leur donne toutes les contrées de l'Egypte comme des quartiers de rafraichissement , & leur

Ce fait est plus détaillé dans la suite, pag. 141.

en abandonne les richesses & les dépouilles.

Le même Nabucodonosor, plein ^{Dan. c. 4.} du desir d'immortaliser son nom par ^{v. 1-34} toutes sortes de voyes, voulut ajouter à la gloire des conquêtes celle de la magnificence, en embellissant la Capitale de son Empire par de superbes bâtimens, & par les ornemens les plus somptueux. Mais pendant qu'une Cour flateuse, qu'il combloit de richesses & d'honneurs, fait retentir par-tout ses louanges, il * se forme un Sénat auguste des Esprits surveillans, qui pese dans la balance de la vérité les actions des Princes, & prononce sur leur sort des Arrêts sans appel. Le Roi de Babylone est cité à ce Tribunal, où préside le Juge souverain qui réunit une vigilance à qui rien n'échape, & une sainteté qui ne peut rien souffrir contre l'ordre: *Vigil & sanctus*. Toutes ses actions, qui faisoient l'objet de l'admiration publique, y sont examinées à la rigueur; & l'on fouille jusqu'au fond de

* In sententia vigilum decretum est, & sermo sanctorum, & petitio &c. Dan. 4. 14.



XVIII. P R E F A C E.

de son cœur, pour en découvrir les pensées les plus cachées. Ou se terminera ce redoutable appareil? Dans le moment même où Nabucodonosor se promenant dans son palais, & repassant avec une secrète complaisance ses exploits, sa grandeur, sa magnificence, se disoit à lui-même : *N'est-ce pas là cette grande Babylone dont j'ai fait le siege de mon Royaume, que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance & dans l'éclat de ma gloire? c'est dans ce moment précis, où, se flatant de ne tenir que de lui seul sa puissance & son Royaume, il usurpoit la place de Dieu, qu'une voix du Ciel lui signifie sa sentence, & lui déclare que son Royaume va lui être enlevé, qu'il sera chassé de la compagnie des hommes, & réduit à la condition des bêtes, jusqu'à ce qu'il reconnoisse que le Très-haut a un pouvoir absolu sur les Royaumes des hommes, & qu'il les donne à qui il lui plait.*

Ce Tribunal, toujours subsistant, quoiqu'invisible, a prononcé le même jugement sur ces fameux Conquérans, sur ces Héros du Paganisme, qui se regardoient, aussi bien que
Nabu-

Nabucodonosor , comme les seuls artisans de leur haute fortune , comme indépendans de toute autre autorité , & comme ne relevant que d'eux-mêmes.

SI DIEU faisoit servir des Prin-^{Cyrus.}ces à l'exécution de ses vengeances , il en a rendu d'autres les Ministres de sa bonté. Il destine Cyrus à être le Libérateur de son Peuple ; & pour le mettre en état de soutenir dignement un si noble ministère , il le remplit de toutes les qualités qui forment les grands Capitaines & les grands Princes , & lui fait donner cette excellente éducation que les Payens ont tant admirée , mais dont ils ne connoissoient point l'auteur , ni la véritable cause.

On voit dans les Historiens profanes , l'étendue & la rapidité de ses conquêtes , l'intrépidité de son courage , la sagesse de ses vûes & de ses desseins , sa grandeur d'ame , sa noble générosité , son affection véritablement paternelle pour les Peuples , & du côté des Peuples un retour d'amour & de tendresse qui le leur faisoit regarder , moins comme leur maître,

xx. P R E F A C E.

tre, que comme leur protecteur & leur pere. On voit tout cela dans les Historiens profanes : mais on n'y voit point le principe secret de toutes ces grandes qualités, ni le ressort caché qui les mettoit en mouvement.

Isaïe nous le montre, & s'explique en des termes dignes de la grandeur & de la majesté du Dieu qui le faisoit parler. Il * le représente, ce Dieu des Armées tout-puissant, qui prend Cyrus par la main, qui marche devant lui, qui le conduit de Ville en Ville & de Province en Province, qui lui assujettit les Nations, qui humilie en sa présence les Grands de la Terre, qui brise pour lui les portes d'airain, qui fait tomber les murs & les remparts des Villes, & lui en abandonne toutes les richesses & tous les trésors.

Isai. 45. 1-3. & 4.

Le Prophete ne nous laisse pas même

* Hæc dicit Dominus christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram, ut subjiciam ante faciem ejus gentes, & dorsa regum vertam, & aperiam coram eo januas, & portæ non claudentur. Ego ante te ibo, & gloriosos terræ humiliabo: portas æreas conteram, & vinctes ferreos confringam. Et dabo tibi thesauros absconditos, & arcana secretorum: ut scias quia ego Dominus, qui voco nomen tuum, Deus Israël. *Isai. 45. 1-3.*

me ignorer les motifs de toutes ces merveilles. C'est pour punir Baby-lone, c'est pour affranchir Juda, c'est pour rebâtir la Ville sainte & le Temple, que Dieu conduit Cyrus pas à pas, & bénit toutes ses entreprises.

Ego suscitavi eum ad justitiam, & omnes vias ejus dirigam . . . propter servum meum Jacob, & Israël electum meum.

Mais ce Prince aveugle & ingrat ne connoît point son maître, & oublie son bienfaiteur : *Vocavi te nomine tuo, ^{Is. 45. 4. 5.} & non cognovisti me: accinxi te, & non cognovisti me.*

L'Écriture ne se contente pas de nous donner dans Cyrus le modèle d'un ^{Belle image de la Royauté.} Roi & d'un Gouvernement parfait, si l'on en excepte la Religion : elle nous en présente encore une image admirable, dans un arbre grand & fort, dont la hauteur monte jusqu'au Ciel, & qui paroît s'étendre jusques ^{Dan. 4. 7.} aux extrémités de la Terre. Couvert de feuilles, & chargé de fruits, il fait l'ornement & le bonheur de la campagne. Il fournit une ombre agréable & une retraite assurée à tous les animaux : les bêtes privées & les bêtes sauvages habitent dessous, les oiseaux

oiseaux du Ciel habitent sur les branches, & tout ce qui a vie trouve de quoi s'y nourrir.

Est-il une idée plus juste & plus instructive de la Royauté, dont la véritable grandeur & la solide gloire ne consistent point dans cet éclat, cette pompe, cette magnificence qui l'environnent, ni dans ces respects & ces hommages extérieurs qui lui sont rendus par les sujets, & qui lui sont dûs : mais dans les services réels & les avantages effectifs qu'elle procure aux Peuples, dont elle est, par sa nature & par son institution, le soutien, la défense, la sûreté, l'asyle; en un mot, source féconde de toutes sortes de biens, sur-tout par rapport aux petits & aux foibles, qui doivent trouver sous son ombre & sous sa protection une paix & une tranquillité que rien ne puisse troubler, pendant que le Prince lui-même sacrifie son repos, & essuye seul les orages & les tempêtes dont il met les autres à l'abri?

Il me semble voir la réalité de cette noble image & l'exécution de ce beau plan, dans le Gouvernement de Cyrus, dont Xénophon nous trace
le

le portrait dans son admirable Préface de l'Histoire de ce Prince. Il y fait le dénombrement d'un grand nombre de Peuples, séparés les uns des autres par de vastes espaces, & encore plus par la diversité des mœurs, des coutumes, du langage; mais réunis tous ensemble par les mêmes sentimens d'estime, de respect, & d'amour pour un Prince, dont * ils auroient souhaité que le Gouvernement eût pu durer toujours, tant ils se trouvoient heureux & tranquilles sous son empire.

A ce Gouvernement si aimable & si salutaire opposons l'idée que la même Ecriture nous donne de ces Empires & de ces Conquistans si vantés dans l'Antiquité, qui, au lieu de ne se proposer pour fin que le bien public, n'ont suivi que les vûes particulières de leur intérêt & de leur ambition. Le Saint Esprit les représente sous les symboles de Monstres nés de l'agitation de la mer, du trouble, de la confusion, du choc des vagues; & sous

Juste idée
des an-
ciens Con-
quistans.

Dan. c. 7.

* Εδυνήθη ἐπιθυμίαν ἐμβαλεῖν τοσαύτην τῷ πάντας αὐτοῦ χαρίζομαι, ὅσῳ αἰεὶ τῆ αὐτοῦ γιόμῳ ἀξίῳ κυβερνῆσαι.

fous l'image de bêtes cruelles & féroces, qui répandent par-tout la terreur & la désolation, & qui ne se nourrissent que de meurtres & de carnage; Ours, Lions, Tigres, Léopards. Quel tableau! Quelle peinture!

C'est néanmoins de ces modèles funestes que l'on emprunte souvent les règles de l'éducation qu'on donne aux enfans des Grands: c'est à ces ravageurs de Provinces, à ces fléaux du genre-humain, qu'on se propose de les faire ressembler. En excitant en eux des sentimens d'une ambition démesurée, & l'amour d'une fausse gloire, on en forme, selon l'expres-
 sion de l'Écriture, de jeunes Lionceaux, que l'on accoutume de bonne heure & que l'on dresse de loin à piller, à dévorer les hommes, à faire des veuves & des malheureux, à dépeupler les Villes. *MATER LEÆNA in medio leunculorum ENUTRIVIT catulos suos DIDICIT prædam capere, & homines devorare DIDICIT viduas facere, & civitates in desertum adducere.* Et quand avec l'âge ce Lionceau est devenu Lion, Dieu nous avertit que le bruit de ses exploits.

&c.

Ezech. 19.
2-3-7.

& la renommée de ses victoires n'est qu'un affreux rugissement, qui porte par-tout l'effroi & la désolation. *Et leo factus est, & desolata est terra & plenitudo ejus à voce rugitûs illius.*

Les exemples dont j'ai fait mention jusqu'ici, tirés de l'Histoire des Egyptiens, des Assyriens, des Babyloniens, des Perses, prouvent suffisamment le souverain domaine que Dieu exerce sur tous les Empires, & le rapport qu'il lui a plu de mettre entre les autres Peuples de la Terre & celui qu'il s'est attaché en particulier. La même vérité paroît encore aussi clairement sous les Rois de Syrie & d'Egypte successeurs d'Alexandre le Grand, avec l'Histoire desquels on fait que celle du Peuple de Dieu a une liaison particulière sous les Machabées.

A tous ces faits je ne puis m'empêcher d'en ajouter encore un, connu de tout le monde, mais qui n'en est pas moins remarquable : c'est la prise de Jérusalem par Tite. Quand il fut entré dans la ville, & qu'il en eut considéré les fortifications, ce Prince, tout Payen qu'il étoit, reconnut le bras tout-puissant du Dieu d'Israël ; &

Joseph. liv. 3. cap. 46.

plein

plein d'admiration , il s'écria : „ Il
 „ paroît bien que Dieu a combattu
 „ pour nous , & a chassé les Juifs de
 „ ces Tours , puisqu'il n'y avoit point
 „ de forces humaines, ni de machines
 „ qui fussent capables de les y forcer.”

Dieu a
 toujours
 réglé les
 événe-
 mens hu-
 mains par
 rapport au
 regne du
 Messie.

O U T R E ce rapport de l'Histoire profane avec l'Histoire sacrée , qui est visible & qui se fait sentir ; il y en a un autre plus secret & plus éloigné , qui regarde le Messie , à l'avènement duquel Dieu , qui a toujours eu son œuvrè devant les yeux , a préparé les hommes de loin , par l'état même d'ignorance & de dérèglement où il a permis que le genre-humain demeurât pendant quatre-mille ans. C'est pour faire sentir la nécessité d'un Médiateur , que Dieu a laissé si longtems les Nations marcher dans leurs voyes , sans que les lumieres de la raison , ni les instructions de la Philosophie , ayent pu ou dissiper leurs ténèbres , ou corriger leurs inclinations.

Quand on envisage la grandeur des Empires , la majesté des Princes , les belles actions des grands hommes , l'ordre des sociétés policées , & l'harmonie des differens membres qui les composent , la sagesse des Législateurs ,
 les

les lumieres des Philosophes, la Terre semble n'offrir rien aux yeux des hommes que de grand & d'éclatant : mais aux yeux de Dieu, elle étoit stérile & inculte, comme au premier instant de sa création, *inanis & vacua*; c'est peu dire, elle étoit toute entiere souillée & impure, (il faut se souvenir que je parle ici des Payens) & n'étoit devant lui qu'une retraite d'hommes ingrats & perfides, comme au tems du Déluge: *corrupta est terra coram Deo, & repleta est iniquitate.*

Gen. 1. 2.

Gen. 6. 12

Cependant, l'Arbitre souverain du Monde, qui dispense, selon les règles de sa sagesse, la lumiere & les ténèbres, & qui fait mettre des bornes au torrent des passions, n'a pas permis que la nature humaine, livrée à toute sa corruption, dégénéraît en une barbarie absolue, & s'abrutît entierement par l'obscurcissement des premiers principes de la Loi naturelle, comme nous le remarquons dans plusieurs Nations sauvages. Cet obstacle auroit trop retardé le cours rapide qu'il avoit promis aux premiers Prédicateurs de la doctrine de son Fils.

Il a jetté de loin dans l'esprit des

hommes des semences de plusieurs grandes vérités, pour les disposer à en recevoir d'autres plus importantes. Il les a préparés aux instructions de l'Évangile, par celles des Philosophes; & c'est dans cette vûe que Dieu a permis que dans leurs Ecoles ils examinassent plusieurs questions, & établissent plusieurs principes, qui ont un grand rapport à la Religion, & qu'ils y rendissent les Peuples attentifs par l'éclat de leurs disputes. On fait que les Philosophes enseignent partout dans leurs Livres l'existence d'un Dieu, la nécessité d'une Providence qui préside au gouvernement du Monde, l'immortalité de l'ame, la dernière fin de l'homme, la récompense des bons & la punition des méchans, la nature des devoirs qui font le lien de la société, le caractère des vertus qui font la base de la Morale, comme la prudence, la justice, la force, la tempérance, & d'autres pareilles vérités, qui n'étoient pas capables de conduire l'homme à la justice, mais qui servoient à écarter certains nuages, & à dissiper certaines obscurités.

C'est par un effet de la même Providence

vidence, qui de loin préparoit les voyes à l'Évangile, que lorsque le Messie vint au monde, Dieu avoit réuni presque toutes les Nations par les deux Langues Grecque & Latine, qu'il avoit soumis depuis l'Océan jusqu'à l'Euphrate à un seul Maître tous les Peuples que le langage n'unissoit point; & qu'il avoit fait cesser toutes les guerres civiles & étrangères par une paix générale dans toute l'étendue de l'Empire, pour donner un cours plus libre à la prédication des Apôtres. L'étude de l'Histoire profane, quand elle est faite avec jugement & maturité, doit nous conduire à ces réflexions, & nous montrer comment Dieu fait servir les Empires de la Terre à l'établissement du Règne de son Fils.

Elle doit aussi nous apprendre le Talens extérieurs accordés aux Payens.
 eas qu'il faut faire de tout ce qu'il y a de plus brillant dans le monde, & de ce qui est le plus capable d'éblouir. Courage, bravoure, habileté dans l'art de gouverner, profonde politique, mérite de la Magistrature, pénétration pour les Sciences les plus abstruses, beauté d'esprit, délicatesse de
 ** 3 gôut

goût en tout genre, succès parfait dans tous les Arts; voilà ce que l'Histoire profane nous montre, & ce qui fait l'objet de notre envie. Mais en même tems cette même Histoire doit nous faire souvenir, que depuis le commencement du monde, Dieu accorde à ses ennemis toutes ces qualités brillantes que le siecle estime, & dont il fait beaucoup de bruit; au-lieu qu'il les refuse souvent à ses plus fideles serviteurs, à qui il donne des chose d'une autre importance & d'un autre prix, mais que le monde ne connoit & ne desire point.

Ps. 143. 15. Beatum dixerunt populum cui hæc sunt: Beatus populus, cujus Dominus Deus ejus.

Être sobre dans les louanges qu'on leur donne.

UNE dernière réflexion, qui suit naturellement de ce que j'ai dit jusqu'ici, terminera cette première partie de ma Préface. Puisqu'il est certain que tous ces grands hommes, si vantés dans l'Histoire profane, ont eu le malheur d'ignorer le vrai Dieu, & de lui déplaire; il faut être sobre & circonspect dans les louanges qu'on leur donne. * S. Augustin, dans le
Livre

* *Laus ipsa, qua Platonem vel Platonicos seu A-*
cade-

Livre de ses Retractions, se repent d'avoir trop élevé & trop fait valoir Platon & les Philosophes Platoniciens, parce qu'après tout, dit-il, ce n'étoient que des impies, dont la doctrine étoit, en plusieurs points, contraire à celle de Jésus-Christ.

Il ne faut pas pourtant s'imaginer que Saint Augustin ait cru qu'il ne fût pas permis d'admirer ou de louer ce qu'il y a de beau dans les actions, & de vrai dans les maximes des Payens. Il * veut qu'on y corrige ce qui s'y trouve de défectueux, & qu'on y approuve ce qu'elles ont de conforme à la règle. Il loue les Romains en plusieurs occasions, & sur-tout dans ses Livres de la Cité de Dieu, qui est l'un de ses derniers & de ses plus beaux ouvrages. Il y fait re-
Lib. 5. cap.
19. & 21.
&c.
 marquer, que Dieu les a rendu vain-
 queurs des Peuples; & maitres d'une grande partie de la Terre, à cause de
 la

cademicos philosophos tantum extuli, quantum impios homines non oportuit, non immerito mihi displicuit: præsertim quorum contra errores magnos defendenda est Christiana doctrina. *Retract. lib. 1. cap. 1.*

* Id in illis quoque corrigendum, quod pravum est, quod autem rectum est, approbandum. *De bapt. cont. Donat. lib. 7. c. 16.*

la modération & de l'équité de leur Gouvernement; (il parle des beaux tems de la République) accordant à des vertus purement humaines, des récompenses qui l'étoient aussi, dont cette Nation, aveugle en ce point, quoique fort éclairée sur d'autres, avoit le malheur de se contenter. Ce ne sont donc point les louanges des Payens en elles-mêmes, mais l'excès de ces louanges, que Saint Augustin condamne.

Nous devons craindre, nous surtout qui par l'engagement même de notre profession sommes continuellement nourris de la lecture des Auteurs Payens, de trop entrer dans leur esprit, d'adopter, sans presque nous en appercevoir, leurs sentimens, en louant leurs Héros; & de donner dans des excès qui ne leur paroissent pas tels, parce qu'ils ne connoissoient point de vertus plus pures. Des personnes, dont j'estime l'amitié comme je le dois, & dont je respecte les lumières, ont trouvé ce défaut dans quelques endroits de l'ouvrage que j'ai donné au public sur l'Education de la Jeunesse, & ont cru que j'avois poussé

poussé trop loin la louange des grands hommes du Paganisme. Je reconnois en effet, qu'il m'est échappé quelquefois des termes trop forts, & qui ne sont pas assez mesurés. Je pensois qu'il suffisoit d'avoir inseré dans chacun des quatre volumes qui composent cet ouvrage, plusieurs correctifs, sans qu'il fût besoin de les répéter, & d'avoir établi en differens endroits les principes que les Peres nous fournissent sur cette matiere, en déclarant, avec Saint Augustin, que sans la véritable piété, c'est-à-dire sans le culte sincere du vrai Dieu, il n'y a point de véritable vertu, & qu'elle ne peut être telle, quand elle a pour objet la gloire humaine; vérité, dit ce Pere, qui est incontestablement reçue par tous ceux qui ont une vraye & solide piété. *Illud De Civit. Dei lib. 5. c. 19. constat inter omnes veraciter pios, neminem sine vera pietate, id est veri Dei vero cultu, veram posse habere virtutem; nec eam veram esse, quando glorie servit humanæ.*

Quand j'ai dit que Persée n'avoit pas eu le courage de se donner la mort, je n'ai point prétendu justifier la pratique des Payens, qui croyoient qu'il

leur étoit permis de se faire mourir eux-mêmes ; mais simplement rapporter un fait, & le jugement qu'en avoit porté Paul-Emile. Un leger correctif, ajouté à ce récit, auroit ôté toute équivoque & tout lieu de plainte.

L'Ostracisme employé à Athènes contre les plus gens de bien ; le vol permis, ce semble, par Lycurgue à Sparte ; l'égalité de biens établie dans la même ville par voye d'autorité, & d'autres endroits semblables, peuvent souffrir quelques difficultés. J'y ferai une attention particuliere dans le tems, lorsque la suite de l'Histoire me donnera lieu d'en parler ; & je profiterai avec joye des lumieres que des personnes éclairées & sans prévention voudront bien me communiquer.

Dans un ouvrage comme celui que je commence à donner au public, destiné particulièrement à l'instruction des jeunes gens, il seroit à souhaiter qu'il ne s'y trouvât aucun sentiment, aucune expression, qui pût porter dans leur esprit des principes faux ou dangereux. En le composant, je me suis proposé cette maxime, dont je sens toute l'importance : mais je suis bien
élo-

éloigné de croire que j'y aye toujours été fidele, quoique çait été mon intention; & j'aurai besoin en cela, comme en beaucoup d'autres choses, de l'indulgence des Lecteurs.

§. II.

OBSERVATIONS PARTICULIERES SUR CET OUVRAGE.

LE VOLUME que je donne ici au public, est le commencement d'un ouvrage où je me propose d'exposer l'Histoire ancienne des Égyptiens, des Carthaginois, des Assyriens tant de Ninive que de Babylone, des Medes & des Perses, des Macédoniens, & des differens Etats de la Grece.

Comme j'écris principalement pour les jeunes gens, & pour des personnes qui ne songent point à faire une étude profonde de l'Histoire ancienne, je ne chargerai point cet ouvrage d'une érudition qui pourroit naturellement y entrer, mais qui ne convient point au but que je me propose. Mon dessein est, en donnant une Histoire suivie de l'Antiquité, de prendre dans les Auteurs

teurs Grecs & Latins ce qui me paroitra de plus interessant pour les faits , & de plus instructif pour les réflexions.

Je souhaiterois pouvoir éviter en même tems & la stérile sécheresse des Abregés qui ne donnent aucune idée distincte, & l'ennuyeuse exactitude des longues Histoires qui accablent un Lecteur. Je sens bien qu'il est difficile de prendre un juste milieu, qui s'écarte également des deux extrémités ; & quoique dans les deux parties d'Histoire qui font la matiere de ce premier volume, j'aye retranché une grande partie de ce qui se rencontre dans les Anciens, je ne sai si on ne les trouvera pas encore trop étendus : mais j'ai craint d'étrangler les matieres, en cherchant trop à les abreger. Le goût du public deviendra ma règle , & je tâcherai dans la suite de m'y conformer.

J'ai eu le bonheur de ne pas lui déplaire , dans le premier ouvrage que j'ai composé. Je souhaiterois bien que celui ci eût un pareil succès ; mais je n'oserois l'espérer. La matiere que je traitois dans le premier, Belles-Lettres, Poësie, Eloquence, morceaux d'Histoire choisis & détachés, m'a
lissé.

dans une grande & belle contrée tout n'est pas riches moissons, beaux vignobles, riantes prairies, fertiles vergers : il s'y rencontre quelquefois des terrains moins cultivés & plus sauvages. Et, pour me servir d'une autre comparaison tirée de Pline, * parmi les arbres, il y en a qui au Printems étalent à l'envi une quantité infinie de fleurs, & qui par cette riche parure, dont l'éclat & les vives couleurs flatent agréablement la vûe, annoncent une heureuse abondance pour une saison plus reculée. Il y en a † d'autres qui sont plus tristes, & qui, bien que fertiles en bons fruits, n'ont pas l'agrément des fleurs, & semblent ne prendre point de part à la joye de la Nature renaissante. Il est aisé d'appliquer cette image à la composition de l'Histoire.

† Comme les
figuiers.

Pour embellir & enrichir la mienne, je déclare que je ne me fais point un

scrupule

* Arborum flos, est pleni veris indicium, & anni renascentis : flos, gaudium arborum. Tunc se novas, aliasque quam sunt, ostendunt : tunc variis colorum picturis in certamen usque luxuriant. Sed hoc negatum plerisque. Non enim omnes florent, & sunt tristes quædam, quæque non sentiant gaudia annorum ; nec ullo flore exhilarantur, natalesve pomorum recursus annuos versicolori nuatio promittunt. *Plin. hist. nat. lib. 16. cap. 25.*

scrupule ni une honte de piller partout, souvent même sans citer les Auteurs que je copie, parce que quelquefois je me donne la liberté d'y faire quelques changemens. Je profite autant que je puis des solides réflexions que l'on trouve dans la seconde & la troisième partie de l'Histoire universelle de M. Bossuet, qui est l'un des plus beaux & des plus utiles ouvrages que nous ayons. Je tire aussi de grands secours de l'Histoire des Juifs du savant M. Prideaux, Anglois, où il a merveilleusement approfondi & éclairci ce qui regarde l'Histoire ancienne. Il en fera ainsi de tout ce qui me tombera sous la main, dont je ferai tout l'usage qui pourra convenir à la composition de mon Livre, & contribuer à sa perfection.

Je sens bien qu'il y a moins de gloire à profiter ainsi du travail d'autrui, & que c'est en quelque sorte renoncer à la qualité d'Auteur. Mais je n'en suis pas fort jaloux; & je serois très content, & me tiendrois très heureux, si je pouvois être un bon Compilateur, & fournir une Histoire passable à mes Lecteurs, qui ne se mettront pas beau-

beaucoup en peine si elle vient de mon fonds ou non, pourvû qu'elle leur plaise.

Je ne puis pas dire précisément de combien de volumes sera composé mon ouvrage : mais j'entrevois qu'il n'ira pas à moins de cinq ou six. Des Eco-liers, pour peu qu'ils soient studieux, pourront faire aisément cette lecture en particulier dans le cours d'une année, sans que leurs autres études en souffrent. Dans mon plan, je destinerois la Seconde à cette lecture ; c'est une Classe où les jeunes gens sont capables d'en profiter, & d'y trouver quelque plaisir ; & je réserverois l'Histoire Romaine pour la Rhétorique.

Il auroit été utile, & même nécessaire, de donner à mes Lecteurs quelque idée & quelque connoissance des Auteurs anciens d'où je tire cette Histoire. La grosseur de ce premier volume ne me permet pas d'y traiter cette matière qui doit avoir quelque étendue, & je me trouve obligé de la renvoyer au second.

Jugement qu'il faut porter sur les Augures, les Prodiges, les Oracles des Anciens.

EN ATTENDANT, je crois devoir dire ici quelque chose par avance sur la crédulité superstitieuse qu'on reproche à la plupart de ces Auteurs, dans ce qui regarde les Augures, les

Auprès

Auspices, les Prodiges, les Songes, les Oracles. En effet, on est blessé de voir des Ecrivains, d'ailleurs fort judicieux, se faire un devoir & une loi de les rapporter avec une exactitude scrupuleuse, & d'insister sérieusement sur un détail ennuyeux de petites & ridicules cérémonies, du vol des oiseaux à droit ou à gauche, des signes marqués dans les entrailles fumantes des animaux, de l'avidité plus ou moins grande des poulets en mangeant, & de mille autres absurdités pareilles.

Il faut avouer qu'un Lecteur sensé ne peut voir sans étonnement, que les hommes de l'Antiquité les plus estimés pour le savoir & pour la prudence, les Capitaines les plus élevés au-dessus des opinions populaires & les mieux instruits de la nécessité de profiter des momens favorables, les Conseils les plus sages des Princes consommés dans l'art de regner, les plus augustes Assemblées de graves Sénateurs, en un mot les Nations les plus puissantes & les plus éclairées, ayent pû, dans tous les siècles, faire dépendre de ces petites pratiques & de ces vaines observances la décision des plus grandes affaires.

fares, comme de déclarer une guerre, de livrer une bataille, de poursuivre une victoire; délibérations, qui étoient de la dernière importance, & d'où souvent dépendoit la destinée & le salut des Etats.

Mais il faut en même tems avoir l'équité de reconnoître, que les mœurs, les coutumes, les loix ne permettoient point alors de s'écarter de ces usages; que l'éducation, la tradition paternelle & immémoriale, la persuasion & le consentement universel des Nations, les préceptes & l'exemple même des Philosophes, leur rendoient ces pratiques respectables; & que ces cérémonies, quelque absurdes qu'elles nous paroissent & qu'elles soient en effet, faisoient chez les Anciens partie de la Religion & du culte public.

Cette Religion étoit fautive, & ce culte mal-entendu: mais le principe en étoit louable, & fondé sur la nature. C'étoit un ruisseau corrompu, qui partoît d'une bonne source. L'homme, par ses propres lumières, ne connoit rien au-delà du présent. L'avenir est pour lui un abîme fermé à la sagacité la plus vive & la plus perçante,
qui

qui ne lui montre rien de certain sur quoi il puisse fixer ses vûes, & former ses résolutions. Du côté de l'exécution, il n'est pas moins foible & moins impuissant. Il sent qu'il est dans une dépendance entiere d'une main souveraine, qui dispose avec une autorité absolue de tous les événemens, & qui, malgré tous ses efforts, malgré la sagesse des mesures les mieux concertées, le réduit par les moindres obstacles & par les plus legers contretens à l'impossibilité d'exécuter ses projets.

Ces ténèbres, cette foiblesse l'obligent de recourir à une lumière & à une puissance supérieure. Il est forcé par son propre besoin, & par le vif desir qu'il a de réussir dans ce qu'il entreprend, de s'adresser à celui qu'il fait s'être réservé à lui seul la connoissance de l'avenir, & le pouvoir d'en disposer. Il offre des prières, il fait des vœux, il présente des sacrifices, pour obtenir de la Divinité qu'il lui plaise de s'expliquer ou par des Oracles, ou par des Songes, ou par d'autres signes qui manifestent sa volonté; bien convaincu qu'il ne peut arriver que ce qu'elle ordonne, & qu'il a un extrême intérêt

rêt de la connoître , afin de pouvoir s'y conformer. Ce principe religieux de dépendance & de respect à l'égard de l'Être suprême, est naturel à l'homme : il le porte gravé dans son cœur : il en est averti par le sentiment intérieur de son indigence, & par tout ce qui l'environne au-dehors ; & l'on peut dire, que ce recours continuel à la Divinité est un des premiers fondemens de la Religion, & le plus ferme lien qui attache l'homme au Créateur.

Ceux qui ont eu le bonheur de connoître le vrai Dieu, & d'être choisis pour former son Peuple, n'ont point manqué de s'adresser à lui dans leurs besoins & dans leurs doutes, pour obtenir son secours, & pour connoître ses volontés. Il a bien voulu se manifester à eux, & les conduire par des Apparitions, par des Songes, par des Oracles, par des Prophéties ; & les protéger par des Prodiges éclatans.

Ceux qui ont été assez aveugles pour substituer le mensonge à la vérité, se sont adressés, pour obtenir le même secours, à des Divinités fausses & trompeuses, qui n'ont pu répondre à leur attente, & payer l'hommage qu'on leur

leur rendoit, que par l'erreur & l'illusion, & par une frauduleuse imitation de la conduite du vrai Dieu.

De-là sont nées les vaines observations des Songes, qu'une superstition crédule leur faisoit prendre pour des avertissemens salutaires du Ciel; ces réponses obscures ou équivoques des Oracles, sous le voile desquelles les Esprits de ténèbres cachotent leur ignorance, & par une ambiguité étudiée se ménageoient une issue, quel que dût être l'événement. De-là sont venus ces pronostics de l'avenir, que l'on se flatoit de trouver dans les entrailles des bêtes, dans le vol & le chant des oiseaux, dans l'aspect des Astres, dans les rencontres fortuites, dans les caprices du sort; ces prodiges effrayans qui répandoient la terreur parmi tout un Peuple, & qu'on croyoit ne pouvoir expier que par des cérémonies lugubres, & quelquefois même par l'effusion du sang humain; enfin, ces noires inventions de la Magie, les prestiges, les enchantemens, les sortilèges, les évocations des morts, & beaucoup d'autres especes de Divinations.

Tout

Tout ce que je viens de rapporter étoit un usage reçu & observé généralement parmi tous les peuples ; & cet usage étoit fondé sur les principes de Religion que j'ai montrés sommairement. On en voit une preuve éclatante dans l'endroit de la Cyropédie où Cambyse, pere de Cyrus, donne à ce jeune Prince de si belles instructions, & si propres à former un grand Capitaine & un grand Roi. Il lui recommande sur-tout d'avoir un souverain respect pour les Dieux : de ne former jamais aucune entreprise, soit petite soit grande, sans les avoir auparavant invoqués & consultés : d'honorer les Prêtres & les Augures, qui sont leurs Ministres & les interpretes de leurs volontés ; mais de ne pas s'y fier & s'y livrer si aveuglément, qu'il ne s'instruise par lui-même de ce qui regarde la science de la Divination, des Augures, & des Auspices. Et la raison qu'il rapporte de la dépendance où doivent être les Princes à l'égard des Dieux, & de l'interêt qu'ils ont à les consulter en tout, c'est que, quelque prudens & quelque clairvoyans que soient les hommes dans le

cours

*Xenoph. in
Cyrop. lib.
1. pag. 25.
& 37.*

cours ordinaire des affaires, leurs vûes font toujours fort courtes & fort bornées par rapport à l'avenir : au lieu que la Divinité, d'un seul regard, embrasse tous les siècles & tous les évènements. „ Comme les Dieux sont „ éternels, dit Cambyse à son fils, „ ils savent tout, & connoissent également le passé, le présent, & l'avenir. Entre ceux qui les consultent, ils donnent des avis salutaires à ceux qu'ils veulent favoriser, pour leur faire connoître ce qu'il faut faire, & ce qu'il ne faut pas entreprendre. Que si l'on voit qu'ils ne donnent pas de semblables conseils à tous les hommes, il ne faut pas s'en étonner, puisque nulle nécessité ne les oblige de prendre soin des personnes sur qui il ne leur plait pas de répandre leurs graces “.

Telle étoit la doctrine des Peuples les plus éclairés, par rapport aux différentes especes de Divinations ; & il n'est pas étonnant que des Historiens qui écrivoient l'Histoire de ces Peuples, se soient cru obligés de rapporter avec soin ce qui faisoit partie de leur Religion & de leur culte, & qui sou-

souvent étoit l'ame de leurs délibérations , & la règle de leur conduite. J'ai cru , par cette même raison , ne devoir pas entièrement supprimer dans l'Histoire que je donne au public ce qui regarde cette matiere , quoique pourtant j'en aye retranché une grande partie.

Je me propose de mettre à la fin de cet ouvrage un Abregé chronologique de tous les faits , & une Table exacte des matieres.

Mon guide , pour la Chronologie , est ordinairement Usserius. Dans l'Histoire des Carthaginois , je marque le plus souvent quatre Epoques : l'année de la Création du Monde , que je designe par ces lettres pour abreger , AN. M. celles de la fondation de Carthage , & de Rome : enfin , l'année qui précède la naissance de Jésus-Christ : & je suppose avec Usserius & les autres , que cette naissance est arrivée l'an du Monde 4004.



HISTOIRE
ANCIENNE
DES EGYPTIENS,
DES CARTHAGINOIS,
DES ASSYRIENS,
DES BABYLONIENS,
DES MEDES ET DES PERSES,
DES MACEDONIENS,
ET DES GRECS.



*Origine & progrès de l'établissement
des Royaumes.*

POUR CONNOITRE comment
se sont formés les Etats &
les Royaumes qui ont parta-
gé l'Univers, par quels de-
grés ils sont parvenus à ce
point de grandeur que l'Histoire nous
montre, par quels liens les familles & les
villes

Tome I.

A

villes

villes se sont réunies pour composer un corps de société, & pour vivre ensemble sous une même autorité & sous des loix communes; il est à propos de remonter, pour ainsi dire, jusqu'à l'enfance du Monde, & jusqu'au tems où les hommes, répandus en différentes contrées après la division des langues, commencèrent à peupler la Terre.

Dans ces premiers tems, chaque pere étoit le Chef souverain de sa famille, l'arbitre & le juge des différens qui y naissoient, le législateur-né de la petite société qui lui étoit soumise, le défenseur & le protecteur de ceux que la naissance, l'éducation, & leur foiblesse mettoient sous sa sauvegarde, & dont sa tendresse lui rendoit les intérêts aussi chers que les siens propres.

Quelque indépendante que fût l'autorité de ces Maîtres, ils n'en usoient qu'en peres, c'est-à-dire, avec beaucoup de moderation. Peu jaloux de leur pouvoir, ils ne songeoient point à dominer avec hauteur, ni à décider avec empire. Comme ils se trouvoient nécessairement obligés d'associer les autres à leurs travaux domestiques, ils les associoient aussi à leurs délibérations, & s'aidoient de leurs conseils dans les affaires. Ainsi tout se faisoit de concert, & pour le bien commun.

Les loix que la vigilance paternelle établissoit dans ce petit Sénat domestique, étant dictées par le seul motif de l'utilité publique, concertées avec les enfans les plus âgés, acceptées par les inférieurs avec

un plein & libre consentement, étoient gardées avec religion, & se conservoient dans les familles comme une police héréditaire, qui en faisoit la paix & la sûreté.

Differens motifs donnerent lieu à différentes loix. L'un, sensible à la joye de la naissance d'un fils qui le premier l'avoit rendu pere, songea à le distinguer parmi ses freres, par une portion plus considerable dans ses biens, & par une autorité plus grande dans sa famille. Un autre, plus attentif aux interêts d'une épouse qu'il chérissoit, ou d'une fille tendrement aimée qu'il vouloit établir, se crut obligé d'assurer leurs droits, & d'augmenter leurs avantages. La solitude & l'abandon d'une épouse, qui pouvoit devenir veuve, toucha davantage un autre, & il pourvut de loin à la subsistance & au repos d'une personne qui faisoit la douceur de sa vie. De ces différentes vûes, & d'autres pareilles, sont nés les differens usages des Peuples, & les droits des Nations, qui varient à l'infini.

A mesure que chaque famille croissoit par la naissance des enfans & par la multiplicité des alliances, leur petit domaine s'étendoit; & elles vinrent peu à peu à former des bourgs & des villes.

Ces sociétés étant devenues fort nombreuses par la succession des tems, & les familles s'étant partagées en diverses branches, qui avoient chacune leurs Chefs, & dont les interêts & les caractères differens pouvoient troubler l'ordre public; il fut

nécessaire de confier le gouvernement à un seul, pour réunir tous ces Chefs sous une même autorité, & pour maintenir le repos public par une conduite uniforme. L'idée qu'on conservoit encore du gouvernement paternel, & l'heureuse expérience qu'on en avoit faite, inspirerent la pensée de choisir parmi les plus gens de bien & les plus sages, celui en qui l'on reconnoissoit davantage l'esprit & les sentimens de pere.

Quos ad
fastigium
hujus ma-
jestatis
non ambi-
tio popu-
laris, sed
spectata
inter bo-
nos mode-
ratio pro-
vehebat.
Justin. lib.
1. cap. 1.

L'ambition & la brigue n'avoient point de part dans ce choix: la probité seule & la réputation de vertu & d'équité en dé-idoient, & donnoient la préférence aux plus dignes.

Pour relever l'éclat de leur nouvelle dignité, & pour les mettre plus en état de faire respecter les loix, de se consacrer tout entiers au bien public, de défendre l'Etat contre les entreprises des voisins & contre la mauvaise volonté des citoyens mécontents, on leur donna le nom de Roi, on leur érigea un trône, on leur mit le sceptre en main, on leur fit rendre des hommages, on leur assigna des Officiers & des Gardes, on leur accorda des tributs, on leur confia un plein-pouvoir pour administrer la justice; & dans cette vûe on les arma du glaive, pour reprimer les injustices, & pour punir les crimes.

Fines im-
perii tueri
magis
quam pro-
ferre mos
erat. Intra
suam cui-
que pa-

Chaque ville, dans les commencemens, avoit son Roi, qui, plus attentif à conserver son domaine qu'à l'étendre, renfermoit son ambition dans les bornes du païs qui l'avoit vû naître. Les démêlés presque inévitables entre des voisins, la jalou-
fie

fie contre un Prince plus puissant, un esprit remuant & inquiet, des inclinations martiales, le desir de s'agrandir & de faire éclater ses talens, donnerent occasion à des guerres, qui se terminoient souvent par l'entier assujettissement des vaincus, dont les villes passoit sous le pouvoir du Conquérant, & grossissoient peu à peu son domaine. De cette sorte, une première victoire servant de degré & d'instrument à la seconde, & rendant le Prince plus puissant & plus hardi pour de nouvelles entreprises, plusieurs villes & plusieurs Provinces, réunies sous un seul Monarque, formerent des Royaumes plus ou moins étendus, selon que le vainqueur avoit poussé ses conquêtes avec plus ou moins de vivacité.

Parmi ces Princes, il s'en rencontra dont l'ambition, se trouvant trop resserrée dans les limites d'un simple Royaume, se répandit par-tout comme un torrent & comme une mer, engloutit les Royaumes & les Nations, & fit consister la gloire à dépouiller de leurs Etats des Princes qui ne leur avoient fait aucun tort, à porter au loin les ravages & les incendies, & à laisser par-tout des traces sanglantes de leur passage. Telle a été l'origine de ces fameux Empires, qui embrassoient une grande partie du Monde.

Les Princes usoient diversément de la victoire, selon la diversité de leurs caractères ou de leurs interêts. Les uns, se regardant comme absolument maitres des vaincus, & croyant que c'étoit assez faire

trium
 regna
 sineban-
 tur. Justin.
 ibid.

Domi'is
 proximis,
 cum ac-
 cessione
 virium
 fortior ad
 alios tran-
 saret, &
 proxima
 quaque
 victoria g
 instru-
 mentum s
 sequentis
 esse, totius
 orientis
 populos
 subegit.
 Justin. ibid.

pour eux que de leur laisser la vie, les dépouilloient, eux & leurs enfans, de leurs biens, de leur patrie, de leur liberté; les réduisoient à un dur esclavage; les occupoient aux Arts nécessaires pour la vie, aux plus vils ministères de la maison, aux pénibles travaux de la campagne; & souvent même les forçoient, par des traitemens inhumains, à creuser les mines, & à fouiller dans les entrailles de la terre, pour satisfaire leur avarice. Et de-là le Genre-humain se trouva partagé comme en deux especes d'hommes, de libres & de serfs, de maitres & d'esclaves.

D'autres introduisirent la coutume de transporter les Peuples entiers, avec toutes leurs familles, dans de nouvelles contrées, où ils les établissoient, & leur donnoient des terres à cultiver.

D'autres, encore plus moderés, se contentoient de faire racheter aux Peuples vaincus leur liberté, & l'usage de leurs loix & de leurs privileges, par des tributs annuels qu'ils leur imposoient; & quelquefois même ils laissoient les Rois sur leur trône, en exigeant d'eux seulement quelques hommages.

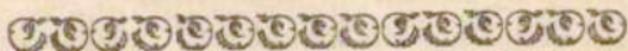
Les plus sages & les plus habiles en matiere de politique se faisoient un honneur de mettre une espèce d'égalité entre les Peuples nouvellement conquis, & les anciens sujets, accordant aux premiers le droit de bourgeoisie, & presque tous les mêmes droits & les mêmes privileges dont jouissoient les autres. Et par-là, d'un grand nombre de Nations répandues dans

tou-

toute la Terre, ils ne faisoient plus en quelque sorte qu'une ville, ou du moins qu'un Peuple.

Voilà une idée générale & abrégée de ce que l'Histoire du Genre-humain nous présente, & que je vais tâcher d'exposer plus en détail, en traitant de chaque Empire & de chaque Nation. Je ne toucherai point à l'Histoire du Peuple de Dieu, ni à celle des Romains. Les Egyptiens, les Carthaginois, les Assyriens, les Babyloniens, les Medes & les Perses, les Macédoniens, les Grecs, feront le sujet de l'Ouvrage dont je donne ici le premier volume au public. Je commence par les Egyptiens & par les Carthaginois, parce que les premiers sont fort anciens, & que les uns & les autres sont plus détachés du reste de l'Histoire; au-lieu que les autres Peuples ont plus de liaison entre eux, & quelquefois même se succèdent.



*LIVRE PREMIER.*

HISTOIRE ANCIENNE

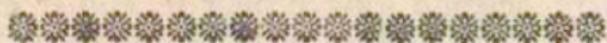
DES

EGYPTIENS.

JE DIVISERAI en trois Parties ce que j'ai à dire sur les Egyptiens. La première renfermera un plan abrégé & une courte description des différentes Parties de l'Égypte, & de ce qu'on y trouve de plus remarquable. Dans la seconde, je parlerai des Coutumes, des Loix, & de la Religion des Egyptiens. Enfin, dans la troisième, j'exposerai l'Histoire des Rois d'Égypte.



PRE-



P R E M I E R E P A R T I E.
 D E S C R I P T I O N
 D E
 L' E G Y P T E,

Et de ce qui s'y trouve de plus remarquable.

L'EGYPTE, dans une étendue assez bornée, renfermoit autrefois * un grand nombre de villes, & une multitude d'habitans.

* Dix-huit mille villes, & sept millions

d'habitans.

Elle est bornée au Levant, par la Mer Rouge & l'Isthme de Suès; au Midi, par l'Ethiopie; au Couchant, par la Libye; & au Nord, par la Mer méditerranée. Le Nil parcourt du Midi au Nord toute la longueur du pais, dans l'espace de près de deux-cens lieues. Il se trouve resserré de côté & d'autre par deux chaines de montagnes, qui souvent ne laissent entre elles & le Nil qu'une plaine d'une demie journée de chemin, & quelquefois moins.

Herod. lib. 2. cap. 177. Diod. Sic. lib. 1. pag. 27.

Voyages de Paul Lucas.

Du côté occidental, la plaine s'élargit en quelques endroits jusqu'à une étendue de 25 ou 30 lieues. La plus grande largeur de l'Egypte se prend d'Alexandrie à Damiette, dans un espace d'environ 50 lieues.

L'ancienne Egypte peut se diviser en trois principales Parties : la haute Egypte, appelée autrement Thébaïde, qui étoit la Partie la plus méridionale ; l'Egypte du milieu, nommée Heptanome, à cause des sept Nomes ou Départemens qu'elle renfermoit ; la basse Egypte, qui comprenoit ce que les Grecs appellent Delta, & tout ce qu'il y a de païs jusqu'à la Mer rouge, & le long de la Mer méditerranée jusqu'à Rhinocolure, ou au mont Casius. Sous Sésostris, toute l'Egypte fut réunie en seul Royaume, & divisée en trente-six Gouvernemens, ou Nomes : dix dans la Thébaïde, dix dans le Delta, & seize dans le païs qui est entre-deux.

Strab. lib.
17. pag.
787.

Les villes de Syenne & d'Elephantine séparoient l'Egypte & l'Ethiopie, & du tems d'Auguste, elles servoient de bornes à l'Empire Romain : *Clausura olim Romani Imperii.*

Tacit.
Annal. lib.
2. cap. 61.

CHAPITRE PREMIER.

T H E B A Ï D E.

THÉBES, qui donna son nom à la Thébaïde, le pouvoit disputer aux plus belles villes de l'Univers. Ses cent portes, chantées par Homere, sont connues de tout le monde, & lui ont fait donner le surnom d'Hécatonpyle, pour la distinguer d'une autre Thébes située en Béo-

Béotie. Elle n'étoit pas moins peuplée qu'elle étoit vaste ; & on a dit qu'elle pouvoit faire sortir ensemble deux-cens chariots & dix-mille combattans, par chacune de ses portes. Les Grecs & les Romains ont célébré sa magnificence & sa grandeur, encore qu'ils n'en eussent vû que les ruïnes, tant les restes en étoient augustes.

*Hom. Il. I.
v. 381.*

*Strab. l. 17.
pag. 816.*

*Tacit. An.
l. 2. c. 60.*

On a découvert dans la Thébaïde (on l'appelle maintenant le Sayd) des Temples & des Palais encore presque entiers, où les colonnes & les statues sont innombrables. On y admire sur-tout un Palais, dont les restes semblent n'avoir subsisté que pour effacer la gloire des plus grands ouvrages. Quatre allées à perte de vûe, & bornées de part & d'autre par des Sphinx d'une matiere aussi rare que leur grandeur est remarquable, servent d'avenues à quatre portiques dont la hauteur étonne les yeux. Encore ceux qui nous ont décrit ce prodigieux édifice n'ont-ils pas eu le tems d'en faire le tour, & ne sont pas même assurés d'en avoir vû la moitié : mais tout ce qu'ils ont vû étoit surprenant. Une Salle, qui apparemment faisoit le milieu de ce superbe Palais, étoit soutenue de six-vingts colonnes de six brassées de grosseur, grandes à proportion, & entremêlées d'obélisques que tant de siècles n'ont pu abattre. La peinture y avoit étalé tout son art & toutes ses richesses. Les couleurs même, c'est à dire ce qui éprouve le plutôt le pouvoir du tems, se soutiennent encore parmi les

*Voyag. de
Thervenot.*

ruïnes de cet admirable édifice, & y conservent leur vivacité : tant l'Egypte savoit imprimer un caractère d'immortalité à tous les ouvrages. Strabon, qui avoit été sur les lieux, fait la description d'un Temple qu'il avoit vû en Egypte, presque entierement semblable à ce qui vient d'être rapporté.

Lib. 17.
pag. 805.

pag. 816.

Le même Auteur, en décrivant les raretés de la Thébaïde, parle d'une statue de Memnon fort célèbre, dont il avoit vû les restes. On dit que cette statue, lorsqu'elle étoit frappée des premiers rayons du soleil levant, rendoit un son articulé. Et en effet, Strabon entendit ce son : mais il doute qu'il vint de la statue.

a Germanicus aliis quoque miraculis intendit animum, quorum præcipua fuere, Memnonis saxea effigies, ubi radiis solis ista est, vocalem sonum reddens &c. Tacit. An. 1. 2. c. 61.

CHAPITRE SECOND.

Egypte du milieu, ou HEPTANOME.

CETTE PARTIE de l'Egypte avoit pour capitale Memphis. On voyoit dans cette ville plusieurs Temples magnifiques, entre autres, celui du Dieu Apis, qui y étoit honoré d'une manière particulière. Il en sera parlé dans la suite, aussi bien que des Pyramides, qui étoient dans le voisinage de Memphis, & qui ont rendu cette ville si célèbre. Elle étoit
située

fituée sur le bord occidental du Nil.

Le Grand-Caire, qui semble avoir succédé à Memphis, a été bâti de l'autre côté du Nil. Le Château du Caire est une des choses les plus curieuses qui soient en Egypte. Il est situé sur une montagne, hors de la ville. Il est bâti sur le roc qui lui sert de fondement, & entouré de murailles fort hautes & fort épaisses. On monte à ce Château par un escalier taillé dans le roc, si aisé à monter, que les chevaux & les chameaux tout chargés y vont facilement. Ce qu'il y a de plus beau & de plus rare à voir dans ce Château, c'est le Puits de Joseph. On lui donne ce nom, soit parce que les Égyptiens se plaisent à attribuer à ce grand homme ce qu'ils ont chez eux de plus remarquable, soit parce qu'en effet cette tradition s'est conservée dans le pays. C'est une preuve, au moins, que l'ouvrage est fort ancien; & certainement, il est digne de la magnificence des plus puissans Rois d'Egypte. Ce puits est comme à double étage, taillé dans le roc vif, d'une profondeur prodigieuse. On descend jusqu'au réservoir qui est entre les deux puits, par un escalier qui a deux-cens vingt marches, large d'environ sept à huit pieds, dont la descente douce & presque imperceptible laisse un accès très facile aux bœufs qui sont employés pour faire monter l'eau. Elle vient d'une source, qui est presque la seule qui se trouve dans le pays. Les bœufs font tourner continuellement une roue où tient une corde, à laquelle sont

attachés plusieurs sceaux. L'eau, tirée ainsi du premier puits qui est le plus profond, se rend par un petit canal dans un réservoir qui fait le fond du second puits, au haut duquel elle est portée de la même manière; & de là elle se distribue, par des canaux, en plusieurs endroits du Château. Comme ce puits passe dans le pays pour être fort ancien, & qu'effectivement il se sent bien du goût antique des Egyptiens, j'ai cru qu'il pouvoit ici trouver sa place parmi les raretés de l'ancienne Egypte.

*Lib. 17. p.
207.*

Strabon parle d'une machine pareille, qui, par le moyen de roues & de poulies, faisoit monter de l'eau du Nil sur une colline fort élevée; avec cette différence, qu'au-lieu de bœufs, c'étoient des esclaves, au nombre de cent cinquante, qui étoient employés à faire tourner ces roues.

La partie de l'Egypte dont nous parlons ici, est célèbre par plusieurs raretés, qui méritent d'être examinées chacune en particulier. Je n'en rapporterai que les principales: les Obélisques, les Pyramides, le Labyrinthe, le Lac de Mœris, & ce qui regarde le Nil.

§. I. OBELISQUES.

L'EGYPTE sembloit mettre toute sa gloire à dresser des monumens pour la postérité. Ses Obélisques sont encore aujourd'hui, autant par leur beauté que par leur hauteur, le principal ornement de
Ro-

Rome ; & la puissance Romaine , desespérant d'égaliser les Egyptiens , a cru faire assez pour sa grandeur , d'emprunter les monumens de leurs Rois.

Un Obélisque est une aiguille ou pyramide quadrangulaire , menue , haute , & perpendiculairement élevée en pointe , pour servir d'ornement à quelque place , & qui est souvent chargée d'inscriptions , ou d'hieroglyphes. On appelle hieroglyphes , des figures ou des symboles mystérieux , dont se servoient les Egyptiens pour couvrir & enveloper les choses sacrées , & les mysteres de leur Théologie.

Sésostris avoit fait élever dans la ville ^{Diod. l. 1.} d'Héliopolis deux Obélisques d'une pierre ^{p. 37.} très dure , tirée des carrieres de la ville de Syenne , à l'extrémité de l'Egypte. Ils avoient chacun 120 coudées de haut , c'est-à-dire 30 toises ou 180 pieds. L'Empereur Auguste , après avoir réduit l'Egypte en Province , fit transporter à Rome ces deux Obélisques , dont l'un a été brisé depuis. Il n'osa pas en faire autant à l'égard d'un troisieme , qui étoit d'une ^{Plin. l. 36.} grandeur énorme. Il avoit été construit ^{c. 1. & 9.} sous Rameflès : on dit qu'il y avoit eu vingt-mille hommes employés à le tailler. Constance , plus hardi qu'Auguste , le fit transporter à Rome. On y voit encore deux de ces Obélisques , aussi bien qu'un autre de cent coudées ou vingt-cinq toises de haut , & de huit coudées ou deux toises de diametre. Caius César l'avoit ^{Ibid. c. 9.} fait venir d'Egypte sur un vaisseau d'une fabrique si extraordinaire , qu'au rapport de

de Pline, on n'en avoit jamais vû de pareil.

Toute l'Egypte étoit pleine de ces fortes d'Obélisques. Ils étoient pour la plupart taillés dans les carrieres de la haute Egypte, où l'on en trouve encore qui sont à demi taillés. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est que les anciens Egyptiens avoient su creuser jusques dans la carriere un canal, où montoit l'eau du Nil dans le tems de son inondation; d'où ensuite ils enlevoient les colonnes, les obélisques, & les statues, sur des * radeaux proportionnés à leur poids, pour les conduire dans la basse Egypte. Et comme le país étoit tout coupé d'une infinité de canaux, il n'y avoit gueres d'endroits où ils ne pussent transporter facilement ces masses énormes, dont le poids auroit fait succomber toute autre sorte de machines.

§. II. PYRAMIDES.

*Herod. l. 2. c. 124. &c. Diod. l. I. p. 39-41.
Plin. lib. 36. c. 12.*

UNE PYRAMIDE est un corps solide ou creux, qui a une base large & ordinairement quarrée, qui se termine en pointe.

Il y avoit en Egypte trois Pyramides
plus

* * Radeau est un assemblage de plusieurs pieces de bois plattes, qui sert à voiturer des marchandises sur une riviere.

plus célèbres que toutes les autres, l'une desquelles a mérité d'être mise au nombre des sept Merveilles du Monde. Elles n'étoient pas fort éloignées de la ville de Memphis. Je ne parlerai ici que de la plus grande des trois. Elle étoit, comme les autres, bâtie sur le roc qui lui servoit de fondement, de figure quarrée par sa base, construite au-dehors en forme de degrés, & alloit toujours en diminuant jusqu'au sommet. Elle étoit bâtie de pierres d'une grandeur extraordinaire, dont les moindres étoient de trente pieds, travaillées avec un art merveilleux, & couvertes de figures hieroglyphiques. Selon plusieurs des anciens Auteurs, chaque côté avoit huit-cens pieds de largeur, & autant de hauteur. Le haut de la Pyramide, qui d'en-bas sembloit être une pointe, une aiguille, étoit une belle plate-forme de dix ou douze grosses pierres; & chaque côté de cette plate-forme étoit de seize à dix-sept pieds.

Voici la mesure qu'en a donné feu M. de Chazelles, de l'Académie des Sciences, qui avoit été exprès sur les lieux en 1693.

Le côté de la base, qui est
quarrée 110 toises.

Les faces sont des triangles
équilatéraux; ainsi la su-
perficie de la base est de

. 12100 toises quarrées.

La hauteur perpendicu-
laire 77 toises $\frac{1}{2}$

Et la solidité 13590 toises cubes.



Cent-mille ouvriers travailloient à cet ouvrage; & de trois mois en trois mois, un pareil nombre leur succédoit. Dix années entières furent employées à couper les pierres, soit dans l'Arabie, soit dans l'Ethiopie, & à les voiturer en Egypte; & vingt autres années, à construire ce vaste édifice, qui au-dedans avoit une infinité de chambres & de salles. On avoit marqué sur la Pyramide, en caracteres Egyptiens, ce qu'il avoit coûté simplement pour les ails, les poireaux, les oignons, & autres pareils légumes fournis aux ouvriers; & cette somme montoit à seize-cens talens d'argent, c'est à dire à quatre millions cinq-cens-mille livres: d'où il étoit facile de conjecturer combien pour tout le reste la dépense devoit être énorme.

Telles étoient les fameuses Pyramides d'Egypte, qui, par leur figure, autant que par leur grandeur, ont triomphé du tems & des Barbares. Mais, quelque effort que fassent les hommes, leur néant paroît partout. Ces Pyramides étoient des tombeaux; & l'on voit encore aujourd'hui au milieu de celle qui étoit la plus grande, un * sepulcre vuide, taillé tout entier d'une seule pierre, qui a de largeur & de hauteur environ trois pieds, sur un peu plus de six pieds de longueur. Voilà à quoi se terminoient tant de mouvemens, tant de dépenses, tant de travaux imposés à des milliers d'hommes pendant plusieurs années; à procurer à un Prince, dans cette vaste étendue & cette masse énorme

* Strabon
*parle de ce
 sepulcre,
 liv. 17.
 pag. 808.*

norme de bâtimens, un petit caveau de six pieds. Encore les Rois qui ont bâti ces Pyramides, n'ont-ils pas eu le pouvoir d'y être inhumés, & ils n'ont pas joui de leur sepulcre. La haine publique, qu'on leur portoit à cause des duretés inouïes qu'ils avoient exercées contre leurs sujets en les accablant de travaux, les obligea de se faire inhumer dans des lieux inconnus, afin de dérober leurs corps à la connoissance & à la vengeance des peuples.

Cette dernière circonstance, que les Historiens ont soigneusement remarquée, nous apprend quel jugement nous devons porter de ces ouvrages si vantés dans l'Antiquité. Il est raisonnable d'y remarquer & d'y estimer le bon goût des Egyptiens par rapport à l'Architecture, qui les porta dès le commencement, & sans qu'ils eussent encore de modèles qu'ils pussent imiter, à viser en tout au grand, & à s'attacher aux vraies beautés, sans s'écarter jamais d'une noble simplicité, en quoi consiste la souveraine perfection de l'Art. Mais quel cas doit-on faire de ces Princes, qui regardoient comme quelque chose de grand, de faire construire à force de bras & d'argent de vastes bâtimens, dans l'unique vûe d'éterniser leur nom; & qui ne craignoient point de faire périr des milliers d'hommes, pour satisfaire leur vanité? Ils étoient bien éloignés du goût des Romains, qui cherchoient à s'immortaliser par des ouvrages magnifiques, mais consacrés à l'utilité publique.

Pline

Lib. 16.

cap. 12.

Pline nous donne en peu de mots une juste idée de ces Pyramides, en les appelant une folle ostentation de la richesse des Rois, qui ne se termine à rien d'utile: *Regum pecunie otiosa ac stulta ostentatio*. Et il ajoute, que c'est par une juste punition que leur mémoire a été ensevelie dans l'oubli, les Historiens ne convenant point entre eux du nom de ceux qui ont été les auteurs d'ouvrages si vains: *Inter eos non constat à quibus factæ sint, justissimo casu oblitteratis tantæ vanitatis auctoribus*. En un mot, selon la remarque judicieuse de Diodore, autant l'industrie des Architectes est louable & estimable dans ces Pyramides, autant l'entreprise des Rois est-elle digne de blâme & de mépris.

Mais, ce que nous devons le plus admirer dans ces anciens monumens, c'est la preuve certaine & subsistante qu'ils nous fournissent de l'habileté des Egyptiens dans l'Astronomie, c'est-à-dire, dans une science qui semble ne pouvoir se perfectionner que par une longue suite d'années, & par un grand nombre d'expériences. M. de Chazelles, en mesurant la grande Pyramide dont nous parlons, trouva que les quatre côtés de cette Pyramide étoient exposés précisément aux quatre régions du Monde, & par conséquent marquoient la véritable méridienne de ce lieu. Or comme cette exposition si juste doit, selon toutes les apparences, avoir été affectée par ceux qui élevoient cette grande masse de pierres, il y a plus de trois-mille

mille ans; il s'ensuit, que pendant un si long espace de tems, rien n'a changé dans le Ciel à cet égard, ou (ce qui revient au même) dans les poles de la Terre, ni dans les méridiens. C'est M. de Fontenelle qui fait cette remarque, dans l'Eloge de M. de Chazelles.

§. III. LABYRINTHE.

Herod. l. 2. c. 148. Diod. l. 1. p. 42. Plin. l. 36. c. 13. Strab. l. 17. p. 811.

CE que nous avons dit sur le jugement qu'on doit porter des Pyramides, peut être appliqué aussi au Labyrinthe, qu'Herodote, qui l'avoit vû, nous assure avoir été encore plus surprenant que les Pyramides. On l'avoit bâti à l'extrémité méridionale du Lac de Mœris dont nous parlerons bientôt, près de la ville des Crocodiles, qui est la même qu'Arfinoé. Ce n'étoit pas tant un seul Palais, qu'un magnifique amas de douze Palais disposés régulièrement, & qui communiquoient ensemble. Quinze-cens chambres, entremêlées de terrasses, s'arrangeoient autour de douze salles, & ne laissoient point de sortie à ceux qui s'engageoient à les visiter. Il y avoit autant de bâtiment sous terre. Ces bâtimens souterrains étoient destinés à la sepulture des Rois; & encore (qui le pourroit dire sans honte, & sans déplorer l'aveuglement de l'esprit humain?) à nourrir les Crocodiles sacrés, dont une Nation, d'ailleurs si sage, faisoit ses Dieux.

Pour

Pour s'engager dans la visite des chambres & des salles du Labyrinthe, on juge aisément qu'il étoit nécessaire de prendre la même précaution qu'Ariane fit prendre à Thésée, lorsqu'il fut obligé d'aller combattre le Minotaure dans le Labyrinthe de Crète, fait à l'imitation de celui-ci.

*Æn. l. 5.
v. 588. &c.*

*Ut quondam Creta fertur labyrinthus in alta
Parietibus tectum cæcis iter, ancipitemque
Mille viis habuisse dolum, qua signa se-
quendi*

*Lib. 6. v.
27. &c.*

*Falleret indeprensus & irremeabilis error.
Hic labor ille domûs & inextricabilis error.
Dædalus ipse dolos tecti ambagesque resolvit.
Cæca regens filo vestigia.*

§. IV. LAC DE MOERIS.

*Herod. lib. 2. c. 149. Strab. l. 17. p. 787.
Diod. l. 1. p. 47. Plin. l. 5. c. 9. Pomp.
Mela, l. 1.*

LE plus grand & le plus admirable de tous les Ouvrages des Rois d'Egypte, étoit le Lac de Mœris: aussi Hérodote le met-il beaucoup au-dessus des Pyramides & du Labyrinthe. Comme l'Egypte étoit plus ou moins fertile, selon qu'elle étoit plus ou moins inondée par le Nil, & que dans cette inondation le trop & le trop peu étoient également funestes aux terres; le Roi Mœris, pour obvier à ces deux inconvéniens, & pour corriger autant qu'il se pourroit les irrégularités du Nil, songea à faire venir l'Art au secours de

de la Nature. Il fit donc creuser le Lac qui depuis a porté son nom. Ce * Lac, selon Herodote & Diodore de Sicile, avoit de tour trois mille six cens stades, c'est-à-dire, cent quatre vingt lieües, & de profondeur trois cens piés. Deux Pyramides, dont chacune portoit une statue colossale placée sur un trône, s'élevoient de trois-cens piés au milieu du Lac, & occupoient sous les eaux un pareil espace. Ainsi elles faisoient voir qu'on les avoit érigées avant que le creux eût été rempli, & montroient qu'un Lac de cette étendue avoit été fait de main d'homme, sous un seul Prince.

Voilà ce qu'Herodote a marqué du Lac de Mœris sur la bonne foi des gens du pays, & M. Bossuet, dans son Discours sur l'Histoire universelle, rapporte ce fait comme incontestable. Pour moi j'avoüe que je n'y trouve aucune vraisemblance. Est-il possible qu'un Lac de 180. lieues ait été creusé sous un seul Prince? Comment & où transporter les terres? Pourquoi perdre la surface de tant de terrain? Comment remplir ce vaste espace du superflu des eaux du Nil? Il y auroit bien d'autres objections à faire. Je croi donc qu'on peut s'en tenir au sentiment de Pomponius Mela, ancien Géographe, d'autant plus qu'il est appuié par plusieurs relations modernes. Il ne donne de circuit à ce Lac que vingt, mille pas, qui font sept ou huit de nos lieues. *Mœris, M. l. lib. 1. aliquando campus, nunc lacus, viginti millia passuum in circuitu patens.*

Ce Lac communiquoit au Nil par le moyen d'un grand canal, qui avoit plus
 * 35. stades. de * quatre lieues de longueur, & cinquante pieds de largeur. De grandes écluses ouvroient le canal & le Lac, ou les fermoient, selon le besoin.

Pour les ouvrir ou les fermer, il en coûtoit cinquante talens, c'est à dire cinquante-mille écus. La pêche de ce Lac valoit au Prince des sommes immenses. Mais sa grande utilité étoit par rapport au débordement du Nil. Quand il étoit trop grand, & qu'il y avoit à craindre qu'il n'eût des suites funestes, on ouvroit les écluses; & les eaux, ayant leur retraite dans ce Lac, ne séjournoient sur les terres qu'autant qu'il faloit pour les engraisser. Au contraire, quand l'inondation étoit trop basse, & menaçoit de stérilité, on tiroit de ce même Lac, par des coupures & des saignées, une quantité d'eau suffisante pour arroser les terres. Par ce moyen, les inégalités du Nil étoient corrigées: & Strabon remarque, que de son temps, sous Pétrone Gouverneur d'Egypte, lorsque le débordement du Nil montoit à douze coudées, la fertilité étoit fort grande; & lors même qu'il n'alloit qu'à huit coudées, la famine ne se faisoit point sentir dans le païs: sans doute parce que les eaux du Lac supplétoient à celles de l'inondation, par le moyen des coupures & des canaux.

§. V. DEBORDEMENT DU NIL.

LE NIL est la plus grande merveille de l'Égypte. Comme il y pleut rarement, ce

ce fleuve, qui l'arrose toute par ses débordemens réglés; supplée à ce qui lui manque de ce côté-là, en lui apportant, en forme de tribut annuel, les pluies des autres païs. Ce qui fait dire; ingénieusement à un * Poëte, que l'herbe, chez les Egyptiens, quelque grande que soit la secheresse, n'implore point le secours de Jupiter pour obtenir de la pluie:

Te propter nullos tellus tua postulat imbres,
Arida nec pluvio supplicat herba Jovi.

* Seneque
 (Nat.
 Quæst. l. 4.
 c. 2.) at-
 tribue ces
 vers à Ovi-
 de: mais
 ils sont de
 Tibulle.

Pour multiplier un fleuve si bienfaisant, l'Egypte étoit coupée d'une infinité de canaux, d'une longueur & d'une largeur incroyables. Le Nil portoit par-tout la fécondité, avec ses eaux salutaires; unissoit les villes entre elles, & la Mer méditerranée avec la Mer rouge; entretenoit le commerce au-dedans & au-dehors du Royaume, & le fortifioit contre l'ennemi: de sorte qu'il étoit tout ensemble, & le nourricier & le défenseur de l'Egypte. On lui abandonnoit la campagne: mais les villes, rehaussées avec des travaux immenses, & s'élevant comme des Iles au milieu des eaux, regardoient avec joye, de cette hauteur, toute la plaine inondée & en même tems fertilisée par le Nil.

Voilà une idée générale de la nature & des effets de ce fleuve, si renommé chez les Anciens. Mais une merveille si étonnante, & qui dans tous les siècles a fait l'objet de la curiosité & de l'admiration des Savans, semble demander que j'entre

ici dans quelque détail. J'abregerai le plus qu'il me sera possible.

I. Sources du Nil.

Les Anciens ont mis les sources du Nil dans les montagnes de la Lune, au dixième degré de latitude méridionale. Mais nos Voyageurs modernes ont découvert que ces sources sont vers le douzième degré de latitude septentrionale. Ainsi ils retranchent environ quatre ou cinq cens lieues du cours que les Anciens lui donnoient. Il naît au pied d'une grande montagne du Royaume de Goïame, en Abyssinie. Ce fleuve sort de deux fontaines, ou de deux yeux, pour parler comme ceux du païs; le même mot en Arabe signifiant *œil & fontaine*. Ces fontaines sont éloignées l'une de l'autre de trente pas, chacune de la grandeur d'un de nos puits, ou d'une roue de carosse. Le Nil est augmenté de plusieurs ruisseaux qui viennent s'y joindre, & après avoir traversé l'Ethiopie en serpentant beaucoup, il se rend enfin en Egypte.

2. Cataractes du Nil.

ON APPELLE ainsi quelques endroits où le Nil fait des chutes, & tombe de dessus des rochers escarpés. * Ce fleuve, qui

* Excipiunt eum (Nilum) cataractæ, nobilis insigni spectaculo locus. . . Illic excitatis primum aquis, quas sine tumultu leni alveo duxerat, violentus &

qui d'abord couloit paisiblement dans les vastes solitudes de l'Éthiopie, avant que d'entrer en Egypte passe par les Cataractes. Alors, devenu tout d'un coup, contre sa nature, furieux & écumant dans ces lieux où il est resserré & arrêté, après avoir enfin surmonté les obstacles qu'il rencontre, il se précipite du haut des rochers en-bas avec un tel bruit, qu'on l'entend à trois lieues de là.

Des gens du pais, accoutumés par un long exercice à ce petit manège, donnent ici aux passans un spectacle plus effrayant encore que divertissant. Ils se mettent deux dans une petite barque, l'un pour la conduire, l'autre pour vider l'eau qui y entre. Après avoir longtems essuyé la violence des flots agités, en conduisant toujours avec adresse leur petite barque, ils se laissent entrainer par l'impétuosité
du

torrens per malignos transitus profilit, dissimilis sibi... tandemque eluctatus obstantia, in vastam altitudinem subito destitutus cadit, cum ingenti circumjacentium regionum strepitu; quem perferre gens ibi à Persis collocata non potuit, obtusis assiduo fragore auribus, & ob hoc sedibus ad quietiora translatis. Inter miracula fluminis incredibilem incolarum audaciam accepi. Bini parvula navigia conscendunt, quorum alter navem regit, alter exhaurit. Deinde multum inter rapidam insaniam Nili & reciprocos fluctus volutati, tandem tenuissimos canales tenent, per quos angusta rupium effugiunt; & cum toto flumine effusi, navigium ruens manu temperant, magnoque spectantium metu in caput nixi, cum jam adploraveris, mersosque atque obrutos tanta mole credideris, longe ab eo in quem ceciderant loco navigant, tormenti modo illi. Nec mergit cadens unda, sed planis aquis tradit. *Senec. Nat. Quæst.*
l. 4. c. 2.

du torrent qui les pousse comme un trait. Le spectateur tremblant croit qu'ils vont être abîmés dans le précipice où ils se jettent. Mais le Nil, rendu à son cours naturel, les remonte sur ses eaux tranquilles & paisibles. C'est Sénèque qui fait ce récit, & les Voyageurs modernes en parlent de même.

3. Causes du Débordement.

Herod. l. 2. c. 19-27. Diod. l. 1. p. 35. 39. Senec. Nat. Quæst. l. 4. c. 1. & 2.

LES ANCIENS ont imaginé plusieurs raisons subtiles du grand accroissement du Nil, que l'on peut voir dans Hérodote, Diodore de Sicile, & Sénèque. Ce n'est plus maintenant une matiere de problème, & l'on convient presque généralement, que le débordement du Nil vient des grandes pluies qui tombent dans l'Ethiopie, d'où ce fleuve tire sa source. Ces pluies le font tellement grossir, que l'Ethiopie, & ensuite l'Egypte, en sont inondées, & que ce qui n'étoit d'abord qu'une grosse riviere, devient comme une petite mer, & couvre toutes les campagnes.

Strabon remarque, que les Anciens avoient seulement conjecturé, que le débordement du Nil étoit causé par les pluies qui tombent abondamment dans l'Ethiopie; & il ajoute, que plusieurs Voyageurs s'en sont assurés depuis par leurs propres yeux, Ptolomée Philadelphie, qui étoit fort curieux pour tout ce qui regarde les

les Arts & les Sciences, ayant envoyé exprès sur les lieux d'habiles gens pour examiner ce qui en étoit, & pour constater la cause d'un fait si singulier & si considerable.

4. *Tems & durée du Débordement.*

Herod. l. 2. c. 19. Diod. l. 1. p. 32.

HERODOTE, & après lui Diodore de Sicile & plusieurs autres, marquent que le Nil commence à croître en Egypte au Solstice d'Été, c'est à dire vers la fin de Juin; & continue d'augmenter jusqu'à la fin de Septembre, vers lequel tems, environ, il s'arrête; & va toujours depuis en diminuant, pendant les mois d'Octobre & de Novembre: après quoi il rentre dans son lit, & reprend son cours ordinaire. Ce calcul, à peu de chose près, est conforme à ce qu'on lit sur ce sujet dans toutes les relations des Modernes: & il est fondé en effet sur la cause naturelle du débordement, savoir, les pluies qui tombent dans l'Éthiopie. Or, selon le témoignage constant de ceux qui ont été sur les lieux, ces pluies commencent à y tomber au mois d'Avril, & continuent pendant cinq mois, jusqu'à la fin d'Août, & au commencement de Septembre. La crue du Nil en Egypte doit donc naturellement commencer trois semaines ou un mois après que les pluies ont commencé en Abyssinie: & aussi les relations des Voyageurs marquent-elles

que le Nil commence à croître dans le mois de Mai, mais d'une manière peu sensible d'abord, en sorte apparemment qu'il ne sort point encore de son lit. L'inondation marquée n'arrive que vers la fin de Juin, & dure les trois mois suivans, comme Hérodote le dit.

Je dois avertir ceux qui consultent les originaux, d'une contradiction qui se rencontre ici entre Hérodote & Diodore, d'un côté; & de l'autre, Strabon, Pline, & Solin. Ces derniers abrègent de beaucoup la durée de l'inondation, & supposent que le Nil laisse les terres libres après l'espace de trois mois ou de cent jours. Et ce qui augmente la difficulté, c'est que Pline semble appuyer son sentiment sur l'autorité d'Hérodote: *In totum autem revocatur (Nilus) intra ripas in libra, ut tradit Herodotus, centesimo die.* Je laisse aux Savans le soin de concilier cette contradiction.

5. Mesure du Débordement

* LA JUSTE grandeur du débordement, selon Pline, est de seize coudées. Quand il n'y en a que douze ou treize, on

* *Justum incrementum est cubitorum 16. Minores aquæ non omnia rigant: ampliores detinent tardius recedendo. Hæ serendi tempora absumunt solo madente: illæ non dant sitiente. Utrumque reputat provincia. In duodecim cubitis famem sentit, in tredecim etiamnum esurit: quatuordecim cubita hilaritatem afferunt, quindecim securitatem, sexdecim delicias. Plin. lib. 5. c. 9.*

on est menacé de famine ; & quand l'inondation passe les seize , elle devient dangereuse. Il faut se souvenir , qu'une coudée est un pied & demi. L'Empereur Julien *Juli. Epist.* marque , dans une lettre à Ecdice Préfet ^{50.} d'Egypte , que la hauteur du débordement du Nil s'étoit trouvée de quinze coudées le 20. Septembre (en 362) Les Anciens ne conviennent point entierement sur la mesure du débordement , ni entre eux , ni avec les Modernes : mais la difference n'est pas fort considerable , & elle peut venir 1^{o.} de celle des mesures anciennes & modernes , qu'il est difficile d'évaluer sur un pied fixe & certain : 2^{o.} du peu d'exactitude des Observateurs & des Historiens : 3^{o.} de la difference réelle de la crue du Nil , qui étoit moins grande lorsqu'on approchoit de la Mer.

Comme la richesse de l'Egypte dépendoit des débordemens du Nil , on en a *Diod. l. 1. p. 33.* étudié avec soin toutes les circonstances , & les differens degrés de ses accroissemens ; & par une longue suite d'observations régulières qu'on avoit faites pendant plusieurs années , l'inondation même faisoit connoître quelle devoit être la recolte de l'année suivante. Les Rois avoient fait placer à Memphis une mesure , où ces differens accroissemens étoient marqués ; & de là on en donnoit avis à tout le reste de l'Egypte , qui par ce moyen étoit avertie de ce qu'elle avoit à craindre ou à esperer pour la moisson. Strabon parle d'un puits bâti sur le bord *Lib. 17. p. 817.* du Nil près de la ville de Syenne , pour le même usage.

Encore aujourd'hui, au Grand-Caire, la même coutume s'observe. Il y a dans la cour d'une Mosquée, une colonne où l'on marque les degrés de l'accroissement du Nil; & chaque jour, des Crieurs publics annoncent dans tous les quartiers de la ville de combien il est cru. Le tribut que l'on paye au Grand-Seigneur pour les terres, est réglé sur l'inondation, Le jour qu'elle est parvenue à un certain degré, il se fait dans la ville une fête extraordinaire, accompagnée de festins, de feux d'artifice, & de toutes les marques publiques de réjouissance, & dans les tems les plus reculés, l'inondation du Nil a toujours causé une joye universelle dans toute l'Egypte, dont elle faisoit le bonheur.

*Secrat. l. 1.
c. 18.
Sozom. l. 5.
6. 3.*

Les Payens attribuoient à leur Dieu Sérapis l'inondation du Nil; & la colonne qui servoit à en marquer l'accroissement, étoit gardée religieusement dans le Temple de cette Idole. L'Empereur Constantin l'ayant fait transporter dans l'Eglise d'Alexandrie, ils publierent que le Nil ne monteroit plus, à cause de la colere de Sérapis: mais il déborda & s'accrut à l'ordinaire, les années suivantes. Julien l'Apostat, protecteur zélé de l'Idolatrie, fit remettre cette colonne dans le même Temple; d'où elle fut encore retirée, par l'ordre de Théodose.

6. Canaux du Nil. Pompes.

LA PROVIDENCE divine, en don-
nant

nant un fleuve si bienfaisant à l'Égypte, n'a pas prétendu que ses habitans demeurassent oisifs, ni qu'ils profitassent d'une si grande faveur, sans le donner aucune peine. On comprend sans peine, que le Nil ne pouvant pas de lui-même couvrir toutes les campagnes, il a falu faire de grands travaux pour faciliter l'inondation des terres, & pratiquer une infinité de canaux pour porter les eaux de tous côtés. Les villages, qui sont en fort grand nombre sur les bords du Nil dans des lieux élevés, ont chacun des canaux, qu'on ouvre à propos pour faire couler l'eau dans la campagne. Les villages plus éloignés en ont ménagé d'autres, jusqu'aux extrémités de ce Royaume. Ainsi les eaux sont conduites successivement dans les lieux les plus reculés. Il n'est pas permis de couper les tranchées pour y recevoir les eaux, jusqu'à ce que le fleuve soit à une certaine hauteur, ni de les ouvrir toutes ensemble; parce qu'il y auroit en ce cas-là des terres qui seroient trop inondées, & d'autres qui ne le seroient pas assez. On commence par les ouvrir dans la haute Égypte, ensuite dans la basse; & cela suivant un Tarif, dont on observe exactement toutes les mesures. Par ce moyen, on ménage l'eau avec tant de précautions, qu'elle se répand dans toutes les terres. Les païs que le Nil inonde sont si vastes & si profonds, & le nombre des canaux si grand, que de toutes les eaux qui entrent en Égypte aux mois de Juin, de Juillet, & d'Août,

*Voyages de
Paul Lucas.*

on croit qu'il n'en arrive pas la dixieme partie dans la mer.

Mais comme, malgré tous ces canaux, il reste encore bien des terres dans des lieux élevés, qui ne peuvent point avoir part à l'inondation du Nil; on y a pourvu par le moyen des Pompes en forme de vis, qu'on fait tourner par des bœufs, pour faire entrer l'eau dans des tuyaux qui la conduisent dans ces terres. Diodore parle d'une pareille machine, inventée par Archimede dans le voyage qu'il fit en Egypte, & qu'on appelle *Cochlea Aegyptia*.

*Lib. 1. pag.
30. & lib.
5. pag. 313.*

7. Fécondité causée par le Nil.

Paul Lucas. IL N'Y A point de païs dans le monde, où la terre soit plus féconde qu'en Egypte; & c'est au Nil qu'elle doit sa fécondité. * Car, au-lieu que les autres fleuves emportent le suc des terres & les épuisent, en les inondant; celui ci, au contraire, par un heureux limon qu'il traîne avec lui, les engraisse & les fertilise de telle sorte, qu'il suffit pour reparer les forces que la moisson précédente leur a fait perdre. Le laboureur, dans ce païs-là, ne se fatigue point à tracer avec le soc de la charrue de pénibles fillons, ni à rompre les mottes de terre. Dès que
le

* Cum ceteri annes abluant terras & eviscerent. Nilus adeo nihil exedit nec abradit, ut contradiciat vires. ... Ita juvat agros duabus ex causis, & quod inundat, & quod oblimat. *Senec. Nat. Quaest. l. 4. c. 24.*

le Nil est retiré, il n'a qu'à retourner la terre, en y mêlant un peu de sable pour en diminuer la force; après quoi il la sème sans peine, & presque sans frais. Deux mois après, elle est couverte de toutes sortes de grains & de légumes. On sème ordinairement dans les mois d'Octobre & de Novembre, à mesure que les eaux se sont écoulées; & on fait la moisson dans les mois de Mars & d'Avril.

Une même terre porte, dans une même année, trois ou quatre sortes de fruits différens. On y sème des laitues & des concombres; ensuite du blé; & après la moisson, différens légumes qui sont particuliers à l'Egypte. Comme la chaleur du soleil y est extrême, & la pluie très rare, on conçoit aisément que l'humidité de la terre seroit bientôt desséchée, les grains & les légumes brûlés par une ardeur si vive, sans le secours des canaux & des réservoirs dont l'Egypte est toute remplie, & qui, par les saignées & les coupures que l'on a eu soin d'y faire, fournissent abondamment de quoi humecter & rafraichir les campagnes & les jardins.

Le Nil ne contribue pas moins à la nourriture des bestiaux, qui sont une autre source de richesses pour l'Egypte. On commence à les mettre au verd au mois de Novembre, ce qui dure jusqu'à la fin de Mars. On ne peut exprimer combien les pâturages sont abondans, & combien les troupeaux, à qui la douceur de l'air permet d'y demeurer nuit & jour, s'en-

graiſſent en peu de tems. Pendant l'inondation du Nil, on leur donne du foin, & de la paille hachée, de l'orge, des feves : c'est-là leur nourriture ordinaire,

On ne peut s'empêcher, dit Corneille le Bruyn dans ſes Voyages, de remarquer ici l'admirable conduite de Dieu, qui envoie dans un tems précis des pluies dans l'Ethiopie, afin d'humecter l'Égypte, où il ne pleut preſque point ; & qui, par ce moyen, du terrain le plus ſec & le plus ſablonneux, en fait le païs le plus gras & le plus fertile qu'il y ait dans l'Univers.

Tem. 2.

Une autre choſe qu'on doit encore ici remarquer, c'est que, ſelon le témoignage des habitans, au commencement de Juin & les quatre mois ſuivans, les vents du Nord-Eſt ſoufflent régulièrement, afin de repouſſer l'eau qui s'écouleroit trop tôt, & pour l'empêcher de ſe décharger dans la mer, dont ils lui ferment pour ainſi dire l'entrée. Les Anciens n'ont pas omis cette circonſtance.

Multiformis ſapientia.
Eph. 3. 10.

La même Providence, riche & inépuisable en reſſources & en merveilles, qu'elle fait varier à l'infini, éclatoit d'une manière toute différente dans la Paſtine, en la rendant extrêmement fertile ; non par les pluies qui tombent pendant le cours de l'année, comme cela eſt ordinaire ailleurs ; non par une inondation particulière, comme celle du Nil en Égypte ; mais par des pluies fixes qu'elle envoyoit régulièrement aux deux ſaiſons, quand ſon Peuple lui étoit fidele, afin de lui faire

faire mieux sentir la dépendance continue où il étoit de son Maître. C'est Dieu lui-même qui lui commande, par la bouche de Moïse, de faire cette réflexion. *La terre dont vous allez prendre possession, n'est pas comme la terre d'Égypte d'où vous êtes sortis, où, après que l'on a jetté la semence, on fait venir l'eau par des canaux pour l'arroser, comme on fait dans les jardins : mais c'est une terre de montagnes & de plaines, qui attend les pluies du Ciel, que le Seigneur votre Dieu regarde toujours, & sur laquelle il tient ses yeux arrêtés depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin.* Après cela, Dieu s'engage de donner à ce Peuple, tant qu'il lui sera fidele, la pluie des deux saisons, *temporaneam & serotinam* : la première, dans l'Automne, nécessaire pour faire lever les blés ; la seconde, dans le Printems & l'Été, nécessaire pour les faire croître & mûrir.

Deut. II.
10-15.

8. *Double spectacle causé par le Nil.*

RIEN n'est si beau à voir que l'Égypte, dans deux saisons de l'année. * Car si l'on monte sur quelque montagne, ou sur les grandes Pyramides du Caire, vers les mois de Juillet & d'Août, on voit une

* Illa facies pulcherrima est, cum jam se in agros Nilus ingressit. Latens campi, operataque sunt valles : oppida insularum modo extant. Nullum in mediterraneis, nisi per navigia, commercium est : majorque est latitia in gentibus, quo minus terrarum suarum vident. Senec. Nat. Quæst. l. 4. c. 2.

une vaste mer, sur laquelle il s'éleve une infinité de villes & de villages, avec plusieurs chauffées qui conduisent d'un lieu à un autre; le tout entremêlé de bosquets & d'arbres fruitiers, dont on ne voit que les têtes: ce qui fait un coup d'œil charmant. Cette perspective est bornée par des montagnes & des bois, qui dans l'éloignement terminent le plus agréable horizon qu'on puisse voir. En Hiver, au contraire, c'est à dire vers les mois de Janvier & de Février, toute la campagne ressemble à une belle prairie, dont la verdure, émaillée de fleurs, charme les yeux. On voit de tous côtés des troupeaux répandus dans la plaine, avec une infinité de laboureurs & de jardiniers. L'air est alors embaumé par la grande quantité de fleurs que fournissent les orangers, les citronniers, & les autres arbres; & il est si pur, qu'on n'en sauroit respirer ni de plus sain, ni de plus agréable: en sorte que la nature, qui est alors comme morte dans presque tous les autres climats, semble n'avoir de vie que pour un séjour si charmant.

9. *Canal de communication entre les deux Mers, par le Nil.*

Herod. l. 2. c. 158. Strab. l. 17. p. 804. Plin. l. 6. c. 29. Diod. l. 1. p. 29.

LE CANAL, qui faisoit la communication des deux Mers, savoir de la Mer rouge & de la méditerranée, doit trouver
ici

ici sa place, & n'est pas un des moindres avantages que le Nil procuroit à l'Égypte. Sésostris, ou, selon d'autres, Psammétichus, fut le premier qui en forma le dessein, & qui commença l'ouvrage. Néchao, successeur du dernier, y employa des sommes immenses, & un grand nombre de troupes. On dit que plus de six-vingt-mille Égyptiens périrent dans cette entreprise. Il l'abandonna, effrayé par un Oracle, qui lui avoit répondu, que c'étoit ouvrir aux Barbares un chemin dans l'Égypte: c'étoit le nom qu'on y donnoit à tous les peuples étrangers. L'entreprise fut recommencée par Darius, premier de ce nom: mais il la quitta aussi, parce qu'on lui dit que la Mer rouge, étant plus haute que l'Égypte, inonderoit tout le país. Enfin, elle fut achevée sous les Ptolomées, qui, par le moyen des écluses, tenoient le canal ouvert ou fermé, selon leurs besoins. Il commençoit assez près du Delta, vers la ville de Bubaste. Il avoit de largeur cent coudées, c'est à dire vingt-cinq toises, de sorte que deux bâtimens pouvoient y passer à l'aise; de profondeur, autant qu'il en faut pour porter les plus grands vaisseaux; & de longueur, plus de mille stades, c'est à dire plus de cinquante lieues. Ce Canal étoit d'une grande utilité pour le commerce. Aujourd'hui il est presque entièrement comblé, & à peine en reste-t-il quelque vestige.

CHAPITRE TROISIEME.

BASSE EGYPTÉ.

IL ME RESTE à parler de la Basse Egypte. Sa figure, qui ressemble à un triangle ou à un *Delta*, lui a fait donner ce dernier nom, qui est celui d'une lettre Grecque. La Basse Egypte forme une espece d'Ile. Elle commence à l'endroit où le Nil se divise en deux grands canaux, par lesquels il va se jeter dans la Mer méditerranée. L'embouchure qui est à droite, s'appelle *Pélusienne*; l'autre, *Canopique*, du nom des deux villes dont elles sont voisines, *Pélusium* & *Canopus*, appellées maintenant *Damiette* & *Rosette*. Entre ces deux grandes branches, il y en a cinq autres moins célèbres. Cette Ile est la partie de l'Egypte la plus cultivée, la plus fertile, & la plus riche. Ses principales villes furent, dans les tems les plus reculés, *Héliopole*, *Heracleopole*, *Naucrate*, *Saïs*, *Tanis*, *Canope*, *Péluse*; & dans les tems postérieurs, *Alexandrie*, *Nicople*, &c. Ce fut dans le país de *Tanis*, que les *Israélites* habiterent.

*Plut. de I-
sid. p. 354.*

Il y avoit dans *Saïs* un Temple dédié à *Minerve*, qu'on croit être la même qu'*Isis*, avec cette inscription: *Je suis tout ce qui a été, ce qui est, & ce qui sera; & personne n'a encore percé le voile qui me couvre.*

Hélio-

Héliopolis, c'est à dire ville du Soleil, fut ainsi appelée à cause d'un Temple magnifique qui y étoit dédié au Soleil. Hérodote, & après lui d'autres Auteurs, racontent une chose qui se passoit dans ce Temple, & qui seroit bien merveilleuse, si elle étoit vraie: c'est au sujet du *Phénix*. Cet oiseau, si on en croit les Anciens, est unique dans son espèce. Il naît dans l'Arabie, & vit cinq ou six-cens ans. Il est de la grandeur d'un Aigle. Il a la tête ornée & brillante d'un plumage exquis; les plumes du cou, dorées; les autres, pourprées; la queue blanche, mêlée de plumes incarnates; des yeux étincelans comme des étoiles. Lorsque, chargé d'années, il voit sa fin approcher, il forme un nid de bois & de gommés aromatiques; après quoi il meurt. De ses os & de sa mouelle il naît un Ver, d'où il se forme un autre Phénix. Son premier soin est de rendre à son père les honneurs de la sépulture. Pour cela, il compose comme une boule ou un œuf de quantité de parfums de myrrhe, du poids qu'il se sent capable de porter, & il en fait souvent l'épreuve: puis il le vuide en partie, y dépose le corps de son père, & en ferme avec soin l'entrée, qu'il enduit de myrrhe & d'autres parfums. Alors il charge ses épaules de ce précieux fardeau, & va le brûler sur l'autel du Soleil, dans la Ville d'Héliopolis.

Hérodote & Tacite revoquent en doute quelques circonstances de ce fait, mais semblent supposer que le fonds en est vrai.

Pline,

Strab. lib.
17. p. 805.

Herod. lib.

2. cap. 73.

Plin. iib.

10. cap. 2.

Tacit. An.
l. 6. c. 28.

Pline, au contraire, dès le commencement du récit qu'il en fait, insinue assez clairement que le tout lui paroît fabuleux ; & c'est le sentiment de tous les Modernes.

Cette vieille tradition, fondée sur une fausseté évidente, a pourtant établi un usage commun dans presque toutes les Langues, de donner le nom de Phénix à tout ce qui est singulier & rare dans son espèce. *Rara avis in terris*, dit Juvenal, en parlant de la difficulté de trouver une femme accomplie en tous points. Et * Seneque en dit autant d'un homme de bien.

Ce que l'on dit des Cygnes, qu'ils ne chantent que quand ils sont près de mourir, & qu'alors ils chantent fort mélodieusement, n'est fondé de même que sur une erreur populaire ; & cependant, est employé, non seulement par les Poètes, mais par les Orateurs, & même par les Philosophes. *O mutis quoque piscibus Donatura cygni, si libeat, sonum*, dit Horace, en s'adressant à Melpomene. Cicéron compare l'admirable discours que fit Crassus dans le Sénat, peu de jours avant sa mort, à la voix mélodieuse d'un Cygne mourant : *Illa tanquam cyanea fuit divini hominis vox & oratio*. Et Socrate disoit, que les gens de bien devoient imiter les Cygnes, qui, sentant par un instinct secret

* Vir bonus tam citò nec fieri potest, nec intelligi.... tanquam phœnix, semel anno quingentesimo nascitur. *Epist.* 42.

cret & une sorte de Divination, l'avantage qui se trouve dans la mort, meurent avec joye & en chantant : *Providentes quid in morte boni sit, cum cantu & voluptate moriuntur.* J'ai cru que cette petite digression ne seroit pas inutile pour les jeunes gens. Je reviens à mon sujet.

C'est dans Héliopolis qu'un Bœuf, sous le nom de Mnévis, étoit honoré comme un Dieu. Cambyse, Roi des Perles, exerça sur cette ville sa fureur sacrilège, brûlant les Temples, renversant les Palais, & détruisant les plus rares monumens de l'Antiquité. On y voit encore quelques Obélisques qui échaperent à sa fureur, & quelques autres en ont été transportés à Rome, dont ils font encore l'ornement.

Alexandrie, bâtie par Alexandre le Grand qui lui donna son nom, égala presque la magnificence des anciennes villes d'Egypte. Elle est à quatre journées du Caire. C'est là principalement que se faisoit le commerce de l'Orient. On déchargeoit les marchandises dans une ville sur la côté occidentale de la Mer rouge, nommée *Portus Muis*; on les conduisoit ensuite sur des chameaux à une ville de la Thébaïde appelée Cophé; & on les voituloit enfin par le Nil jusqu'à Alexandrie, où les marchands abordoient de toutes parts.

On fait que le commerce de l'Orient a toujours enrichi ceux qui l'ont exercé. Ce fut-là la principale source des trésors incroyables que Salomon amassa, & qui servi-

*Strab. lib.
17. p. 805.*

*Strab. lib.
16. p. 781.*

2. Reg. 8.
14.

3. Reg. 9.
26-28.

Strab. lib.
16. p. 481.

fervirent à construire le magnifique Temple de Jérusalem. David, en subjuguant l'Idumée, étoit devenu maître d'Elath & d'Asiongaber, deux villes situées sur le bord oriental de la Mer rouge. C'est de là que Salomon envoya ses Flottes vers Ophir & Tarsis, d'où elles revenoient toujours chargées de richesses immenses. Ce commerce, après avoir été quelque tems entre les mains des Rois de Syrie qui reconquirent l'Idumée, passa en celles des Tyriens. Ils faisoient venir par Rhinocolure, ville maritime située entre l'Egypte & la Palestine, leurs marchandises à Tyr, d'où ils les distribuoient dans tout l'Occident. Ce négoce enrichit extrêmement les Tyriens sous les Perses, par la faveur & la protection desquels ils en furent pleinement en possession. Mais lorsque les Ptolomées se furent rendu maîtres de l'Egypte, ils attirèrent bientôt ce trafic dans leur Royaume, en bâtissant Bérénice & d'autres ports, sur la côte occidentale de la Mer rouge qui appartenoit à l'Egypte. Ils établirent leur principale Foire à Alexandrie, qui par-là devint la ville la plus marchande de l'Univers. C'est par cette voye, savoir, par la Mer rouge & l'embouchure du Nil, que s'est fait pendant plusieurs siècles le commerce des Pais occidentaux avec la Perse, les Indes, l'Arabie, & les côtes orientales d'Afrique. Depuis environ deux-cens ans qu'on a découvert une route pour aller aux Indes en doublant le Cap de Bonne-esperance, les Portugais sont deve-

devenus les maîtres de ce commerce, qui maintenant est tombé presque entier entre les mains des Anglois & des Hollandois. C'est de Mr. Prideaux que j'ai tiré cette Histoire abrégée du commerce des Indes orientales, depuis Salomon jusqu'à notre tems. 1. part. l. I. pag. 9.

Ce fut pour la commodité du commerce, qu'on bâtit tout près d'Alexandrie, dans une Ile appelée Pharos, une Tour, qui en porta aussi le nom. Au haut de cette Tour, il y avoit un fanal pour éclairer de nuit les vaisseaux qui navigeoient sur ces côtes pleines d'écueils & de bancs de sable; & elle a communiqué son nom à toutes les autres destinées au même usage: *Phare de Messine &c.* Le célèbre Architecte Sostrate l'avoit bâtie par ordre de Ptolomée Philadelphie, qui y employa huit-cens talens. Elle étoit comptée au nombre des sept Merveilles du Monde. Strab. lib. 17. p. 791. Plin. lib. 36. cap. 12. Huit-cens mille écus.

* Par une erreur de fait on a loué ce Prince, d'avoir permis qu'au lieu de son nom l'Architecte mit le sien dans l'inscription de cette Tour. Elle étoit fort courte & fort simple, selon le goût des Anciens: *Sostratus Cnidius Dexiphanis F. Diis servatoribus pronavigantibus*: c'est-à-dire: *Sostrate le Cnidien fils de Dexiphanes, aux Dieux sauveurs, pour le bien de ceux qui vont sur mer.* Il faudroit en effet que Ptolomée eût fait bien peu de cas de cette sorte d'immortalité, dont ordinairement les Prin-

ces
* *Magno animo Ptolemæi regis, quod in ea permiserit Sostrati Cnidii architecti structuræ nomen inscribi. Plin.*

ces sont si avides , pour consentir que son nom n'entrât pas même dans l'Inscription d'un ouvrage si capable de l'immortaliser. Mais ce qu'on lit dans Lucien sur ce sujet , ôte à Ptolomée le mérite d'une modestie qui paroîtroit assez mal placée. Cet Auteur nous apprend que Softrate , pour avoir seul chez la posterité tout l'honneur de cet ouvrage , après avoir fait graver sur le marbre même l'Inscription sous son nom , la mit sous le nom du Roi sur de la chaux dont il enduisit le marbre. La suite des années fit bientôt tomber la chaux , & au-lieu de procurer à l'Architecte la gloire qu'il s'étoit promise , ne servit qu'à manifester aux siècles futurs sa criminelle supercherie , & sa ridicule vanité.

Les richesses ne manquerent pas, comme c'est l'ordinaire, d'introduire dans cette ville le luxe & la licence ; & les délices d'Alexandrie passerent en proverbe. On y cultiva aussi beaucoup les Arts & les Sciences ; témoin ce superbe bâtiment surnommé Musée , où les Savans tenoient leurs assemblées , & où ils étoient entretenus aux dépens du public ; & cette fameuse Bibliothèque , que Ptolomée Philadelphie augmenta considérablement , & que les Princes ses successeurs firent enfin monter au nombre de sept-cens-mille volumes. Dans la guerre qu'eut César avec ceux d'Alexandrie , un incendie consuma une partie de cette Bibliothèque , qui étoit placée dans le Bruchion , & qui contenoit quatre-cens-mille volumes.

*De scrib.
hist. p. 706.*

*Ne Alexandrinis
quidem
permittere
tenda de-
liciis.
Quintil.*

*Plut. in
Ces. p. 731.
Senec. de
tran.
anim. cap.
9.*


 SECONDE PARTIE.

 DES
 MOEURS ET COUTUMES
 DES

EGYPTIENS.

L'EGYPTE a toujours été regardée parmi les Anciens comme l'Ecole la plus renommée en matière de politique & de sagesse, & comme l'origine de la plupart des Arts & des Sciences. Ses plus nobles travaux, & son plus bel Art, consistoient à former les hommes. La Grèce en étoit si persuadée, que ses plus grands hommes, un Homere, un Pythagore, un Platon, Lycurgue même & Solon, ces deux grands Législateurs, & beaucoup d'autres qu'il est inutile de nommer, allèrent exprès en Egypte pour s'y perfectionner, & pour y puiser en tout genre d'érudition les plus rares connoissances. Dieu même lui a rendu un glorieux témoignage, en louant Moïse *d'avoir été* AË. 7. 22.
instruit dans toute la sagesse des Egyptiens.

Pour donner quelque idée des mœurs & des coutumes de l'Egypte, je m'arrêterai principalement à ce qui regarde les Rois & le Gouvernement; les Prêtres & la Religion; les Soldats & la Guerre; les Sciences, les Arts, & les Métiers.

Je

Je dois avertir le Lecteur de n'être pas surpris s'il rencontre quelquefois, parmi les coutumes que je raporte, une espèce de contradiction. Elle vient, ou de la différence des tems, ou de celle des pays & des peuples qui n'ont pas toujours suivi les mêmes usages, ou de la diversité des sentimens de la part des Historiens qui me servent de guides.

CHAPITRE PREMIER.

*De ce qui regarde les Rois & le
Gouvernement.*

LES EGYPTIENS sont les premiers qui ayent bien connu les règles du Gouvernement. Cette Nation grave & sérieuse comprit d'abord, que la vraye fin de la politique est de rendre la vie comode, & les peuples heureux.

*Diod. l. 1.
p. 63. &c.*

Le Royaume étoit héréditaire : mais, selon Diodore, les Rois ne se conduisoient pas en Egypte, comme il est assez ordinaire dans les autres Monarchies, où le Prince ne reconnoit d'autre règle de ses actions, que sa volonté & son bonplaisir. Ils étoient obligés, plus que les autres, à vivre selon les loix. Ils en avoient de particulieres qu'un Roi avoit digérées, & qui faisoient une partie de ce que les Egyptiens appelloient les Livres sacrés. Ainsi une coutume ancienne ayant tout réglé, ils ne s'avisent pas de vivre autrement que leurs ancêtres.

Nul esclave, nul étranger n'étoit admis

mis auprès du Prince pour le servir : cet important emploi n'étoit confié qu'aux personnes les plus distinguées par leur naissance, & qu'à celles qui avoient reçu la plus excellente éducation ; afin qu'ayant le privilege d'approcher jour & nuit de sa personne, elles ne lui apprissent jamais rien d'indigne de la majesté royale, & ne lui inspirassent que des sentimens nobles & généreux. Car, ajoute Diodore, il est rare que les Rois se portent à des excès vicieux, s'ils ne trouvent, dans ceux qui les approchent, des approbateurs de leur dérèglement, & des ministres de leurs passions.

Les Rois d'Egypte souffroient sans peine, non seulement que la qualité des viandes & la mesure du boire & du manger leur fussent marquées ; (car c'étoit une chose ordinaire en Egypte, où tout le monde étoit sobre, & où l'air du païs inspiroit la frugalité) mais encore, que toutes leurs heures, & presque toutes leurs actions, fussent réglées par la loi.

Dès le matin & au point du jour, lorsque l'esprit est le plus net & les pensées les plus pures, ils lisoient leurs lettres, pour prendre une idée plus juste & plus véritable des affaires qu'ils avoient à décider.

Si-tôt qu'ils étoient habillés, ils alloient sacrifier au Temple. Là, environnés de toute leur Cour, & les victimes étant à l'autel, ils assistoient à la priere que le Pontife prononçoit à haute voix, & dans laquelle il demandoit aux Dieux pour le Roi, la santé, & toutes

fortes de biens & de prospérités, parce qu'il gouvernoit ses peuples avec bonté & avec justice, & suivoit exactement les loix du Royaume. Le Pontife entroit dans un grand détail de ses vertus royales, marquant, qu'il étoit religieux envers les Dieux, doux envers les hommes, modéré, juste, magnanime, sincère & éloigné du mensonge, liberal, maître de lui-même, punissant au-dessous du mérite, & récompensant au-dessus. Il parloit ensuite des fautes que les Rois pouvoient commettre : mais il supposoit toujours qu'ils n'y tomboient que par surprise ou par ignorance, chargeant d'imprécations les Ministres qui leur donnoient de mauvais conseils, & leur déguisoient la vérité. Telle étoit la maniere d'instruire les Rois. On croyoit que les reproches ne faisoient qu'aigrir leurs esprits; & que le moyen le plus efficace de leur inspirer la vertu, étoit de leur marquer leurs devoirs dans des louanges conformes aux loix, & prononcées gravement devant les Dieux. Après la priere & le sacrifice, on lisoit au Roi dans les saints Livres les conseils & les actions des grands hommes, afin qu'il gouvernât son Etat par leurs maximes, & maintint les loix qui avoient rendu ses prédécesseurs heureux, aussi bien que leurs sujets.

J'ai déjà remarqué, que le boire & le manger des Rois étoient réglés par les loix, tant pour la quantité, que pour la qualité. On ne servoit sur leur table
que

que des mets forts communs ; parce que le but de leurs repas étoit , non de flater le goût , mais de satisfaire aux besoins de la nature. On auroit dit , remarque l'Historien , que ces règles avoient été dictées non pas tant par un Législateur , que par un habile Medecin , uniquement attentif à la santé du Prince. Le même goût de simplicité regnoit dans tout le reste ; & on lit dans Plutarque , qu'il y avoit dans un Temple de Thebes une colonne , sur laquelle on avoit gravé des imprécations contre un Roi , qui le premier avoit introduit la dépenſe & le luxe parmi les Egyptiens.

*De Iſid. Et
Oſir. pag.
354.*

Le principal devoir des Rois , & leur fonction la plus eſſentielle , eſt de rendre la juſtice aux peuples. Auſſi c'étoit à quoi les Rois d'Egypte donnoient le plus d'attention , perſuadés que de ce ſoin dépendoit , non ſeulement le repos des particuliers , mais le bonheur de l'Etat , qui ſeroit moins un Royaume qu'un brigandage , ſi les foibles demeuroient ſans protection , & ſi les puiffans trouvoient dans leurs richesses & dans leur crédit l'impunité de leurs crimes & de leurs violences.

Trente Juges étoient tirés des principales villes , pour compoſer la Compagnie qui jugeoit tout le Royaume. Le Prince , pour remplir ces places , choiſiſſoit les plus honnêtes gens du païs , & mettoit à leur tête celui qui ſe diſtinguoit le plus par la connoiſſance & l'amour des loix , & qui étoit le plus généralement eſtimé. Il leur aſſignoit certains reve-

nus , afin qu'affranchis des embarras domestiques , ils pussent donner tout leur tems à faire observer les loix. Ainsi , entretenus honnêtement par la liberalité du Prince , ils rendoient gratuitement au peuple une justice qui lui est dûe de droit , & qui doit être également ouverte à tous les sujets , & encore plus , en un certain sens , aux pauvres qu'aux riches ; parce que ceux-ci par eux-mêmes trouvent assez d'appui , au-lieu que les autres , par leur état même , sont plus exposés à l'injure , & ont plus besoin de la protection des loix. Pour éviter les surprises , les affaires étoient traitées par écrit dans cette Assemblée. On y craignoit la fausse éloquence , qui éblouit les esprits , & émeut les passions. La vérité ne pouvoit être expliquée d'une manière trop sèche ; & l'on vouloit qu'elle seule dominât dans les jugemens , parce qu'elle seule devoit être la ressource du riche & du pauvre , du puissant & du foible , du savant & de l'ignorant. Le Président du Sénat portoit un collier d'or & de pierres précieuses , d'où pendoit une figure sans yeux , qu'on appelloit la Vérité. Quand il la prenoit , c'étoit le signal pour commencer la séance. Il l'appliquoit à la partie qui devoit gagner sa cause , & c'étoit la forme de prononcer les sentences.

Ce qu'il y avoit de meilleur parmi les loix des Egyptiens , c'est que tout le monde étoit nourri dans l'esprit de les observer. Une coutume nouvelle étoit un prodige en Egypte : tout s'y faisoit
 tou-

toujours de même; & l'exacritude qu'on y avoit à garder les petites choses, maintenoit les grandes. Aussi n'y eut-il jamais de peuple qui ait conservé plus longtems ses usages & ses loix.

Le meurtre volontaire étoit puni de mort, de quelque condition que fût celui qui avoit été tué, libre ou non. En quoi les Egyptiens montroient plus d'humanité & d'équité que les Romains, qui donnoient aux maîtres droit absolu de vie & de mort sur leurs esclaves. L'Empereur Adrien le leur ôta dans la suite, & crut devoir corriger cet abus, quelque ancien & quelque autorisé qu'il fût par les loix Romaines. *Diod. lib. 1. pag. 70.*

Le parjure étoit aussi puni de mort, *Pag. 69.* parce que ce crime attaque en même tems & les Dieux, dont on méprise la majesté en attestant leur nom par un faux serment; & les hommes, en rompant le lien le plus ferme de la société humaine, qui est la sincérité & la bonne-foi.

Le calomniateur étoit impitoyablement condamné au même supplice qu'auroit subi l'accusé, si le crime s'étoit trouvé véritable. *ibid.*

Celui qui, pouvant sauver un homme attaqué, ne le faisoit pas, étoit puni de mort aussi rigoureusement que l'assassin. Que si on ne pouvoit secourir le malheureux, il falloit du moins dénoncer l'auteur de la violence, & il y avoit des peines établies contre ceux qui manquoient à ce devoir. Ainsi les citoyens étoient à la garde les uns des autres, & *ibid.*

tout le corps de l'Etat étoit uni contre les méchans.

Ibid.

Il n'étoit pas permis d'être inutile à l'Etat: chaque particulier étoit tenu d'inscrire son nom & sa demeure sur un registre public, qui demouroit entre les mains du Magistrat, d'y marquer sa profession, & de déclarer d'où il tiroit de quoi vivre. Si l'on énonçoit faux, la peine de mort s'ensuivoit.

*Herod. l. 2.
c. 136.*

Pour empêcher les emprunts, d'où naissent la fainéantise, les fraudes, & la chicane, le Roi Afychis avoit fait une ordonnance fort sensée. Les Etats les plus sages & les mieux policés, comme Athènes & Rome, ont toujours été embarrassés à trouver un juste temperament pour reprimer la dureté du créancier dans l'exaction de son prêt, & la mauvaise-foi du débiteur qui refuse ou néglige de payer ses dettes. L'Egypte prit un sage milieu, qui, sans toucher à la liberté personnelle des citoyens, & sans ruiner les familles, pressoit continuellement le débiteur, par la crainte de l'infamie, d'être fidele. Il n'étoit permis d'emprunter, qu'à condition d'engager au créancier le corps de son pere, que chacun dans l'Egypte faisoit embaumer avec soin, & conservoit avec honneur dans sa maison, comme il sera dit dans la suite, & qui pouvoit par cette raison être aisément transporté. Or c'étoit une impiété, & une infamie tout ensemble, de ne pas retirer assez promptement un gage si précieux; & celui qui mouroit sans s'être

tre

tre acquitté de ce devoir, étoit privé des honneurs qu'on avoit coutume de rendre aux morts.

Diodore remarque une faute qu'avoient commis quelque Législateurs de la Grèce. Ils défendoient qu'on pût, par exemple, enlever pour dettes à des laboureurs le chevaux, leur charrue, & les autres instrumens dont ils se servoient pour cultiver la terre; parce qu'ils trouvoient de l'inhumanité à reduire par-là ces pauvres gens à l'impossibilité & de payer leurs dettes, & de gagner leur vie: mais en même tems ils permettoient d'emprisonner les laboureurs mêmes, qui seuls peuvent faire usage de ces instrumens; ce qui les exposoit aux mêmes inconvéniens, & d'ailleurs, enlevoit à l'Etat des citoyens qui lui appartiennent, qui lui sont nécessaires, qui travaillent pour l'utilité publique, & sur la personne desquels le particulier n'a aucun droit.

La Polygamie étoit permise en Egypte, excepté aux Prêtres, qui ne pouvoient épouser qu'une femme. De quelque condition que fût la femme, libre ou esclave, les enfans étoient censés libres & légitimes.

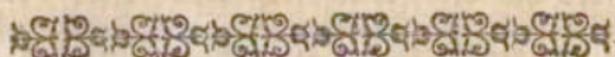
Ce qui marque le plus les profondes ténèbres où étoient plongées les Nations qui passoit pour les plus éclairées, est de voir qu'en Egypte, le mariage des freres avec les sœurs étoit non seulement autorisé par les loix, mais fondé en quelque sorte sur leur Religion même, & sur l'exemple des Dieux le plus an-

ciennement & le plus généralement honorés dans le pais, savoir, Osiris & Isis.

*Herod. lib.
2. cap. 2.*

Les vieillards étoient fort respectés, en Egypte. Les jeunes-gens étoient obligés de se lever devant eux, & de leur céder par-tout la place d'honneur. C'est de là que cette Loi a passé à Sparte.

La principale vertu des Egyptiens étoit la reconnoissance. La gloire qu'on leur a donnée d'être les plus reconnoissans de tous les hommes, fait voir qu'ils étoient aussi les plus sociables. Les bienfaits sont le lien de la concorde publique & particuliere. Qui reconnoit les graces, aime à en faire; & en bannissant l'ingratitude, le plaisir de faire du bien demeure si pur, qu'il n'y a plus moyen de n'y être pas sensible. C'étoit surtoat à l'égard de leurs Rois, que les Egyptiens se piquoient de reconnoissance. Ils les honoroient pendant leur vie, comme des images vivantes de la Divinité; & ils les pleuroient après leur mort, comme les peres communs des peuples. Ce sentiment de respect & de tendresse venoit de la forte persuasion où ils étoient, que c'étoit la Divinité même qui avoit placé les Rois sur le trône, en les distinguant si fort du reste des mortels; & qu'ils en portoient le plus noble caractère, en réunissant en eux le pouvoir & la volonté de faire du bien aux autres.



CHAPITRE SECOND.

Des Prêtres & de la Religion des Egyptiens.

LES PRÊTRES, en Egypte, tenoient le premier rang après les Rois. Ils avoient de grands privileges, & de grands revenus. Leurs terres étoient exemptes de toute imposition. On voit ici des traces de ce qui est dit dans la Genese, que du tems de Joseph, les terres des Prêtres ne furent point chargées d'une redevance perpétuelle au Prince, comme celles de tous les autres Egyptiens. *Genes. 47. 22.*

Le Prince, pour l'ordinaire, leur donnoit beaucoup de part dans sa confiance & dans le gouvernement, parce que, de tous les sujets de l'Empire, c'étoient eux qui avoient été le mieux élevés, qui avoient le plus de lumiere, & qui étoient le plus dévoués à la personne du Roi, & au bien public. Ils étoient en même tems les dépositaires de la Religion & des Sciences; & c'est ce qui leur attiroit un si grand respect de la part des habitans du païs & des étrangers, qui s'adressoient également à eux pour les consulter sur ce qu'il y avoit & de plus sacré dans les Mysteres, & de plus profond dans les Sciences.

Les Egyptiens prétendent être les premiers *Herod. l. 2. c. 60.*

miers qui ont établi des Fêtes & des Processions, pour honorer les Dieux. Il s'en faisoit une dans la ville du Bubaste, où l'on se rendoit de toute l'Egypte, & où il se trouvoit plus de soixante & dix mille personnes, sans compter les enfans. Il y avoit une autre Fête, sur-nommée des Lumieres, qui se célébroit à Saïs. Ceux qui ne s'y trouvoient pas, étoient obligés, dans toute l'étendue de l'Egypte, de tenir des lampes allumées aux fenêtres de leurs maisons.

Ibid. c. 39. On immoloit differens animaux, selon les differens païs. Mais c'étoit une cérémonie commune & généralement observée dans tous les sacrifices, d'imposer les mains sur la tête de la victime, de la charger d'imprécations, & de prier les Dieux de détourner sur elle tous les malheurs dont les Egyptiens pouvoient être menacés.

Diod. l. 1. p. 88. C'est de l'Egypte, que Pythagore avoit emprunté son dogme favori de la Métempsychose. Les Egyptiens croyoient, qu'à la mort des hommes, leurs ames passioient dans d'autres corps humains; & que si elles avoient été vicieuses, elles étoient enfermées dans des corps de bêtes immondes ou malheureuses, pour y expier leurs crimes; & qu'après quelques siècles, elles venoient de nouveau animer d'autres corps humains.

Plut. de Isid. & Osir. p. 354. Les Prêtres avoient entre les mains les Livres sacrés, qui renfermoient dans un grand détail, & les principes du Gouvernement, & les mysteres du Culte divin.

vin. Les uns & les autres étoient ordinairement envelopés de symboles & d'énigmes, qui, en voilant la vérité, la rendoient plus respectable, & piquoient plus vivement la curiosité. La figure d'Harpocrate, qu'on voyoit dans les Sanctuaires Egyptiens avec le doigt sur la bouche, sembloit avertir qu'on y renfermoit des mysteres qu'il n'étoit pas permis à tout le monde de pénétrer. Les Sphinx, qui étoient toujours à l'entrée des Temples, donnoient le même avertissement. Tout le monde sait que les pyramides, les obélisques, les colonnes, les statues, en un mot tous les monumens publics, étoient pour l'ordinaire ornés d'hieroglyphes, c'est-à-dire, d'écritures symboliques; soit que ce fussent des caractères inconnus au vulgaire, & qu'on appelloit peut-être pour cela lettres sacrées; soit que ce fussent des figures d'animaux, qui avoient un sens Plut. Sympos. pof. l. 4. p. 670. caché & parabolique. Ainsi le Lievre signifioit une attention vive & pénétrante, parce que cet animal a le sens de l'ouïe Id. de 7 fid. p. 355. fort délicat. Une statue de Juge sans mains, & les yeux baissés en terre, marquoit les devoirs de ceux qui exerçoient la judicature.

Il y auroit beaucoup de choses à dire, si l'on vouloit traiter à fond ce qui regarde la Religion des Egyptiens: mais je me borne à deux articles, qui en font la principale partie; le Culte de différentes Divinités, & les Cérémonies des Funerailles.

§. I. CULTE DE DIFFERENTES
DIVINITÉ'S.

JAMAIS Nation ne fut plus superstitieuse, que celle des Egyptiens. Elle avoit un grand nombre de Dieux de differens ordres & de differens étages, dont je ne parle point ici, parce que cette matiere appartient plus à la Fable qu'à l'Histoire. Entre les autres, il y en avoit deux qui étoient généralement honorés dans l'Égypte, Osiris & Isis, qu'on a prétendu être le Soleil & la Lune: en effet, c'est par le culte de ces Astres qu'a commencé l'Idolatrie.

Outre ces Dieux, l'Égypte adoroit un grand nombre de bêtes: le Bœuf, le Chien, le Loup, l'Epervier, le Crocodile, l'Ibis, le Chat, &c. Plusieurs de ces bêtes n'étoient l'objet de la superstition que de quelques villes particulieres; & pendant qu'un peuple élevoit une espece d'animaux sur ses autels, ses voisins les avoient en abomination. De là les guerres continuelles d'une ville contre une autre; effet de la fausse politique d'un de leurs Rois, qui chercha à les amuser par des guerres de Religion, pour leur ôter le tems & les moyens de conspirer contre l'État. J'appelle cette politique fausse & mal-entendue, parce qu'elle est directement contraire au véritable esprit du gouvernement, qui tend à unir tous les membres de l'État par les liens les plus étroits, & qui fait consister

frister sa force dans la parfaite harmonie de toutes ses parties.

Chaque peuple avoit un grand zèle pour ses Dieux. Parmi nous, dit Cicéron, il n'est pas rare de voir des Temples dépouillés, & des statues enlevées: mais chez les Egyptiens, il est inouï qu'aucun ait jamais maltraité un Crocodile, un Ibis, un Chat; & ils auroient souffert les derniers tourmens, plutôt que de commettre un tel sacrilege. Il y avoit peine de mort contre quiconque auroit tué volontairement aucun de ces animaux; & même peine contre celui qui auroit tué un Ibis ou un Chat, de quelque maniere que ce fût, volontairement ou non. Diodore rapporte un fait, dont il avoit été témoin pendant le séjour qu'il fit en Egypte. Un Romain ayant tué un Chat par mégarde & sans dessein, la populace en fureur courut à sa maison; & ni l'autorité du Roi, qui sur le champ envoya ses Gardes, ni la crainte du Nom Romain, ne purent le sauver. Leur respect pour ces animaux les porta, dans le tems d'une famine extrême, à aimer mieux se manger les uns les autres, que de toucher à leurs prétendues Divinités.

De tous ces animaux, le Bœuf Apis, nommé par les Grecs Epaphus, étoit le plus célèbre. On lui avoit bâti des Temples magnifiques. On lui rendoit des honneurs extraordinaires pendant sa vie, & de plus grands encore après sa mort. L'Egypte alors entroit dans un deuil général. On célébroit ses funérailles avec

Lib. 1. de Nat. Deor. n. 82. Lib. 5. Tuscul. Quæst. n. 78.

Herod. l. 1. c. 65. Diod. lib. 1. p. 74. & 75.

Herod. lib. 3. cap. 27. &c. Diod. lib. 1. pag. 76. Plin. lib. 8. cap. 46.

une magnificence, qu'on a de la peine à croire. Sous Ptolemée Lagus, le Bœuf Apis étant mort de vieillesse, la dépense de son convoi, outre les frais ordinaires, monta à plus de cinquante-mille écus. Après qu'on avoit rendu les derniers honneurs au mort, il s'agissoit de lui trouver un successeur; & on le cherchoit dans toute l'Égypte. On le reconnoissoit à certains signes, qui le distinguoient de tout autre: sur le front, une tache blanche en forme de croissant; sur le dos, la figure d'un Aigle; sur la langue, celle d'un Escarbot. Quand on l'avoit trouvé, le deuil faisoit place à la joye, & ce n'étoit plus dans toute l'Égypte que festins & réjouissances. On amenoit le nouveau Dieu à Memphis, pour y prendre possession de sa nouvelle qualité, & il y étoit installé avec beaucoup de cérémonies. On verra dans la suite, que Cambyse, au retour de sa malheureuse expédition contre l'Éthiopie, trouvant toute l'Égypte en joye à cause qu'on avoit trouvé le Dieu Apis, & croyant qu'on insultoit à son malheur, tua dans les transports de sa colere ce jeune Bœuf, qui ne jouit pas longtems de sa Divinité.

On voit aisément, que le Veau d'or, érigé près de la montagne de Sinaï par les Israélites, étoit un fruit de leur séjour dans l'Égypte, & une imitation du Dieu Apis; aussi bien que ceux qui, dans la suite, furent érigés aux deux extrémités du Royaume d'Israël par le Roi Jeroboam.

Les Egyptiens ne se contentoient pas d'offrir de l'encens aux animaux ; ils portoient la folie jusqu'à attribuer la Divinité aux légumes de leurs jardins. C'est ce que leur reproche si ingénieusement le Poète satyrique.

*Juven. Sat.
tyr. 15.*

*Quis nescit, Volusi Bithynice, qualia demens
Egyptus portenta colat ? Crocodilon adorat
Pars hæc : illa pavet saturam serpentibus
Ibim.
Effigies sacri nitet aurea Cercopitheci,
Dimidio magica resonant ubi Memnone
chorde,
Atque vetus Thebe centum jacet obruta
portis.
Illic cæruleos, hic piscem fluminis, illic
Oppida tota canem venerantur, nemo Dianam.
Porrum & cape nefas violare, ac frangere morsu.
O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in
hortis
Numina!*

On doit être bien étonné de voir la Nation du monde qui se piquoit le plus de sagesse & de lumière, s'abandonner si follement aux superstitions les plus grossières & les plus ridicules. En effet, rendre à des animaux & à de vils insectes un culte religieux, les placer au milieu des Temples, les nourrir avec soin & à grands frais, punir de mort ceux qui leur ôtoient

** Diodore assure que de son tems même, ces dépenses n'alloient pas à moins de cent-mille écus. Lib. x. pag. 76.
la.*

la vie, les embaumer & leur destiner des tombeaux publics, aller jusqu'à reconnoître pour Dieux des poireaux & des oignons, invoquer de pareilles Divinités dans ses besoins, en attendre du secours & de la protection; ce sont des excès qui nous paroissent à peine croyables, & qui sont néanmoins attestés par toute l'Antiquité. On entre dans un Temple magnifique, dit Lucien, où brillent de toutes parts l'or & l'argent. Les yeux avides y cherchent un Dieu, & n'y trouvent qu'une Cigogne, un Singe, un Chat. Belle image, ajoute-t-il, de beaucoup de Palais, dont les maîtres ne font pas le plus bel ornement.

*Lucian.
Imag.*

*Diod. l. 1. p.
77. &c.*

On rapporte différentes raisons du culte que les Égyptiens rendoient aux animaux.

La première se tire de la Fable. On prétend que les Dieux, dans une conspiration que firent contre eux les hommes, se réfugièrent en Égypte, & s'y cachèrent sous différentes formes d'animaux. Et de là le culte divin, qui depuis leur a été rendu.

La seconde est tirée * de l'utilité que chacun de ces animaux procuroit aux hommes: les Bœufs, pour le labourage; les Brebis, par leur laine & leur lait; les Chiens, pour la chasse & pour la garde des maisons, d'où vient que le Dieu Anubis

* *Ipsi, qui irridentur, Ægyptii nullam belluam, nisi ob aliquam utilitatem quam ex ea caperent, consecravertunt. Cic. lib. 1. de Nat. Deor. n. 101.*

nubis est représenté avec une tête de Chien ; l'Ibis, qui est un oiseau assez semblable à une Grue, parce qu'il donne la chasse à des serpens ailés, qui sans cela infesteroient l'Égypte ; le Crocodile, qui est un animal amphibie, c'est à dire qui vit également dans l'eau & sur la terre, d'une * grandeur & d'une force surprenantes, parce qu'il défend le pais contre l'incursion des voleurs Arabes ; & l'Ichneumon, parce qu'il empêche la race des Crocodiles de se trop multiplier, ce qui deviendroit funeste à l'Égypte. Or cette petite bête rend ce service au pais en deux manieres. Premièrement, elle observe le tems que le Crocodile est absent, & elle brise ses œufs, sans les manger. En second lieu, lorsque le Crocodile dort sur le rivage du Nil, (& il dort toujours la gueule ouverte) ce petit animal, qui s'étoit tenu caché dans le limon, saute tout d'un coup dans sa gueule, pénètre jusques dans ses entrailles, qu'il ronge ; puis se fait une ouverture en lui perçant le ventre dont la peau est fort tendre, & sort impunément, vainqueur par sa finesse de la force d'un si terrible animal.

* Cette grandeur va jusqu'à plus de 17. coudées. *Perod. lib. 2. cap. 68.*

Les Philosophes, peu contents de raisons si foibles pour couvrir de si étranges absurdités qui deshonoreroient le Paganisme, & dont ils rougissoient en secret, ont imaginé, sur-tout depuis l'établissement du Christianisme, une troisième raison du culte que les Egyptiens rendoient aux animaux, & ont dit que ce n'é-

n'étoit pas à ces animaux, mais aux Dieux dont ils étoient les symboles, que se terminoit ce culte. „ Les Philosophes, dit
 „ Plutarque, dans le Traité même où il
 „ examine ce qui regarde les deux Divi-
 „ nités les plus célèbres de l'Egypte, Isis
 „ & Osiris; les Philosophes honorent
 „ l'image de Dieu, quelque-part qu'elle
 „ se montre; même dans les Etres qui
 „ sont sans vie; bien plus encore, par
 „ conséquent, dans ceux qui sont ani-
 „ més. On doit donc approuver, non
 „ ceux qui adorent ces créatures, mais
 „ ceux qui par elles remontent jusqu'à
 „ la Divinité. On les doit regarder com-
 „ me autant de miroirs que nous four-
 „ nit la Nature; dans lesquels la Divini-
 „ té se peint d'une maniere éclatante; ou
 „ comme autant d'instrumens, dont elle
 „ se sert pour faire éclore au-dehors son
 „ incompréhensible sagesse. Quand donc,
 „ pour embellir des statues, on entasse-
 „ roit dans un même endroit tout l'or
 „ & toutes les pierreries du monde, ce
 „ n'est point à ces statues qu'il faudroit
 „ rapporter son culte: car la Divinité
 „ n'existe point dans des couleurs artiste-
 „ ment dispensées, ni dans une matiere
 „ fragile, destituée de mouvement & de
 „ sentiment. „ Plutarque dit dans le mê-
 „ me Traité, que „ comme le Soleil, la
 „ Lune, le Ciel, la Terre, la Mer, sont
 „ communs à tous les hommes, mais
 „ ont des noms differens, selon la diffe-
 „ rence des nations & des langages: ain-
 „ si, quoiqu'il n'y ait qu'une Divinité u-
 „ nique

pag. 382.

pag. 377. &
378.

„ nique & une Providence unique qui-
 „ gouverne l'Univers, & qui a sous elle
 „ differens Ministres subalternes; on don-
 „ ne à cette Divinité, qui est la même,
 „ differens noms, & on lui rend diffe-
 „ rens honneurs, selon les loix & les
 „ coutumes de chaque país. ”

Ces reflexions, qui présentent ce qu'on peut dire de plus raisonnable pour justifier le culte idolatre, étoient-elles bien propres à en couvrir le ridicule? Etoit-ce relever dignement les attributs divins, que de les vouloir faire admirer & d'en chercher l'image dans les bêtes les plus viles & les plus méprisables; dans un Crocodile, dans un Serpent, dans un Chat? N'étoit-ce pas plutôt dégrader & avilir la Divinité, dont les plus stupides portent ordinairement une idée tout autrement grande & auguste?

Encore ces Philosophes n'étoient-ils pas toujours si fideles à remonter, des Etres sensibles, à leur Auteur invisible. L'Ecriture nous apprend, que ces prétendus Sages ont mérité, par leur orgueil & par leur ingratitude, *d'être livrés* *Rom. c. 1.
v. 21. 25.*
à un sens reprouvé, & de devenir plus sous que le peuple, pour avoir changé la gloire du Dieu incorruptible en l'image de bêtes à quatre pieds, d'oiseaux, & de reptiles, & pour avoir adoré la créature à la place du Créateur.

Pour faire voir ce qu'étoit l'homme par lui-même, Dieu a permis que le país de toute la Terre où la sagesse humaine avoit été portée au plus haut degré, fût aussi le théâtre de l'Idolatrie la plus grossiere

fiere & la plus ridicule. Et d'un autre côté, pour faire voir ce que peut la force toute-puissante de sa grace, il a converti les affreux déserts d'Egypte en un Paradis terrestre, en les peuplant, dans le tems marqué par sa providence, d'une troupe innombrable d'illustres Solitaires, qui, par la ferveur de leur pieté & l'austerité de leur pénitence, ont fait tant d'honneur au Christianisme. Je ne puis m'empêcher d'en rapporter un célèbre exemple, & j'espere que le Lecteur me pardonnera cette espece de digression.

Tom. 5.
pag. 25. &
26.

La grande merveille de la basse Thébaïde, dit Mr. l'Abbé Fleury dans son Histoire Ecclésiastique, étoit la ville d'Oxirynque. Elle étoit peuplée de Moines dedans & dehors, en sorte qu'il y en avoit plus que d'autres habitans. Les bâtimens publics & les Temples d'idoles avoient été convertis en Monasteres; & on en voyoit par toute la ville plus que de maisons particulieres. Les Moines logeoient jusques sur les Portes & dans les Tours. Il y avoit douze Eglises pour les assemblées du peuple, sans compter les Oratoires des Monasteres. Cette ville avoit vingt-mille Vierges, & dix-mille Moines. On y entendoit, jour & nuit, retentir de tous côtés les louanges de Dieu. Il y avoit, par ordre des Magistrats, des sentinelles aux portes, pour découvrir les étrangers & les pauvres; & c'étoit à qui les retiendroit le premier, pour exercer envers eux l'hospitalité.

§. II. CEREMONIES DES
FUNERAILLES.

IL me reste à rapporter en abrégé les cérémonies des Funerailles.

Le respect que tous les peuples ont eu dans tous les tems pour les corps morts, & les soins religieux qu'ils ont toujours pris des tombeaux, semblent insinuer la persuasion où l'on étoit, que ces corps n'y étoient mis qu'en dépôt.

Nous avons déjà observé, en parlant des Pyramides, avec quelle magnificence étoient construits les sepulchres de l'Egypte. C'est qu'outre qu'on les érigeoit comme des monumens sacrés pour porter aux siècles futurs la mémoire des grands Princes, on les regardoit encore comme des demeures, où les corps devoient séjourner pendant le cours d'une longue suite de siècles; au-lieu que les maisons étoient appellées des hôtelleries, où l'on n'étoit qu'en passant, & pendant une vie trop courte pour s'y attacher.

Quand quelqu'un étoit mort dans une famille, tous les parens & tous les amis quittoient leurs habits ordinaires, pour en prendre de lugubres, & s'abstenoient du bain, du vin, & de tous mets exquis. Le deuil duroit quarante ou soixante & dix jours, apparemment, selon la qualité des personnes. *Diod. lib. 1. pag. 47.*

Il y avoit trois manieres d'embaumer les corps. La plus magnifique étoit pour les personnes les plus considerables, & la *Herod. lib. 2. cap. 85. Eyc. Diod. lib. 1. pag. 81.*

la dépense en montoit à un talent d'argent, c'est à dire à trois-mille livres.

Plusieurs ministres étoient employés à cette cérémonie. Les uns vuidoient la cervelle par les narines avec un ferrement fait exprès pour cela : d'autres vuidoient les entrailles & les intestins en faisant au côté une ouverture avec une pierre d'Ethiopie tranchante comme un rasoir. Puis ils remplissoient ces vuides de parfums & de diverses drogues odoriferantes. Comme cette évacuation, accompagnée nécessairement de quelques dissections, sembloit avoir quelque chose de violent & d'inhumain, ceux qui y avoient travaillé prenoient la fuite quand l'operation étoit achevée, & étoient poursuivis à coups de pierre par les assistans. On traitoit fort honorablement ceux qui étoient chargés d'embaumer le corps. Ils le remplissoient de myrrhe, de canelle, & de toutes sortes d'aromates. Après un certain tems, ils l'envelopoient de bandelettes de lin très fines, qu'ils colloient ensemble avec une espece de gomme fort déliée, & qu'ils enduisoient encore des parfums les plus exquis. Par ce moyen, on prétend que la figure entiere du corps, les traits même du visage, & jusqu'aux poils des paupieres & des sourcils, se conservoient parfaitement. Quant le corps avoit été ainsi embaumé, on le rendoit aux parens, qui l'enfermoient dans une espece d'armoire ouverte, faite sur la mesure du mort: puis ils le plaçoient debout & droit contre la muraille,

le, soit dans leurs tombeaux, s'ils en avoient, soit dans leurs maisons. C'est ce qu'on appelle Momies. Il en vient encore tous les jours d'Égypte, & plusieurs curieux en conservent dans leurs cabinets. On voit par-là quel soin les Egyptiens prenoient des corps morts. Leur reconnoissance envers leurs parens étoit immortelle. Les enfans, en voyant les corps de leurs ancêtres, se souvenoient de leurs vertus que le public avoit reconnues, & s'excitoient à aimer les loix qu'ils leur avoient laissées. On reconnoit, dans les funeraillles de Joseph en Égypte, une partie des cérémonies dont je viens de parler.

J'ai dit, que le public avoit reconnu les vertus des morts, parce qu'avant que d'être admis dans l'asyle sacré des tombeaux, il falloit qu'ils subissent un jugement solennel. Et cette circonstance des funeraillles chez les Egyptiens est une des choses les plus remarquables qui se trouvent dans l'Histoire ancienne.

C'étoit, chez les payens, une consolation de laisser en mourant, son nom en estime parmi les hommes; & ils croioient que de tous les biens humains, c'est le seul que la mort ne nous peut ravir. Mais il n'étoit pas permis, en Égypte, de louer indifferemment tous les morts: il falloit avoir cet honneur par un jugement public. L'Assemblée des Juges se tenoit au-delà d'un Lac, qu'ils passoient dans une barque. Celui qui la condui-
soit

soit s'appelloit, en Langue Egyptienne, *Charon* ; & c'est sur cela que les Grecs, instruits par Orphée qui avoit été en Egypte, ont inventé leur fable de la barque de Charon. Aussi-tôt qu'un homme étoit mort, on l'amenoit en jugement. L'accusateur public étoit écouté. S'il prouvoit que la conduite du mort eût été mauvaise, on en condamnoit la mémoire, & il étoit privé de la sepulture. Le peuple admiroit le pouvoir des loix, qui s'étendoit jusqu'après la mort ; & chacun, touché de l'exemple, craignoit de deshonorer sa mémoire & sa famille. Que si le mort n'étoit convaincu d'aucune faute, on l'ensevelissoit honorablement.

Ce qu'il y avoit de plus étonnant dans cette enquête publique établie contre les morts, c'est que le trône même n'en mettoit pas à couvert. Les Rois étoient épargnés pendant leur vie ; le repos public le vouloit ainsi : mais ils n'étoient pas exemts du jugement qu'il falloit subir après la mort, & quelques-uns ont été privés de la sepulture. Cette coutume passa chez les Israélites. Nous voyons dans l'Écriture, que les méchans Rois n'étoient point ensevelis dans les tombeaux de leurs ancêtres. Par-là ils apprennoient, que si leur majesté les met pendant leur vie au-dessus des jugemens humains, ils y reviennent enfin quand la mort les a égalés aux autres hommes.

Lors donc que le jugement qui avoit
été

été prononcé se trouvoit favorable au mort, on procedoit aux cérémonies de l'inhumation. On faisoit son panégyrique, mais sans y rien mêler de sa naissance: toute l'Égypte étoit censée noble. On ne comptoit pour louanges solides & véritables, que celles qui étoient rendues au mérite personel du mort. On le louoit de ce que, dans sa jeunesse, il avoit eu une excellente éducation; & de ce que, dans un âge plus avancé, il avoit cultivé la pieté à l'égard des Dieux, la justice envers les hommes, la douceur, la modestie, la retenue, & toutes les autres vertus qui font l'homme de bien. Alors toute l'Assemblée prioit les Cieux de recevoir le mort dans la compagnie des justes, & de l'associer à leur bonheur éternel.

EN FINISSANT l'article qui regarde les cérémonies des Funerailles, il n'est pas hors de propos de faire remarquer aux jeunes-gens les manieres différentes dont en usoient les Anciens à l'égard des corps morts. Les uns, comme nous l'avons dit des Egyptiens, après les avoir embaumés, les expofoient en vûe, & en conservoient le spectacle. D'autres les bruloient sur un bucher: & cette coutume étoit en usage chez les Romains. D'autres, enfin, les dépofoient dans la terre.

Le soin de conserver les corps sans les cacher dans les tombeaux, paroît injurieux à l'humanité en général, & aux personnes en particulier que l'on prétend ainsi

respecter ; parce qu'il rend leur humiliation & leur difformité visibles , & , quelque soin qu'on en puisse prendre , n'offre aux spectateurs que de tristes & d'affreux restes de leurs visages. La coutume de bruler les morts a quelque chose de cruel & de barbare , en se hâtant de détruire ce qui reste des personnes les plus cheres. Celle d'enterrer les morts est certainement la plus ancienne , & la plus religieuse. Elle remet à la terre ce qui en a été tiré , & nous prépare à croire que le corps , qui en a été formé une première fois , pourra bien en être tiré une seconde.

CHAPITRE TROISIEME.

Des Soldats & de la Guerre.

LA PROFESSION militaire étoit en grand honneur dans l'Egypte. Après les familles sacerdotales , celles qu'on estimoit les plus illustres , étoient , comme parmi nous , les familles destinées aux armes. On ne se contentoit pas de les honorer ; on les recompensoit liberalement. Les soldats avoient douze *Arures* , exemptes de tout tribut & de toute imposition. L'*Arure* étoit une portion de terre labouvable , qui répondoit à peu près à la moitié d'un de nos arpens. Outre ce privilege , on fournissoit par jour à chacun d'eux cinq livres de pain , deux livres de viande , & une pinte de vin. C'étoit dequoi
nour-

nourrir une partie de leur famille. Par-là on les rendoit plus affectionnés & plus courageux ; & l'on trouvoit, remarque Diodore, que ç'eût été manquer contre *Lib. 1. p. 67.* les régles, non seulement de la saine politique, mais du bon-sens, que de confier la défense & la sûreté de l'Etat à des gens qui n'auroient eu aucun intérêt à sa conservation.

Quatre-cens-mille soldats, que l'Egypte entretenoit continuellement, étoient ceux de ses citoyens qu'elle exerçoit avec le plus de soin. On les préparoit aux fatigues de la guerre, par une éducation mâle & robuste. Il y a un Art de former les corps, aussi bien que les esprits. Cet Art, que notre nonchalance nous a fait perdre, étoit bien connu des Anciens, & l'Egypte l'avoit trouvé. La course à pied, la course à cheval, la course dans les chariots, se faisoit en Egypte avec une adresse admirable ; & il n'y avoit point dans tout l'Univers de meilleurs hommes de cheval, que les Egyptiens. L'écriture vante en plusieurs endroits leur Cavalerie. *Herod. lib. 2. cap. 164. 168. Cant. 1. 8. Isai. 36. 9.*

Les loix de la Milice se conservoient aisément parmi eux, parce que les peres les apprennent à leurs enfans. Car la profession de la guerre passoit de pere en fils, comme les autres. On attachoit seulement une note d'infamie à ceux qui prenoient la fuite dans le combat, ou qui faisoient paroître de la lâcheté ; parce qu'on aimoit mieux les retenir par un motif d'honneur, que par la crainte du châ-timent. *Diod. p. 70.*

Je ne veux pas dire, pourtant, que l'Égypte ait été guerrière. On a beau avoir des troupes réglées & entretenues; on a beau les exercer à l'ombre dans les travaux militaires, & parmi les images des combats: il n'y a jamais que la guerre & les combats effectifs, qui fassent les hommes guerriers. L'Égypte aimoit la paix, parce qu'elle aimoit la justice; & n'avoit de soldats que pour sa défense. Contentée de son païs, où tout abondoit, elle ne songeoit point à faire des conquêtes. Elle s'étendoit d'une autre sorte, en envoyant ses Colonies, par toute la Terre, & avec elles la politesse & les loix. Elle regnoit par la sagesse de ses conseils, & par la supériorité de ses connoissances; & cet Empire d'esprit lui parut plus noble & plus glorieux, que celui qu'on établit par les armes. Elle a cependant formé d'illustres Conquérens; & nous en parlerons dans la suite, quand nous traiterons de l'Histoire de ses Rois.

CHAPITRE QUATRIEME.

De ce qui regarde les Sciences & les Arts.

LES EGYPTIENS avoient l'esprit inventif; mais ils le tournoient aux choses utiles. Leurs Mercurus ont rempli l'Égypte d'inventions merveilleuses, &

& ne lui avoient presque rien laissé ignorer de ce qui pouvoit contribuer à perfectionner l'esprit, & à rendre la vie comode & heureuse. Les inventeurs des choses utiles recevoient, & de leur vivant, & après leur mort, de dignes recompenses de leurs travaux. C'est ce qui a consacré les Livres de leurs deux Mercurés, & les a fait regarder comme des Livres divins. Le premier de tous les peuples où on voye des Bibliothèques, est celui d'Egypte. Le titre qu'on leur donnoit, inspiroit l'envie d'y entrer, & d'en pénétrer les secrets: on les appelloit *le Trésor des remedes de l'ame*. Elle s'y guérissoit de l'ignorance, la plus dangereuse de ses maladies, & la source de toutes les autres.

Comme leur païs étoit uni, & leur ciel toujours pur & sans nuage, ils ont été des premiers à observer le cours des Astres. Ces observations les ont conduits à régler le cours de * l'année sur celui du Soleil: car chez eux, comme le remarque Diodore,

* On ne sera pas surpris que les Egyptiens, les plus anciens observateurs du monde, soient parvenus à cette connoissance, si l'on fait reflexion, que l'année lunaire, dont se servoient les Grecs & les Romains, tout incommode & tout informe qu'elle paroît, supposoit néanmoins la connoissance de l'année solaire, telle que Diodore de Sicile l'attribue aux Egyptiens. On verra du premier coup d'œil, en calculant leurs intercalations, que ceux qui avoient été les auteurs de cette forme d'année, avoient su qu'aux trois-cens soixante-cinq jours il falloit ajouter quelques heures pour se retrouver avec le soleil. Ils se trompoient seulement en ce qu'ils croyoient que c'étoit six heures justes, au lieu qu'il s'en faut près d'onze minutes.

dore, dans les tems les plus reculés, l'année étoit composée de trois-cens soixante-cinq jours & six heures. Pour reconnoître leurs terres couvertes tous les ans par le débordement du Nil, les Egyptiens ont été obligés de recourir à l'Arpentage, qui leur a bien-tôt appris la Géometrie. Ils étoient grands observateurs de la Nature, qui, dans un país si serein, & sous un soleil si ardent, étoit forte & féconde.

C'est aussi ce qui leur a fait inventer ou perfectionner la Médecine. On n'abandonnoit point au caprice des Médecins, la maniere de traiter les malades. Ils avoient des règles fixes, qu'ils étoient obligés de suivre; & ces règles étoient les observations anciennes des habiles maîtres, qui étoient consignées dans les Livres sacrés. En les suivant, ils ne répondoient point du succès: autrement, on les en rendoit responsables, & il y avoit contre eux peine de mort. Cette loi étoit utile pour reprimer la témérité des Charlatans, mais pouvoit être un obstacle aux nouvelles découvertes & à la perfection de l'Art. Chaque Médecin, si l'on en croit Hérodote, se renfermoit dans la cure d'une seule espèce de maladie: les uns pour les yeux, d'autres pour les dents, & ainsi du reste.

Ce que nous avons dit des Pyramides, du Labyrinthe, de ce nombre infini d'Obélisques, de Temples, de Palais, dont on admire encore les précieux restes dans toute l'Égypte, & dans lesquels brilloient

à

à l'envie la magnificence des Princes qui les avoient construits, l'habileté des ouvriers qui y avoient été employés, la richesse des ornemens qui y étoient répandus, la justesse des proportions & des symmetries qui en faisoient la plus grande beauté; ouvrages, dans plusieurs desquels s'est conservée jusqu'à nous la vivacité même des couleurs, malgré l'injure du tems qui amortit & consume tout à la longue: tout cela, dis-je, montre à quel point de perfection l'Égypte avoit porté l'Architecture, la Peinture, la Sculpture, & tous les autres Arts.

Ils ne faisoient pas grand cas, ni de cette partie de la Gymnastique ou Palestre, *Diod. l. 1. p. 73.* qui ne tendoit point à procurer au corps une force solide & une santé robuste; * ni de la Musique, qu'ils regardoient comme une occupation non seulement inutile, mais dangereuse, & propre seulement à amollir les esprits.

* Τὴν ἢ μεσητὴν νομίζουσιν οὐ μόνον ἀχρηστον ὑπερχειν ἀλλὰ καὶ βλαβεράν, ὡς ἂν ἐπιηλύθουσιν τὰς τῶ ἀνδρῶν ψυχὰς.

CHAPITRE CINQUIEME.

Des Laboureurs, des Pasteurs, des Artisans.

*Diod. lib. 1.
p. 67. 68.* **L**Es Laboureurs, les Pasteurs, les Artisans, qui formoient les trois conditions du bas étage en Égypte, ne laissoient pas d'y être fort estimés, sur-tout les Laboureurs & les Pasteurs. Il falloit qu'il y eût des emplois & des personnes plus considérables, comme il faut qu'il y ait des yeux dans le corps : mais leur éclat ne fait pas mépriser les pieds, ni les parties les plus basses. Ainsi, parmi les Égyptiens, les Prêtres, les Soldats, les Savans, avoient des marques d'honneur particulières : mais tous les métiers, jusqu'aux moindres, étoient en estime ; parce qu'on ne croyoit pas pouvoir sans crime mépriser des citoyens dont les travaux, quels qu'ils fussent, contribuoient au bien public.

Une autre raison supérieure leur avoit pu d'abord inspirer ces sentimens d'équité & de moderation, qu'ils conserverent longtems. Comme ils descendoient tous d'un même pere, qui étoit Cham ; le souvenir de cette origine commune, encore récente, étant présent à l'esprit de tous dans les premiers siècles, établit parmi eux une espèce d'égalité, qui leur faisoit dire que toute l'Égypte étoit noble. En effet, la différence des conditions, & le mépris qu'on fait de celles qui paroissent

sent les plus basses, ne vient que de l'éloignement de la tige commune, qui fait oublier que le dernier des roturiers, si l'on veut remonter à la source, descend d'une famille aussi noble que les plus grands Seigneurs.

Quoi qu'il en soit, en Egypte, nulle profession n'étoit regardée comme basse & sordide. Par ce moyen, tous les Arts venoient à leur perfection. L'honneur, qui les nourrit, se mêloit par-tout. La loi assignoit à chacun son emploi, qui se perpétuoit de pere en fils. On ne pouvoit, ni en avoir deux, ni changer de profession. On faisoit mieux ce qu'on avoit toujours vû faire, & à quoi on s'étoit uniquement exercé dès son enfance; & chacun, ajoutant sa propre expérience à celle de ses ancêtres, avoit bien plus de facilité à exceller dans son Art. D'ailleurs, cette coutume salutaire, établie anciennement dans la nation & dans le païs, éteignoit toute ambition mal-entendue, & faisoit que chacun demuroit content dans son état, sans aspirer, par des vûes d'interêt, de vanité, ou de legereté, à un plus haut rang.

C'étoit-là la source d'une infinité d'inventions singulieres, que chacun imaginoit dans son Art pour le conduire à sa perfection, & pour contribuer ainsi aux commodités de la vie & à la facilité du commerce. J'avois d'abord regardé comme une fable ce que Diodore rapporte de l'industrie des Egyptiens, qui savoient, par une fécondité artificielle, faire éclore

Diod. l. 1.

p. 67.

des poulets, sans faire couvrir les œufs par des poules. Mais tous les Voyageurs modernes attestent la vérité de ce fait, qui mérite certainement d'être observé, & que l'on dit aussi être pratiqué en Europe. Selon leurs relations, les Egyptiens mettent les œufs dans des fours, auxquels ils savent donner un degré de chaleur si temperé, & qui se rapporte si bien à la chaleur naturelle des poules, que les poulets qui en viennent sont aussi forts que ceux qui sont couvés à l'ordinaire. Le tems propre à cette operation est depuis la fin de Décembre jusqu'à la fin d'Avril, la chaleur étant excessive en Egypte tout le reste de l'année. Pendant ces quatre mois, ils font couvrir plus de trois-cens-mille œufs, qui ne réussissent pas tous, à la vérité, mais qui ne laissent pas de fournir à peu de frais une quantité prodigieuse de volailles. L'habileté consiste à donner aux fours un degré de chaleur convenable, & qui ne passe pas une certaine mesure. On employe environ dix jours pour échauffer ces fours; & autant, à peu près, pour faire éclore les œufs. C'est une chose divertissante, disent les relations, que de voir éclore ces poulets, dont les uns ne montrent que la tête, les autres sortent de la moitié du corps, & les autres tout à fait; & dès qu'ils sont sortis, ils courent au travers de ces œufs: ce qui fait un vrai plaisir. On peut voir dans les Voyages de Corneille le Bruyn, ce que les differens Voyageurs ont écrit sur ce sujet. Plin en fait aussi mention: mais

mais il paroît , qu'au-lieu de fous , les Egyptiens anciennement faisoient éclore les œufs dans du fumier.

J'ai dit que les Laboureurs , sur-tout , & ceux qui prenoient soin des troupeaux , étoient fort considérés en Egypte , à l'exception de quelques contrées , où les derniers n'étoient point soufferts. En effet , c'est à ces deux professions qu'elle devoit ses richesses & son opulence. C'est une chose étonnante , de voir ce que le travail & l'adresse des Egyptiens tiroient d'un pays , dont l'étendue n'étoit pas fort considérable , mais dont le fonds étoit devenu , par le bienfait du Nil & par l'industrie laborieuse des habitans , d'une merveilleuse fécondité.

Il en sera toujours ainsi de tout Royaume , où l'attention de ceux qui gouvernent sera tournée vers le bien public. La culture des terres , & la nourriture des animaux , seront une source inépuisable de biens & d'avantages par-tout où , comme en Egypte , on se fera un devoir de les soutenir & de les protéger par principe d'Etat & de politique : & c'est un grand malheur , qu'elles soient tombées maintenant dans un mépris général , quoique ce soient elles qui fournissent les besoins , & même les délices de la vie à toutes les conditions que nous regardons comme relevées. Car , dit M. l'Abbé Fleury , dans son admirable Livre des Mœurs des Israélites , où il examine à fond la matière que je traite , c'est le Païsan qui nourrit les Bourgeois , les Officiers

„ de justice & de finance, les Gentils-
 „ hommes, les Ecclésiastiques: &, de
 „ quelque détour que l'on se serve pour
 „ convertir l'argent en denrées, ou les
 „ denrées en argent, il faut toujours que
 „ tout revienne aux fruits de la terre, &
 „ aux animaux qu'elle nourrit. Cepen-
 „ dant, quand nous comparons ensem-
 „ ble tous ces differens degrés de condi-
 „ tions, nous mettons au dernier rang
 „ ceux qui travaillent à la campagne: &
 „ plusieurs estiment plus de gros Bour-
 „ geois inutiles, sans force de corps, sans
 „ industrie, sans aucun mérite; parce
 „ qu'ayant plus d'argent, ils menent une
 „ vie plus commode & plus délicieuse.
 „ Mais si nous imaginions un país, où
 „ la difference des conditions ne fût pas
 „ si grande; où vivre noblement ne fût
 „ pas vivre sans rien faire, mais conser-
 „ ver soigneusement sa liberté, c'est à
 „ dire, n'être sujet qu'aux loix & à la puis-
 „ sance publique, subsister de son fonds
 „ sans dépendre de personne, & se con-
 „ tenter de peu, plutôt que de faire quel-
 „ que bassesse pour s'enrichir: un país
 „ où l'on méprisât l'oïveté, la molles-
 „ se; & l'ignorance des choses nécessai-
 „ res pour la vie; & où l'on fît moins
 „ de cas du plaisir, que de la santé & de
 „ la force du corps: en ce país-là, il se-
 „ roit bien plus honnête de labourer, ou
 „ de garder un troupeau, que de jouer
 „ ou se promener toute la vie. ” Or il
 ne faut point recourir à la Republ que de
 Platon; pour trouver des hommes en cet
 état.

état. C'est ainsi qu'a vécu la plus grande partie du monde, pendant près de quatre-mille ans: non seulement les Israélites, mais les Egyptiens, les Grecs, les Romains; c'est-à-dire les nations les plus policées, les plus sages, les plus guerrières, les plus éclairées en tout genre. Elles nous apprennent toutes le cas que nous devrions faire de la culture des terres, & du soin des troupeaux: dont l'une, sans parler du chanvre & du lin d'où l'on tire les toiles, nous fournit par les grains, les fruits, les légumes, une nourriture non seulement abondante, mais délicieuse; & l'autre, outre les viandes exquisés dont il couvre nos tables, met presque seul en mouvement les manufactures & le commerce, par le moyen des cuirs & des étoffes.

L'intention des Princes, pour l'ordinaire, & leur intérêt certainement, est qu'on ménage & qu'on favorise les gens de la campagne, qui soutiennent à la lettre le poids du jour & de la chaleur, & qui portent une grande partie des charges du Royaume. Mais les bonnes intentions des Princes sont souvent frustrées, par l'insatiable & impitoyable avidité de ceux qui sont chargés du recouvrement de leurs deniers. L'Histoire nous a conservé une belle parole de Tibere à ce sujet. Un Diod. liv. 57. p. 608. Gouverneur du pais-même dont nous parlons ici, c'est-à-dire de l'Egypte, ayant augmenté l'imposition annuelle que payoit la Province, sans doute pour faire sa cour à l'Empereur, & lui ayant en-

voyé une somme plus confiderable qu'à l'ordinaire ; Tibere, qui, dans fes premières années, pensoit, ou du moins parloit bien, lui répondit, que * *son intention étoit qu'on tondit ses brebis, & non pas qu'on les écorchât.*

CHAPITRE SIXIEME.

De la fécondité de l'Egypte.

JE ne parlerai ici que de quelques plantes particulieres à l'Egypte, & de l'abondance du blé qui y croissoit.

Papyrus. C'est une plante qui pousse quantité de tiges triangulaires, hautes de six ou sept coudées. Les Anciens ont écrit d'abord sur des feuilles de palmiers : puis sur des écorces d'arbres, d'où est venu le mot *liber* : après cela sur des tablettes enduites de cire, où l'on imprimoit les caracteres avec un poinçon qui avoit un bout aigu pour écrire, & l'autre plat pour effacer ; ce qui a donné lieu à cette expression d'Horace,

Plin. lib.
13. cap. 11.

Satyr. 10.
l. 1.

*Sepe stylum veritas, iterum que digna legi
sint
Scripturus :*

qui signifie, que pour faire un bon Ouvrage

* *Καίρωθαι μὲν τὰ πρόβατα, ἀλλ' οὐκ ἀποξέριστα βόλομαι.*

vrage, il faut beaucoup effacer, beaucoup corriger. Enfin, on introduisit l'usage du papier. C'étoient des feuilles propres à écrire, faites de l'écorce de la plante dont nous parlons, *papyrus*, appelée autrement *byblus* :

Nondum flumineas Memphis contexere by- Lucan.
blos
Noverat.

* Merveilleuse invention, dit Pline : qui est d'un si grand usage dans la vie, qui fixe la mémoire des faits, & qui immortalise les hommes ! Varron l'attribue à Alexandre le Grand, lorsqu'il bâtit Alexandrie : mais elle est bien plus ancienne que lui ; il ne fit que la rendre plus commune. Le même Pline ajoute, qu'Eumenes, Roi de Pergame, substitua le parchemin au papier, par jalousie contre Ptolomée Roi d'Égypte, se piquant de l'emporter par ce moyen sur sa Bibliothèque, dont les Livres n'étoient que de papier. Le parchemin est une peau de mouton ou de bélier, préparée pour écrire. On l'appelle *pergamenum*, à cause qu'il a été inventé par les Rois de Pergame. Tous les anciens Manuscrits sont sur du parchemin, ou sur du vélin, qui est une peau de veau, plus délicate que le parchemin ordinaire. C'est une chose curieuse,

* Postea promiscuè patuit usus rei, quâ constat immortalitas hominum.... Chartæ usu maxime humanitas constat in memoria.

rieuse, de voir comment notre papier, qui est si blanc & si fin, se fait de vieux haillons & de sales chiffons qu'on ramasse dans les rues. La plante, nommée *papyrus*, servoit aussi à faire des voiles de vaisseaux, des couvertures, &c.

*Plin. V. 19.
cap. 1.*

Linum. Le Lin est une plante dont l'écorce est pleine de filets, qui servent à faire de la toile déliée. On avoit en Egypte une adresse merveilleuse pour le préparer & le travailler, les fils qu'on en tiroit étant d'une si grande finesse, qu'ils échapoient presque à la vûe. Les Prêtres n'y étoient vêtus que de lin, & jamais de laine; & c'étoit aussi l'habillement ordinaire des personnes considerables. On en faisoit un grand commerce, & il s'en transportoit beaucoup dans les pais étrangers. Ce travail occupoit un grand nombre de personnes en Egypte, sur-tout parmi les femmes; comme on le voit dans l'endroit d'Isaïe où ce Prophete menace l'Egypte d'une affreuse secheresse, qui en fera cesser tous les travaux: *Confundentur qui operabantur linum, pestentes & texentes subtilia.* On voit aussi dans l'écriture, que l'un des effets de la grêle que Moïse fit tomber en Egypte, fut de ruïner tout le lin qui commençoit déjà à monter en graine: c'étoit au mois de Mars.

*Is. 19. 9.
Exod. 9. 31.*

Plin. ibid.

Byssus. C'étoit une autre espece de lin, extrêmement fin & délié, qui étoit souvent teint en pourpre. Il étoit fort cher, & il n'y avoit que les gens riches & aisés qui s'en vêtissent. Pline, qui donne la première place au lin incombustible, met celui-

celui-ci après, & * dit qu'il servoit à la parure & à l'ornement des Dames. Il paroît par l'Écriture sainte, que c'étoit de l'Égypte sur-tout qu'on tiroit les toiles composées de cette espece de lin: *Byffus varia de Ægypto texta est tibi.*

Je ne parle point du *Lotus*, plante fort commune & fort estimée en Égypte, dont la graine servoit autrefois à faire du pain. Il y avoit un autre *Lotus* en Afrique, qui a donné son nom aux *Lotophages*, parce qu'ils vivoient du fruit de cet arbre: fruit d'un goût si délicieux, s'il en faut croire Homere, qu'il faisoit oublier à ceux qui en mangeoient toutes les douceurs de la patrie, comme Ulyssé l'éprouva à son retour de Troye. *odys. lib. 9. v. 84-102.*

En général, les légumes & les fruits étoient excellens en Égypte, & auroient pu, † comme Pline le remarque, suffire seuls pour la nourriture, tant la bonté & l'abondance en étoient grandes. Et en effet, les ouvriers ne vivoient presque d'autre chose, comme on le voit dans ceux qui travailloient aux Pyramides.

Outre ces richesses champêtres, le Nil, par la pêche & par la nourriture des troupeaux, fournissoit la table des Egyptiens de poissons exquis de toute espece, & de viandes très succulentes. C'est ce qui fit re-

* Proximus byssino, mulierum maximè deliciis... genito.

† Ægyptus frugum quidem fertilissima, sed ut prope sola iis carere possit, tanta est ciborum ex herbis abundantia. *Plin. lib. 21. cap. 15.*

regretter si fort l'Egypte aux Israélites, quand ils se trouverent dans le desert.

*Num. 11.
475.*

Qui nous donnera de la chair à manger, disoient-ils d'un ton plaintif & séditieux ?

Nous nous souvenons des poissons que nous mangions en Egypte, presque pour rien. Les concombres, les melons, les poireaux, les oignons, & l'ail nous reviennent dans l'es-

Exod. 16.3.

prit Nous étions assis près des marmites pleines de viandes, & nous mangions du pain tant que nous voulions.

Mais la grande & l'incomparable richesse de l'Egypte étoit le blé, qui la mettoit en état, même dans des tems de famine presque universelle, de nourrir tous les peuples voisins; comme cela arriva sous Joseph. Dans les tems postérieurs, elle fut toujours la ressource & le grenier le plus assuré de Rome & de Constantinople. On fait que la calomnie inventée contre St. Athanase, à qui l'on imputoit d'avoir menacé d'empêcher à l'avenir que l'on ne transportât du blé d'Alexandrie à Constantinople, fit entrer en fureur contre ce saint Evêque l'Empereur Constantin, parce qu'il savoit que cette ville ne pouvoit subsister sans les convois d'Egypte. C'est la même raison qui porta toujours les Empereurs Romains à prendre un si grand soin de l'Egypte, qu'ils regardoient comme la mere nourrice de Rome.

Cependant le même fleuve, qui mettoit cette Province en état de nourrir & de faire subsister les deux villes du monde les plus peuplées, la réduisoit quelque-

fois

fois elle-même à une affreuse famine: & il est étonnant que la sage prévoyance de Joseph, qui dans des tems d'abondance avoit mis en reserve des blés pour des années de stérilité, n'ait point appris à ces politiques si vantés à se précautionner par une pareille industrie contre les varietés & les incertitudes du Nil. Pline le jeune, dans le Panégyrique de Trajan, nous fait une peinture admirable de l'extrémité où la famine reduisit cette Province sous cet Empereur, & de la généreuse libéralité qu'il fit paroître pour la soulager. On ne sera pas fâché d'en voir ici un extrait, qui rendra moins les expressions que les pensées.

L'Egypte, dit Pline, qui se glorifioit de n'avoir besoin, pour nourrir & faire croître ses grains, ni des pluies, ni du ciel, & qui se croyoit assurée pour toujours de le disputer aux terres les plus fertiles, fut condamnée à une sécheresse inopinée & à une funeste stérilité, parce que l'inondation du Nil, source & mesure certaine de l'abondance, beaucoup moins étendue qu'à l'ordinaire, avoit laissé à sec la plupart des terres. * Pour-lors elle implora le secours du Prince, comme elle avoit coutume d'attendre celui du fleuve. Le délai ne dura que ce qu'il fallut de tems au courier pour porter à Rome cette triste nouvelle; & il sembloit que ce malheur n'étoit arrivé, que pour
faire

* Inundatione, id est ubertate regio fraudata, sic opem Casaris invocavit, ut solet annum suum.

faire paroître avec plus d'éclat la bonté de César. * C'étoit une ancienne & commune opinion, que notre ville ne pouvoit subsister que par les vivres qu'elle tiroit de l'Égypte. Cette nation vaine & fastueuse se vançoit de nourrir, toute vaincue qu'elle étoit, ses vainqueurs; d'avoir leur sort entre ses mains; & de régler par son fleuve leur bonne ou mauvaise destinée. Nous avons rendu au Nil ses moissons, & lui avons renvoyé ses convois. Que l'Égypte apprenne donc, par son expérience, qu'elle ne nous est point nécessaire, mais qu'elle est notre esclave. Qu'elle sache, que ce n'est pas tant des vivres qu'elle nous envoie, qu'un tribut qu'elle nous paye. Et qu'elle n'oublie jamais, que nous pouvons bien nous passer de l'Égypte, mais que l'Égypte ne peut point se passer de nous. C'en étoit fait de cette Province si fertile, si elle eût encore été libre. Elle a trouvé un sauveur & un pere, dans son Maître. Étonnée de voir ses greniers remplis sans le travail de ses laboureurs, elle n'a su d'où lui pouvoient venir ces richesses étrangères & gratuites. La disette de peuples si éloignés de nous & secourus si promptement, n'a servi qu'à faire mieux sentir

* Percrebuerat antiquitus, urbem nostram nisi opibus Ægypti ali sustentarique non posse. Superbiebat ventosa & insolens natio, quod victorem quidem populum pasceret tamen, quodque in suo flumine, in suis manibus, vel abundantia nostra vel fames esset. Refudimus Nilo suas copias. Recepit frumenta quæ miserat, deportataque messes revexit.

sentir quel avantage c'est que d'être sous notre empire. * Le Nil a pu, dans d'autres temps, couvrir d'une plus grande inondation les campagnes d'Égypte; mais il n'a jamais coulé plus abondamment pour la gloire des Romains. Puisse le Ciel, content d'avoir mis à une telle épreuve & la patience des peuples, & la bonté du Prince, rendre pour toujours à l'Égypte son ancienne fécondité!

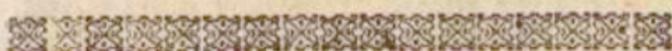
Le reproche que Pline fait ici aux Égyptiens, d'avoir une vaine & folle complaisance dans les inondations de leur Nil, marque un de leurs caractères les plus particuliers, & me fait souvenir d'un bel endroit d'Ezéchiël, où Dieu parle ainsi à Pharaon l'un de leurs Rois: „ Je viens „ à toi, grand Dragon, qui te couches „ au milieu de tes fleuves, & qui dis: Le „ fleuve est à moi, c'est moi qui l'ai fait, „ c'est moi-même qui me suis créé. ” *Ezech. 29. v. 3. & 9.*
Ecce ego ad te, Pharao Rex Ægypti, draco magne, qui cubas in medio fluminum tuorum, & dicis: Meus est fluvius, & ego feci eum, & ego feci meipsum. Dieu voyoit dans le cœur de ce Prince, un orgueil insupportable; un sentiment de sécurité, de confiance dans les inondations du Nil, d'une entière indépendance des influences du Ciel; comme s'il n'eût dû les heureux effets de cette inondation qu'à ses soins & à ses travaux, ou à ceux de ses prédécesseurs: *Meus est fluvius, & ego feci eum.*

AVANT

* Nilus Ægypto quidem sæpe, sed gloriæ nostræ nunquam largior fluxit.

AVANT que de terminer cette seconde Partie, qui regarde les mœurs des Egyptiens, je crois devoir avertir les Lecteurs de se rendre attentifs à différens traits répandus dans l'Histoire d'Abraham, de Jacob, de Joseph, de Moïse, qui confirment & éclaircissent une partie de ce que nous trouvons dans les Auteurs profanes sur ce sujet. Ils y remarqueront la police parfaite qui reugnoit en Egypte, soit à la Cour, soit dans le reste du Royaume : la vigilance du Prince, qui étoit averti de tout; qui avoit un Conseil réglé, des Ministres choisis, des Troupes toujours bien entretenues, & de toute sorte, Infanterie, Cavalerie, Chariots armés en guerre; des Intendants dans toutes les Provinces; des Gardes des greniers publics, des dispensateurs exacts du blé, qui le distribuoient avec grand ordre; une Cour formée, avec tous les Officiers de la Couronne, Capitaine des Gardes, Grand-Echanson, Grand-Pannetier, en un mot, tout ce qui compose la maison d'un Prince, & qui fait l'éclat d'une Cour brillante. Ils y admireront plus que tout cela encore, la crainte des menaces de Dieu, inspecteur de toutes les actions, & juge des Rois mêmes; & l'horreur de l'adultère, reconnu comme un crime capable de faire périr un Royaume.

*Genes. 12.
10-20.*



TROISIÈME PARTIE.

HISTOIRE

DES

ROIS D'ÉGYPTE.

IL N'Y A point dans toute l'Antiquité d'Histoire plus obscure ni plus incertaine, que celle des premiers Rois d'Égypte. Cette nation fastueuse, & follement entêtée de son antiquité & de sa noblesse, trouvoit qu'il étoit beau de se perdre dans un abîme infini de siècles, qui sembloit l'approcher de l'éternité. Si on l'en croit, les Dieux d'abord, ensuite les Demi-dieux ou Héros, la gouvernerent successivement pendant l'espace de plus de vingt-mille ans. On sent assez combien cette prétention est vaine & fautive.

*Diod. lib. 1.
pag. 47.*

Après les Dieux & Demi-dieux, regnerent des hommes Égyptiens, dont Manéthon nous a laissé trente Dynasties, ou Principautés. Ce Manéthon étoit Égyptien, Grand-Prêtre & Garde des Archives sacrées de l'Égypte. Il avoit été instruit dans les Lettres Grecques. Il a écrit l'Histoire des Égyptiens, & l'a tirée, à ce qu'il dit, des Ecrits de Mercure,

cure, & des autres anciens Mémoires conservés dans les Archives des Temples. Il avoit composé cet ouvrage sous le regne & par l'ordre de Ptolémée Philadelphé. Si on suppose les trente Dynasties de Manéthon successives, elles composent plus de cinq-mille trois-cens ans jusqu'au regne d'Alexandre: ce qui est manifestement convaincu de fausseté. D'ailleurs, on voit dans * Eratosthene, appelé à Alexandrie par Ptolémée Evergete, une liste de trente-huit Rois Thébains, tout différens de ceux de Manéthon. Le soin d'éclaircir ces difficultés a beaucoup exercé les Savans. La voye la plus sûre de concilier ces contradictions, est de supposer, comme le font maintenant presque tous ceux qui traitent cette matiere, que les Rois dont il est parlé dans les différentes Dynasties, ne se sont pas tous succédé les uns aux autres; mais que plusieurs ont regné en même tems dans des contrées différentes. Il y a eu en Egypte quatre Dynasties principales: celle de Thebes, celle de Thin, celle de Memphis, & celle de Tanis. Je ne ferai point ici le dénombrement des Rois qui y ont regné: l'Histoire ne nous en a presque conservé que les noms. Je ne rapporterai que ce qui me paroitra propre à éclairer & à instruire les jeunes-gens, pour qui principalement j'écris; & je m'arrêterai sur-tout à ce qu'Hérodote & Diodore de Sicile nous apprennent des Rois d'Egypte, sans même y garder une suite fort exacte, du moins dans les commence-
mens

* Cet Historien étoit de Cyrene.

mens de cette Histoire qui sont fort obscurs, & sans me mettre en devoir de concilier ces deux Historiens. Leur dessein, sur-tout d'Hérodote, a été, non de donner une suite exacte des Rois d'Egypte, mais seulement d'indiquer ceux dont l'Histoire leur a paru plus intéressante & plus instructive. Je suivrai le même plan; & j'espère qu'on ne me saura pas mauvais gré de n'être point entré moi-même & de n'avoir point engagé avec moi les jeunes gens dans un labyrinthe de difficultés qui est presque sans issue, & d'où les plus habiles ont bien de la peine à se tirer quand ils veulent suivre le fil de l'Histoire, & fixer des dates assurées. Les curieux pourront consulter les savans * ouvrages où

* *La Chronique du Chevalier Marsham. Les ouvrages du Pere Pezron... Les Dissertations du P. Tournomine & celles de M. l'Abbé Sevin.*

Je dois avertir dès le commencement, qu'Hérodote, sur la foi des Prêtres Egyptiens qu'il avoit consultés, rapporte beaucoup d'Oracles & de faits singuliers, qu'un Lecteur éclairé ne prendra que pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire pour des fables.

L'Histoire Ancienne d'Egypte contient 2158 ans; & elle se divise naturellement en trois parties.

La première commence à l'établissement de la Monarchie Egyptienne, fondée par Menès ou Misraïm fils de Cham, l'année du monde 1816; & finit à la destruction de cette même Monarchie par Cambyse Roi de Perse, l'an 3479. Et cette première partie comprend 1663 ans.

La seconde partie est mêlée avec l'Histoire

toire des Perses & des Grecs, & s'étend jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand arrivée en 3681; & renferme par conséquent 202 ans.

La troisième est celle où s'est élevée en Egypte une nouvelle Monarchie sous les Lagides, c'est-à-dire sous les Ptolemées descendans de Lagus, jusqu'à la mort de Cléopâtre, dernière Reine d'Egypte, en 3974. Et ce dernier espace renferme 293 ans.

Je ne traiterai ici que la première partie, réservant les deux autres pour les tems qui leur sont propres.

ROIS D'EGYPTE.

AN du
MONDE
1816.

AVANT JÉ-
SUS-CHRIST
2188.

MENES. Tous les Historiens conviennent, que Menès est le premier Roi d'Egypte. On prétend, & ce n'est point sans fondement, qu'il est le même que Mesraïm, fils de Cham.

Cham étoit le second fils de Noé. Lorsque la famille de ce dernier, après la folle entreprise de la Tour de Babel, se dispersa en différentes contrées, Cham tourna du côté de l'Afrique: & c'est lui sans doute qui, dans la suite, y fut honoré comme Dieu, sous le nom de Jupiter Ammon. Il avoit quatre enfans: Chus, Mesraïm, Phuth, & Chanaan. Chus s'établit en Ethiopie, Mesraïm dans l'Egypte, qui dans l'Écriture est le plus souvent appelée de son nom, & de celui de Cham son pere; Phuth, dans la partie de l'Afrique qui est à l'Occident de l'Egypte; & Chanaan,

naan, dans le païs qui depuis a porté son nom. Les Cananéens sont certainement le même peuple que les Grecs nomment presque toujours Phéniciens, sans qu'on puisse rendre raison ni de ce nom étranger, ni de l'oubli du véritable.

Je reviens à Mesraïm. On convient Herod. l. 2. c. 99. que c'est le même que Menès, que tous Diod. l. 2. p. 42. les Historiens donnent pour le premier Roi d'Egypte. Ils disent que c'est lui qui y établit le premier culte des Dieux, & les cérémonies des sacrifices.

BUSIRIS, assez longtems après, bâtit la fameuse ville de Thebes, & y établit le siege de l'Empire. Nous avons parlé ailleurs de la magnificence & des richesses de cette ville. Ce n'est pas le Busiris connu par sa cruauté.

OSYMANDYAS. Diodore décrit Diod. l. 1. p. 44. 45. fort au long plusieurs édifices magnifiques que ce Prince avoit fait construire, dont l'un, entre autres, étoit orné de sculptures & de peintures d'une beauté parfaite, qui représentoient son expédition contre les Bactriens, peuple de l'Asie, qu'il avoit attaqué avec une Armée de quatre-cens-mille hommes de pied, & de vingt-mille chevaux. On y voyoit dans un autre endroit une assemblée de Juges, dont le Président portoit au cou une image de la Vérité qui avoit les yeux fermés, & avoit autour de lui un grand nombre de livres: symbole énergique, qui marquoit que les Juges devoient être instruits des loix, & juger sans acception de personnes.

On y avoit peint aussi le Roi, qui offroit aux Dieux l'or & l'argent qu'il tiroit chaque année des mines d'Egypte, qui montoit à la somme de seize millions.

*Trois-mille
deux cens
myriades
de mines.*

Non loin de là paroissoit une magnifique Bibliotheque, la plus ancienne dont il soit parlé dans l'Histoire. Elle avoit pour titre, *Le Trésor des remedes de l'ame*. Près de cette Bibliothèque on avoit placé des statues de tous les Dieux d'Egypte, à chacun desquels le Roi offroit des présens convenables : par où il sembloit vouloir annoncer à la posterité, que pendant sa vie il avoit eu le bonheur de montrer toujours beaucoup de pieté envers les Dieux, & de justice envers les hommes.

Son tombeau étoit d'une magnificence extraordinaire. Il étoit environné d'un cercle d'or, qui avoit une coudée de largeur, & trois-cens soixante & cinq coudées de circuit, sur chacune desquelles étoient marqués le lever & le coucher du Soleil, de la Lune, & des autres Constellations. Car dès-lors les Egyptiens divisoient l'année en douze mois, chacun de trente jours ; & après le douzième mois, ils ajoutoient chaque année cinq jours & six heures. On ne savoit ce qu'on devoit le plus admirer dans ce superbe monument, ou la richesse de la matiere, ou l'art & l'industrie des ouvriers.

Diod. p. 46.

UCHOREUS, l'un des successeurs d'Osymandyas, bâtit la ville de Memphis. Elle avoit 150 stades de circuit, c'est-à-dire plus de sept lieues. Il la plaça à la pointe du Delta, à l'endroit où le Nil se

le partage en plusieurs branches. Du côté du Midi, il fit une levée fort haute. A droit & à gauche il creusa des fossés très profonds, pour y recevoir le fleuve. Ils étoient revêtus de pierres; & du côté de la ville, rehaussés par de fortes chauffées: le tout pour mettre la ville en sûreté & contre les inondations du Nil, & contre les attaques des ennemis. Une ville si avantageusement située, & si bien fortifiée, qui étoit comme la clef du Nil, & qui par-là dominoit sur tout le païs, devint bientôt la demeure ordinaire des Rois. Elle demeura en possession de cet honneur jusqu'au tems où Alexandre le Grand fit bâtir Alexandrie.

MOERIS. C'est lui qui construisit ce Lac si fameux, qui porta son nom. Nous en avons parlé ci-devant.

L'Égypte avoit été longtems gouvernée par des Princes nés dans le païs même, lorsque des étrangers, qu'on nomma Rois-Pasteurs, en Langue Egyptienne *Hycôs*, Arabes ou Phéniciens, s'emparèrent d'une grande partie de la Basse Égypte & de Memphis: mais ils ne furent point maîtres de la Haute Égypte, & le Royaume de Thebes subsista toujours jusqu'au tems de Sésostris. La domination de ces Rois étrangers dura environ 260 ans.

C'est sous l'un d'eux, appelé dans l'Écriture Pharaon, nom commun à tous les Rois d'Égypte, qu'Abraham passa dans ce païs avec Sara sa femme, qui y courut un grand risque, parce que le

Prince, informé de sa rare beauté, & ne la croyant que sœur & non épouse d'Abraham, l'avoit fait enlever.

AN. M.
2170. AV.
J. CH.
1825.

THETHMOSIS, ou Amosis, ayant chassé les Rois-Pasteurs, regna dans la Basse Egypte.

AN. M.
2276. AV.
J. CH.
1728.

Longtems après, Joseph fut mené en Egypte par des marchands Ismaélites; vendu à Putiphar; &, par une suite d'évenemens merveilleux, conduit à une suprême autorité, & élevé à la première place du Royaume. Je ne dis rien ici de son Histoire, qui est connue de tout le monde. J'avertis seulement, que Justin, qui n'a fait qu'abreger Trogue Pompée, Historien excellent du tems d'Auguste, remarque que Joseph, le dernier des enfans de Jacob, que ses freres par envie avoient vendu à des marchands étrangers, ayant reçu du Ciel l'intelligence des songes & la connoissance de l'avenir, sauva par sa rare prudence l'Egypte de la famine dont elle étoit menacée, & fut extrêmement considéré du Roi.

Justin. l.
36. cap. 2.

AN. M.
2298. AV.
J. CH.
1706.

Jacob y passa aussi avec toute sa famille, qui fut toujours bien traitée par les Egyptiens, pendant qu'ils conserverent le souvenir des services importans que Joseph leur avoit rendus. Mais, dit l'Ecriture, après la mort de Joseph, il s'éleva un nouveau Roi, à qui Joseph étoit inconnu.

Exod. 1. 8.

AN. M.
2427. AV.
J. CH.
1577.

RAMESSES - MIAMUN étoit, selon Usserius, le nom de ce nouveau Roi, connu dans l'Ecriture sous celui de Pharaon. Il regna pendant soixante & six

fix ans, & fit souffrir aux Israélites des maux infinis. Il établit, dit l'Écriture, *Exod. 1. des Intendans des ouvrages, afin qu'ils accablèrent les Hébreux de fardeaux insupportables. Et ils bâtirent à Pharaon des villes pour servir de † magasins, savoir, Phithom & Ramesses. . . . Les Egyptiens baïssoient les enfans d'Israël: ils les affligeoient en leur insultant; & ils leurs rendoient la vie ennuyeuse, en les employant à des travaux pénibles de boue, de mortier, & de brique, & à toute sorte d'ouvrages de terre, dont ils étoient accablés. Ce Roi avoit deux fils, Aménophis & Bufiris.* II. 13. 14

AMÉNOPHIS, qui étoit l'ainé, *Av. M. 2494. Av. J. C. 1510. An. M. 2513. Av. J. C. 1491.* lui succéda. C'est ce Pharaon, sous qui les Israélites sortirent d'Égypte, & qui fut submergé au passage de la Mer rouge.

Selon le P. Tournemine, Sésostris, dont nous parlerons bientôt, est celui des Rois d'Égypte qui commença la persécution contre les Israélites, & qui les accabla de travaux pénibles; ce qui est très conforme à ce que Diodore remarque de ce Prince, qu'il n'employa dans les ouvrages qu'il fit en Égypte, que des étrangers. Ainsi l'on peut mettre le grand événement du passage de la Mer rouge sous *Phéron, son fils; & le caractère d'impieté que lui donne Hérodote, rend cette conjecture très vraisemblable. Le plan que je me suis proposé me dispense d'entrer ** Ce nom ressemble fort à celui de Pharaon, qui étoit commun aux Rois d'Égypte.*

† *Eeb. urbes thesaurorum. 70. urbes munitas. Ces villes étoient destinées pour y mettre en reserve le blé, l'huile, & les autres richesses de l'Égypte. Vatab.*

trer dans ces discussions de Chronologie.

*Lib. 3. pag.
74.*

Diodore, en parlant de la Mer rouge, dit une chose bien digne de remarque. Il y avoit, observe cet Historien, dans tout le pais une ancienne tradition, transmise des peres aux enfans depuis plusieurs siecles, qu'autrefois, par un reflux extraordinaire, la Mer avoit été entièrement desséchée, en sorte qu'on en voyoit le fond; & que bientôt après les eaux, par un flux violent, avoient repris leur première place. Il est évident, que c'est le passage miraculeux de la Mer rouge sous Moïse qui est ici désigné, & j'en fais la remarque exprès, pour avertir les jeunes-gens de ne pas laisser échapper dans la lecture des Auteurs ces traces précieuses d'antiquité, sur-tout quand elles ont, comme celle-ci, quelque rapport à la Religion.

Usserius dit qu'Aménophis laissa deux fils, l'un nomme Séthosis ou Sésostris, l'autre Armaïs. Les Grecs l'ont appelé Belus; & ses deux enfans, Ægyptus & Danaüs.

*Herod. lib.
2. cap. 102.
&c.
Diod. lib. 1.
p. 48. &c.*

Sésostris a été, non seulement l'un des plus puissans Rois qu'ait eu l'Égypte, mais l'un des plus grands Conquérens que vante l'Antiquité.

Son pere, ou par instinct, ou par humeur, ou, comme le disent les Egyptiens, par l'autorité d'un Oracle, conçut le dessein de faire de son fils un Conquérant. Il s'y prit à la maniere des Egyptiens, c'est-à-dire avec grandeur & noblesse. Tous les enfans qui nâquirent le même jour

jour que Sésostris, furent amenés à la Cour par ordre du Roi. Il les fit élever comme les enfans, & avec les mêmes soins que Sésostris, près duquel ils étoient nourris. Il ne pouvoit lui donner de plus fideles Ministres, ni des Officiers plus zélés pour le succès de ses armes. On les accoutuma sur-tout, dès l'âge le plus tendre, à une vie dure & laborieuse, pour les mettre en état de soutenir un jour avec facilité les fatigues de la guerre. On ne leur donnoit pas à manger, qu'auparavant ils n'eussent fait, à pied ou à cheval, une course considérable. La chasse étoit leur exercice le plus ordinaire.

Elien remarque, que Sésostris fut instruit par Mercure, & qu'il apprit de lui la politique & l'art de régner. Ce Mercure est celui que les Grecs ont appelé *Trismégiste*, c'est-à-dire, *trois fois grand*. L'Egypte, où il étoit né, lui doit l'invention de presque tous les Arts. Les deux ouvrages que nous avons sous son nom portent des marques si certaines de nouveauté, qu'il n'y a personne qui doute maintenant de leur supposition. Il y a encore eu un autre Mercure, fort célèbre chez les Egyptiens par ses rares connoissances, & beaucoup plus ancien que celui-ci. Jamblique, Prêtre de l'Egypte, nous assure que l'usage de ce país étoit de mettre sous le nom d'Hermès, ou Mercure, les ouvrages & les inventions que l'on donnoit au public.

Quand Sésostris fut plus âgé, son pere lui fit faire son apprentissage par une

guerre contre les Arabes. Ce jeune Prince y apprit à supporter la faim & la soif, & soumit cette nation jusqu'alors indomtable. La jeunesse élevée avec lui le suivit toujours dans toutes ses campagnes.

Accoutumé aux travaux guerriers par cette conquête, son pere le fit tourner vers l'Occident de l'Égypte. Il attaqua la Libye, & la plus grande partie de cette vaste région fut subjuguée.

AN. M.

2513. AV.

J. C. 1491.

SESOSTRIS. En ce tems son pere mourut, & le laissa en état de tout entreprendre. Il ne conçut pas un moindre dessein, que celui de la conquête du Monde. Mais avant que de sortir de son Royaume, il pourvut à la sûreté du dedans, en gagnant le cœur de tous ses peuples par la liberalité, par la justice, & par des manieres douces & populaires. Il n'eut pas moins de soin de ménager les Officiers & les Soldats, qui devoient toujours être prêts à répandre leur sang pour lui; persuadé qu'il ne pourroit réussir dans ses entreprises, s'ils n'étoient fortement attachés à sa personne par les liens de l'estime, de l'affection, & même de l'intérêt. Il divisa tout le païs en trente-six Gouvernemens, (on les appelloit des Nomes) & il les donna à des personnes du mérite & de la fidélité desquelles il étoit assuré.

Cependant, il faisoit ses préparatifs. Il levoit des troupes, & leur donnoit pour Capitaines les Officiers les plus braves & les plus estimés, & sur-tout les jeunes gens que son pere avoit fait nourrir avec lui. Il y en avoit dix-sept-cens, capables d'in-

d'inspirer aux troupes le courage, l'amour de la discipline, & le zèle pour le service du Prince. Son Armée montoit à six-cens-mille hommes de pied, & vingt-quatre-mille chevaux, sans compter vingt-sept-mille chars armés en guerre.

Il commença son expédition par l'Ethiopie, située au Midi de l'Egypte. Il la rendit tributaire, & obligea les peuples de lui payer tous les ans une certaine quantité d'ébène, d'ivoire, & d'or.

Il avoit équipé une Flotte de quatre-cens voiles. L'ayant fait avancer sur la Mer rouge; il se rendit maître des Iles, & de toutes les villes placées sur le bord de la Mer. Pour lui, il marcha à la tête de son Armée de terre. Il parcourut & soumit l'Asie avec une rapidité étonnante, & pénétra dans les Indes plus loin qu'Hercule & que Bacchus, & plus loin que ne fit depuis Alexandre, puisqu'il soumit le pays au-delà du Gange, & s'avança jusqu'à l'Océan. On peut juger par-là si les pays plus voisins lui résisterent. Les Scythes, jusqu'au Tanaïs, lui furent assujettis, aussi bien que l'Arménie & la Cappadoce. Il laissa une Colonie dans l'ancien Royaume de Colchos, situé vers la partie orientale de la Mer noire, où les mœurs d'Egypte sont toujours demeurées depuis. Hérodote a vû dans l'Asie mineure, d'une Mer à l'autre, les monumens de ses victoires. On lisoit en plusieurs pays cette inscription gravée sur des colonnes : *Sésostris, le Roi des Rois & le Seigneur des Seigneurs, a conquis ce pays par ses armes.* Il

y en avoit jusques dans la Thrace, & il étendit son Empire depuis le Gange jusqu'au Danube. Il y eut des peuples qui défendirent courageusement leur liberté: d'autres cederent sans résistance. Sésotris eut soin de marquer dans ses monumens cette difference en figures hiéroglyphiques, à la maniere des Egyptiens.

La difficulté des vivres l'arrêta dans la Thrace, & l'empêcha d'entrer plus avant dans l'Europe. On remarque un caractere singulier dans ce Conquérant, qui ne songea pas, comme les autres, à maintenir sa domination sur les nations vaincues, mais qui se bornant à la gloire de les avoir assujetties & dépouillées, après avoir couru le monde pendant neuf ans, se renferma presque dans les anciennes bornes de l'Égypte, à l'exception de quelques Provinces voisines: car on ne voit par aucun vestige que ce nouvel Empire ait subsisté ni sous lui, ni sous ses successeurs.

Il revint donc chargé des dépouilles de tous les peuples vaincus, trainant après lui une multitude infinie de captifs, & couvert de gloire plus que ne l'avoit jamais été aucun de ses prédécesseurs; j'entends de cette gloire qui consiste à faire beaucoup parler de soi, à envahir par les armes & par la violence un grand nombre de Provinces, & souvent à faire bien des malheureux. Il recompensa les Officiers, & les Soldats avec une magnificence vraiment royale, traitant chacun selon sa qualité & son mérite. Il se faisoit un plaisir,

fir, & regardoit comme un devoir, de mettre les compagnons de ses victoires en état de jouir paisiblement le reste de leur vie d'un doux loisir, juste fruit de leurs travaux.

Pour lui, toujours occupé du soin de sa réputation, & encore plus du desir de rendre sa puissance utile & salutaire à ses peuples, il employa le repos que la paix lui laissoit à construire des ouvrages plus propres encore à enrichir l'Egypte, qu'à immortaliser son nom, & où l'art & l'industrie des ouvriers se faisoit plus admirer, que l'immense grandeur des dépenses qu'on y avoit faites.

Cent Temples fameux, érigés en action de grâces aux Dieux tutélaires de toutes les villes, furent les premiers aussi bien que les plus illustres témoignages de ses victoires; & il eut soin de publier par les inscriptions, que ces grands ouvrages avoient été achevés sans fatiguer aucun de ses sujets. Il mettoit sa gloire à les ménager, & à ne faire travailler que les captifs aux monumens de ses victoires. * L'Écriture remarque quelque chose de pareil, en parlant des bâtimens de Salomon.

Il se piqua sur-tout d'orner & d'enrichir le Temple de Vulcain à Péluse, en reconnaissance de la protection qu'il croioit en avoir éprouvée, lorsqu'au retour de ses expéditions, son frere lui dressa des embûches dans cette ville, & voulut le faire
périr.

* Porro de filiis Israël non posuit ut servirent operibus regis. 2. Paral. 8. 9.

périr avec sa femme & ses enfans , en mettant le feu à l'appartement où il étoit couché.

Son grand travail fut de faire construire dans toute l'étendue de l'Égypte un nombre considerable de hautes levées , sur lesquelles il bâtit de nouvelles villes , afin que les hommes & les bestiaux y pussent être en sûreté pendant les débordemens du Nil.

Depuis Memphis jusqu'à la Mer , il fit creuser des deux côtez du fleuve un grand nombre de canaux , pour faciliter le commerce & le transport des vivres , & pour établir une communication aisée entre les villes les plus éloignées les unes des autres : outre que par-là il rendit l'Égypte inaccessible à la Cavalerie des ennemis , qui avoit coutume auparavant de l'infester par de fréquentes irruptions.

Il fit plus. Pour mettre le pais à l'abri des incursions des Syriens & des Arabes qui en sont fort voisins , il fortifia tout le côté de l'Égypte qui est tourné vers l'Orient , depuis Péluse jusqu'à Hé-
 * 1500 stades. liopolis , c'est-à-dire * plus de sept lieues en longueur.

On pourroit regarder Sésostris comme un des Héros les plus illustres & les plus vantés dans l'Antiquité , s'il n'avoit lui-même terni l'éclat de ses exploits guerriers & de ses vertus pacifiques , par une soif de gloire & par une aveugle complaisance dans sa grandeur , qui lui firent oublier qu'il étoit homme. Les Rois & les Chefs des nations subjuguées venoient dans de certains

tains tems marqués rendre hommage à leur vainqueur, & lui payer les tributs qu'on leur avoit imposés. En toute autre occasion, il les traitoit avec assez de douceur & de bonté. Mais quand il alloit au Temple, ou qu'il entroit dans la ville, il faisoit atteler à son char ces Rois & ces Princes quatre à quatre, au-lieu de chevaux; & se croyoit bien grand, de se faire ainsi trainer par les Maitres & les Seigneurs des autres nations. Ce qui m'étonne le plus, c'est que l'Historien Diodore mette cette folle & inhumaine vanité au nombre de ses plus éclatantes actions.

Devenu aveugle dans sa vieillesse, il se donna la mort à lui-même, après avoir régné trente-trois ans, & laissa l'Egypte extrêmement riche. Son Empire, pourtant, ne passa point la quatrième génération. Mais il restoit encore du tems de Tibere des monumens magnifiques, qui marquoient l'étendue qu'il avoit eu du vivant de Sésostris, aussi bien que la quantité des tributs qu'on lui payoit.

Tacit. Annal. lib. 2. cap. 60.

Je reprends quelques faits particuliers arrivés dans le tems dont je viens de parler, que j'ai omis pour ne point interrompre le fil de l'Histoire, & que je me contenterai d'indiquer ici simplement.

Vers le tems dont nous parlons, les peuples d'Egypte s'établirent en divers endroits de la Terre. La Colonie que Cécrops amena d'Egypte fonda douze vil-

AN. M. 2448.

com-

composa le Royaume d'Athenes.

A. N. M.
2530. Nous avons remarqué, que le frere de Sésostris, appellé par les Grecs Danaüs, lui avoit dressé des embuches, & avoit voulu le faire périr, lorsqu'après ses conquêtes il revint en Egypte. Son dessein n'ayant pas réussi, il fut obligé de prendre la fuite. Il se retira dans le Péloponnese, où il s'empara du Royaume d'Argos, fondé près de quatre-cens ans auparavant par Inachus.

2533. Busiris, frere d'Aménophis, si célèbre chez les Anciens pour sa cruauté, exerçoit alors sa tyrannie en Egypte sur les bords du Nil, & égorgoit impitoyablement tous les étrangers qui abordoient dans le país: ce fut apparemment pendant l'absence de Sésostris.

2549. Vers le même tems, Cadmus porta de Syrie en Grece l'invention des Lettres. Quelques-uns prétendent que ces Lettres étoient les Egyptiennes, & que Cadmus lui-même étoit d'Egypte, & non de Phénicie. Et les Egyptiens, qui se disent inventeurs de tout, & qui vantent leur antiquité par-dessus celle de tous les autres peuples, n'ont pas manqué d'attribuer à leur Mercure l'invention des Lettres. * La plupart des Savans conviennent que Cadmus porta en Grece les Lettres Syriennes ou Phéniciennes, & que ces Lettres sont les mêmes que les Hébraïques, les

* On peut voir sur cette matiere deux savantes Dissertations de M. P. Abbé Renaudot, inserées dans le 2. volume de l'histoire de l'Académie des inscriptions.

les Hébreux, qui ne faisoient qu'un petit peuple, étant compris sous le nom général de Syriens. Joseph Scaliger, dans ses notes sur la Chronique d'Eusebe, prouve que les Lettres Grecques, & celles de l'Alphabet Latin qui en ont été formées, tirent leur origine des anciennes Lettres Phéniciennes, qui sont les mêmes que les Samaritaines, dont les Juifs se sont servis avant la Captivité de Babylone. Cadmus ne porta que * seize Lettres en Grece, auxquelles on en ajouta huit autres dans la suite.

Je reviens à l'Histoire des Rois d'Egypte, & je les rangerai désormais dans l'ordre qu'Hérodote leur a donné. †

PHE-

* Les seize Lettres que Cadmus porta en Grece, sont, α, β, γ, δ, ε, ζ, η, θ, ι, κ, λ, μ, ν, ο, π, ρ, σ, τ, υ, Palamede, à la guerre de Troie, c'est-à-dire plus de 250 ans après Cadmus, ajouta les quatre suivantes: ξ, θ, φ, χ. Et Simonide, longtems après, inventa les quatre autres, qui sont, η, ω, ζ, ψ.

† Je ne crois pas devoir entrer dans la discussion d'une difficulté, qui seroit fort embarrassante s'il falloit concilier ici la suite des Rois d'Hérodote avec le sentiment d'Usserius. Celui-ci suppose, avec plusieurs Savans, que Sésostris est le fils du Roi d'Egypte qui fut submergé dans la Mer rouge, dont le regne par conséquent a commencé l'année du monde 2513, & a duré jusqu'à l'année 2547, puisque son regne est de 33 ans. Quand on donneroit 50 ans au regne de Phéron son fils, il resteroit encore plus de 200 ans entre Phéron & Protée, qu'Hérodote dit avoir succédé immédiatement au premier, puisque Protée étoit du tems du Siege de Troie, dont Usserius met la prise en 2820. Je ne sais pas si c'est parce qu'il a senti cette difficulté, que depuis Sésostris il ne parle presque plus des Rois d'Egypte. Je suppose qu'entre Phéron & Protée, il y a eu un grand vuide & un long intervalle. En effet, Diodore (lib. 1. pag. 54.) y place plusieurs Rois; & il en faut dire autant de quelques-uns des Rois suivans.

AN. M.
2547. AV.
J. CH.
1457.

PHERON succéda aux Etats de Sésostris, mais non à sa gloire. Hérodote ne rapporte de lui qu'une action, qui marque combien il avoit dégénéré des sentimens religieux de son pere. Dans un débordement du Nil, qui fut extraordinaire, & qui passa dix-huit coudées, indigné du dégât qu'il causeroit dans le pais, il lança un javelot contre le fleuve, comme pour le châtier; & s'il en faut croire l'Historien, il fut puni lui-même sur le champ de son impiété, par la perte de la vûe.

AN. M.
2800. AV.
J. CH.
1204.

PROTE'E. Il étoit de Memphis, où, du tems d'Hérodote, on voyoit encore son Temple, dans lequel il y avoit une Chapelle dédiée à Venus l'Etrangere: on conjecture que c'étoit Hélene. Du tems de ce Roi, Paris le Troyen, retournant chez lui avec Hélene qu'il avoit ravie, fut poussé par la tempête à une des embouchures du Nil, appelée Canobe. De là il fut conduit à Memphis devant Protée, qui lui reprocha fortement le crime & la lâche perfidie dont il s'étoit rendu coupable, en enlevant la femme de son hôte, & avec elle tous les biens qu'il avoit trouvés dans sa maison. Il ajouta, qu'il ne s'abstenoit de le faire mourir, comme son crime le méritoit, que parce que les Egyptiens évitoient de souiller leurs mains dans le sang des étrangers: qu'il retiendroit Hélene avec toutes ses richesses, pour les restituer à leur légitime possesseur: que pour lui, il eût à sortir de ses Etats dans l'espace de trois jours; faute de quoi, il seroit traité comme ennemi.

La

La chose fut ainsi exécutée. Paris continua sa route, & arriva à Troye. L'Armée des Grecs l'y suivit de près. Elle commença par sommer les Troyens de leur rendre Héleue, & toutes les richesses qu'on avoit emportées avec elle. Ils répondirent, que ni cette Princesse, ni ses biens, n'étoient point dans leur ville.

Quelle apparence, en effet, remarque Hérodote, que Priam, ce vieillard si sage, eût mieux aimé voir périr sous ses yeux ses enfans & sa patrie, que de donner aux Grecs une satisfaction aussi juste que celle qu'ils lui demandoient? Mais ils eurent beau affirmer avec serment qu'Héleue n'étoit point dans la ville; les Grecs, persuadés qu'on se moquoit d'eux, persisterent opiniâtrément à ne les point croire: la Divinité, ajoute encore le même Historien, voulant que les Troyens, par la destruction entière de leur ville & de leur Empire, apprissent à l'Univers effrayé, *QUE LES DIEUX VENGEENT LES GRANDS CRIMES D'UNE MANIERE ECLATANTE. Ménélas, à son retour, passa en Egypte chez le Roi Protée, qui lui rendit Héleue avec toutes ses richesses. Hérodote prouve, par quelques passages d'Homere, que le voyage de Paris en Egypte n'étoit point inconnu à ce Poëte.

RHAMP SINIT. Ce qu'Hérodote
ra-

* Ὡς ἢ μεγάλων ἀδικημάτων μεγάλαι εἰσι καὶ αἱ τιμωρίαι παρὰ τῶν θεῶν,

raconte du Trésor que Rhampsinit, le plus riche des Rois d'Égypte, fit bâtir, & de sa descente dans les Enfers, sent trop la fiction & le Roman pour être rapporté ici.

Jusqu'à ce dernier Roi, il y avoit eu, dans le gouvernement de l'Égypte, quelque ombre de justice & de modération: mais, sous les deux regnes suivans, la violence & la dureté en prirent la place.

CHEOPS & CHEPHREN. Ces deux Princes, véritablement freres par la ressemblance de leurs mœurs, sembloient avoir pris à tâche de se signaler, à l'envi l'un de l'autre, par une impiété ouverte à l'égard des Dieux, & par une barbare inhumanité à l'égard des hommes. Le premier regna cinquante ans, & l'autre après lui cinquante-six. Ils tinrent les Temples fermés pendant tout le tems de leur regne, & défendirent aux Egyptiens, sous de grosses peines, d'offrir des sacrifices. D'un autre côté, ils accablèrent leurs sujets par de durs & d'inutiles travaux; & ils firent périr un nombre infini d'hommes, pour satisfaire la folle ambition qu'ils avoient d'immortaliser leur nom par des bâtimens d'une grandeur énorme, & d'une dépense sans bornes. Il est remarquable, que ces superbes Pyramides, qui ont fait l'admiration de l'Univers, étoient le fruit de l'irreligion & de l'impitoyable dureté des Princes.

MYCÉRINUS. Il étoit fils de Chéops, mais d'un caractère bien différent. Loin de marcher sur les traces de son pere, il détesta sa conduite, & suivit
une

une route tout opposée. Il rouvrit les Temples des Dieux, rétablit les sacrifices, s'appliqua à soulager les peuples, & à leur faire oublier leurs maux passés; & il ne se crut Roi que pour rendre la justice à ses sujets, & pour leur faire goûter la douceur d'un regne équitable & paisible. Il écoutoit leurs plaintes, essuyoit leurs larmes, soulageoit leur misere, & se regardoit moins comme le maître que comme le pere des peuples. Aussi en étoit-il infiniment chéri. Toute l'Egypte retentissoit de ses louanges, & son nom étoit par-tout en vénération.

Il semble qu'une conduite si douce & si sage auroit dû lui attirer la protection des Dieux. Il en fut tout autrement. Ses malheurs commencerent par la mort d'une fille unique qu'il aimoit tendrement, & qui faisoit toute sa consolation. Il lui fit rendre des honneurs extraordinaires, qui subsistoient encore du tems d'Hérodote. Il dit que dans la ville de Saïs, on brûloit pendant tout le jour des parfums exquis auprès du tombeau de cette Princesse; & que pendant la nuit, on y conservoit toujours une lampe allumée.

Il apprit par un Oracle, qu'il ne regneroit que sept ans. Et comme il en fit ses plaintes aux Dieux, en demandant pourquoi le regne de son pere & de son oncle, tous deux également impies & cruels, avoit été si heureux & si long; & pourquoi le sien, qu'il avoit tâché de rendre le plus équitable & le plus
doux

doux qu'il lui avoit été possible, devoit être si court & si malheureux : il lui fut répondu, que cela même en étoit la cause, parce que la volonté des Dieux avoit été que le peuple d'Egypte, en punition de ses crimes, fût maltraité & accablé de maux pendant l'espace de cent-cinquante ans ; & que son regne, qui auroit dû être de 50 ans comme les précédens, avoit été abrégé parce qu'il avoit été trop doux. Il bâtit aussi une Pyramide, mais bien moindre que celle de son pere.

ASYCHIS. Ce fut lui qui établit la loi sur les emprunts, par laquelle il n'est permis à un fils d'emprunter qu'en mettant en gage le corps mort de son pere. Cette loi ajoute, que s'il n'a soin de le retirer en rendant la somme empruntée, il sera privé pour toujours, lui & ses enfans, du droit de sepulture.

Il se piqua de surpasser tous les prédécesseurs par la construction d'une Pyramide de brique, plus magnifique, si on l'en croit, que toutes celles qu'on avoit vûes jusques-là. Il y fit graver cette inscription: **DONNEZ-VOUS BIEN DE GARDE DE MEMEPRISER EN ME COMPARANT AUX AUTRES PYRAMIDES FAITES DE PIERRE. JE LEUR SUIS AUTANT SUPERIEURE, QUE JUPITER L'EST AUX AUTRES DIEUX.**

En supposant que les six regnes précédens, parmi lesquels il y en a plusieurs dont Hérodote ne fixe point la durée, ont

ont été de cent soixante & dix ans, il reste un intervalle de près de trois-cens ans jusqu'au regne de Sabacus l'Ethiopien. Je place dans cet intervalle deux ou trois faits que l'Ecriture Sainte nous fournit.

PHARAON Roi d'Egypte donna sa fille en mariage à Salomon Roi d'Israël, qui la fit venir dans cette partie de Jérusalem appelée la ville de David, jusqu'à ce qu'il lui eût bâti un Palais.

3. Reg. 3. 1.
AN. M.
2991. AV.
J. C. 1013.

SÉSAC. Il est appelé autrement Sélachis.

AN. M.
3026. AV.
J. C. 978.

C'est vers lui que se refugia Jéroboam, pour éviter la colere de Salomon qui vouloit le faire mourir. Il demeura en Egypte jusqu'à la mort de Salomon, après laquelle il retourna à Jerusalem, & s'étant mis à la tête des revoltés, il enleva à Roboam fils de Salomon dix Tribus, dont il se fit déclarer Roi.

3. Reg. cap.
11. 40. &
cap. 12.

Le même Sélac, la cinquieme année du regne de Roboam, marcha contre Jérusalem, parce que les Juifs avoient péché contre le Seigneur. Il avoit avec lui douze-cens chariots de guerre, & soixante-mille hommes de Cavalerie. Le peuple qui étoit venu avec lui, ne pouvoit se compter: ils étoient tous Libyens, Troglodytes, & Ethiopiens. Il se rendit maitre des plus fortes places du Royaume de Juda, & avança julques devant Jérusalem. Alors le Roi & les premiers de la Cour ayant imploré la misericorde du Dieu d'Israël, il leur fit dire par son Prophete Sèmeias, que parce qu'ils s'étoient humiliés, il ne les extermineroit point

2. Paral.
12. 1. 9.
AN. M.
3033. AV.
J. C. 971.

en-

entièrement, comme ils l'avoient mérité; mais qu'ils seroient aflujettis à Sésac: afin, leur dit-il, qu'ils apprennent quelle difference il y a entre me servir, & servir les Rois de la terre: *Ut sciant distantiam servitutis meae, & servitutis regni terrarum.* Sésac se retira donc de Jérusalem, après avoir enlevé les trésors de la Maison du Seigneur, & ceux du Palais du Roi. Il emporta tout avec lui, & même les trois cens boucliers d'or que Salomon avoit fait faire.

2. Paral.
14. 9. 13.
AN. M.
3063. AV.
J. C. 741.

ZARA, Roi d'Ethiopie, & sans doute Roi d'Egypte en même tems, fit la guerre à Asa Roi de Juda. Son Armée étoit composée d'un million d'hommes, & de trois-cens chariots de guerre. Asa marcha au-devant de lui, rangea son Armée en bataille, &, plein de confiance dans le Dieu qu'il servoit, " Seigneur, lui
" dit-il, c'est une même chose à votre é-
" gard, de nous secourir avec un petit
" nombre, ou avec un grand. C'est par-
" ce que nous nous confions en vous &
" en votre nom, que nous sommes ve-
" nus contre cette multitude. Seigneur,
" vous êtes notre Dieu: ne permettez
" pas que l'homme l'emporte sur vous.
Une prière si pleine de foi fut exaucée. Dieu jetta l'épouvante parmi les Ethiopiens. Ils prirent la fuite, & furent défaits sans qu'il en restât un seul: parce que c'étoit le Seigneur, dit l'Écriture, qui les tailloit en pieces pendant que son Armée combattoit: *ruerunt usque ad internecionem, quia Domino cadente contriti sunt, & exercitu illius praeliante.*

ANY-

ANYSIS. Il étoit aveugle. Sous son regne,

SABACUS, Roi d'Ethiopie, excité par un Oracle, entra avec une nombreuse Armée en Egypte, & s'en rendit maître. Il regna avec beaucoup de douceur & de justice. Au-lieu de faire mourir les coupables condamnés à mort par les Juges, il les faisoit travailler chacun dans leurs villes, aux reparations des levées sur lesquelles elles étoient situées. Il bâtit plusieurs Temples magnifiques, un entre autres dans la ville de Bubaste, dont Hérodote fait une longue & belle description. Après avoir régné cinquante ans, qui étoit le terme que lui avoit marqué l'Oracle, il se retira volontairement en Ethiopie, & laissa le trône à Anysis, qui s'étoit tenu caché pendant tout ce temps dans les marais. On croit que ce Sabacus est le même que *SUA*, dont Osée Roi d'Israël implora le secours contre Salmanasar Roi des Assyriens.

⁴ Reg. 17.

⁴ AN. M.

3279. AV.

J. C. 725.

SETHON. Il regna quatorze ans.

C'est le même que *Sévécus*, fils de *Sabacon* ou *Sual*, Ethiopien, qui avoit régné si longtems en Egypte. Ce Prince, au-lieu de s'acquitter des fonctions d'un Roi, affectoit celles d'un Prêtre, s'étant fait consacrer lui-même Souverain-Pontife de Vulcain. Livré entierement à la superstition, loin de s'appliquer à défendre ses Etats par les armes, il fit peu de cas des gens de guerre; & persuadé qu'il n'auroit jamais besoin de leur secours, il ne se mit point en peine de les ménager,

AN. M.

3285. AV.

J. C. 729.

leur ôta leurs privilèges, & alla jufqu'à les dépouiller des fonds de terre que les Rois les prédéceffeurs leur avoient assignés.

* Hérodote
appelle
ainfi ce
Prince.

Il éprouva bientôt leur reffentiment dans une guerre qui lui furvint tout à coup, & dont il ne fe tira que par une protection miraculeufe, fi l'on s'en rapporte au récit qu'en fait Hérodote, qui eft mêlé de beaucoup de fables. Sannacharib, * Roi des Arabes & des Affyriens, étant entré avec une Armée nombreufe en Egypte, les Officiers & les Soldats Egyptiens refuferent de marcher contre lui. Le Prêtre de Vulcain, réduit à une telle extrémité, eut recours à fon Dieu, qui lui dit de ne point perdre courage, & de marcher hardiment contre les ennemis, avec le peu de gens qu'il pourroit ramaffer. Il le fit. Un petit nombre de marchands, d'ouvriers, & d'étrangers fe joignit à lui. Avec cette poignée de gens il s'avança jufqu'à Pélufe, où Sannacharib avoit établi fon camp. La nuit fuivante, une multitude effroyable de Rats fe répandit dans le camp des Affyriens, & y ayant rongé toutes les courroies de leurs boucliers, les mit hors d'état de fe défendre. Ainfi defarmés, ils furent obligés de prendre la fuite; & ils fe retirèrent, après avoir perdu une grande partie de leurs troupes. Séthon, de retour chez lui, fe fit ériger une ftatue dans le Temple de Vulcain, où, tenant à fa main droite un Rat, il difoit dans une infcription: QU'EN ME VOYANT, ON AP-

Εὐεὶ μὲν τὸ
εὐεὶ μὲν τὸ
εὐεὶ μὲν τὸ

PRENNE A RESPECTER LES
DIEUX. II

Il est visible que cette Histoire , telle que je la viens de raconter , & qu'on la lit dans Hérodote , est une alteration de celle qui est rapportée dans le IV. Livre des Rois. On y voit , que Sennachérib , Roi des Assyriens , après avoir subjugué toutes les nations voisines , & s'être rendu maître de toutes les autres villes du Royaume de Juda , prit la résolution d'assiéger Ezéchias dans Jérusalem qui en étoit la capitale. Les Ministres de ce saint Roi , malgré son opposition & les remontrances du Prophete Isaïe , qui promettoit une protection assurée de la part de Dieu si l'on ne mettoit sa confiance qu'en lui seul , mandierent secretement le secours des Egyptiens & des Ethiopiens. Leurs Armées , unies ensemble , s'avancerent dans le tems marqué vers Jérusalem. L'Assyrien marcha à leur rencontre , les défit en bataille rangée , poursuivit les vaincus jusques dans l'Egypte , & la ravagea entierement. A son retour , la nuit même qui précéda le jour où l'on devoit donner l'assaut à la ville de Jérusalem , & où tout paroïssoit desesperé , l'Ange exterminateur ravagea le camp des Assyriens , y fit périr par l'épée & par le feu cent-quatre-vingt-cinq-mille hommes , & montra qu'on avoit raison de se fier , comme avoit fait Ezéchias , à la parole & aux promesses du Dieu d'Israël.

Voilà la vérité du fait. Mais comme elle étoit peu honorable pour les Egyptiens , ils ont tâché de la tourner à leur avantage , en la déguisant & la corrom-

pant. Cependant, les traces de cette Histoire, quoique défigurées, doivent paroître précieuses dans un Historien d'une aussi grande antiquité & d'un aussi grand poids qu'est Hérodote.

Le Prophete Isaïe avoit prédit à plusieurs reprises, que cette expédition des Egyptiens, concertée, ce semble, avec tant de prudence, conduite avec tant d'habileté, & où les forces de deux puissans Empires s'étoient réunies pour secourir les Juifs; Isaïe, dis-je, avoit prédit que cette expédition, non seulement seroit inutile à Jérusalem, mais tourneroit à la ruïne de l'Égypte même, dont les plus fortes villes seroient prises, les terres ravagées, les habitans de tout sexe & de tout âge emmenés captifs. On peut consulter les chapitres 18. 19. 20. 30. 31. &c.

C'est dans ce tems sans doute qu'arriva la ruïne de * *No-Amon*, cette fameuse ville dont parle le Prophete Nahum, & dont il dit que les habitans avoient été traînés en captivité, que les jeunes enfans avoient été écrasés dans les carrefours de ses rues, & que ses plus grands Seigneurs, chargés de chaînes, avoient été partagés par sort entre les vainqueurs. Il marque que tous ces malheurs tomberent sur elle, lorsque *l'Égypte & l'Éthiopie étoient*

Nabum 3.
2. 10.

* *La Vulgate nomme Alexandrie la ville qui est appelée dans l'Hebreu No-Amon, parce qu'Alexandrie fut depuis bâtie à la place de cette dernière. M. Prideaux, après Bochart, croit que c'est Thebes, surnommée Diospolis. En effet, Amon chez les Egyptiens est le même que Jupiter.*

toient sa force; ce qui désigne clairement le tems dont nous parlons, où Tharaca & Séthon étoient unis ensemble.

Jusqu'au regne de Séthon, les Prêtres Egyptiens comptoient trois-cens quarante & une générations d'hommes; ce qui fait onze-mille trois-cens quarante années, en mettant trois générations d'hommes pour cent ans. Ils comptoient pareil nombre de Prêtres & de Rois. Ces derniers, soit Dieux, soit hommes, s'étoient succédé sans interruption sous le nom de *Piromis*, mot Egyptien qui signifie *bon & bonnête*. Les Prêtres Egyptiens montrèrent à Hérodote trois-cens quarante & un Colosses de bois de ces *Piromis*, rangés tous en ordre dans une grande salle. C'étoit la folie des Egyptiens, de se perdre dans une antiquité dont aucun autre peuple n'approchât.

THARACA. C'est celui-là même qui étoit venu avec une Armée d'Ethiopiens au secours de Jérusalem, avec Séthon. Quand celui-ci fut mort après avoir occupé le trône pendant quatorze ans, Tharaca y monta à sa place, & le tint pendant dix-huit. Ce fut le dernier des Rois Ethiopiens qui regnerent dans l'Egypte.

Après sa mort, les Egyptiens, ne pouvant s'accorder sur la succession, furent deux ans dans un état d'anarchie, accompagné de grands desordres.

AN. M.
3299. A.
VANT. J.
C. 705.
Afric.
apud.
Syncel. p.
74.

XII. ROIS.

AN. M.
3319. A-
VANT J.
C. 685.

Enfin, douze des principaux Seigneurs s'étant ligués ensemble, se saisirent du Royaume, & le partagerent entre eux en douze parties. Ils convinrent de gouverner chacun leur district avec un pouvoir & une autorité égale, sans que jamais l'un songeât à rien entreprendre contre un autre, ni à s'emparer de son gouvernement. Ils crurent devoir faire ensemble cet accord, & le cimenter par les plus terribles sermens, pour éviter l'effet d'un Oracle qui avoit prédit, que celui d'entre eux qui auroit fait des libations à Vulcain dans un vase d'airain, deviendroit le maître de l'Egypte. Ils regnerent ensemble pendant quinze ans, dans une grande union: & pour en laisser à la posterité un célèbre monument, ils bâtirent de concert & à frais communs le fameux Labyrinthe, qui étoit un amas de douze grands Palais, & qui avoit autant de bâtimens sous terre qu'il en paroissoit au-dehors. J'en ai fait mention ailleurs.

Un jour que les douze Rois assistoient ensemble dans le Temple de Vulcain à un Sacrifice solennel qui s'y faisoit régulièrement dans un certain tems marqué, les Prêtres ayant présenté à chacun d'eux une coupe d'or pour faire les libations, il s'en trouva une de manque; & Psammitique, l'un des douze, sans aucun dessein prémédité, au-lieu de coupe prit son calque d'airain, car ils en portoient tous,

&

& s'en servit pour faire les libations. Cette circonstance frappa les autres, & leur rappella dans l'esprit le souvenir de l'Oracle dont j'ai parlé. Ils crurent donc se devoir mettre en sûreté contre ses entreprises, & le reléguèrent dans les pais marécageux de l'Egypte.

Après que Psammitique y eut passé quelques années, attendant une occasion favorable pour se venger de l'affront qu'il avoit reçu, un Courier vint lui dire qu'il étoit arrivé en Egypte des hommes d'airain : c'étoient des soldats de Grece, Cariens & Ioniens, que la tempête avoit jetés sur les côtes d'Egypte, & qui étoient tout couverts de casques, de cuirasses, & d'autres armes d'airain. Psammitique se souvint aussi-tôt d'un Oracle, qui lui avoit répondu que des hommes d'airain viendroient du côté de la mer à son secours. Il ne douta point que ce n'en fût ici l'accomplissement. Il fit donc amitié avec ces étrangers, les engagea par de grandes promesses à demeurer avec lui, leva sous main d'autres troupes, mit à leur tête ces Grecs; & ayant attaqué les onze Rois, il les défit, & demeura seul maître de l'Egypte.

PSAMMITIQUE. Ce Prince, qui AN. M. 3334. AVANT. J. C. 670. devoit son salut aux Ioniens & aux Cariens, les établit dans l'Egypte, fermée jusqu'alors aux étrangers, & leur y assigna de bons fonds de terre, & des revenus assurés, qui leur firent oublier leur patrie. Il leur donna de jeunes enfans Egyptiens à élever, à qui ils apprirent leur

Langue. A cette occasion, & par ce moyen, les Egyptiens entrèrent en commerce avec les Grecs; & depuis ce tems aussi l'Histoire d'Egypte, jusques-là mêlée de fables pompeuses par l'artifice des Prêtres, commence, selon Hérodote, à avoir plus de certitude.

Dès que Psammitique fut affermi sur le trône, il entra en guerre avec le Roi d'Assyrie, au sujet des limites des deux Empires. Cette guerre dura longtems. Depuis que les Assyriens eurent conquis la Syrie; la Palestine étant le seul païs qui séparât les deux Royaumes, devint entre eux un sujet continuel de discorde, comme elle le fut ensuite entre les Ptolémées & les Séleucides. Ce fut à qui des deux l'auroit, & cette Province devint tour à tour le partage du plus fort. Psammitique se voyant maître paisible de toute l'Egypte, & y ayant remis toutes choses sur * l'ancien pied, il crut qu'il étoit tems de penser aux frontieres de son Royaume, & de les mettre en sûreté contre l'Assyrien son voisin, dont la puissance augmentoit de jour en jour. Il entra pour cet effet à la tête d'une Armée dans la Palestine.

* Cette révolution arriva environ sept ans après la captivité de Manassé Roi de Juda.

Lib. I. p.
61.

Peut-être faut-il placer au commencement de cette guerre ce qu'on lit dans Diodore, que les Egyptiens, indignés de ce que le Roi avoit placé les Grecs à l'aile droite par préférence à eux, quitterent le service au nombre de plus de deux-cens-mille, & se retirèrent en Ethiopie, où on leur donna un établissement avantageux.

Quoi-

Quoi qu'il en soit, Psammitique entra en Palestine. Mais il s'y trouva d'abord arrêté par Azot, une des principales villes du païs, qui lui donna tant de peine, que ce ne fut qu'après un siege de vingt-neuf ans qu'il s'en rendit maître. C'est le plus long siege dont il soit parlé dans l'Histoire ancienne.

Cette place étoit anciennement une des cinq villes capitales des Philistins. Les Egyptiens, quelque tems auparavant, s'en étant emparés, la fortifierent si bien, qu'elle devint la plus forte barriere de leur païs de ce côté-là; en sorte que Sennachérib ne put entrer en Egypte, qu'il n'eût premièrement emporté cette place. C'est ce qu'il fit par Tarthan, l'un de ses Géné- *Isai. 20. 1.*
raux. Les Assyriens l'avoient conservée jusqu'à ce tems-ci; & ce ne fut qu'après le long siege dont je viens de parler, qu'elle revint aux Egyptiens.

En ce tems-là, les Scythes, sortis des *Herod. lib. 1. cap. 105.*
environs des Palus Méotides, s'étant jetés dans la Médie, désirerent Cyaxare qui en étoit Roi, & le dépouillerent de toute la Haute Asie, dont ils demeurèrent maîtres pendant vingt huit ans. Ils poussèrent leurs conquêtes dans la Syrie, jusques aux frontieres d'Egypte. Mais Psammitique alla au-devant d'eux, & fit si bien par ses présens & par ses prieres, qu'ils ne passerent pas plus avant, & délivra ainsi son Royaume de ces dangereux ennemis.

Jusqu'à son regne, les Egyptiens s'étoient toujours cru le plus ancien peuple

de la Terre. Il voulut s'en assurer par lui-même ; & pour cela il employa une expérience fort extraordinaire, si pourtant ce fait doit paroître digne de foi. Il fit élever à la campagne dans une cabane fermée, deux enfans nés tout récemment de pauvres parens ; & il chargea un berger de les faire nourrir par des chevres, (d'autres disent que ce furent des nourrices à qui l'on avoit coupé la langue) avec défense de laisser entrer aucune personne dans cette cabane, ni de prononcer jamais lui-même devant eux aucune parole. Quand ces enfans furent parvenus à l'âge de deux ans, un jour que le berger entra pour leur donner ce qui leur étoit nécessaire, ils s'écrierent tous deux, en étendant les mains vers leur pere nourricier, *beccos, beccos*. Le berger, surpris de ce langage, nouveau pour lui, & qu'ils répéterent dans la suite plusieurs fois, en donna avis au Roi, qui se les fit apporter pour être témoin lui-même de la vérité du fait : & ils recommencerent tous deux en sa présence à bégayer leur petit jargon. Il ne s'agissoit plus que de vérifier chez quel peuple ce mot étoit usité, & il trouva que c'étoit chez les Phrygiens, qui appellent ainsi du pain. Ils eurent depuis ce tems-là parmi tous les peuples l'honneur de l'antiquité, ou plutôt de la primauté, que l'Egypte elle-même, quelque jalouse qu'elle en eût toujours été, fut obligée de leur céder malgré sa longue possession. Comme on amenoit à ces enfans des chevres pour les nourrir, & qu'il
n'est

n'est point marqué qu'ils fussent sourds, quelques-uns croient qu'il avoient pu, d'après le cri de ces animaux, former ce mot BEC ou BECCOS.

Psammitique mourut l'an vingt-quatrième de Josias Roi de Juda. Il eut pour successeur son fils Néchao.

NECHAO. L'Écriture fait souvent mention de ce Prince, sous le nom de Pharaon Néchao.

Il entreprit de joindre le Nil avec la Mer rouge, en tirant un canal de l'un à l'autre. L'espace qui les sépare est au moins de mille stades, c'est-à-dire de cinquante lieues. Après avoir fait périr six-vingts-mille hommes dans ce travail, il fut obligé de l'abandonner. L'Oracle, qu'il avoit envoyé consulter, lui répondit, que par ce nouveau canal il ouvroit une entrée aux Barbares: c'est ainsi que les Egyptiens appelloient tous les autres peuples.

Néchao réussit mieux dans une autre entreprise. D'habiles mariniers de Phénicie qu'il avoit pris à son service, étant partis de la Mer rouge avec ordre de découvrir les côtes d'Afrique, en firent heureusement le tour, & retournerent la troisième année de leur navigation en Égypte, par le Détroit de Gibraltar: voyage fort extraordinaire, pour un tems où l'on n'avoit pas encore l'usage de la boussole. Ce voyage fut fait vingt & un siècles avant que Vasques de Gama, Portugais, eût trouvé par la découverte du Cap de Bonne-espe-

AV. M.

3388. A-

VANT. J.

C. 616.

Herod. l. 1.

c. 158.

Herod. lib.

4. cap. 42.

rance, l'an de notre Seigneur 1497, le même chemin pour aller aux Indes, par lequel ces Phéniciens étoient venus des Indes dans la Mer méditerranée.

Joseph Antiq. lib. 10. cap. 6.

4. Reg. 23. 29-30. 2. Paral. 35. 20-25.

Les Babyloniens & les Medes ayant détruit Ninive, & avec elle l'Empire des Assyriens, devinrent si redoutables, qu'ils s'attirerent la jalousie de tous leurs voisins. Néchao en fut si allarmé, qu'il s'avança vers l'Euphrate à la tête d'une puissante Armée, pour arrêter leurs progrès. Josias, ce Roi de Juda si recommandable par sa rare pieté, voyant qu'il prenoit son chemin au travers de la Judée, résolut de s'opposer à son passage. Il amassa dans ce dessein toutes les forces de son Royaume, & se posta dans la vallée de Mageddo. (Cette ville étoit dans la Tribu de Manasse, en-deçà du Jourdain: Hérodote l'appelle Magdole.) Néchao lui manda par un Héraut, que ce n'étoit pas à lui qu'il en vouloit; qu'il avoit d'autres ennemis en vûe; qu'il entreprenoit cette guerre de la part de Dieu, qui étoit avec lui; & qu'il lui conseilloit de n'y prendre aucune part, de peur qu'elle ne tournât à son désavantage. Josias ne fut point touché de ces raisons. Il voyoit qu'une si puissante Armée ne manqueroit pas de ruiner entierement son païs, par ses seules marches; & d'ailleurs, il craignoit qu'après la défaite des Babyloniens, le vainqueur ne retombât sur lui, & ne lui enlevât une partie de ses Etats. Il marcha donc à sa rencontre. La
batail-

bataille se donna, & Josias non seulement fut vaincu, mais reçut encore malheureusement une blessure dont il mourut à Jérusalem, où il s'étoit fait transporter.

Néchao, encouragé par cette victoire, continua sa marche, & s'avança vers l'Euphrate. Il battit les Babyloniens, prit Charcamis, grande ville dans ces quartiers-là; & s'en étant assuré la possession par une bonne garnison qu'il y laissa, il reprit au bout de trois mois le chemin de son Royaume.

Comme il apprit en chemin que Joachas s'étoit fait déclarer Roi à Jérusalem, sans lui demander son consentement, il lui ordonna de le venir trouver à Rébla en Syrie. Ce Prince n'y fut pas plutôt arrivé, que Néchao le fit mettre aux fers, & l'envoya prisonnier en Egypte, où il mourut. De là, poursuivant son chemin, il arriva à Jérusalem, où il établit Roi Joakim, un des autres fils de Josias, à la place de son frere, & imposa sur le pais un tribut annuel de cent talens d'argent, & un talent d'or. Après quoi, il retourna triomphant dans son Royaume.

4. Reg. 23.
33-35.
2. Paral.
56. 1-4.

Cette somme montoit à 330000 livres.

Hérodote, faisant mention de l'expédition de ce Roi d'Egypte, & de la bataille qu'il gagna à Mageddo, à qui il donne le nom de Magdole, dit qu'après la victoire il prit la ville de Cadytis, qu'il représente comme située dans les montagnes de la Palestine, & de la grandeur de Sardes, qui étoit en ce tems-là la capitale, non seulement de la Lydie, mais encore de toute l'Asie Mineure. Cette descrip-

tion ne peut convenir qu'à Jérusalem, qui étoit ainsi située, & qui alors étoit la seule ville de ces quartiers-là qui pût être comparée à Sardes. Il paroît d'ailleurs par l'Écriture, que Néchao, après sa victoire, se rendit maître de cette capitale de Judée : car il y étoit en personne, lorsqu'il donna la couronne à Joakim. Le nom même de Cadytis, qui en Hébreu signifie *la Sainte*, désigne clairement la ville de Jérusalem, comme le prouve le savant M. Prideaux.

I. Part. liv.
1. p. 106.
Étc.

AN. M.
3397. A-
VANT J.
C. 607.

Nabopolassar, Roi de Babylone, voyant que, depuis la prise de Charcamis par Néchao, toute la Syrie & la Palestine s'étoient détachées de son obéissance; son âge d'ailleurs & ses infirmités ne lui permettant pas d'aller en personne réduire ces rebelles, il s'associa à l'Empire son fils Nabucodonosor, & l'envoya à la tête d'une Armée dans ces quartiers-là. Ce jeune Prince battit celle de Néchao vers l'Euphrate, reprit Charcamis, & fit rentrer les Provinces soulevées dans son obéissance, comme Jérémie l'avoit prédit. Ainsi il enleva aux Égyptiens tout ce qu'ils possédoient depuis ce qu'on appelloit le Ruisseau d'Égypte jusqu'à l'Euphrate, ce qui comprend toute la Syrie & toute la Palestine. Car, comme l'Euphrate bornoit la Syrie au Nord-Est, le Ruisseau d'Égypte bornoit la Palestine au Sud-Ouest. Ce Ruisseau d'Égypte, dont il est si souvent parlé dans l'Écriture comme servant de borne à la Palestine du côté d'Égypte, n'étoit pas le Nil, mais une petite

Jerem. 46.
2. Étc.

4. Reg. 24.
7.

A rivo
Egypti.

petite Riviere qui, coulant au trevers du Desert qui est entre ces deux païs, passoit anciennement pour leur borne commune. C'est jusques-là que s'étendoit le païs qui fut promis à la posterité d'Abraham, & qui lui fut ensuite divisé par sort.

Néchao étant mort après avoir regné seize ans, laissa son Royaume à son fils.

PSAMMIS. Son regne fut fort court, & ne dura que six ans. L'Histoire ne nous en apprend rien de particulier, sinon que ce Prince fit une expédition en Ethiopie.

Ce fut vers lui que ceux d'Elide, après avoir établi les Jeux Olympiques, dont ils avoient concerté toutes les circonstances avec tant d'attention, qu'ils ne croyoient pas qu'on y pût rien ajouter, ni y trouver à redire, envoyerent une célèbre Ambassade pour savoir ce que penseroient de cet établissement les Egyptiens, qui passioient pour les hommes les plus sages & les plus sensés de tout l'Univers. C'étoit plutôt une approbation, qu'un conseil, qu'ils venoient chercher. Le Roi assembla les Anciens du païs. Après qu'ils eurent entendu tout ce qu'on avoit à leur dire sur l'institution de ces Jeux, ils demanderent aux Eléens, s'ils y admettoient indifferemment citoyens & étrangers. Et comme on leur eut répondu que l'entrée en étoit également ouverte à tous, ils ajouterent, que les règles de la justice auroient été mieux observées, si on n'avoit admis à ces combats que les étrangers; parce qu'il étoit fort

Gen. 15. 18.

Jof. 15. 4.

AN. M.

3404. A-

VANT. J.

C. 600.

Herod. lib.

2. cap. 160.

Ibid.

fort difficile que les Juges, en adjugeant la victoire & le prix, ne fissent pancher la balance du côté de leurs concitoyens.

AN. M.
3410. A-
VANT J.
C. 594.
Jerem. 44.
30.
Herod. lib.
2. c. 161.
Diod. l. 1.
p. 62.

APRÈS. Il est appelé dans l'Écriture Pharaon Ephrée, ou Ophra. Il succéda à son pere Psammis, & regna 25 ans. Pendant les premières années de son regne, il fut aussi heureux qu'aucun de ses prédécesseurs. Il porta ses armes contre l'Île de Chypre. Il attaqua par terre & par mer la ville de Sidon, la prit, & se rendit maître de toute la Phénicie & de toute la Palestine.

De si prompts succès lui enflèrent extrêmement le cœur. Hérodote rapporte de lui, qu'il étoit devenu si orgueilleux, & tellement infatué de sa grandeur, qu'il se vantoit qu'il n'étoit pas au pouvoir des Dieux même de le détrôner, tant il s'imaginait avoir établi solidement sa puissance. C'est par rapport à de tels sentimens, qu'Ezéchiél lui met à la bouche ces paroles pleines d'une vanité folle & impie : *La rivière est à moi, c'est moi qui l'ai faite. Le vrai Dieu lui fit bien sentir dans la suite qu'il avoit un maître, & qu'il n'étoit qu'un homme; & il fit prédire par ses Prophetes, longtems auparavant, tous les maux dont il avoit résolu de punir son orgueil.*

Ezech.
29. 3.

Ezech. 17.
15.

Peu de tems après qu'Ophra fut monté sur le trône, Sédécias Roi de Juda lui envoya des Ambassadeurs, fit alliance avec lui; & l'année d'après, rompant le serment de fidélité qu'il avoit fait au Roi de Babylone, il se revolta ouvertement contre lui.

Quel-

Quelques défenses que Dieu eût faites à son peuple d'avoir recours aux Egyptiens, & de mettre en eux sa confiance, & quelque malheureux succès qu'eussent eu les différentes tentatives que les Israélites avoient faites de ce côté-là, l'Égypte leur paroissoit toujours une ressource assurée dans leurs dangers, & ils ne pouvoient s'empêcher d'y recourir. C'est ce qui étoit déjà arrivé sous le saint Roi Ezéchias. Ilâie leur disoit de la part de Dieu: „ Malheur à ceux qui vont en E-^{Is. ch. 31.}
 „ gypte chercher du secours, qui met-^{v. 1. & 3.}
 „ tent leur confiance dans sa cavalerie
 „ & dans ses chariots, & qui ne s'ap-
 „ puient point sur le Saint d'Israël, &
 „ ne cherchent point l'assistance du Sei-
 „ gneur. . . L'Égypte est un homme, &
 „ non pas un Dieu: ses chevaux ne sont
 „ que chair, & non pas esprit. Le Sei-
 „ gneur étendra sa main, & celui qui
 „ donnoit secours sera renversé par ter-
 „ re; celui qui esperoit d'être secouru
 „ tombera avec lui, & une même ruine
 „ les envelopera tous. “ Ils n'écouterent
 ni le Prophete, ni le Roi; & ne recon-
 nurent la vérité des paroles de Dieu, que
 par une funeste expérience.

Il en fut de même en cette occasion. Sédécias, malgré les remontrances de Jérémie, voulut faire alliance avec l'Égyptien. Celui-ci, fier de l'heureux succès de ses armes, & ne croyant pas que rien pût résister à sa puissance, se déclara le protecteur d'Israël, & lui promit de le délivrer des mains de Nabucodonosor.
 Dieu,

Ezech. 24.
1-12.

Dieu, irrité qu'un mortel eût osé prendre sa place, s'en expliqua ainsi à un autre Prophete: „ Fils de l'homme, tourne le visage contre Pharaon Roi d'Egypte, & prophetisez tout ce qui lui doit arriver à lui, & à l'Egypte. Parlez-lui, & dites-lui: Voici ce que dit le Seigneur notre Dieu: Je viens à vous, Pharaon Roi d'Egypte, grand Dragon, qui vous couchez au milieu de vos fleuves: & qui dites: Le fleuve est à moi, & c'est moi-même qui me suis créé. Je mettrai un frein à vos mâchoires, &c.” Après l'avoir comparé à un roseau qui se brise sous celui qui s'y appuie, & qui lui perce la main, Dieu ajoute: „ Je vais faire tomber la guerre sur vous, & je tuerai parmi vous les hommes avec les bêtes. Le pais d'Egypte sera réduit en un desert & en une solitude; & ils sauront que c'est moi qui suis le Seigneur, parce que vous avez dit: Le fleuve est à moi, & c'est moi qui l'ai fait.” Le même Prophete continue, dans plusieurs chapitres de suite, à prédire les maux dont l'Egypte alloit être accablée.

Ch. 29. 30.
31. 32.

Sédécias étoit bien éloigné d'ajouter foi à ces prédictions. Quand il apprit que l'Armée des Egyptiens approchoit, & qu'il vit Nabucodonosor lever le siege de Jérusalem, il se crut délivré, & triomphoit déjà. Sa joye fut courte. Les Egyptiens, voyant approcher les Chaldéens, n'osèrent en venir aux mains avec une Armée si nombreuse & si aguerrie. Ils reprirent
le

le chemin de leur pais, & abandonnerent Sédécias à tous les périls de la guerre où ils l'avoient eux-mêmes engagé. Nabu-Jerém. 37.
codonosor revint devant Jérusalem, y re-6. 7.
mit le siege, la prit, & la brula, comme Jérémie l'avoit prédit.

Plusieurs années après les châtimens dont Dieu avoit menacé Apriès Roi d'E-Herod. l. 2.
gypte, commencerent à tomber sur lui. Car c. 161. &c.
les Cyrenéens, Colonie des Grecs, qui s'é-Diod. l. 1.
toit établie en Afrique entre la Lybie & p. 62.
l'Egypte, ayant pris & partagé entre eux une grande partie du pais des Lybiens, forcerent ces peuples dépouillés à se jeter entre les bras de ce Prince, & à implorer sa protection. Aussi-tôt Apriès envoya une grande Armée dans la Lybie, pour faire la guerre aux Cyrenéens. Mais cette Armée ayant été défaite, & presque toute taillée en pieces, les Egyptiens s'imaginèrent qu'il ne l'avoit envoyée dans la Lybie que pour l'y faire périr, afin que, quand il en seroit défait, il pût regner plus despotiquement sur ses sujets, Dans cette pensée, ils crurent devoir secouer le joug d'un Prince qu'ils regardoient comme leur ennemi. Apriès ayant appris cette revolte, leur envoya Amasis un de ses Officiers, pour les appaiser, & pour les faire rentrer dans leur devoir. Mais lorsqu'Amasis eut commencé à leur parler, ils lui mirent sur la tête un casque pour marque de la Royauté, & le proclamerent Roi. Amasis, ayant accepté la couronne qu'ils lui offrirent, demeura avec eux, & les confirma dans leur revolte.

Après, à cette nouvelle, encore plus enflâmé de colere, envoya Patarbemis, un autre de ses Officiers & l'un des principaux Seigneurs de sa Cour, pour arrêter Amasis, & le lui amener. Mais Patarbemis ne s'étant pas trouvé en état d'enlever Amasis au milieu de cette Armée de revoltés dont il étoit entouré, fut traité à son retour par Apriès de la maniere la plus indigne & la plus cruelle. Car ce Prince, sans considerer que ce n'étoit que faute de pouvoir qu'il n'avoit pas exécuté sa commission, lui fit couper le nez & les oreilles. Un outrage si sanglant, fait à un homme de ce rang, irrita si fort les Egyptiens, que la plupart s'allerent joindre aux mécontents, & que la revolte devint générale. Ce soulèvement de ses sujets obligea Apriès de se sauver dans la Haute Egypte, où il se maintint pendant quelques années, tandis qu'Amasis occupa tout le reste de ses Etats.

Les troubles qui agitoient l'Egypte furent une occasion favorable à Nabucodonor pour l'attaquer; & ce fut Dieu lui-même qui lui en inspira le dessein. Ce Prince qui, sans le savoir, étoit l'instrument de la colere de Dieu contre les peuples qu'il vouloit châtier, venoit de prendre la ville de Tyr, où lui & son Armée avoient essuyé des fatigues incroyables. Pour les en recompenser, Dieu leur abandonna l'Egypte. Il est beau de l'entendre lui-même s'expliquer sur ce sujet: il y a peu d'endroits dans l'Ecriture plus remarquables que celui-ci, & qui fassent mieux.

mieux comprendre la souveraine autorité
 de Dieu sur tous les Princes & sur tous
 les Royaumes de la Terre. „ Fils de Ezech. 29.
 „ l'homme, (c'est ainsi qu'il parle au ^{20.}
 „ Prophete Ezéchiël) Nabucodonosor
 „ Roi de Babylone m'a rendu avec son
 „ Armée un grand service au siege de Tyr.
 „ Toutes les têtes de ses gens en ont per-
 „ du les cheveux, & toutes les épaules
 „ en sont écorchées : & néanmoins, ni
 „ lui ni son Armée * n'ont point reçu de
 „ récompense pour le service qu'ils m'ont
 „ rendu à la prise de Tyr. C'est pour-
 „ quoi (continue Dieu) je vais donner
 „ à Nabucodonosor Roi de Babylone le
 „ païs d'Egypte. Il en prendra tout le
 „ peuple, il en fera son butin, & il en
 „ partagera les dépouilles. Son Armée
 „ recevra ainsi sa récompense, & il sera
 „ payé du service qu'il m'a rendu dans le
 „ siege de cette ville. Je lui ai abandon-
 „ né l'Egypte, parce qu'il a travaillé pour
 „ moi, dit le Seigneur notre Dieu... Il
 „ enlevera tout, (dit-il par un autre Pro-
 „ phete) avec la même facilité qu'un
 „ berger se couvre de son manteau. Il
 „ se chargera ainsi de tout le butin : il
 „ mettra ainsi sur ses épaules, & sur cel-
 „ les

* Pour bien entendre ce qui est dit ici, il faut savoir
 que Nabucodonosor essuya des fatigues incroyables dans le
 siege de Tyr, & que, lorsque les Tyriens se virent pres-
 sés, les plus nobles de la ville monterent sur des vais-
 seaux avec tout ce qu'ils avoient de plus précieux, & se
 retirèrent en d'autres Iles. Ainsi Nabucodonosor ayant
 pris la ville, n'y trouva rien qui fût digne de recom-
 penser les grands travaux qu'il avoit soufferts dans ce
 siege. S. Hieron.

„ les de fes foldats , toute la dépouille
Jerem. 43. „ de l'Egypte. ” *Amicietur terra Aegypti,*
 12. *sicut amicietur pastor pallio suo ; & egredietur inde in pace.* Nobles expressions , qui montrent avec quelle facilité toute la puissance & toutes les richesses d'un Etat sont enlevées , quand Dieu le veut , & passent comme un manteau à un nouveau maître , qui n'a qu'à le prendre & à s'en couvrir !

Le Roi de Babylone , profitant donc des divisions intestines où la revolte d'Amasis avoit jetté ce Royaume , marcha de ce côté-là , à la tête de son Armée. Il subjuga l'Egypte , depuis Migdol ou Magdole , qui est à l'entrée du Royaume , jusques à Syene , qui est à l'autre extrémité vers les frontieres d'Ethiopie. Il y fit partout d'horribles ravages , tua un grand nombre d'habitans , & réduisit le païs dans une si grande désolation , qu'il ne put se rétablir de quarante ans. Nabucodonosor ayant chargé son Armée de dépouilles , & soumis tout le Royaume , en vint à un accommodement avec Amasis ; & l'ayant confirmé dans la possession du Royaume comme son Viceroi , il reprit le chemin de Babylone.

Herod. lib. 2. cap. 163. Alors Apriès , sortant du lieu de sa retraite , s'avança vers les côtes de la mer ,
 Et 169. apparemment du côté de la Libye ; & y
Diod. lib. 1. ayant pris à sa solde une Armée de Carriens , d'Ioniens , & d'autres étrangers ,
 pag. 62. il marcha contre Amasis , & lui livra bataille près de la ville de Memphis. Mais ayant été battu & fait prisonnier , il fut mené

mené à la ville de Saïs, & y fut étranglé dans son propre Palais.

Dieu avoit annoncé par ses Prophetes, dans un détail étonnant, toutes les circonstances de ce grand événement. C'étoit lui qui avoit brisé la puissance d'Apriès d'abord si formidable, & qui avoit mis l'épée à la main de Nabucodonosor pour aller punir & humilier cet orgueilleux. „ Je viens à Pharaon Roi d'Égypte Ezech. 30.
 „ te, dit-il, & j'acheverai de briser ton 22-25.
 „ bras qui a été fort, mais qui est rom-
 „ pu, & je lui ferai tomber l'épée de la
 „ main... Je fortifierai en ce même tems
 „ le bras du Roi de Babylone, & je met-
 „ trai mon épée entre ses mains... Et
 „ ils sauront que c'est moi qui suis le
 „ Seigneur. “

Il fait le dénombrement de toutes les ib. v. 14.
 villes qui doivent être la proie du vain-17.
 queur : Taphnis, Péluse, No, appelée
 dans la Vulgate Alexandrie, Memphis,
 Héliopolis, Bubaste, &c.

Il marque en particulier la fin malheu-Jerem. 44.
 reuse du Roi, qui doit être livré à ses en-30.
 nemis. „ Je vais livrer, dit-il, Pharaon
 „ Ephrée Roi d'Égypte entre les mains
 „ de ses ennemis, entre les mains de ceux
 „ qui cherchent à lui ôter la vie. “

Enfin il déclare, que pendant quaran-
 te ans les Egyptiens seront accablés de
 toutes sortes de maux, & réduits à un é-
 tat si déplorable, qu'ils n'auront plus à
 l'avenir aucun Prince de leur nation : *Et Ezech. 30.*
dux de terra Ægypti non erit amplius. 13.
 L'événement a justifié cette prédiction.

Peu

Peu de tems après l'expiration de ces quarante années, ils devinrent une Province des Perses : & depuis ce tems-là, ils ont toujours été gouvernés par des étrangers. Car, après l'extinction du Royaume des Perses, ils ont été successivement assujettis aux Macédoniens, aux Romains, aux Sarafins, aux Mammelucs, & enfin aux Turcs, qui en sont aujourd'hui les maîtres.

*Jerem. ch.
43. & 44.*

Dieu ne fut pas moins fidele à accomplir ses prédictions à l'égard de ceux de son peuple, qui, après la prise de Jérusalem, s'étoient retirés en Egypte contre sa défense, & qui y avoient entraîné Jérémie malgré lui. Dès qu'ils y furent entrés, & qu'ils furent arrivés à Taphnis, (c'est la même que Tanis) le Prophete, après avoir caché en leur présence, par l'ordre de Dieu, des pierres dans une grotte qui étoit près du palais du Roi, leur déclara que Nabucodonosor entreroit bientôt en Egypte, & que Dieu établiroit son trône dans cet endroit-là même: que ce Prince ravageroit tout le païs, & porteroit par-tout le fer & le feu: qu'eux-mêmes tomberoient entre les mains de ces cruels ennemis, qui en massacreroient une partie, & traineroient le reste captifs à Babylone: qu'un très petit nombre seulement échaperoit à la désolation commune, & seroit enfin rétabli dans sa patrie. Toutes ces prédictions eurent leur accomplissement dans les tems marqués.

A M A-

AMASIS. Après la mort d'Apriès, AN. M. 3434. AV. J. CH. 579. In Tim.
 Amasis devint possesseur paisible de toute l'Egypte, dont il occupa le trône pendant quarante ans. Il étoit, selon Platon, de la ville de Saïs.

Comme il étoit de basse naissance, les peuples, dans le commencement de son regne, en faisoient peu de cas, & n'avoient que du mépris pour lui. Il n'y fut pas insensible; mais il crut devoir ménager les esprits avec adresse, & les rappeler à leur devoir par la douceur & par la raison. Il avoit une cuvette d'or, où lui, & tous ceux qui mangeoient à sa table, se lavoient les pieds. Il la fit fondre, & en fit faire une statue, qu'il exposa à la vénération publique. Les peuples accoururent en foule, & rendirent à la nouvelle statue toutes sortes d'hommages. Le Roi les ayant assemblés, leur exposa à quel vil usage cette statue avoit d'abord servi; ce qui ne les empêchoit pas de se prosterner devant elle par un culte religieux. L'application de cette parabole étoit aisée à faire. Elle eut tout le succès qu'il en pouvoit attendre; & les peuples, depuis ce jour, eurent pour lui tout le respect qui est dû à la Majesté Royale.

Il donnoit régulièrement tout le matin aux affaires, pour recevoir les Placets, donner ses Audiences, prononcer des Jugemens, & tenir ses Conseils: le reste du tems étoit accordé au plaisir. Et comme dans les repas & dans les conversations il étoit d'une humeur extrêmement

enjouée, & qu'il pouffoit, ce femble, la gayeté au-delà des justes bornes; les Courtisans ayant pris la liberté de le lui représenter, il leur répondit, que l'esprit ne pouvoit pas être toujours sérieux & appliqué aux affaires, non plus qu'un arc demeurer toujours tendu.

Ce fut lui qui obligea les particuliers dans chaque ville d'inscrire leurs noms chez le Magistrat, & de marquer de quelle profession ou de quel métier ils vivoient. Solon inséra cette Loi dans les siennes.

Il bâtit plusieurs Temples magnifiques, principalement à Saïs, qui étoit le lieu de sa naissance. Hérodote y admiroit surtout une Chapelle faite d'une seule pierre, qui avoit au-dehors vingt & une coupées de longueur, sur quatorze de largeur, & huit de hauteur: & un peu moins en-dedans. On l'avoit apportée d'Éléphantine, & deux-mille hommes avoient été occupés pendant trois ans à la voiturer sur le Nil.

Amasis considéroit fort les Grecs. Il leur accorda de grands privilèges, & permit à ceux qui voudroient s'établir en Égypte, d'habiter dans la ville de Naucratis, très renommée pour son port. Lorsqu'il s'agit de rebâtir le fameux Temple de Delphes qui avoit été brulé, réparation qui devoit monter à trois-cens talens, c'est-à-dire à trois-cens-mille écus; il fournit à ceux de Delphes une somme fort considérable pour les aider à payer leur quote-part, qui étoit le quart de toute la dépense.

Il fit alliance avec les Cyrenéens, & prit chez eux une femme.

Il est le seul des Rois Egyptiens qui ait conquis l'île de Chypre, & qui l'ait rendu tributaire.

Ce fut sous son regne, que Pythagore vint en Egypte: il lui étoit recommandé par le célèbre Polycrate Tyran de Samos, dont il sera parlé ailleurs, & qui étoit lié d'amitié avec Amasis. Dans le séjour que ce Philosophe fit en Egypte, il fut initié dans tous les mystères du pais, & apprit des Prêtres tout ce qu'il y avoit de plus secret & de plus important dans leur Religion. C'est là qu'il puisa sa doctrine de la Métempsychose.

Dans l'expédition où Cyrus s'étoit rendu maître d'une grande partie de la Terre, l'Egypte sans doute avoit subi le joug comme toutes les autres provinces, & Xénophon le dit formellement au commencement de la Cyropédie. Apparemment qu'après que les quarante années de désolation prédites par le Prophete furent expirées, l'Egypte commençant un peu à se rétablir, Amasis secoua le joug, & se remit en liberté.

Aussi voyons-nous qu'un des premiers soins de Cambyse fils de Cyrus, dès qu'il fut monté sur le trône, fut de porter la guerre contre les Egyptiens. Si nous en croyons Hérodote, ce fut parce qu'Amasis, en la place de l'une de ses filles que Cambyse lui avoit demandée en mariage, lui avoit envoyé la fille d'Apriès. Mais cela ne peut être vrai; parce qu'A-

*Polian
stratag.
lib. 13.
Et Ægypt.
iii apud
Herod. lib.
5. cap. 1.
Athen.*

priès étant mort plus de 40 ans auparavant, aucune de ses filles ne pouvoit alors être assez jeune pour devenir la femme de Cambyse. Il y a plus de vraisemblance dans ce que d'autres disent, que ce fut à Cyrus, & non à Cambyse, que cette fille d'Apriès fut envoyée. Son nom étoit Nitetis. Elle cacha pendant quelque tems sa naissance, & se contenta de passer pour la fille d'Amasis. Mais ayant eu plusieurs enfans de Cyrus, & s'étant entièrement rendu maitresse de son cœur, elle lui découvrit ce mystere, & ne négligea rien pour le porter à punir Amasis de l'injustice qu'il avoit faite à son pere. Cyrus avoit résolu de la satisfaire, dès le moment que ses autres affaires le lui auroient permis. Mais la mort l'ayant surpris avant qu'il eût pu exécuter ce dessein, Cambyse, qui étoit fils de Nitetis, se chargea du soin de sa vengeance; & ce fut la principale raison qui le détermina à faire la guerre aux Egyptiens. Quand il arriva en Egypte, Amasis venoit de mourir, & avoit eu pour successeur son fils Psammenit.

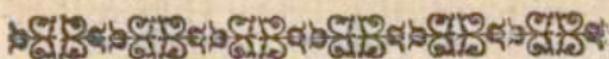
*AN. M.
3479. AV.
VANT J.
C. 525.*

PSAMMENIT. Cambyse, après le gain d'une bataille, poursuivit les vaincus jusques dans Memphis, assiegea la place, & la prit en fort peu de tems. Il traita le Roi avec douceur, lui laissa la vie, & lui assigna un entretien honorable. Mais ayant appris qu'il prenoit des mesures secretes pour remonter sur le trône, il le fit mourir. Le regne de Psammenit ne fut que de six mois. Alors toute l'Egypte

gypte se soumit au vainqueur. Je rapporterai plus en détail cette Histoire, lorsque j'exposerai celle de Cambyse.

Ici finit la suite des Rois d'Egypte. L'Histoire de ce païs, comme je l'ai déjà remarqué, sera confondue avec celle des Perses & des Grecs jusqu'à la mort d'Alexandre. Alors s'élevra une nouvelle Monarchie d'Egypte, fondée par Ptolemée fils de Lagus, qui sera continuée jusqu'à Cléopâtre ; & ce dernier espace sera environ de trois-cens ans. Je traiterai chacune de ces matieres dans son tems.





LIVRE SECOND.

HISTOIRE

DES

CARTHAGINOIS.

JE DIVISERAI en deux parties ce que j'ai à dire sur les Carthaginois. Dans la première, je donnerai une idée générale des mœurs de ce peuple, de son caractère, de son Gouvernement, de sa Religion, de sa puissance, & de ses richesses. Dans la seconde, après avoir indiqué en peu de mots la manière dont Carthage s'établit & s'accrut, je rapporterai les guerres qui l'ont rendu si célèbre.



P R E-



P R E M I E R E P A R T I E.
 C A R A C T E R E , M O E U R S ,
 R E L I G I O N , G O U V E R N E M E N T
 D E S
 C A R T H A G I N O I S .

§. I. C A R T H A G E ,

*formée sur le modele de Tyr , dont elle étoit
 une Colonie.*

LES CARTHAGINOIS ont reçu des Tyriens, non seulement leur origine, mais leurs mœurs, leur langage, leurs usages, leurs loix, leur Religion, leur goût & leur industrie pour le commerce, comme toute la suite le fera connoître. Ils parloient le même langage que les Tyriens, & ceux-ci le même que les Cananéens & les Israélites, c'est-à-dire la Langue Hébraïque, ou du moins une Langue qui en étoit entièrement dérivée. Leurs noms avoient pour l'ordinaire une signification particulière. Han-non signifie *gracieux, bienfaisant*: Didon, *aimable ou bien-aimée*: Sophonisbe, *elle gardera bien le secret de son mari*. Ils se plaisoient aussi, par esprit de Religion, à

*Eochart.
 Part. 2. l.
 2. c. 16.*

faire entrer le nom de Dieu dans les noms qu'ils portoient, selon le génie des Hébreux. Annibal, qui répond à Ananias, signifie *Baal* (ou le Seigneur) *m'a fait grâce*: Asdrubal, qui répond à Azarias, signifie *le Seigneur sera notre secours*. Il en est ainsi des autres noms: Adherbal, Maharbal, Mastanabal, &c. Le mot *Pœni*, d'où vient *Punique*, est le même que *Phœni* ou *Phéniciens*; parce qu'ils tiroient leur origine de la Phénicie. On a dans le *Pœnulus* de Plaute une Scene en Langue Punique, qui a fort exercé les Savans.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable ici, c'est l'union étroite qui a toujours subsisté entre les Phéniciens & les Carthaginois. Lorsque Cambyse voulut porter la guerre contre ces derniers, les Phéniciens, qui faisoient la principale force de son Armée navale, lui déclarèrent nettement, qu'ils ne pouvoient pas le servir contre leurs compatriotes: & ce Prince fut obligé de renoncer à son dessein. Les Carthaginois de leur côté n'oublièrent jamais d'où ils étoient sortis, & à qui ils devoient leur origine. Ils envoyoit régulièrement à Tyr tous les ans un vaisseau chargé de présens, qui étoient comme un cens & une redevance qu'ils payoient à leur ancienne patrie; & ils faisoient offrir un sacrifice annuel aux Dieux tutélaires du païs, qu'ils regardoient aussi comme leurs protecteurs. Ils ne manquoient jamais à y envoyer les prémices de leurs revenus, aussi bien que la dixme des dépouilles & du butin qu'ils faisoient

sur

*Herod. l. 3.
c. 17. & 19.*

*Polyb. pag.
544.
2. Curt. l.
4. cap. 2.
& 3.*

sur les ennemis, pour les offrir à Hercule, une des principales Divinités de Tyr & de Carthage. Lorsque Tyr fut assiégée par Alexandre, les Tyriens, pour mettre en sûreté ce qu'ils avoient de plus cher, envoyèrent à Carthage leurs femmes & leurs enfans, qui y furent reçus & entretenus, quoique dans le tems d'une guerre fort pressante, avec une bonté & une générosité telles qu'on auroit pu les attendre des peres & des meres les plus tendres & les plus opulens. Ces marques constantes d'une vive & sincere reconnoissance font plus d'honneur à une nation, que les plus grandes conquêtes & les plus glorieuses victoires.

§. II. RELIGION DES CARTHAGINOIS.

IL PAROIT par plusieurs traits de l'Histoire de Carthage, que ses Généraux regardoient comme un devoir essentiel, de commencer & de finir leurs entreprises par le culte des Dieux. Amilcar, pere du grand Annibal, avant que d'entrer en Espagne pour y faire la guerre, eut soin d'offrir des sacrifices aux Dieux. Son fils marchant sur ses traces, avant que de partir de l'Espagne, & de marcher contre les Romains, se transporte jusqu'à Cadix, pour s'acquitter des vœux qu'il avoit faits à Hercule; & il lui en fait de nouveaux, si ce Dieu favorise son entreprise. Après la bataille de Cannes, lorsqu'il fit savoir cette heureuse nouvelle à

Liv. 1. 27.

n. 1.

ib. 8. 21.

Lib. 23. 11.

11.

Carthage, il recommanda sur-tout qu'on eût soin de rendre aux Dieux immortels de solennelles actions de graces pour toutes les victoires qu'il avoit remportées : *Pro his tantis totque victoriis verum esse grates diis immortalibus agi haberique.*

Ce n'étoient pas seulement les particuliers, qui se piquoient ainsi de faire paroître en toute occasion un soin religieux d'honorer la Divinité : on voit que c'étoit le génie & le goût de la nation entiere.

Lib. 7. pag.
102.

Polybe nous a conservé un Traité de paix entre Philippe Roi de Macedoine & les Carthaginois, où l'on voit d'une maniere bien sensible le respect de ceux-ci pour la Divinité, & leur intime persuasion que les Dieux assistoient & présidoient aux actions humaines, & sur-tout aux Traités solennels, qui se faisoient en leur nom, sous leurs yeux, & en leur présence. Il y est fait mention de cinq ou six ordres differens de Divinités ; & ce dénombrement paroît bien extraordinaire dans un Acte public, comme est un Traité de paix entre deux Empires. J'en rapporterai les termes mêmes, qui peuvent servir à nous donner quelque idée de la Théologie des Carthaginois. *Ce Traité a été conclu en présence de Jupiter, de Junon, & d'Apollon : en présence du Démon ou du Génie des Carthaginois, (Δαίμονος) d'Hercule, & d'Iolaïs : en présence de Mars, de Triton, de Neptune : en présence des Dieux qui accompagnent l'Armée des Carthaginois, & du Soleil, de la Lune, & de la Terre :*

en présence des Rivières, des Prairies, & des Eaux: en présence de tous les Dieux qui possèdent Carthage. Que dirions-nous maintenant d'un pareil Acte, où l'on feroit intervenir les Anges & les Saints, protecteurs d'un Royaume?

Il y avoit chez les Carthaginois deux Divinités qui y étoient particulièrement adorées, & dont il est à propos de dire ici un mot.

La première étoit la Déesse Céleste, appelée aussi Uranie, qui est la Lune, dont on imploroit le secours dans les grandes calamités, sur-tout dans les sécheresses pour obtenir de la pluie: *Ista ipsa Virgo Cælestis*, dit Tertullien, *pluviarum pollicitatrix*. C'est en parlant de cette Déesse & d'Esculape, que Tertullien fait aux Payens de son tems un défi bien hardi, mais bien glorieux au Christianisme, en déclarant que le premier-venu des Chrétiens obligera ces faux Dieux d'avouer hautement qu'ils ne sont que des Démons; & consentant qu'on fasse mourir sur le champ ce Chrétien, s'il ne vient à bout de tirer cet aveu de la bouche même de leurs Dieux: *Nisi se Dæmones confessi fuerint Christiano mentiri non audentes, ibidem illius Christiani procacissimi sanguinem fundite*. S. Augustin parle souvent aussi de cette Divinité. „ Céleste, dit-il, „ autrefois regnoit souverainement à Carthage. Qu'est devenu son regne, depuis Jésus-Christ? *Regnum Cælestis quale erat Carthagini! Ubi nunc est regnum Cælestis?* C'est sans doute la même Divinité,

Tertul.
Apolog.
cap. 232

S. August.
in 1^o sal. 98.

Jerem. c. 7.
v. 18. & c.
44. v. 17.
25.

nité, que Jérémie appelle *la Reine du Ciel*, à laquelle les femmes Juives avoient grande dévotion, lui adressant des vœux, lui faisant des libations, lui offrant des sacrifices, & lui préparant de leurs propres mains des gâteaux : *ut faciant placentas regina cæli* ; & dont elles se vantoient d'avoir reçu toutes sortes de biens pendant qu'elles étoient exactes à lui rendre ce culte; au-lieu que depuis qu'il avoit cessé, elles s'étoient vû accablées de toutes sortes de malheurs.

La seconde Divinité honorée particulièrement chez les Carthaginois, & à qui l'on offroit des victimes humaines, c'est *Saturne*, connu sous le nom de *Moloch* dans l'Écriture : & ce culte avoit passé de Tyr à Carthage. Philon cite un passage de Sanchoniat, où l'on voit que c'étoit une coutume à Tyr, que dans les grandes calamités, les Rois immolassent leurs fils pour appaiser la colere des Dieux; & que l'un d'eux, qui l'avoit fait, fut depuis honoré comme un Dieu, sous le nom de la constellation appelée Saturne : ce qui a sans doute donné occasion à la fable, qui dit que Saturne avoit dévoré ses enfans. Les particuliers, quand ils vouloient détourner quelque grand malheur, en usoient de même, & n'étoient pas moins superstitieux que leurs Princes; en sorte que ceux qui n'avoient point d'enfans, en achetoient des pauvres, pour n'être pas privés du mérite d'un tel sacrifice. Cette coutume se conserva longtems chez les Phéniciens & les Cananéens, de
qui

qui les Israélites l'emprunterent, quoique Dieu le leur eût défendu bien expressement. On bruloit d'abord inhumainement ces enfans, soit en les jettant au milieu d'un brasier ardent, tel qu'étoient ceux de la vallée d'Ennon, dont il est si souvent parlé dans l'Écriture; soit en les enfermant dans une statue de Saturne, qui étoit toute enflâmée. Pour étouffer les cris que pouvoient ces malheureuses victimes, on faisoit retentir pendant cette barbare cérémonie le bruit des tambours & des trompettes. Les meres se faisoient un honneur & un point de Religion d'assister à ce cruel spectacle, l'œil sec, & sans pousser aucun gémissement: & s'il leur échappoit quelque larme ou quelque soupir, le sacrifice en étoit moins agréable à la Divinité, & elles en perdoient le fruit. Elles portoient la fermeté d'ame, ou plutôt la dureté & l'inhumanité, jusqu'à caresser elles-mêmes & baiser leurs enfans pour appaiser leurs cris, de peur qu'une victime offerte de mauvaise grace & au milieu des pleurs ne déplût à Saturne: *Blanditiis & osculis comprimebant vagitum, ne flebilis hostia immolaretur.* Tertull. in Apolog. Dans la suite, on se contenta de faire passer les enfans à travers le feu, comme cela paroît par plusieurs endroits de l'Écriture; & très souvent ils y périssent. Minus. Fel.

Les Carthaginois retinrent jusqu'à la ruine de leur ville cette coutume barbare, d'offrir à leurs Dieux des victimes humaines; action qui méritoit bien plus le nom de sacrilege, que de sacrifice: *Sacrilegium* 2. Curt. L. 4. c. 3.

legium veriùs quàm sacrum. Ils la suspendirent seulement pendant quelques années, pour ne pas s'attirer la colere & les armes de Darius I. Roi de Perse, qui leur fit défendre d'immoler des victimes humaines, & de manger de la chair de chiens. Mais ils revinrent bientôt à leur génie, puisque du tems de Xerxés, qui succeda à Darius, Gélon Tyran de Syracuse ayant remporté en Sicile une victoire confiderable sur les Carthaginois, parmi les conditions de paix qu'il leur prescrivit, y inféra celle-ci, qu'ils n'immoleroient plus de victimes humaines à Saturne. Et sans doute que ce qui l'obligea à prendre cette précaution, fut ce qui avoit été mis en pratique dans cette occasion-là même par les Carthaginois. Car pendant tout le combat, qui dura depuis le matin jusqu'au soir, Amilcar fils d'Hannon leur Général ne cessa point de sacrifier aux Dieux des hommes tout vivans, & en grand nombre, en les faisant jeter dans un bucher ardent: * & voyant que ses troupes étoient mises en fuite & en déroute, il s'y précipita lui-même, pour ne point survivre à sa honte, & comme le dit S. Ambroise en rapportant cette action, pour éteindre par son propre sang ce feu sacrilege, qu'il voyoit ne lui avoir servi de rien.

† Dans

* In ipsos, quos adolebat, se præcipitavit ignes, ut eos vel cruore suo extingueret, quos sibi nihil profuisse cognoverat. S. Ambros.

Plut. de se-
ra vindica-
tione deor.
pag. 552.

Herod. lib.
7^e cap. 167.

† Dans des tems de peste , ils sacrifioient à leurs Dieux un grand nombre d'enfans , sans pitié pour un âge qui excite la compassion des ennemis les plus cruels ; cherchant un remede à leurs maux dans le crime , & usant de barbarie pour attendrir les Dieux.

Diodore rapporte un exemple de cette cruauté , qui fait frémir. Dans le tems qu'Agathocle étoit près de mettre le siege devant Carthage , les habitans de cette ville , se voyant réduits à la dernière extrémité , imputerent leur malheur à la juste colere de Saturne contre eux , parce qu'au-lieu des enfans de la première qualité qu'on avoit coutume de lui sacrifier , on avoit mis frauduleusement à leur place des enfans d'esclaves & d'étrangers. Pour reparer cette faute , ils immolerent à Saturne deux-cens enfans des meilleures maisons de Carthage ; & outre cela , plus de trois-cens citoyens , qui se sentoient coupables de ce prétendu crime , s'offrirent volontairement en sacrifice. Diodore ajoute , qu'il y avoit une statue d'airain de Saturne , dont les mains étoient panchées vers la terre de telle sorte , que l'enfant qu'on posoit sur ces mains , tomboit.

† Cum peste laborarent , cruenta sacrorum religione & scelere pro remedio usi sunt. Quippe homines ut victimas immolabant , & impuberes (quæ ætas etiam hostium misericordiam provocat) aris admovabant , pacem deorum sanguine eorum exposcentes , pro quorum vita dii maximè rogari solent. *Justin.* l. 18. c. 6.

boit aussi-tôt dans une ouverture & une fournaise pleine de feu.

Plut. de superstit. p. 169. 171. Est-ce là, dit Plutarque, adorer les Dieux? Est-ce avoir d'eux une idée qui leur fasse beaucoup d'honneur, que de les supposer avides de carnage, altérés du sang humain, & capables d'exiger & d'agréer de telles victimes? La Religion, dit cet Auteur sensé, est environnée de deux écueils, également dangereux à l'homme, également injurieux à la Divinité: savoir, de l'impiété, & de la superstition. L'une, par affectation d'esprit-fort, ne croit rien: l'autre, par une aveugle foiblesse, croit tout. L'impiété, pour secouer un joug & une crainte qui la gêne, nie qu'il y ait des Dieux: la superstition, pour calmer aussi ses frayeurs, se forge des Dieux selon son caprice, non seulement amis, mais protecteurs & modeles du crime. Ne valoit-il pas mieux, dit-il encore, que Carthage dès le commencement prit pour Législateurs un Critias, un Diagoras, Athées reconnus & se donnant pour tels, que d'adopter une si étrange & si perverse Religion? Les Typhons, les Géans, ennemis déclarés des Dieux, s'ils avoient triomphé du Ciel, auroient-ils pu établir sur la Terre des sacrifices plus abominables?

De superst. p. 131.

Voilà ce que pensoit un Payen du Culte Carthaginois, tel que nous l'avons rapporté. En effet, on ne croiroit pas le genre-humain susceptible d'un tel excès de fureur & de phrénésie. Les hommes ne portent point communément dans leur pro-

propre fonds un renversement si universel de tout ce que la nature a de plus sacré. Immoler, égorger soi-même ses propres enfans, & les jeter de sang-froid dans un brasier ardent! Des sentimens si dénaturés, si barbares, adoptés cependant par des nations entières, & des nations très policées; par les Phéniciens, les Carthaginois, les Gaulois, les Scythes, les Grecs même & les Romains, & consacrés par une pratique constante de plusieurs siècles, ne peuvent avoir été inspirés que par celui qui a été homicide dès le commencement, & qui ne prend plaisir qu'à la dégradation, à la misère, & à la perte de l'homme.

§. III. FORME DU GOUVERNEMENT DE CARTHAGE.

LE GOUVERNEMENT de Carthage étoit fondé sur des principes d'une profonde sagesse; & ce n'est point sans raison qu'Aristote met cette Republique au nombre de celles qui étoient les plus estimées dans l'Antiquité, & qui pouvoient servir de modeles aux autres. Il appuye d'abord ce sentiment sur une reflexion qui fait beaucoup d'honneur à Carthage, en marquant, que jusques à son tems, c'est-à-dire depuis plus de cinq-cens ans, il n'y avoit eu ni aucune sédition considerable qui en eût troublé le repos, ni aucun Tyran qui en eût opprimé la liberté. En effet, c'est un double inconvenient des Gouvernemens mixtes,

tel

Arist. liv. 2. de Rep. 6. 11.

tel qu'étoit celui de Carthage, où le pouvoir est partagé entre le Peuple & les Grands, de dégénérer ou en abus de la liberté, par les séditions du côté du peuple, comme cela étoit ordinaire à Athenes & dans toutes les Républiques Grecques; ou en oppression de la liberté publique du côté des Grands, par la Tyrannie, comme cela arriva à Athenes, à Syracuse, à Corinthe, à Thebes, à Rome même, du tems de Sylla & de César. C'est donc un grand éloge pour Carthage, d'avoir su, par la sagesse de ses loix, & par l'heureux concert des différentes parties qui composoient son Gouvernement, éviter pendant un si long espace d'années deux écueils si dangereux & si communs.

Il seroit à souhaiter que quelque Auteur ancien nous eût laissé une description exacte & suivie des coutumes & des loix de cette fameuse République. Faute de ce secours, on n'en peut avoir qu'une idée assez confuse & imparfaite, en ramassant différens traits qu'on trouve épars dans les Auteurs.

*Polyb. l. 6.
pag. 493.*

Le Gouvernement de Carthage réunissoit, comme celui de Sparte & de Rome, trois autorités différentes, qui se balançaient l'une l'autre, & se prêtoient un mutuel secours: celle des deux Magistrats suprêmes, appelés * *Suffetes*; celle du Sénat; & celle du Peuple. On y ajouta

* Ce nom est dérivé d'un mot qui, chez les Hébreux & les Phéniciens, signifie Juges: *Shophetim*.

ensuite le Tribunal des Cent, qui eurent beaucoup de crédit dans la Republique.

SUFFETES.

LE POUVOIR des Suffetes ne duroit qu'un an, * & ils étoient à Carthage ce que les Consuls étoient à Rome. Souvent même les Auteurs leur donnent les noms de Rois, de Dictateurs, de Consuls, parce qu'ils en remplissoient l'emploi. L'Histoire ne nous apprend point par qui ils étoient choisis. † Ils avoient droit & étoient chargés du soin d'assembler le Sénat: ils en étoient les Présidens & les Chefs: ils y proposoient les affaires, & recueilloient les suffrages. ‡ Ils présidoient aussi aux jugemens qui se rendoient sur les affaires importantes. Leur autorité n'étoit pas renfermée dans la ville, ni bornée aux affaires civiles: on leur confioit quelquefois le commandement des Armées. Il paroît qu'au sortir de la dignité de Suffetes, on les nommoit Préteurs, qui étoit une Charge considérable, puisqu'outre le droit de présidence dans certains jugemens, elle leur donnoit celui de proposer & de porter de nouvelles loix, & de faire rendre compte à ceux qui étoient chargés du recouvrement des de-

* Ut Romæ Consules, sic Carthagine quotannis annui bini Reges creabantur. *Corn. Nep. in Annib. c. 7.*

† Senatum itaque Suffetes, quod velut consulare imperium apud eos erat, vocaverunt. *Liv. l. 30. n. 7.*

‡ Cum Suffetes ad jus dicendum consediissent. *Liv. l. 34. n. 62.*

*Liv. l. 33.
n. 46. &
47.*

deniers publics; comme on le voit dans ce que Tite-Live nous raconte d'Annibal à ce sujet, & que je rapporterai dans la suite.

LE SENAT.

LE SENAT, coimposé de personnes que leur âge, leur expérience, leur naissance, leurs richesses, & sur-tout leur mérite rendoient respectables, formoit le Conseil de l'État, & étoit comme l'ame de toutes les délibérations publiques. On ne fait point précisément quel étoit le nombre des Sénateurs. Il devoit être fort grand, puisqu'on voit qu'on en tira cent pour former une Compagnie particulière, dont j'aurai bientôt lieu de parler. C'étoit dans le Sénat que se traitoient les grandes affaires, qu'on lisoit les lettres des Généraux, qu'on recevoit les plaintes des Provinces, qu'on donnoit audience aux Ambassadeurs, qu'on décidoit de la paix ou de la guerre, comme on le voit en plusieurs occasions.

*Arist. loc.
cit.*

Quand les sentimens étoient uniformes, & que tous les suffrages se réunissoient, alors le Sénat décidoit souverainement & en dernier ressort. Lorsqu'il y avoit partage, & qu'on ne convenoit point, les affaires étoient portées devant le Peuple, & dans ce cas, le pouvoir de décider lui étoit dévolu. Il est aisé de comprendre quelle sagesse il y avoit dans ce réglemeut, & combien il étoit propre à arrêter les cabales, à concilier les esprits,

à

à appuyer & à faire dominer les bons conseils; une Compagnie, comme celle-là, étant extrêmement jalouse de son autorité, & ne consentant pas aisément à la faire passer à une autre. On en voit un exemple mémorable, dans Polybe. Lorf-^{Polyb. l. 15} qu'après la perte de la bataille donnée en ^{pag. 706 &} Afrique, à la fin de la seconde Guerre ^{707.} Punique, on fit dans le Sénat la lecture des conditions de paix qu'offroit le vainqueur, Annibal, voyant qu'un des Sénateurs s'y opposoit, représenta vivement, que s'agissant du salut de la République, il étoit de la dernière importance de se réunir, & de ne point renvoyer une telle délibération à l'assemblée du Peuple: & il en vint à bout. Voilà sans doute ce qui dans le commencement de la République rendit le Sénat si puissant, & ce qui porta son autorité à un si haut point. Et le même Auteur remarque dans un au-^{Polyb. l. 6.} tre endroit, que tant que le Sénat fut le ^{pag. 494.} maître des affaires, l'État fut gouverné avec beaucoup de sagesse, & que toutes les entreprises eurent un grand succès.

LE PEUPLE.

IL PAROIT, par tout ce que nous avons dit jusqu'ici, que jusqu'au tems d'Aristote, qui fait une si belle peinture & un si magnifique éloge du Gouvernement de Carthage, le Peuple se reposoit volontiers sur le Sénat du soin des affaires publiques, & lui en laissoit la principale administration: & c'est par-là que la
Re-

Republique devint si puissante. Il n'en fut pas ainsi dans la suite. Le Peuple, devenu insolent par ses richesses & par ses conquêtes, & ne faisant pas reflexion qu'il en étoit redevable à la prudente conduite du Sénat, voulut se mêler aussi du gouvernement, & s'arrogea presque tout le pouvoir. Tout se conduisit alors par cabales & par factions; ce qui fut, selon Polybe, une des principales causes de la ruïne de l'Etat.

LE TRIBUNAL DES CENT.

C'ÉTOIT une Compagnie composée de cent quatre personnes; quoique souvent, pour abreger, il ne soit fait mention que de cent. Elle tenoit lieu à Carthage, selon Aristote, de ce qu'étoient les Ephores à Sparte; par où il paroît qu'elle fut établie pour balancer le pouvoir des Grands & du Sénat: mais avec cette différence, que les Ephores n'étoient qu'au nombre de cinq, & qu'ils ne demeuroient qu'un an en charge; au-lieu que ceux-ci étoient perpétuels, & passaient le nombre de cent. On croit que ces Centumvirs sont les mêmes que les cent Juges dont parle Justin, qui furent tirés du Sénat, & établis pour faire rendre compte aux Généraux de leur conduite. Le pouvoir exorbitant de ceux de la famille de Magon, qui occupant les premières places, & se trouvant à la tête des Armées, s'étoient rendu maîtres de toutes les affaires, donna lieu à cet établissement.

Lib. 19. c.
2.
AN. M.
3609. DE
CARTHAGE
487.

blissement. On voulut par-là mettre un frein à l'autorité des Généraux, laquelle, pendant qu'ils commandoient les troupes, étoit presque sans bornes & souveraine; & on la rendit soumise aux loix, par la nécessité qu'on leur imposa de rendre compte de leur administration à ces Juges au retour de leurs campagnes: *Ut hoc metu ita in bello imperia cogitarent, ut domi judicia legesque respicerent.* Parmi ces cent-quatre Juges, il y en avoit cinq qui avoient une juridiction particuliere, & superieure à celle des autres: on ne fait pas combien elle duroit de tems. Ce Conseil des Cinq étoit comme le Conseil des Dix dans le Sénat de Venise. Quand il y vaquoit quelque place, c'étoient eux seuls qui avoient le droit de la remplir. Ils avoient droit aussi de choisir ceux qui entroient dans le Conseil des Cent. Leur autorité étoit fort grande: & c'est pour cela qu'on avoit soin de ne mettre dans cette place que des hommes d'un rare mérite; & l'on ne crut point devoir attacher à leur emploi aucune retribution ni aucune recompense, le motif seul du bien public devant être assez fort dans l'esprit des gens de bien, pour les engager à remplir leurs devoirs avec zèle & fidélité. Polybe, en rapportant la prise de Carthagene par Scipion, distingue nettement deux Compagnies de Magistrats établies à Carthage. Il dit que parmi les prisonniers qu'on fit dans Carthagene, il se trouva deux Magistrats du Corps des Vieillards, *ix τῶν Γερωνίας*: (on appelloit ainsi

Lib. 10.
pag. 592.

Lib. 26. n.
51.

Lib. 30. n.
16.

ainsi la Compagnie des Cent) & quinze du Sénat, *ἐκ τῆς Συγκλήτου*. Tite-Live ne fait mention que de ces quinze derniers Sénateurs. Mais dans un autre endroit il nomme les Vieillards, & marque qu'ils composoient le Conseil le plus respectable de l'Etat, & qu'ils avoient une grande autorité dans le Sénat : *Carthaginenses. . . oratores ad pacem petendam mittunt triginta Seniorum principes. Id erat sanctius apud illos concilium, maximaque ad ipsum senatum regendum vis.*

Les établissemens les plus sages & les mieux concertés dégénèrent peu à peu, & font place enfin au desordre & à la licence qui percent & pénètrent par-tout. Ces Juges, qui devoient être la terreur du crime, & le soutien de la justice, abusant de leur pouvoir qui étoit presque sans bornes, devinrent autant de petits Tyrans ; comme nous le verrons dans l'Histoire du grand Annibal, qui pendant sa Préture, lorsqu'il fut retourné en Afrique, employa tout son crédit pour reformer un abus si criant, & de perpétuelle qu'étoit l'autorité de ces Juges, la rendit annuelle, environ deux-cens ans depuis que la Compagnie des Cent avoit été formée.

AN. M.
3802. DE
CARTHAGE
682.

DEFAUTS DU GOUVERNEMENT DE CARTHAGE.

ARISTOTE, entre quelques autres observations qu'il fait sur le Gouvernement de Carthage, y remarque deux
grands

grands défauts, fort contraires, selon lui, aux vûes d'un sage Législateur, & aux règles d'une bonne & saine politique.

Le premier de ces défauts consiste en ce qu'on mettoit sur la tête d'un même homme plusieurs Charges; ce qui étoit considéré à Carthage comme la preuve d'un mérite non commun. Aristote regarde cette coutume comme très préjudiciable au bien public. En effet, dit-il, lorsqu'un homme n'est chargé que d'un seul emploi, il est beaucoup plus en état de s'en bien acquitter, les affaires pour lors étant examinées avec plus de soin, & expédiées avec plus de promptitude. On ne voit pas, ajoute-t-il, que ni dans les troupes, ni dans la marine, on en use de la sorte: un même Officier ne commande pas deux Corps différens; un même Pilote ne conduit pas deux vaisseaux. D'ailleurs, le bien de l'Etat demande, que, pour exciter de l'émulation parmi les gens de mérite, les Charges & les faveurs soient partagées: au-lieu que, lorsqu'on les accumule sur un même sujet, souvent elles produisent en lui une sorte d'éblouissement par une distinction si marquée, & excitent toujours dans les autres la jalousie, les mécontentemens, les murmures.

Le second défaut qu'Aristote trouve dans le Gouvernement de Carthage, c'est que pour parvenir aux premiers postes, il falloit, avec du mérite & de la naissance, avoir encore un certain revenu; & qu'ainsi la pauvreté pouvoit en exclure les

plus gens de bien : ce qu'il regarde comme un grand mal dans un Etat. Car alors, dit-il, la vertu n'étant comptée pour rien, & l'argent pour tout, parce qu'il conduit à tout, l'admiration & la soif des richesses saisit toute une ville & la corrompt : outre que les Magistrats & les Juges, qui ne le deviennent qu'à grands frais, semblent être en droit de s'en dédommager ensuite par leurs propres mains.

On ne voit point, je crois, dans l'Antiquité aucune trace qui marque que les Dignités, soit de l'Etat, soit de la Judicature, y aient jamais été vénales ; & ce que dit ici Aristote des dépenses qui se faisoient à Carthage pour y parvenir, tombe sans doute sur les préens, par lesquels on achetoit les suffrages de ceux qui conféroient les Charges : ce qui, comme le remarque aussi Polybe, étoit fort ordinaire parmi les Carthaginois, * chez qui nul gain n'étoit honteux. Il n'est donc pas étonnant qu'Aristote condamne un usage, dont il est aisé de voir combien les suites peuvent être funestes.

Mais s'il prétendoit qu'on dût mettre également dans les premières dignités les riches & les pauvres, comme il semble l'insinuer, son sentiment seroit refuté par la pratique générale des Républiques les plus sages, qui, sans avilir ni deshonorer la pauvreté, ont cru devoir sur ce point donner la préférence aux richesses, parce

* παρὰ Καρχηδονίαις ἴσθι ἀργὸν ἢ ἀμικρότων πρὸς κέρδη. Polyb. l. 6. p. 497.

parce qu'on a lieu de présumer que ceux qui ont du bien, ont reçu une meilleure éducation, pensent plus noblement, sont moins exposés à se laisser corrompre & à faire des bassesses; & que la situation même de leurs affaires les rend plus affectionnés à l'Etat, plus disposés à y maintenir la paix & le bon ordre, plus intéressés à en écarter toute sédition & toute revolte.

Aristote, en finissant ses reflexions sur la Republique de Carthage, approuve fort la coutume qui y regnoit, d'envoyer de tems en tems des Colonies en differens endroits, & de procurer ainsi aux citoyens des établissemens honnêtes. Par là on avoit soin de pourvoir aux nécessités des pauvres, qui sont, aussi bien que les riches, membres de l'Etat; on déchargeoit la Capitale d'une multitude de gens oisifs & fainéans, qui la deshonoreroient, & souvent lui deviennent dangereux; on prévenoit les mouvemens & les troubles, en éloignant ceux qui y donnent lieu pour l'ordinaire, parce que, mécontents de leur fortune présente, ils sont toujours prêts à remuer & à innover.

§. IV. COMMERCE DE CARTHAGE,

Premiere source de ses richesses & de sa puissance.

LE COMMERCE étoit, à proprement parler, l'occupation de Carthage, l'objet particulier de son industrie, son

caractere propre & dominant. C'en étoit la plus grande force, & le principal soutien. En un mot, le Commerce peut être regardé comme la source de la puissance, des conquêtes, du crédit, & de la gloire des Carthaginois. Situés au centre de la Méditerranée, & prêtant une main à l'Orient & l'autre à l'Occident, ils embrassoient par l'étendue de leur Commerce toutes les régions connues, & le portoient sur les côtes d'Espagne, de la Mauritanie, des Gaules, au-delà du Détroit & des Colonnes d'Hercule. Ils alloient par tout acheter à bon marché le superflu de chaque nation, pour le convertir à l'égard des autres en un nécessaire qu'ils leur vendoient fort cherement. Ils tiroient de l'Égypte le fin lin, le papier, le blé, les voiles & les cables pour les vaisseaux: des côtes de la Mer rouge, les épiceries, l'encens, les aromates, les parfums, l'or, les perles, & les pierres précieuses: de Tyr & de la Phénicie, la pourpre & l'écarlate, les riches étoffes, les meubles somptueux, les tapisseries & les differens ouvrages curieux & d'un travail recherché: en un mot, ils alloient chercher en diverses contrées tout ce qui peut fournir aux nécessités, & contribuer aux commodités, au luxe, aux délices de la vie. A leur retour, ils rapportoient en échange, le fer, l'étain, le plomb, & le cuivre des côtes occidentales; & par la vente de toutes ces marchandises, ils s'enrichissoient aux dépens de toutes les nations, & les mettoient à
une

une espèce de contribution, d'autant plus sûre, qu'elle étoit plus volontaire.

En se rendant ainsi les Facteurs & les Négocians de tous les peuples, ils étoient devenus les Princes de la mer, le lien de l'Orient, de l'Occident, & du Midi, & le canal nécessaire de leur communication; & avoient rendu Carthage la ville commune de toutes les nations que la mer avoit séparées, & le centre de leur Commerce.

Les plus considérables de la ville ne dédaignoient pas de faire le négoce. Ils s'y appliquoient avec le même soin que les moindres citoyens; & leurs grandes richesses ne les dégoûtoient jamais de l'assiduité, de la patience, & du travail nécessaires pour les augmenter. C'est ce qui leur a donné l'empire de la mer, ce qui a fait fleurir leur République, qui l'a mise en état de le disputer à Rome même, & qui l'a portée à un si haut degré de puissance, qu'il falut aux Romains plus de quarante années d'une guerre cruelle & douteuse pour domter cette fiere rivale. Enfin, Rome triomphante ne crut pouvoir l'assujettir & la subjuguier entièrement, qu'en lui ôtant les ressources qu'elle eût encore pu trouver dans le négoce, qui pendant un si long tems l'avoit soutenue contre toutes les forces de la République.

Au reste, il n'est pas étonnant que Carthage, sortie de la première école du monde pour le Commerce, je veux dire de Tyr, y ait eu un succès si prompt & si

constant. Les vaisseaux mêmes qui conduisirent ses fondateurs en Afrique, après le transport leur servirent pour le négoce. Ils commencèrent à s'établir sur les côtes d'Espagne, dans quelques Ports qui leur furent ouverts pour y débarquer leurs marchandises. Les commodités & les facilités qu'ils y trouverent, leur firent naître la pensée de conquérir ces vastes régions: & dans la suite, Carthage la neuve, ou Carthagene, donna aux Carthaginois en ce pais-là un empire presque égal à celui que l'ancienne possédoit en Afrique.

§. V. MINES D'ESPAGNE,

Seconde source des richesses & de la puissance de Carthage.

Lib. 4. p.
312. &c.

DIODORE remarque avec raison, que les Mines d'or & d'argent que les Carthaginois trouverent en Espagne, furent pour eux une source inépuisable de richesses, qui les mirent en état de soutenir de si longues guerres contre les Romains. Les naturels du pais avoient long-tems ignoré ces trésors, cachés dans le sein de la terre. Ce furent les Phéniciens qui en firent la première découverte; &, par l'échange qu'ils faisoient de quelques marchandises de peu de valeur avec ce précieux métal, ils amassèrent des richesses immenses. Les Carthaginois furent bien profiter de leur exemple, quand ils se furent rendu maitres du pais; & les Romains ensuite, quand ils l'eurent enlevé à ces derniers. Le

Le travail, pour parvenir à ces Mines, & pour en tirer l'or & l'argent, étoit incroyable. Car les veines de ces métaux paroissent rarement sur la superficie: il falloit les chercher & les suivre dans des profondeurs affreuses, où souvent l'on trouvoit de l'eau en quantité, qui arrêtoit tout court les ouvriers, & sembloit devoir les rebuter pour toujours. Mais la cupidité n'est pas moins patiente pour soutenir les fatigues, qu'ingénieuse pour trouver des ressources. Par le moyen des pompes qu'Archimede avoit inventées dans son voyage en Egypte, ils venoient à bout d'élever en-haut toute l'eau de ces espèces de puits, & de les mettre à sec. Pour enrichir les maitres de ces Mines, il en coûtoit la vie à une infinité d'esclaves, qui étoient traités avec la dernière dureté, que l'on faisoit travailler malgré eux à coups de bâtons, & à qui on ne donnoit de repos ni jour ni nuit. Polybe, cité par Strabon, dit que de son tems il y avoit quarante-mille hommes occupés aux Mines qui étoient dans le voisinage de Carthagene, & qu'ils fournissoient chaque jour au Peuple Romain vingt-cinq-mille dragmes, c'est-à-dire douze-mille cinq-cens livres.

On ne doit pas être surpris de voir les Carthaginois, après les plus grandes défaites, mettre en peu de tems sur pied de nombreuses Armées, équiper de grosses Flottes, & soutenir pendant plusieurs années des dépenses considérables pour les guerres qu'ils faisoient au loin. Mais il

doit paroître bien surprenant que les Romains fissent la même chose, eux, dont les revenus étoient fort modiques avant ces grandes conquêtes qui leur assujettirent les peuples les plus puissans, & qui n'avoient aucune ressource ni du côté du trafic absolument inconnu à Rome, ni du côté des Mines d'or & d'argent fort rares en Italie, supposé qu'il y en eût, & dont les frais par cette raison auroient absorbé tout le profit. Ils trouvoient dans leur zèle pour le bien public, & dans l'amour du peuple pour la Patrie, des fonds non moins prompts ni moins assurés que ceux de Carthage, mais plus honorables à la nation.

§. VI. LA GUERRE.

CARTHAGE doit être considérée comme une République marchande, tout ensemble, & guerrière. Elle étoit marchande, par inclination & par état: elle devint guerrière, d'abord par la nécessité de se défendre contre les peuples voisins, & ensuite par le desir d'étendre son commerce & d'agrandir son Empire. Cette double idée nous donne, ce me semble, le vrai caractère de la République Carthaginoise. Nous avons parlé du commerce.

La puissance militaire de Carthage consistoit en Rois alliés, en peuples tributaires dont elle tiroit des milices & de l'argent, en quelques troupes composées de ses propres citoyens, & en soldats mer-
ce-

cenaires qu'elle achetoit dans les Etats voisins, sans être obligée ni de les lever, ni de les exercer, parce qu'elle les trouvoit tout formés & tout aguerris, choisissant dans chaque pais les troupes qui avoient le plus de mérite & de reputation. Elle tiroit de la Numidie une Cavalerie legere, hardie, impétueuse, infatigable, qui faisoit la principale force de ses Armées; des Iles Baléares, les plus adroits Frondeurs de l'Univers; de l'Espagne, une Infanterie ferme & invincible; des côtes de Genes & des Gaules, des troupes d'une valeur reconnue; & de la Grece même, des soldats également bons pour toutes les operations de la guerre, propres à servir en campagne ou dans les villes, à faire des sieges ou à les soutenir.

Elle mettoit ainsi tout d'un coup sur pied une puissante Armée, composée de tout ce qu'il y avoit de troupes d'élite dans l'Univers, sans dépeupler ses campagnes ni ses villes par les nouvelles levées, sans suspendre les manufactures ni troubler les travaux paisibles des artisans, sans interrompre son commerce, sans affoiblir la marine. Par un sang véral, elle s'acqueroit la possession des Provinces & des Royaumes, & convertissoit les autres nations en instrumens de sa grandeur & de sa gloire, sans y rien mettre du sien que de l'argent, que même les peuples étrangers lui fournissoient par son négoce.

Si dans le cours d'une guerre elle recevoit quelque échec, ces pertes étoient

comme des accidens étrangers , qui ne faisoient qu'effleurer exterieurement le corps de l'Etat , sans porter de plaies profondes dans les entrailles mêmes ni dans le cœur de la Republique. Ces pertes étoient promptement réparées par les sommes qu'un commerce florissant fournissoit comme un nerf perpétuel de la guerre , & comme un restaurant de l'Etat toujours nouveau , pour acheter des troupes toujours prêtes à se vendre : & par l'étendue immense des côtes dont ils étoient les maitres , il leur étoit aisé de lever en peu de tems tous les matelots & les rameurs dont ils avoient besoin pour les manœuvres & le service de la Flotte , & de trouver d'habiles Pilotes & des Capitaines expérimentés pour la conduire.

Mais toutes ces parties fortuitement assorties ne tenoient ensemble par aucun lien naturel , intime , nécessaire. Aucun intérêt commun & réciproque ne les unissoit , pour en former un corps solide & inalterable. Aucune ne s'affectionnoit sincerement au succès des affaires , & à la prospérité de l'Etat. On n'agissoit pas avec le même zèle , & on ne s'exposoit pas aux dangers avec le même courage pour une Republique qu'on regardoit comme étrangere , & par-là comme indifférente , que l'on auroit fait pour sa propre Patrie , dont le bonheur fait celui des citoyens qui la composent.

*comme Sy-
phax &
Masinissa.*

Dans les grands revers , les Rois alliés pouvoient être aisément détachés de Carthage , ou par la jalousie que cause

naturellement la grandeur d'un voisin plus puissant que soi, ou par l'esperance de tirer des avantages plus considerables d'un nouvel ami, ou par la crainte d'être envelopé dans le malheur d'un ancien allié.

Les peuples tributaires, dégoûtés par le poids & la honte d'un joug qu'ils portoit impatiemment, se flatoient pour l'ordinaire d'en trouver un plus doux en changeant de maitre: ou, si la servitude étoit inévitable, ils étoient fort indifferens pour le choix; comme on verra par plusieurs exemples que cette Histoire nous fournira.

Les troupes mercenaires, accoutumées à mesurer leur fidelité sur la grandeur ou sur la durée du salaire, étoient toujours prêtes au moindre mécontentement, ou sur les plus legeres promesses d'une plus grosse solde, à passer du côté de l'ennemi qu'ils venoient de combattre, & à tourner leurs armes contre ceux qui les avoient appellés à leur secours.

Ainsi la grandeur de Carthage, qui ne se soutenoit que par ces appuis extérieurs, se voyoit ébranlée jusques dans ses fondemens, aussi-tôt qu'ils lui étoient ôtés. Et si par-dessus cela son commerce, qui faisoit son unique ressource, venoit à être interrompu par la perte de quelque bataille navale, elle croyoit toucher à sa ruïne, & se livroit au découragement & au desespoir; comme il parut clairement à la fin de la première Guerre Punique.

Aristote, dans le Livre où il marque les avantages & les inconveniens du Gou-

vernement de Carthage, ne la reprend point de n'avoir que des milices étrangères; & il est à croire qu'elle n'est tombée que longtems après dans ce défaut. Les revoltes arrivées dans les derniers tems, dûrent lui apprendre qu'il n'y a rien de plus malheureux qu'un État qui ne se soutient que par les étrangers, où il ne trouve ni zèle, ni lûreté, ni obeïssance.

Il n'en étoit pas ainsi dans la Republique Romaine. Comme elle étoit sans commerce & sans argent, elle ne pouvoit acheter des secours capables de l'aider à pousser ses conquêtes aussi rapidement que Carthage: mais aussi, comme elle tiroit tout d'elle-même, & que toutes les parties de l'État étoient intimement unies ensemble, elle avoit des ressources plus sûres dans ses grands malheurs, que n'en avoit Carthage dans les siens. Et de là vient qu'elle ne songea point du tout à demander la paix après la bataille de Cannes, comme celle-ci l'avoit demandée dans un danger moins pressant.

Carthage avoit de plus un corps de troupes composé seulement de ses propres citoyens, mais peu nombreux. C'étoit l'école où la principale Noblesse, & ceux qui se sentoient plus d'élevation, de talens, & d'ambition pour aspirer aux premières Dignités, faisoient l'apprentissage de la profession des armes. C'étoit de leur sein qu'on tiroit tous les Officiers Généraux qui commandoient les differens corps de troupes, & qui avoient la principale autorité dans les Armées. Cette
nation

nation étoit trop jalouſe & trop ſouſpou-
neuſe, pour en confier le commandement
à des Capitaines étrangers. Mais elle ne
portoit pas ſi loin que Rome & Athenes
ſa défiance contre ſes citoyens, à qui elle
donnoit un grand pouvoir, ni ſes précau-
tions contre l'abus qu'ils en pouvoient faire
pour opprimer leur patrie. Le comman-
dement des Armées n'y étoit point an-
nuel, ni fixé à un tems limité, comme
dans ces deux autres Républiques. Plu-
ſieurs Généraux l'ont conſervé pendant
un long cours d'années, & juſqu'à la fin
de la guerre ou de leur vie, quoiqu'ils de-
meuraſſent toujours comptables de leurs
actions à la République, & ſujets à être
revoqués quand ou une véritable faute,
ou un malheur, ou le crédit d'une caba-
le oppoſée, y donnoit occaſion.

§. VII. LES SCIENCES ET LES ARTS.

ON NE PEUT pas dire que Cartha-
ge eût entièrement renoncé à la gloire de
l'étude & du ſavoir. Maſiniſſa, fils d'un
Roi * puiffant, qui y fut envoyé pour y
être inſtruit & élevé, fait croire qu'il y
avoit dans cette ville quelque école pro-
pre à donner une bonne éducation. Le
grand Annibal, qui en a fait l'honneur
en tout genre n'étoit pas ignorant dans
les Belles-Lettres, comme on le verra
dans la ſuite. Magon, autre Général fort
célèbre, n'a pas moins illuſtré Carthage
par ſes ouvrages, que par ſes victoires.

* Roi des
Maſyliens
en Afri-
que.

Corn. Nep.
in vit. An-
nib. cap. 13.

Cic. l. 1. de
Orat. n. 249
Plin. l. 1. 18.

Il avoit écrit vingt-huit volumes sur l'Agriculture; & le Sénat Romain en fit tant de cas, qu'après la prise de Carthage, lorsqu'il distribuoit aux Princes d'Afrique les Bibliothèques qui s'y trouverent, (nouvelle preuve que l'érudition n'en étoit pas absolument bannie,) il donna ordre qu'on traduisît en Latin ces Livres sur l'Agriculture, quoique l'on eût déjà ceux que Caton avoit composés sur la même matière. Nous avons encore une

*Voss. de
Hist. Græc.
L. 4.*

Version Grecque d'un Traité composé en Langue Punique par Hannon, sur le voyage qu'il avoit fait par ordre du Sénat avec une Flotte considérable autour de l'Afrique, pour y établir différentes Colonies. On croit cet Hannon plus ancien que celui dont il est parlé du tems d'Agathocle.

Je pourrois mettre au nombre, ou plutôt à la tête des Ecrivains qui ont illustré l'Afrique, le célèbre Terence, capable de lui faire seul un honneur infini par l'éclat de sa réputation, s'il n'étoit évident que par rapport à ses écrits, Carthage où il nâquit doit moins être regardée comme sa patrie, que Rome où il fut élevé, & où il puisa cette pureté de stile, cette élégance, qui l'ont rendu l'admiration

*Suet. in vit.
Terent.*

de tous les siècles. On conjecture qu'il fut enlevé encore enfant, ou du moins fort jeune, par les Numides, dans les courses qu'ils faisoient sur les terres des Carthaginois, pendant la guerre qu'eurent ensemble ces deux peuples depuis la

fin

fin de la seconde Guerre Punique, jusqu'au commencement de la troisieme. On le vendit comme esclave à Terentius Lucanus Sénateur Romain, qui, après l'avoir fait élever avec beaucoup de soin, l'affranchit, & lui fit porter son nom, comme c'étoit alors la coutume. Il fut uni d'une amitié très étroite avec Scipion l'Africain le second, & avec Lélius; & c'étoit un bruit public à Rome, que ces deux grands hommes lui aidoient à composer ses Pieces. Le Poëte, loin de se défendre d'un bruit qui lui étoit si avantageux, s'en fit honneur. Il ne nous reste de lui que six Comédies. Quelques Auteurs, au rapport de Suetone qui a écrit sa vie, disent qu'à son retour de Grece, où il avoit fait un voyage, il perdit cent huit Pieces qu'il avoit traduites de Ménandre, & qu'il ne put survivre à un accident qui devoit lui causer une douleur très sensible. Mais on ne trouve pas que cette particularité de la vie de Terence ait un fondement fort solide. Quoi qu'il en soit, il mourut l'an de Rome 594, sous le Consulat de Cn. Cornelius Dolabella, & de M. Fulvius, à l'âge de trente-cinq ans; & par conséquent il étoit né l'an 560.

Il faut pourtant avouer, malgré tout ce que je viens de dire, que la disette d'hommes savans a toujours été grande à Carthage, puisque dans le cours de plus de sept siècles, cette puissante République fournit à peine trois ou quatre Auteurs connus. Quoiqu'elle eût des liai-

liaisons avec la Grece & avec les nations les plus policées, elle ne s'étoit pas mise en peine d'en emprunter les belles connoissances, dont l'acquisition n'entroit point dans les vûes de son commerce. L'Eloquence, la Poësie, l'Histoire, semblent y avoir été peu connues. Un Philosophe Carthaginois, parmi les Savans, passeroit presque pour un prodige. Que seroit-ce d'un Géometre ou d'un Astronome? Je ne sai s'ils faisoient quelque cas de la Medecine si utile à la vie, & de la Jurisprudence si nécessaire à la société.

Au milieu d'une indifférence si marquée pour tous les ouvrages d'esprit, l'éducation de la jeunesse ne pouvoit être que fort imparfaite & fort grossiere. A Carthage, toute l'étude, toute la science des jeunes-gens se bornoit, pour le grand nombre, à écrire & chiffrer, à dresser un registre, à tenir un comptoir, en un mot à ce qui regarde le trafic. Belles-Lettres, Histoire, Philosophie, c'étoient toutes choses peu estimées à Carthage. Elles furent même dans la suite des tems interdites par les loix, * qui défendoient expressément à tout Carthaginois d'apprendre la Langue Grecque, de peur que par là il ne se mît en état d'entretenir commerce, ou par lettres, ou de vive voix, avec les ennemis.

Que
 * Factum Senatusconsultum ne quis postea Carthaginensis, aut litteris græcis, aut sermoni studeret; ne aut loqui cum hoste, aut scribere sine interprete posset. *Justin. l. 2. c. 5.*

Que pouvoit-on attendre d'une telle disposition? Aussi ne vit-on jamais parmi eux cette douceur dans la conduite, cette facilité de mœurs, ces sentimens de vertu, que l'éducation a coutume d'inspirer aux nations où elle est cultivée. Il faut que le petit nombre des grands hommes que celle-ci a portés n'ayent dû leur mérite qu'à un heureux naturel, qu'à des talens singuliers, & à une longue expérience, sans que la culture & l'instruction y aient beaucoup contribué. De-là vient que chez ce peuple le mérite des plus grands hommes est terni par de grands défauts, par des vices bas, par des passions cruelles: & il est rare d'y voir briller une vertu sans tache & sans reproche, noble, généreuse, aimable, & soutenue par des principes constans & éclairés, telle qu'on en voit en foule parmi les Grecs & les Romains. On sent bien que je ne parle ici que de vertus payennes, & selon l'idée qu'en avoient les payens.

Je ne trouve pas plus de monumens de leur habileté dans les Arts moins élevés & moins nécessaires, comme sont la Peinture & la Sculpture. Je lis qu'ils avoient beaucoup pillé de ces sortes d'ouvrages sur les nations vaincues: mais je n'apprends nulle part qu'ils en eussent beaucoup fait eux-mêmes.

De tout ce que je viens de dire, on ne peut s'empêcher de conclure, que le commerce étoit le goût dominant & le caractère propre de la nation; qu'il faisoit comme le fonds de l'Etat; qu'il étoit

toit l'ame de la République, & le grand mobile de toutes ses entreprises. Les Carthaginois étoient la plupart de bons négocians, uniquement occupés de leur trafic, poussés par le desir du gain, n'estimant que les richesses, & mettant tous leurs talens aussi bien que leur principale gloire à en amasser beaucoup, sans en connoître trop la véritable destination, & sans savoir en faire un noble & digne usage.

§. VIII. CARACTERE, MOEURS
QUALITE'S DES CAR-
THAGINOIS.

DANS * le dénombrement des différentes qualités que Cicéron attribue aux différentes nations, & par lesquelles il les caractérise, il donne aux Carthaginois pour caractère dominant, la finesse, l'habileté, l'adresse, l'industrie, la ruse, *calliditas*; qui avoit lieu sans doute dans la guerre, mais qui paroissoit encore davantage dans tout le reste de leur conduite, & qui étoit jointe à une autre qualité fort voisine, qui leur étoit encore moins honorable. La ruse & la finesse conduisent naturellement au mensonge,

* Quàm volumus licet ipsi nos amemus, tamen nec numero Hispanos, nec robore Gallos, nec calliditate Pœnos, nec artibus Græcos, nec denique hoc ipso hujus gentis ac terræ domestico nativoque sensu Italos ipsos ac Latinos, sed pietate ac religione, atque hac una sapientia quòd deorum immortalium numine omnia regi gubernarique perspeximus, omnes gentes nationeque superavimus. *De Arusp. resp. n. 19.*

à la duplicité, à la mauvaise-foi ; & en accoutumant insensiblement l'esprit à devenir moins délicat sur le choix des moyens pour parvenir à ses fins , elles le préparent à la fourberie & à la perfidie. C'étoit * encore un des caractères des Carthaginois, & il étoit si marqué & si connu, qu'il avoit passé en proverbe, & que, pour désigner une mauvaise-foi, on disoit une foi Carthaginoise, *fides Punica* ; & que pour marquer un esprit fourbe, on n'avoit point d'expression ni plus propre, ni plus énergique, que de l'appeller un esprit Carthaginois, *Punicum ingenium*.

Le desir excessif d'amasser, & l'amour desordonné du gain, étoit parmi eux une source ordinaire d'injustices & de mauvais procédés. Un seul exemple en sera la preuve. † Pendant une trêve que Scipion avoit accordée à leurs instantes prières, des vaisseaux Romains, battus par la tempête, étant arrivés à la vûe de Carthage, furent arrêtés & saisis par ordre du Sénat & du Peuple, qui ne purent laisser échapper une si belle proye. Ils vouloient gagner, à quelque prix que ce fût. ‡ Les habitans de Carthage recon-

nurent,

* Carthaginenses fraudulentis & mendaces . . . multis & variis mercatorum advenarumque sermonibus ad studium fallendi quæstus cupiditate vocabantur. (*ic. orat. 2. in Rull. n. 94.*)

† Magistratus Senatium vocare, populus in curiæ vestibulo fremere, ne tanta ex oculis manibusque amitteretur præda. Consensum est ut &c. *Liv. l. 30. n. 24.*

‡ Un charlatan avoit promis aux habitans de Carthage de

de

nurent, au rapport de Saint Augustin, dans une occasion assez particuliere, qu'ils conservoient encore quelque chose de ce caractère.

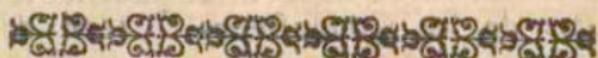
*Plut. de
ger. rep.
pag. 799.*

Ce n'étoient pas là les seuls défauts des Carthaginois. Ils avoient dans l'humeur & dans le génie quelque chose d'austere & de sauvage, un air hautain & impérieux, une sorte de férocité, qui, dans le premier feu de la colere, n'écoutant ni raison ni remontrance, se portoit brutalement aux derniers excès & aux dernières violences. Le peuple, timide & rampant dans la crainte, fier & cruel dans ses emportemens, en même tems qu'il trembloit sous ses Magistrats, faisoit trembler à son tour tous ceux qui étoient dans sa dépendance. On voit ici quelle différence l'éducation met entre une nation & une nation. Le peuple d'Athenes, vilie qui a toujours été regardée comme le centre de l'érudition, étoit naturellement jaloux de son autorité, & difficile à manier: mais cependant, avoit un fonds de bonté & d'humanité qui le rendoit compatissant au malheur des autres, & lui faisoit

de leur découvrir à tous leurs plus secretes pensées, s'ils venoient un certain jour l'écouter. Lorsqu'ils furent tous assemblés, il leur dit qu'ils pensoient tous, quand ils vendent, à vendre cher; Et quand ils achetoient, à le faire à bon marché. Ils convinrent tous, en riant, que cela étoit vrai; Et par conséquent ils reconnurent, dit St. Augustin, qu'ils étoient injustes. Vili vultis emere, & carè vendere. In quo dicto levissimi scenici, omnes tamen conscientias invenerunt suas, eique vera & tamen improvisa dicenti admirabili favore plausuerunt. S. August. l. 13. de Trinit. cap. 3.

soit souffrir avec douceur & patience les fautes de ses Conducteurs. Cléon demanda un jour qu'on rompît l'Assemblée où il présidoit, parce qu'il avoit un sacrifice à offrir, & des amis à traiter. Le peuple ne fit que rire, & se leva. A Carthage, dit Plutarque, une telle liberté auroit couté la vie.

Tite-Live fait une pareille reflexion au *Lib. 22.* sujet de Terentius Varro, lorsque revenant à Rome après la bataille de Cannes, qui avoit été perdue par sa faute, il fut reçu par tous les Ordres de l'Etat qui allerent au-devant de lui, & le remercièrent de ce qu'il n'avoit pas desespéré de la Republique: lui, dit l'Historien, qui auroit dû s'attendre aux derniers supplices, s'il avoit été Général à Carthage: *Cui, si Carthaginensium ductor fuisset, nihil recusandum supplicii foret.* En effet, chez eux il y avoit un Tribunal établi exprès pour faire rendre compte aux Généraux de leur conduite, & on les rendoit responsables des événemens de la guerre. A Carthage, un mauvais succès étoit puni comme un crime d'Etat; & un Commandant qui avoit perdu une bataille, étoit presque sûr à son retour de perdre la vie à une potence: tant les habitans étoient d'un caractère dur, violent, cruel, barbare, & toujours prêts à répandre le sang des citoyens, comme celui des étrangers. Les supplices inouïs, qu'ils firent souffrir à Regulus, en sont une bonne preuve; & leur Histoire nous en fournira des exemples qui font frémir.



SECONDE PARTIE.

HISTOIRE

DES

CARTHAGINOIS.

TOUT le tems qui s'est écoulé depuis la fondation de Carthage jusqu'à sa ruine, est de sept-cens quarante deux ans, & peut se diviser en deux parties. La première, beaucoup plus longue, & beaucoup moins connue, comme cela est ordinaire pour le commencement de tous les Etats, s'étend jusqu'à la première Guerre Punique, & renferme six-cens dix-sept ans. La seconde, qui se termine à la destruction de Carthage, n'est que de cent vingt-cinq ans.

 CHAPITRE PREMIER.

FONDATION DE CARTHAGE,
 & ses accroissemens jusqu'à la première
 Guerre Punique.

CARTHAGE d'Afrique étoit une Colonie de Tyr, la ville du monde la plus
 plus

plus renommée pour le commerce. * Longtems auparavant, Tyr avoit déjà fait passer dans le même país une autre Colonie, qui y bâtit la ville d'Utique, célèbre par la mort du second Caton, qu'on appelle ordinairement pour cette raison Caton d'Utique.

Les Auteurs varient beaucoup sur l'Époque de l'établissement de Carthage. Il est difficile, & peu important, d'entreprendre de les concilier: du moins, pour suivre le plan que je me suis proposé dans cet ouvrage, il suffit de savoir, à peu d'années près, le tems où cette ville a été bâtie.

Il est certain que Carthage fut détruite sous le Consulat de Cn. Léntulus & de L. Mummius, l'année 607 de Rome, 3858 du Monde, 146 ans avant Jesus-Christ. Ainsi sa fondation peut être placée l'année du Monde 3121, lorsqu'Athalie regnoit sur Juda, 135 ans avant que Rome fut bâtie, 883 avant Jesus-Christ. Selon ce calcul, la durée de Carthage sera de 742 ans. Solin. c. 30.

L'établissement de Carthage est attribué à Elissa, Princesse Tyrienne, plus connue sous le nom de Didon. Ithobal Roi de Tyr, & pere de la fameuse Jézabel, nommé dans l'Écriture Ethbaal, étoit son bifayeul. Elle avoit épousé Acerbas son proche parent, appelé autrement Justin. l. 18. c. 4. 5. 6. App. de bel. Pun. p. 1. Strab. l. 17. p. 832. Patere. l. 1. c. 6.

Si-

* Utica & Carthago, ambæ inclytæ, ambæ à Phœnicibus conditæ: illa fato Catonis insignis, hæc suo. *Pompon. Mel. c. 67.*

Sicharbas & Sichée, Prince extrêmement riche ; & avoit pour frere Pygmalion, qui regnoit à Tyr. Celui-ci ayant fait mourir Sichée dans le dessein de s'emparer de ses grands biens , Didon trompa la cruelle avarice de son frere , s'étant retirée secretement avec tous les trésors de Sichée. Après plusieurs courses , elle aborda enfin sur les côtes de la Mer méditerranée , au golfe où étoit Utique , dans le país appelé l'Afrique proprement dite , à *

* 120. stades. Strab. l. 14. p. 687.

fix lieues de Tunis, ville aujourd'hui fort connue par ses Corsaires ; & s'y † établit avec sa petite troupe, ayant acheté un terrain des habitans du país.

Plusieurs de ceux qui demeuroient dans le voisinage, invités par l'attrait du gain, s'y rendirent en foule pour vendre à ces nouveaux-venus les choses nécessaires à la vie , & s'y établirent eux-mêmes peu de tems après. De ces habitans, ramassés de differens endroits , se forma une multitude fort nombreuse. Ceux d'Utique , qui les regardoient comme leurs com-

† Quelques-uns disent que Didon usa d'adresse avec les habitans du país , & demanda qu'on voulût bien lui vendre , pour l'établissement qu'elle méditoit , autant de terrain qu'en pourroit renfermer une peau de Bœuf. On ne crut pas devoir lui refuser une grace si petite en apparence. Elle divisa cette peau en lanières fort étroites, & entoura par ce moyen un circuit fort étendu, où elle bâtit une Citadelle , qui de là fut appelée Byrta. Mais ce petit conte du cuir de Bœuf divisé en lanières est généralement décrié parmi les Savans , qui font remarquer que le mot Hébreu Bosra , qui signifie Fortification , a donné lieu au mot Grec Byrta , qui est le nom de la Citadelle de Carthage.

compatriotes, & comme des gens qui avoient avec eux une origine commune, leur envoyèrent des Députés avec de grands présens, & les exhorterent à construire une ville dans l'endroit même où ils s'étoient d'abord établis. Les naturels du païs, par un sentiment d'estime & de considération assez ordinaire pour les étrangers, en firent autant de leur côté. Ainsi tout concourant aux vûes de Didon, elle bâtit sa ville, qui fut chargée de payer aux Africains un tribut annuel pour le terrain qu'on avoit acheté d'eux, & qui fut appelée *Carthada*, * Carthage, nom qui, dans la Langue Phénicienne & dans la Langue Hébraïque, qui sont fort semblables, signifie *la ville neuve*. On dit que lorsqu'on en creusoit les fondemens, il s'y trouva une tête de cheval; ce qui fut pris pour un bon augure, & comme une marque qu'un jour cette ville seroit fort belliqueuse. †

* Kartha
hadath, ou
hadtha.

Cette Princesse dans la suite fut recherchée en mariage par Iarbas Roi de Gétulie, qui menaçoit de lui faire la guerre si elle ne consentoit à sa proposition. Didon, qui s'étoit engagée par serment à ne passer jamais à de secondes noces, ne pouvant se résoudre à violer la foi qu'elle avoit jurée à Sichée, demanda du tems,
com-

† Effodère loco signum, quod regia Juno
Monstrat, caput acris equi; sic nam fore bello
Egregiam, & facilem victu per sacula gentem.
Virg. Æn. lib. 1. v. 447.

comme pour délibérer, & pour appaiser les mânes de son premier mari par des sacrifices qu'elle lui offriroit. Ayant donc fait préparer un bucher, elle monta dessus, & tirant un poignard qu'elle avoit caché sous sa robe, elle se donna la mort.

Virgile a changé beaucoup de choses dans cette Histoire, en supposant qu'Énée son Héros étoit contemporain de Didon, quoiqu'il se soit écoulé près de trois siècles entre l'un & l'autre, Carthage ayant été bâtie près de trois-cens ans après la prise de Troye. On lui pardonne aisément cette licence, excusable dans un Poète, qui n'est point astreint à l'exactitude scrupuleuse d'un Historien; & l'on admire avec raison le dessein spirituel de Virgile, qui, voulant intéresser à sa Poësie les Romains pour qui il écrivoit, trouve le moyen d'y faire entrer la haine implacable de Carthage & de Rome, & en va chercher ingénieusement les semences dans l'origine la plus reculée de ces deux villes rivales.

Carthage, qui avoit eu de très foibles commencemens, comme nous l'avons dit, s'accrut d'abord peu à peu dans le pais même. Mais sa domination ne demeura pas longtems enfermée dans l'Afrique. Cette ville ambitieuse porta ses conquêtes au-dehors, envahit la Sardaigne, s'empara d'une grande partie de la Sicile, se soumit presque toute l'Espagne; & ayant envoyé de tous côtés de puissantes Colonies, elle demeura maîtresse de la
mer

mer pendant plus de six-cens ans, & se fit un Etat qui le pouvoit disputer aux plus grands Empires du monde, par son opulence, par son commerce, par ses nombreuses Armées, par ses Flottes redoutables, & sur-tout par le courage & le mérite de ses Capitaines. La date & les circonstances de plusieurs de ces conquêtes sont peu connues. Je n'en dirai qu'un mot, pour mettre le Lecteur au fait, & pour lui donner quelque idée des pais dont il sera souvent parlé dans la suite.

Conquêtes des Carthaginois en Afrique.

LES PREMIERES guerres de Car-^{Justin. lib.} thage furent pour se délivrer du tribut ^{19. c. 1.} qu'elle s'étoit engagée à payer tous les ans aux Africains, pour le terrain qui lui avoit été cédé. Une telle demarche ne lui fait gueres d'honneur. Ce tribut étoit le titre primordial de son établissement. Il semble qu'elle en vouloit couvrir l'obscurité, en abolissant ce qui en étoit la preuve: mais elle n'y réussit pas pour lors. Le bon droit étoit entierement du côté des Africains: le succès répondit à la justice de leur cause, & la guerre se termina par le payement du tribut.

Elle porta ensuite ses armes contre les ^{Ib. c. 8.} Maures & les Numides, sur qui elle fit plusieurs conquêtes: &, devenue plus hardie par ces heureux succès, elle secoua entierement le joug du tribut qu'elle pa-
voit

voit avec peine, & se rendit maitresse d'une grande partie de l'Afrique.

*Sallust. de
bell. ju-
gurth.
Valer.
Max. lib.
5. cap. 6.*

Il y eut vers ces tems-là une grande dispute entre Carthage & Cyrene, au sujet des limites. Cyrene étoit une ville fort puissante, située sur le bord de la Mer méditerranée vers la grande Syrte, qui avoit été bâtie par Battus Lacédémonien. 1

On convint de part & d'autre, que deux jeunes gens partiroient en même tems de chacune des deux villes, & que le lieu où ils se rencontreroient, serviroit de limite aux deux Etats. Les Carthaginois, (c'étoient deux freres nommés Philenes) firent plus de diligence: les autres, pré-tendant qu'il y avoit de la mauvaise-foi, & qu'ils étoient partis avant l'heure marquée, refusèrent de s'en tenir à l'accord, à moins que les deux freres, pour écarter tout soupçon de supercherie, ne consentissent à être ensevelis tout vivans dans l'endroit même où s'étoit faite la rencontre. Ils y consentirent. Les Carthaginois y éleverent en leur nom deux Autels, leur rendirent chez eux les hon-neurs divins; & depuis ce tems-là, ce lieu a été appelé les Autels des Philenes, *Aræ Philanorum*, & a servi de borne à l'Empire des Carthaginois, qui s'étendoit depuis cet endroit jusqu'aux Colonnes d'Hercule.

Conquêtes des Carthaginois en Sardaigne, &c.

L'HISTOIRE ne nous apprend rien de précis, ni du tems où les Carthagi-
nois

nois entrèrent en Sardaigne, ni de la manière dont ils s'en rendirent les maîtres: Elle fut pour eux d'un grand secours, & pendant toutes leurs guerres, elle leur fournit toujours des vivres en abondance. Elle n'est séparée de l'Île de Corse, que par un Détroit d'environ trois lieues. La partie méridionale, qui étoit la plus fertile, avoit pour capitale *Caralis* ou *Calaris*, (maintenant *Cagliari*.) A l'arrivée des Carthaginois, les naturels du pais se retirèrent sur les montagnes situées vers le Nord, qui sont presque inaccessibles, & d'où on ne put les faire sortir.

Les Carthaginois s'emparèrent aussi des Îles Baléares, appelées maintenant Majorque & Minorque. Le Port-Mahon, (*Portus Magonis*) qui est dans la dernière, fut ainsi appelé du nom d'un Général Carthaginois, qui le premier en fit usage, & le fortifia. On ne sait point quel étoit ce Magon. Il y a assez d'apparence que c'étoit le frere d'Annibal. Encore aujourd'hui, ce Port est un des plus considérables de la Mer méditerranée.

Ces Îles fournissoient aux Carthaginois les plus habiles Frondeurs de l'Univers, qui leur rendoient de grands services, & dans les batailles, & dans les sieges de ville. Ils lançoient de grosses pierres du poids de plus d'une livre, & quelquefois même des bales * de plomb, avec une telle force

* Liquescit excussa glans fundâ, & attritu aeris velut igne, distillat. *Senec. Nat. Quæst. l. 2. c. 57.*

ce & une telle roideur, qu'ils perçoient les casques, les boucliers, les cuirasses les plus fortes; & de plus avec tant d'adresse, que presque jamais ils ne manquoient l'endroit qu'ils avoient dessein de frapper. On accoutumoit dès l'enfance les habitans des Iles Baléares à manier la fronde, & pour cela les meres plaçoient sur une branche d'arbre élevée le morceau de pain destiné au déjeuner des enfans, qui demeuroient à jeun jusqu'à ce qu'ils l'eussent abattu. C'est ce qui a fait appeller ces Iles par les Grecs *Baleares* & *Gymnasia*, parce que leurs habitans s'exerçoient de bonne heure à lancer des pierres avec leurs frondes.

*Strab. l. 3.
p. 167.*

Conquêtes des Carthaginois en Espagne.

AVANT que de parler de ces conquêtes, je crois devoir donner une legere idée de l'Espagne.

L'Espagne se divise en trois parties: la Bétique, la Lusitanie, la Tarragonnoise.

*Cluver. lib.
2. cap. 2.* LA BÉTIQUE, ainsi appelée du fleuve *Bætis*, (le Guadalquivir) étoit au Midi, & contenoit ce qu'on appelle maintenant le Royaume de Grenade, l'Andalousie, une partie de la Nouvelle Castille, & l'Estramadoure. Cadiz, appelée par les anciens *Gades* & *Gadira*, est une ville située dans une petite Ile du même nom, sur la côte occidentale de l'Andalousie, à neuf lieues environ de Gibraltar. On fait qu'Hercule, ayant poussé jusques-là ses conquêtes, s'y arrêta, comme étant par-

*Strab. l. 3.
p. 171.*

parvenu au bout du Monde. Il y érigea deux Colonnes, pour servir de monumens à ses victoires, selon la coutume de ces tems-là. Le lieu en a toujours conservé le nom, quoique les Colonnes ayent été ruinées par l'injure des tems. Les sentimens des Auteurs sont fort partagés, sur l'endroit où l'on doit placer ces Colonnes. La Bétique étoit la partie de l'Espagne la plus fertile, la plus riche, & la plus peuplée. On y comptoit jusqu'à deux-cens villes. C'étoit là qu'habitoient les peuples appelés *Turdetani*, ou *Turduli*. Sur le Bétis étoient situées trois grandes villes: vers la source, *Castulo*; plus bas, *Corduba*, (Cordoue) la patrie de Lucain & des deux Sénèques; enfin, *Hispalis* (Seville.)

*Strab. l. 3.
p. 132. 140.*

LA LUSITANIE est terminée au Couchant par l'Océan, au Nord par le fleuve *Durius*, (le Duero) & au Midi par le fleuve *Anas* (la Guadiana.) Entre ces deux fleuves, est le *Tage*. C'est aujourd'hui le Portugal, avec une partie de la Vieille & de la Nouvelle Castille.

LA TARRAGONNOISE renfermoit le reste de l'Espagne, c'est-à-dire les Royaumes de Murcie & de Valence, la Catalogne, l'Arragon, la Navarre, la Biscaye, les Asturies, la Gallice, le Royaume de Leon, & la plus grande partie des deux Castilles. *Tarraco*, (Tarragone) ville très considérable, a donné son nom à cette partie de l'Espagne. Assez près de cette ville est *Barcino*, (Barcelone.) Son nom fait conjecturer qu'el-

le a été bâtie par Amilcar furnommé *Barca*, pere du grand Annibal. Les peuples les plus célèbres de la Tarragonoise étoient *Celtiberi*, placés au-delà de *l'Ebre*; *Cantabri*, maintenant la Biscaye; *Carpetani*, dont la capitale étoit Toledé; *Oretani*, &c.

L'Espagne, abondante en Mines d'or & d'argent, & peuplée d'habitans belliqueux, avoit dequoi piquer en même tems & l'avarice & l'ambition des Carthaginois, plus marchands encore que conquérans, par la constitution même de leur Republique. Ils savoient sans doute ce que Diodore rapporte des Phéniciens leurs ancêtres, lesquels, profitant de l'heureuse ignorance où étoient encore les Espagnols des richesses immenses cachées dans les entrailles de leurs terres, leur enleverent les premiers ces précieux trésors, pour des marchandises de nul prix qu'ils leur donnoient en échange. Ils prévoyoit aussi que si ce país pouvoit passer sous leurs loix, il leur fourniroit en abondance des troupes aguerries, qui leur serviroient à conquérir les autres nations, comme cela arriva en effet.

Ce qui donna d'abord occasion aux Carthaginois de passer en Espagne, fut le secours qu'ils envoyerent à ceux de Cadiz, qui étoient attaqués par les Espagnols. Cette ville étoit une Colonie de Tyr, aussi bien qu'Utique & que Carthage, & même plus ancienne que l'une & que l'autre. Les Tyriens l'ayant bâtie, y établirent le culte d'Hercule, & y construi-

*Diod. l. 5.
p. 312.*

*Justin. lib.
44. c. 5.
Liod. l. 5.
p. 300.*

struisirent en son honneur un Temple magnifique, qui depuis a toujours été fort célèbre. L'heureux succès de cette première expédition des Carthaginois leur fit naître l'envie de porter leurs armes en Espagne.

On ne fait point précisément dans quel tems les Carthaginois entrèrent en Espagne, ni jusqu'où d'abord ils poussèrent leurs conquêtes. Il y a de l'apparence que dans ces premiers commencemens elles furent fort lentes, parce qu'ils avoient affaire à des peuples très belliqueux, & qui se défendoient avec beaucoup de courage. Ils n'en seroient même jamais venus à bout, comme l'observe Strabon, *Strab. l. 3. pag. 158.* si les Espagnols réunis tous ensemble avoient formé un corps d'État, & s'étoient prêté un mutuel secours. Mais chaque canton, chaque peuple étant entièrement séparé de ses voisins, sans avoir avec eux ni commerce ni liaison, il falloit les domter les uns après les autres: ce qui d'un côté fut la cause de leur perte, mais de l'autre faisoit trainer les guerres en longueur, & rendoit la conquête du païs beaucoup plus difficile. * Aussi a-t-on remarqué, que quoique l'Espagne ait été la première Province de celles qui sont dans le continent que les Romains ayent attaquée, elle est la dernière qu'ils ayent domtée; & elle ne passa entièrement sous leur

* Hispania, prima Romanis inita provinciarum quæ quidem continentis sint, postrema omnium perdomita est. *Liv. l. 28. n. 12.*

leur joug, qu'après plus de deux-cens ans d'une vigoureuse résistance.

Il paroît par ce que Polybe & Tite-Live nous disent des guerres d'Amilcar, d'Asdrubal, & d'Annibal en Espagne, dont nous parlerons bientôt, qu'avant ce tems les Carthaginois n'y avoient pas fait de grandes conquêtes, & qu'il leur restoit encore beaucoup de pais à subjuguier. Mais dans l'espace de vingt ans, ils acheverent de s'en rendre presque entierement maitres.

*Polyb. l. 3.
p. 192. &
lib. 1. p. 9.*

Dans le tems qu'Annibal partit pour l'Italie, toute la côte d'Afrique, depuis les Autels des Philiens (*Philenorum Aræ*) qui sont le long de la grande Syrte, jusque vis à vis les Colonnes d'Hercule, étoit soumise aux Carthaginois. En passant le Détroit, ils avoient subjugué toute la côte occidentale de l'Espagne, le long de l'Océan jusqu'aux Pyrenées. La côte d'Espagne qui est sur la Mer méditerranée avoit été aussi presque entierement subjuguée par les Carthaginois: c'est là qu'ils avoient bâti Carthage; & ils étoient maitres de tout ce pais jusqu'à l'Ebre, qui bornoit leur domaine. Voilà quelle étoit pour-lors l'étendue de leur Empire. Il étoit resté dans le cœur du pais quelques peuples, qu'ils n'avoient pu soumettre.

Conquêtes des Carthaginois en Sicile.

LES GUERRES des Carthaginois en Sicile sont plus connues. Je rapporterai
ici

ici celles qui se sont faites depuis le regne de Xerxès, qui engagea les Carthaginois à porter leurs armes en Sicile, jusqu'à la première Guerre Punique. Cet espace renferme près de deux-cens vingt ans, depuis l'an du Monde 3520, jusqu'à 3738. Dans le commencement de ces guerres, Syracuse, qui étoit la plus considérable & la plus puissante ville de Sicile, avoit mis l'autorité souveraine entre les mains de Gélon, d'Hieron, de Thrasybule, trois freres qui se succederent l'un à l'autre. Après eux, le Gouvernement démocratique, c'est-à-dire populaire, y fut établi, & subsista plus de soixante ans. Depuis ce tems-là, ceux qui dominèrent à Syracuse furent les deux Denys, Timoléon, & Agathocle. Pyrrhus ensuite fut appelé en Sicile, & n'en demeura maître que pendant fort peu d'années. Tel fut le gouvernement de la Sicile pendant le tems des guerres dont je vais parler. Elles ne contribueront pas peu à faire connoître quelle étoit la puissance des Carthaginois, quand ils commencerent à entrer en guerre avec les Romains.

La Sicile est la plus grande & la plus considérable de toutes les Iles de la Mer méditerranée. Elle est de figure triangulaire; & c'est pour cela qu'elle est appelée *Trinacria* & *Triquetra*. Le côté oriental, qui répond à la Mer Ionienne où de Grece, s'étend depuis le Promontoire ou Cap *Pachinum*, (Passaro) jusqu'à *Pelororum* (le Cap de Phare.) Les villes les plus célèbres sur cette côte sont, *Syracu-*

se, *Tauromenium*, *Messana*. Le côté septentrional qui regarde l'Italie, s'étend depuis le Cap de Pélore jusqu'au Cap *Lilybée* (le Cap Boco.) Les villes les plus célèbres sont, *Myle*, *Hymera*, *Panormus*, *Eryx*, *Motya*, *Lilybæum*. Le côté méridional qui regarde l'Afrique, s'étend depuis le Cap Lilybée jusqu'à *Pachynum*. Les villes les plus célèbres sont, *Selinus*, *Agrigentum*, *Gela*, *Camarina*. Cette Ile est séparée de l'Italie par un Détroit de quinze-cens pas seulement, qu'on appelle le Phare de Messine, parce qu'il est proche de cette ville. Le trajet de Lilybée en Afrique n'est que de 1500 stades, c'est-à-dire soixante & quinze lieues.

Strab. l. 6.
pag. 267.

AN. M.
3496.
CARTH.
389. ROME
ME 245.
AV. J. C.
508.

On ne fait point non plus précisément dans quel tems les Carthaginois commencerent à porter leurs armes en Sicile. Il est certain seulement qu'ils en possédoient déjà quelque partie, lorsqu'ils firent avec les Romains un Traité, l'année même où les Rois furent chassés de Rome, & les Consuls substitués en leur place, vingt-huit ans avant que Xerxès attaquât la Grece. Ce Traité, qui est le premier dont il soit fait mention entre ces deux peuples, parle de l'Afrique & de la Sardaigne comme appartenant aux Carthaginois : au-lieu que, pour la Sicile, les conventions ne tombent que sur les parties de cette Ile qui leur obéissoient. Par ce Traité il est marqué expressément, que les Romains, ni leurs Alliés, ne pourront naviger au-delà du *Beau Promontoire* qui étoit tout près de Carthage; & que

les

les marchands qui aborderont dans cette ville pour le commerce, ne payeront que certains droits qui y sont fixés.

Par ce même Traité, l'on voit que les Carthaginois étoient attentifs à ne donner aux Romains aucune entrée dans les pays de leur obéissance, ni aucune connoissance de ce qui s'y passoit: comme si dès-lors les Carthaginois eussent pris ombrage de la puissance naissante des Romains, & qu'ils eussent déjà couvé dans leur sein des semences secrètes de la jalousie & de la défiance qui devoient un jour éclater par des guerres aussi longues que cruelles, & par une animosité & une haine de part & d'autre, que la ruine seule de l'un des deux Empires pouvoit éteindre.

Quelques années après ce premier Traité, les Carthaginois firent alliance avec Xerxès Roi des Perses. Ce Prince, qui ne se proposoit rien moins que d'exterminer entièrement les Grecs, qu'il regardoit comme des ennemis irreconciliables, ne crut pas pouvoir réussir dans son dessein s'il n'engageoit dans son parti les Carthaginois, dont la puissance dès-lors étoit formidable. Ceux-ci, qui ne perdoient point de vûe le dessein qu'ils avoient conçu de s'emparer du reste de la Sicile, saisirent avidément l'occasion favorable qui se présentoit d'en achever la conquête. Le Traité fut donc conclu. On convint, que les Carthaginois attaqueroient avec toutes leurs forces les Grecs établis dans la Sicile & dans l'Italie.

Diod. l. 11. p. 1. & 16. 22. AN. M. 3520. CARTH. 399. RO. ME 264. AV. J. C. 484.

lie, pendant que Xerxés en personne marcheroit contre la Grece même.

Les préparatifs de cette guerre durèrent trois ans. L'Armée de terre ne montoit pas à moins de trois-cens-mille hommes. La Flotte étoit composée de deux-mille vaisseaux, & de plus de trois-mille petits bâtimens de charge. Amilcar, qui étoit le Capitaine de son tems le plus estimé, partit de Carthage avec ce formidable appareil. Il aborda à Palerme, * & après y avoir fait prendre quelque repos à ses troupes, il marcha contre la ville d'Himere qui n'en est pas fort éloignée, & en forma le siege. Théron, Gouverneur de la place, se voyant fort serré, députa à Syracuse vers Gélon qui s'en étoit rendu maître. Il accourut aussi-tôt à son secours avec une Armée de cinquante-mille hommes de pied, & cinq-mille chevaux. Son arrivée rendit le courage & l'esperance aux alliés, qui depuis ce tems-là se défendirent très vigoureusement.

Gélon étoit fort habile dans le métier de la guerre, sur-tout pour les ruses. On lui amena un Courier chargé d'une lettre des habitans de Selinonte ville de Sicile pour Amilcar, par laquelle ils lui donnoient avis que la troupe de Cavaliers, qu'il leur avoit demandée, arriveroit un certain jour. Gélon en choisit dans ses troupes un pareil nombre, qu'il fit partir vers le tems dont on étoit convenu. Ayant été reçus dans le Camp des ennemis comme venant de Selinonte, ils se jette-

* Cette ville est appelée en Latin, Panormus.

jetterent sur Amilcar, qu'ils tuèrent, & mirent le feu aux vaisseaux. Dans le moment même de leur arrivée, Gélon attaqua avec toutes ses troupes les Carthaginois, qui se défendirent d'abord fort vaillamment. Mais quand ils apprirent la mort de leur Général, & qu'ils virent leur Flotte en feu, le courage & les forces leur manquant, ils prirent la fuite. Le carnage fut horrible, & il y en eut plus de cent-cinquante-mille de tués. Les autres s'étant retirés dans un endroit où ils manquoient de tout, ne purent pas s'y défendre longtems, & se rendirent à discrétion. Ce combat se donna le jour même de la célèbre action des Thermopyles, où trois-cens Spartiates disputèrent au prix de leur sang à Xerxès le passage dans la Grece.

Quand on apprit à Carthage la triste nouvelle de la défaite entière de l'Armée, la surprise, la douleur, le desespoir y causerent un trouble & une allarme qui ne peuvent s'exprimer. Ils croyoient déjà voir l'ennemi à leurs portes. C'étoit le caractère des Carthaginois, de perdre d'abord courage dans les grands revers. Ils députerent aussi-tôt vers Gélon, pour lui demander la paix à quelque condition que ce fût. Il les écouta avec bonté. La victoire si complete qu'il venoit de remporter, loin de le rendre fier & intraitable, n'avoit fait qu'augmenter sa modestie & sa douceur, même à l'égard des ennemis. Il leur accorda la paix, exigeant seulement d'eux qu'ils payassent pour les frais
de

de la guerre deux-mille talens, ce qui revient à six millions de notre monnoye. Il demanda aussi qu'ils bâtissent deux Temples, où l'on exposât en public, & où l'on gardât comme en dépôt les conditions du Traité. Les Carthaginois crurent que ce n'étoit point acheter trop cher une paix qui leur étoit si nécessaire, & qu'ils n'avoient presque pas osé esperer. Gisgon fils d'Amilcar, selon la coutume injuste qu'ils avoient d'imputer aux Généraux les mauvais succès de la guerre, & de leur en faire porter la peine, fut puni du malheur de son pere, & envoyé en exil. Il passa le reste de sa vie à Sélinonte, ville de Sicile.

Gélon, de retour à Syracuse, convoqua le peuple, & invita tous les citoyens à venir à l'Assemblée avec leurs armes. Pour lui, il y entra sans armes & sans gardes, & rendit compte de toute la conduite de sa vie. Son discours ne fut interrompu que par des témoignages publics de reconnoissance & d'admiration. Loin d'être traité comme un Tyran qui eût opprimé la liberté de sa patrie, il en fut regardé comme le bienfaiteur & le liberateur. Tous, d'un consentement unanime, le proclamerent Roi; & cette Dignité, après lui, fut conférée à deux de ses freres.

APRES la célèbre défaite des Athéniens devant Syracuse, où Nicias périt avec toute sa Flotte, les Ségestains, qui s'étoient déclarés pour eux contre les Syracusains, craignant le ressentiment de leurs

Diod. l. 13.

p. 169-

171. &

179-186.

AN. M.

3592.

CART.

471. RO-

ME 336.

AV. J.-C.

412.

leurs ennemis, & se voyant déjà attaqués par ceux de Sélinonte, implorèrent le secours des Carthaginois, & se mirent eux & leur ville sous leur protection. On délibéra quelque tems à Carthage sur le parti qu'il falloit prendre, l'affaire souffrant de grandes difficultés. D'un côté, les Carthaginois desiroient fort se rendre maîtres d'une ville qui étoit tout à fait à leur bienséance: de l'autre, ils craignoient la puissance & les forces des Syracusains, qui venoient d'exterminer l'Armée nombreuse des Athéniens, & qu'une si grande victoire rendoit plus formidables que jamais. La passion de s'agrandir l'emporta, & l'on promit du secours aux Ségestains.

On confia le soin de cette guerre à Annibal, lequel avoit pour-lors la première Dignité de l'Etat, c'est-à-dire celle de Suffete. Il étoit petit-fils d'Amilcar, qui avoit été défait par Gélon & tué devant Himere, & fils de Gisgon qui avoit été condamné à l'exil. Il partit, animé d'un vif desir de venger sa famille & sa patrie, & d'effacer la honte de la dernière défaite. Son Armée & sa Flotte étoient très nombreuses. Il aborda à un lieu appellé *le Puits de Lilybée*, qui a donné son nom à la ville bâtie depuis dans le même endroit. Sa première entreprise fut le siege de Sélinonte. L'attaque fut très vive, & la défense ne le fut pas moins, les femmes même montrant un courage beaucoup au-dessus de leur sexe. Après une longue résistance, la ville fut prise d'assaut,

faut, & abandonnée au pillage. Le vainqueur exerça les dernières cruautés, sans avoir égard ni au sexe, ni à l'âge. Il permit aux habitans qui s'étoient sauvés par la fuite, de demeurer dans la ville après l'avoir démantelée, & de cultiver les terres, à condition de payer un tribut aux Carthaginois. Cette ville subsistoit depuis 242 ans.

Himere, qu'il assiegea ensuite, & qu'il prit aussi d'assaut, après avoir été traitée avec encore plus de cruauté, fut entièrement rasée, 240 ans depuis sa fondation. Il fit souffrir toutes sortes d'ignominies & de supplices à trois-mille prisonniers, & les fit égorger tous dans l'endroit même où son grand-pere avoit été tué par les Cavaliers de Gélon, pour appaiser & satisfaire ses mânes par le sang de ces malheureuses victimes.

Après ces expéditions, Annibal retourna à Carthage. Toute la ville sortit au-devant de lui, & le reçut au milieu des cris de joye & des applaudissemens.

*Diod. l. 13
p. 201-203.
206-211.
226-231.*

• CES HEUREUX succès renouvelèrent le desir & le dessein qu'avoient toujours eu les Carthaginois, de se rendre maîtres de la Sicile entière. Trois ans après, ils nommerent encore pour Général Annibal; & comme il s'excusoit sur son grand âge, & refusoit de se charger de cette guerre, on lui donna pour Lieutenant Imilcon fils d'Hannon, qui étoit de la même famille. Les préparatifs de la guerre furent proportionnés au grand dessein que les Carthaginois avoient conçu.

cu. La Flotte & l'Armée se trouverent bientôt prêtes, & l'on partit pour la Sicile. Le nombre des troupes montoit, selon Timée, à plus de six-vingts-mille hommes, & selon Ephore, à trois-cens-mille. Les ennemis de leur côté s'étoient mis en état de les bien recevoir, & les Syracusains avoient envoyé chez tous leurs Alliés pour y lever des troupes, & dans toutes les villes de la Sicile pour les exhorter à défendre courageusement leur liberté.

Agrigente s'attendoit à effuyer les premières attaques. C'étoit une ville puissamment riche, & environnée de bonnes fortifications. Elle étoit située, aussi bien que Sélinonte & Himere, sur la côte de Sicile qui regarde l'Afrique. En effet, Annibal commença la campagne par le siège de cette ville. Ne la jugeant prenable que par un endroit, il tourna tous ses efforts de ce côté-là, fit faire des levées & des terrasses qui alloient jusqu'à la hauteur des murs, & employa à ces ouvrages les décombres & les démolitions des tombeaux qui étoient autour de la ville, & qu'il avoit fait abattre pour cet effet. La peste se mit bientôt après dans l'Armée, & fit périr un grand nombre de soldats, & le Général même. Les Carthaginois crurent que c'étoit une punition des Dieux, qui vengeoient ainsi l'injure faite aux morts, dont plusieurs même s'imaginèrent avoir vû les spectres pendant la nuit. On cessa donc de toucher
aux

aux tombeaux , on ordonna des prières selon le rit observé à Carthage , on immola un enfant à Saturne par une superstition inhumaine , & l'on jeta plusieurs victimes dans la mer en l'honneur de Neptune.

Les assiégés , qui d'abord avoient remporté plusieurs avantages , se trouverent tellement pressés par la famine , que se voyant sans esperance & sans ressource , ils prirent le parti d'abandonner la ville. On marqua la nuit suivante pour le départ. On juge aisément quelle fut la douleur de ces pauvres habitans , obligés d'abandonner leurs maisons , leurs richesses , leur patrie : mais la vie leur étoit plus chere que tout le reste. Jamais spectacle ne fut plus triste. Sans parler des autres , on voyoit une troupe de femmes éplorées trainer après elles leurs enfans , pour les dérober à la cruauté du vainqueur. Mais ce qu'il y eut de plus douloureux , fut la nécessité où l'on se trouva de laisser dans la ville les vieillards & les malades , à qui leur état ne permettoit ni de fuir , ni de se défendre. Ces malheureux exilés arriverent à Géla , qui étoit la ville la plus prochaine , & ils y reçurent tous les soulagemens qu'ils pouvoient attendre dans un état si déplorable.

Cependant , Imilcon entra dans la ville , & fit égorger tous ceux qui y étoient restés. Le butin fut immense , & tel qu'on peut se l'imaginer dans une ville des plus opulentes de la Sicile , qui avoit
deux-

deux-cens-mille habitans, & qui n'avoit jamais souffert de siege, ni par conséquent de pillage. On y trouva un nombre infini de tableaux, de vases, de statues de toutes sortes: (car cette ville avoit un goût exquis pour ces raretés) & entre autres, le fameux Taureau de Phalaris, qui fut envoyé à Carthage.

Le siege d'Agrigente avoit duré huit mois. Imilcon y fit passer le quartier d'Hiver à ses troupes, pour leur donner quelque repos; & au commencement du Printems il en sortit, après avoir ruiné entierement la ville. Il assiegea ensuite Géla, & la prit, malgré le secours qu'y mena Denys le Tyran, qui s'étoit emparé de l'autorité à Syracuse. Imilcon termina la guerre par un Traité qu'il fit avec Denys, dont les conditions furent: Que les Carthaginois, outre leurs anciennes conquêtes dans la Sicile, demeureroient maitres du país des Sicanien, de Sélinonte, d'Agrigente, d'Himere, comme aussi de celui de Géla & de Camarine, dont les habitans pourroient demeurer dans leurs villes démantelées, en payant tribut aux Carthaginois: Que les Léontins, les Messeniens, & tous les Siciliens vivoient selon leurs loix, & conserveroient leur liberté & leur indépendance: Qu'enfin, les Syracusains demeureroient soumis à Denys. Imilcon, après la conclusion de ce Traité, retourna à Carthage, où la peste fit encore périr un grand nombre de citoyens.

DENYS n'avoit conclu la paix avec les Car-

*** Les Sicanien & les Siciliens ancienne-ment étoient deux peuples distingués.*

Diod. l. 14. p. 268-278.

AN. M.
3600.
CARTH.
479. RO-
ME 345.
AV. J. C.
404.

Carthaginois, que pour se donner le tems d'affermir son autorité naissante, & de travailler aux préparatifs de la guerre qu'il méditoit contre eux. Comme il savoit combien la puissance de ce peuple étoit formidable, il n'oublia rien pour se mettre en état de l'attaquer avec succès; & il fut merveilleusement secondé dans son dessein par le zèle de ses peuples. La réputation de ce Prince, le desir de s'en faire connoître, l'attrait du gain, & la vûe des recompenses qu'il promettoit à ceux dont l'industrie se feroit distinguer, attirerent de toutes parts en Sicile ce qu'il y avoit pour-lors de plus habiles ouvriers en tout genre. Syracuse entière étoit devenue comme un grand atelier, où de tous côtés on étoit occupé à faire des épées, des casques, des boucliers, des machines de guerre, & à préparer tout ce qui est nécessaire pour la construction & pour l'équipement des vaisseaux. L'invention de ceux à cinq rangs de rames étoit toute récente: jusques-là on n'avoit vû que des vaisseaux à trois rangs de rames, *triremes*. Denys animoit le travail par sa présence, par des libéralités & des louanges qu'il savoit dispenser à propos, & sur-tout par des manières populaires & engageantes, moyens encore plus efficaces que tout le reste pour réveiller l'industrie & l'ardeur des ouvriers; & il faisoit souvent manger avec lui ceux qui excelloient dans leur genre.

Honos alit
artes.

Quand tout fut prêt, & qu'il eut levé en differens païs un grand nombre de troupes,

pes, il convoqua l'Assemblée des Syraculains, leur exposa son dessein, & leur représenta, que les Carthaginois étoient les ennemis déclarés des Grecs; qu'ils ne se proposoient rien moins que d'envahir toute la Sicile; qu'ils vouloient mettre sous le jong toutes les villes Grecques; & que si l'on n'arrêtoit leurs progrès, Syracuse se verroit bientôt elle-même attaquée; que s'ils ne faisoient point actuellement d'entreprise, on devoit leur inaction aux ravages que la peste avoit causés parmi eux; que c'étoit une conjoncture favorable, dont il falloit profiter. Quoique la Tyrannie & le Tyran fussent très odieux aux Syraculains, la haine contre les Carthaginois l'emporta, & tout le monde, plus touché des motifs d'une politique intéressée que de la justice, applaudit au discours de Denys. Sans aucun sujet de plaintes, sans déclaration de guerre, il abandonna au pillage & à la fureur du peuple les biens & la personne des Carthaginois. Il y en avoit un assez grand nombre à Syracuse, qui, sur la foi des Traités, y exerçoient le commerce. On courut de tous côtés dans leurs maisons: on pilla leurs effets: on prétendit être suffisamment autorisé pour leur faire souffrir à eux-mêmes toutes sortes d'ignominies & de supplices, en représailles des cruautés qu'ils avoient exercées contre les habitans du pais; & ce pernicieux exemple de perfidie & d'inhumanité fut suivi dans toute l'étendue de la Sicile. Ce fut là comme le signal sanglant de la guerre qu'on leur

décla-

déclaroit. Denys, après avoir ainsi commencé par se faire justice à lui-même, envoya des Députés à Carthage, pour demander qu'ils rendissent la liberté à toutes les villes de la Sicile; qu'autrement, ils y seroient traités comme ennemis. Cette nouvelle y répandit une grande alarme, sur-tout à cause du pitoyable état où ils se trouvoient.

Denys ouvrit la campagne par le siege de Motya, qui étoit la place d'armes des Carthaginois en Sicile; & il poussa vivement ce siege, sans qu'Imilcon, qui commandoit la Flotte ennemie, pût la secourir. Il fit avancer les machines, battit la place à coups de Béliers, approcha des murs les Tours à six étages, qui étoient portées sur des roues, & qui égaloient la hauteur des maisons; & de là il incommodoit fort les assiégés par ses Catapultes, machines nouvellement inventées, qui lançoient en grand nombre & avec grande force des traits & des pierres contre les ennemis. La ville enfin, après une longue & vigoureuse résistance, fut prise d'assaut, & tous les habitans passés au fil de l'épée, excepté ceux qui se réfugièrent dans les Temples. On abandonna le pillage au soldat. Denys, y ayant laissé une bonne garnison & un Gouverneur sûr, retourna à Syracuse.

L'année suivante, Imilcon, que les
Diod. l. 14. Carthaginois avoient nommé Suffete, re-
p. 279-295. vint en Sicile avec une Armée beaucoup
Justin. l. plus nombreuse qu'auparavant. Il aborda
19. c. 2. & 3. à Palerme, recouvra Motya par force,

ce,

ce, & prit plusieurs autres villes. Animé par ces heureux succès, il marcha vers Syracuse pour en former le siège, menant ses troupes de pied par terre, pendant que sa Flotte, sous la conduite de Magon, côtoyoit les bords.

L'arrivée d'Imilcon jeta un grand trouble dans la ville. Plus de deux-cens vaisseaux, ornés des dépouilles des ennemis, & s'avancant en bon ordre, entrèrent comme en triomphe dans le grand Port, suivis de cinq-cens barques. On vit en même tems arriver d'un autre côté l'Armée de terre, composée, selon quelques Auteurs, de trois-cens-mille hommes de pied, & de trois-mille chevaux. Imilcon fit dresser sa tente dans le Temple même de Jupiter: le reste de l'Armée campa à douze stades, c'est-à-dire à un peu plus d'une demie lieue de la ville. S'en étant approché, il présenta la bataille aux habitans, qui se donnerent bien de garde de l'accepter. Content d'avoir tiré des Syracusains l'aveu de leur foiblesse & de sa supériorité, il retourna dans son camp, ne doutant point que bientôt il ne dût se rendre maître de la ville, & la regardant déjà comme une proie assurée, & qui ne pouvoit lui échaper. Pendant trente jours il fit le dégât des terres voisines, & ruina tout le pays. Il se rendit maître du faux-bourg d'Acradine, & pilla les Temples de Cérès & de Proserpine. Pour fortifier son camp, il abattit tous les tombeaux qui étoient autour de la ville, & entre autres celui de Gélon &

de Démarete sa femme, qui étoit d'une magnificence extraordinaire.

Ces heureux succès ne furent pas d'une longue durée. Tout l'éclat de ce triomphe anticipé s'évanouit en un moment, & montra à tous les mortels, dit l'Historien, que quiconque s'éleve insolemment par l'orgueil, tôt ou tard abattu par une force supérieure sera forcé de reconnoître sa foiblesse. Lorsqu'Imilcon, maître de presque toutes les villes de Sicile, s'attendoit à mettre le comble à ses victoires par la prise de Syracuse, la maladie contagieuse se mit dans son Armée, & y fit des ravages incroyables. On étoit dans le fort de l'Été, & la chaleur, cette année, étoit très grande. La contagion commença par les Africains, qui mouroient à rās, sans qu'on pût les secourir. D'abord on enterroit les morts: mais le nombre en augmentant tous les jours, & le mal se communiquant promptement, les cadavres demeurèrent sans sépulture, & les malades sans secours. Cette peste étoit accompagnée de symptômes extraordinaires, de cruelles dysenteries, de fièvres violentes, de déchiremens d'entrailles, de douleurs aiguës par tout le corps, de phrénésie même & de fureur, en sorte qu'ils se jetoient sur quiconque venoit à leur rencontre, & le mettoient en piéces.

Denys ne laissa pas échaper une occasion si favorable d'attaquer les ennemis. Plus qu'à demi vaincus par la peste, ils ne firent pas grande résistance. Les vaisseaux

feaux furent, pour la plupart, ou pris par l'ennemi, ou consumés par le feu. Tous les habitans de Syracuse, vieillards, femmes, enfans, sortirent en foule de la ville, pour être témoins d'un événement qui leur paroissoit tenir du miracle. Ils levoient les mains au Ciel, pour remercier les Dieux protecteurs de leur ville, & vengeurs de la sainteté des Temples & des tombeaux, violés indignement par ces barbares. La nuit étant survenue, chacun se retira de son côté. Imilcon profita de ce moment de relâche, & envoya vers Denys pour lui demander la permission d'emmener avec lui à Carthage le peu qui lui restoit de troupes, en lui offrant trois-cens talens, qui étoient tout l'argent qu'il avoit de reste. Il ne put obtenir cette permission que pour les seuls Carthaginois, avec lesquels il se sauva de nuit, laissant tous les autres soldats à la discretion de l'ennemi.

Trois-cens-mille écus.

Voilà l'état dans lequel ce Chef des Carthaginois, si fier quelques momens auparavant, se retira de Syracuse. Plaignant amerement son sort, & encore plus celui de la République, il accusoit avec, insulte & emportement les Dieux, seuls auteurs de son infortune. Car l'ennemi, disoit-il, peut bien se réjouir de nos maux, mais non s'en glorifier : vainqueurs des Syracusains, la peste seule a pu nous vaincre. Sa grande douleur, & qui le touchoit le plus vivement, étoit d'avoir survécu à tant de braves guerriers qui étoient morts les armes à la main.

Mais, ajoutoit-il, la fuite fera connoître si c'est la crainte de la mort, ou le desir de ramener dans la patrie les restes malheureux de mes citoyens, qui m'a fait survivre à la perte de tant de généreux soldats. En effet, dès qu'il fut arrivé à Carthage, qu'il trouva dans une désolation qui ne se peut exprimer, il entra dans sa maison, en ferma les portes sur lui sans vouloir y admettre personne, pas même ses enfans, & se donna la mort, par un prétendu courage que les Payens admiroient, mais qui n'en avoit que le nom, & qui cachoit dans le fond un véritable desespoir.

Un nouveau surcroit de malheurs accabla cette ville infortunée. Les Africains, de tout tems pleins de haine contre Carthage, mais irrités alors jusqu'à la fureur de ce qu'on avoit laissé leurs compatriotes à Syracuse en les livrant à la boucherie, s'assembloient comme des forcenés, sonnent l'allarme, prennent les armes, & après s'être saisis de Tunis, marchent contre Carthage au nombre de plus de deux-cens-mille hommes. La ville se crut perdue. On regarda ce nouvel incident comme un effet & comme une suite de la colere des Dieux, qui poursuivoit les coupables jusques dans Carthage même. Comme ses habitans portoient la superstition à l'excès, sur-tout dans les calamités publiques, on songea avant tout à apaiser les Dieux. Cérés & Proserpine étoient des Divinités inconnues jusques-là dans le pais. Pour reparer l'outrage
qui

qui leur avoit été fait par le pillage de leurs Temples, on leur érigea de magnifiques statues, on leur donna pour Prêtres les personnes les plus qualifiées de la ville, on leur offrit des sacrifices & des victimes selon le rit Grec, & l'on n'omit rien de ce qu'ils croyoient pouvoir leur rendre ces Déeses propices. Après ce premier soin, on songea à la défense de la ville. Heureusement pour les Carthaginois, cette Armée nombreuse étoit sans Chef, c'est-à-dire comme un corps sans ame. Nulles provisions, nulles machines de guerre: point de discipline, ni de subordination: chacun vouloit commander, ou se conduire à son gré. La division s'étant donc mise parmi ces troupes, & la famine augmentant tous les jours de plus en plus, ils se retirèrent chacun dans leur país, & delivrerent Carthage d'une grande allarme.

Rien ne rebutoit les Carthaginois, & ils faisoient toujours de nouvelles tentatives sur la Sicile. Magon leur Général, qui étoit un des deux Suffetes, perdit une grande bataille où il fut tué. Les Chefs des Carthaginois demanderent la paix, qui leur fut accordée à ces conditions, qu'ils fortiroient de toutes les villes de la Sicile, & qu'ils payeroient tous les frais de cette guerre. Ils parurent les accepter: mais ayant représenté, qu'ils ne pouvoient livrer les villes sans l'ordre de leur Republique, ils obtinrent une trêve assez longue pour envoyer à Carthage. On y profita de cet intervalle pour lever

& exercer de nouvelles troupes , à qui l'on donna pour Chef Magon , fils de celui qui venoit d'être tué. Il étoit tout jeune , mais avoit beaucoup de mérite & de reputation. Dès qu'il fut arrivé en Sicile , & que le tems de la trêve fut expiré , il donna une bataille contre Denys , où Leptine , l'un de ses Généraux , fut tué , & où il demeura sur la place , du côté des Syracusains , plus de quatorze mille hommes. Le fruit de cette victoire fut une paix honorable , qui laissoit les Carthaginois en possession de tout ce qu'ils avoient dans la Sicile , en y ajoutant même quelques places , & qui leur assignoit mille talens pour les frais de la guerre , c'est-à-dire trois millions de livres.

Justin. l. 2. c. 5. Ce fut à peu près vers ce tems-là , qu'à l'occasion d'un citoyen de Carthage qui avoit écrit en Grec à Denys , pour lui donner avis du départ de l'Armée Carthaginoise , il fut défendu par Arrêt du Sénat aux Carthaginois d'apprendre à écrire ou à parler la Langue Grecque , pour les mettre hors d'état d'avoir aucun commerce avec les ennemis , soit par lettres , soit de vive voix.

Diod. l. 15. pag. 344. Carthage eut bientôt après une nouvelle secoussé à essuyer. La peste se répandit dans la ville , & y fit de grands ravages. Des terreurs paniques & de violens transports de phrénésie faisoient tout à coup les malades. Ils sortoient brusquement de leurs maisons les armes à la main , comme si l'ennemi se fût emparé de

de la ville, & tuoient où bleffoient tous ceux qu'ils trouvoient à leur rencontre. Les Africains, & ceux de Sardaigne, voulurent profiter de l'occasion, pour secouer un joug qu'ils portoient avec peine: mais les uns & les autres furent domtés, & rentrèrent dans l'obeïssance. Une entreprise que Denys forma en Sicile dans le même tems, & par les mêmes vûes, ne lui réussit pas mieux. Il mourut quelque tems après, & eut pour successeur son fils, qui porta le même nom.

Nous avons déjà rapporté un premier Traité conclu entre les Romains & les Carthaginois. Il y en eut un second, Polyb. l. 3. p. 178. qu'Orose dit avoir été conclu la 402. année de la fondation de Rome, & par conséquent vers le tems dont nous parlons.

Ce second Traité contenoit à peu près les mêmes conditions que le premier, excepté que ceux de Tyr & d'Utique y étoient nommément compris, & joints aux Carthaginois.

Après la mort du premier Denys, il y eut de grands troubles à Syracuse. Denys le jeune, qui en avoit été chassé, s'y rétablit à main armée, & y exerça de grandes cruautés. Une partie des citoyens implora le secours d'icétes Tyran des Léontins, qui étoit originaire de Syracuse. La conjoncture des ces troubles parut très favorable aux Carthaginois pour s'emparer de la Sicile, & ils y envoyèrent une grosse Flotte. Dans cette extrémité, ceux d'entre les Syracusains qui étoient les mieux intentionnés eurent re-

Diod. l. 16.
p. 459-472.
Hist. in li-
mol.
AN. M.
3656.
CARTH.
535. RO-
MI 400.
AV. J. C.
348.

cours aux Corinthiens , qui les avoient déjà souvent aidés dans leurs périls , & qui d'ailleurs étoient les peuples de la Grece les plus déclarés contre la Tyrannie , & les plus vifs défenseurs de la liberté. Les Corinthiens leur envoyerent Timoléon. C'étoit un homme d'un rare mérite , & qui avoit signalé son zèle pour le bien public , en affranchissant sa patrie du joug de la Tyrannie aux dépens de sa propre famille. Il partit avec dix vaisseaux seulement , & étant arrivé à Rhege , il éluda par un heureux stratagème la vigilance des Carthaginois , qui ayant été avertis de son départ & de son dessein par Icètes , vouloient l'empêcher de passer en Sicile.

Timoléon n'avoit gueres plus de mille soldats avec lui. Avec cette poignée de gens , il marche hardiment au secours de Syracuse. Sa petite troupe se grossit , à mesure qu'il avance. Les Syracusains se trouvoient dans un étrange état , & avoient perdu toute esperance. Ils voyoient les Carthaginois maitres du Port ; Icètes , de la Ville ; Denys , de la Citadelle. Heureusement , dès que Timoléon fut arrivé , Denys , qui étoit sans ressource , lui remit entre les mains la Citadelle avec toutes les troupes , les armes , & les vivres qui y étoient , & il se sauva par son moyen à Corinthe. Timoléon avoit fait représenter adroitement aux soldats étrangers , qui , selon le défaut que nous avons remarqué dans le gouvernement de Carthage , faisoient la principale force de
l'Ar-

l'Armée de Magon , & qui même pour la plupart étoient de Grece, qu'il étoit bien étrange que des Grecs travaillassent à rendre les Barbares maitres de la Sicile, d'où ils passeroient bien-tôt dans la Grece. Car enfin, pouvoit-on s'imaginer que les Carthaginois fussent venus de si loin, uniquement pour établir Icétes Tyrان à Syracuse? Ces discours s'étant répandus dans le camp, Magon fut saisi de frayeur; & comme il ne cherchoit qu'un prétexte pour se retirer, supposant que les troupes étoient prêtes à le trahir & à l'abandonner, il fit sortir la Flotte du port, & cingla vers Carthage. Icétes, après son départ, ne put pas tenir longtemps contre les Corinthiens: ainsi ils demeurèrent seuls maitres de toute la ville.

2 Dès que Magon fut arrivé à Carthage, on lui fit son procès. Il prévint le supplice, par une mort volontaire. Son corps fut attaché à une potence, & exposé en spectacle au peuple. On leva de nouvelles troupes, & l'on fit partir pour la Sicile une Flotte plus nombreuse encore que la précédente. Elle étoit composée de deux-cens vaisseaux, sans compter mille barques de transport: & l'Armée montoit à plus de soixante & dix-mille hommes. Ils aborderent à Lilybée, sous la conduite d'Amilcar & d'Annibal, & résolurent d'aller d'abord attaquer les Corinthiens. Timoléon ne les attendit pas, & marcha à leur rencontre. Mais la consternation étoit si grande à Syracuse, que de toutes les troupes qui y étoient,

Plut. p. 248-250.

il n'y eut que trois-mille Syracusains qui le suivirent , & quatre mille étrangers ; encore de ces derniers il y en eut mille qui , par crainte , l'abandonnerent dans le chemin. Il ne perdit point courage , & ayant exhorté le reste de ses troupes à combattre vaillamment pour le salut & la liberté de leurs Alliés , il les mena contre l'ennemi , dont il savoit que le rendez-vous étoit près d'une petite riviere appelée Crimese. Il paroissoit de la folie à aller attaquer une Armée si nombreuse , avec quatre ou cinq-mille hommes d'infanterie seulement , & mille chevaux : mais Timoléon , qui savoit que la bravoure conduite par la prudence l'emporte sur le nombre , comptoit sur le courage de ses soldats , qui paroissoient déterminés à périr plutôt que ceder , & qui demandoient avec ardeur qu'on les menât contre l'ennemi. L'événement justifia ses vûes & son esperance. La bataille se donna : les Carthaginois furent mis en déroute : il y eut de leur côté plus de dix-mille hommes de tués , parmi lesquels il se trouva trois-mille citoyens de Carthage ; ce qui causa dans cette ville un grand deuil & une grande consternation. Leur camp fut pris , & l'on y trouva des richesses immenses : l'on fit aussi un grand nombre de prisonniers.

Plut. ibid.

Timoléon , avec les nouvelles de sa victoire , envoya à Corinthe les plus belles armes qui se trouverent parmi le butin. Car il vouloit que sa ville fut louée & admirée de tous les hommes , lorsqu'ils ver-
roient

roient que c'étoit la seule de toutes les villes de Grece où les plus beaux Temples étoient ornés, non de dépouilles Grecques, ni d'offrandes teintes encore du sang de la nation, & dont la vûe ne pouvoit que renouveler un souvenir funeste; mais de dépouilles Barbares, qui, par de belles inscriptions, faisoient connoître en même tems, & le courage, & la reconnoissance religieuse de ceux qui les avoient remportées. Car elles disoient, *que les Corinthiens, & Timoléon leur Général, après avoir affranchi du joug des Carthaginois les Grecs établis dans la Sicile, avoient appendu ces armes dans les Temples, pour en rendre aux Dieux des actions de grâces immortelles.*

Après cela Timoléon, laissant dans le país ennemi les troupes étrangères pour achever de piller & de ravager toutes les terres des Carthaginois, s'en retourna à Syracuse. En arrivant, il bannit de la Sicile les mille soldats qui l'avoient abandonné en chemin, & il les fit sortir de Syracuse avant le coucher du soleil, sans en tirer d'autre vengeance.

Cette victoire des Corinthiens fut suivie de la prise de plusieurs villes: ce qui obligea les Carthaginois à demander la paix.

Autant que les apparences du succès les rendoient prompts à faire de grands efforts, & à mettre sur pied de puissantes Armées de terre & de mer, & que la prospérité leur faisoit user de la victoire avec insolence & avec cruauté: au-

tant une adverfité imprévûe les jettoit dans le découragement, leur faisoit perdre tout d'un coup de vûe toutes leurs reffources, & leur infpiroit la baffefle d'aller demander quartier à des ennemis peu confiderables, & d'en accepter fans honte les conditions les plus dures & les plus humiliantes. Celles qu'on leur impofa ici, en leur accordant la paix, furent: Qu'ils ne tiendroient que les terres qui étoient au-delà du fleuve * Halycus; qu'ils laifferoient la liberté à tous ceux du païs d'aller s'établir à Syracufe avec leurs familles & leurs biens; & qu'ils ne conserveroient avec les Tyrans, ni alliance ni intelligence.

Justin. lib.
21. cap. 4.

Il paroît que c'est à peu près dans le tems dont nous venons de parler, qu'arriva à Carthage ce qu'on lit dans Justin. Hannon, l'un de fes citoyens les plus puiffans, forma le deffein de fe rendre maitre de la Republique, en faifant périr tout le Sénat. Il choifit pour cette cruelle exécution le jour même des nôces de fa fille, où il devoit donner chez lui un repas aux Sénateurs, & les faire tous empoifonner. La chofe fut découverte. On n'ofa pas punir un crime fi horrible, tant étoit grand le crédit du coupable: on fe contenta de le prévenir & de le détourner par un Décret, qui défendoit en général la trop grande magnificence des nôces,

* Cette riviere n'est pas loin d'Agrigente. Elle est nommée dans Diodore & dans Plutarque Lycus: mais on croit que c'est une faute.

ees, & mettoit certaines bornes aux dépenses qu'on y pourroit faire. Voyant que la ruse lui avoit mal réuissi, il songea à employer la force ouverte, en armant tous les Esclaves. Il fut encore découvert; &, pour éviter la punition, il se retira avec vingt-mille Esclaves armés dans un Château extrêmement fortifié, & de là il tâcha d'engager dans sa revolte les Africains, & le Roi des Maures: mais en vain. Il fut pris, & conduit à Carthage. Après qu'on l'eut battu de verges, on lui arracha les yeux, on lui brisa les bras & les cuisses, on le fit mourir à la vûe du peuple, & l'on attachâ à la potence son corps tout déchiré de coups. Ses enfans, & tous ses parens, quoiqu'ils n'eussent pris aucune part à sa conspiration, en eurent à son supplice. On les condamna tous à la mort, afin de ne laisser personne dans sa famille en état ou d'imiter son crime, ou de venger sa mort. Tel étoit le génie de Carthage. Toujours sévère & excessive dans ses punitions, elle les portoit aux dernières rigueurs, & les étendoit jusques sur les innocens, sans consulter ni l'équité, ni la moderation, ni la reconnoissance.

J'AI MAINTENANT à parler des guerres que soutinrent les Carthaginois, tant dans la Sicile que dans l'Afrique même, contre Agathocle, qui pendant plusieurs années leur donna beaucoup d'exercice.

Cet Agathocle étoit Sicilien, d'une naissance obscure, & d'une condition très basse. Soutenu d'abord par les forces des

Diod. l. 19.

p. 651-656

710-712.

737-743-

760.

Justin. l.

2. c. 1-6.

AV. M.

3685.

CARTH.

564. ROME

429. AV.

J. C. 319.

Carthaginois, il avoit envahi la souveraine autorité dans Syracuse, & en étoit devenu le Tyran. Dans les commencemens, ils reprimerent ses entreprises, & Amilcar leur Chef le fit consentir à un Traité qui mettoit la paix dans la Sicile. Mais il n'en garda pas longtems les conditions, & il se déclara bien-tôt contre les Carthaginois mêmes, qui, sous la conduite d'Amilcar, emporterent sur lui une victoire * considerable, après laquelle il fut obligé de se renfermer dans Syracuse. Les Carthaginois l'y poursuivirent, & formerent le siege de cette importante place, dont la prise devoit les rendre maîtres de toute la Sicile.

* C'étoit
proche du
fleuve *Éryx*
de la ville
d'*Himere*.

Agathocle, qui lui étoit beaucoup inférieur en forces, & qui d'ailleurs se voyoit abandonné par tous les Alliés à cause de sa cruauté inouïe, conçut un dessein si hardi & impraticable selon toutes les apparences, que même après l'exécution & le succès, il paroît encore presque incroyable: c'étoit de porter la guerre en Afrique, & d'aller assiéger Carthage, lui qui ne pouvoit ni se défendre en Sicile, ni soutenir le siege de Syracuse. Le profond secret qu'il garda, n'est pas moins étonnant que l'entreprise même. Il ne s'ouvrit à personne sur son dessein, & se contenta de déclarer au peuple, qu'il avoit imaginé un moyen sûr de le tirer du péril où il étoit: qu'il ne s'agissoit que de supporter avec patience, pendant un court intervalle, les incommodités du siege: qu'au reste, il laissoit à ceux qui ne pour-

roient

roient se résoudre à prendre ce parti, la liberté de sortir de la ville. Il n'en sortit que seize-cens personnes. Il y laissa son frere Antandre, avec assez de trou-pes & de vivres pour faire une bonne dé-fense. Il accorda la liberté à tous les Escla-ves qui étoient en âge de porter les ar-mes, & après leur avoir fait prêter ser-ment, il les joignit à ses troupes. Il n'emporta que cinquante talens pour les besoins présens, bien assuré de trouver dans le país ennemi tout ce qui lui seroit nécessaire. Il partit donc avec deux de ses fils, Archagathe & Heraclide, sans qu'aucun sût où la Flotte devoit faire voile. Ils croyoient tous qu'on les m-eneroit dans l'Italie ou dans la Sardaigne, pour y faire du butin, ou vers les côtes de la Sicile qui appartenoient à l'ennemi, pour en faire le dégât. Les Carthaginois, surpris d'un départ si inopiné, se mirent en état de l'empêcher. Mais Agathocle se déroba à leur poursuite, & prit le large.

Il ne découvrit son dessein, que lorsqu'on fut abordé en Afrique. Là, ayant assemblé ses troupes, il leur exposa ses raisons en peu de mots. Il leur représenta, que l'unique moyen de délivrer leur patrie, étoit de porter la guerre dans le país ennemi: qu'il les menoit, eux qui étoient aguerris & intrepides, contre des citoyens amollis & énervés par les délices d'une vie oisive & voluptueuse: que les habitans du país, accablés du joug d'une servitude également dure & hon-teuse, au premier bruit de leur arrivée,

vien-

viendroient en foule se joindre à eux: que la hardiesse seule de leur projet concerteroit les Carthaginois, qui ne s'attendoient à rien moins qu'à voir l'ennemi à leurs portes: qu'enfin, jamais entreprise ne procureroit plus d'avantage, & ne feroit plus d'honneur que celle-ci, puisque toutes les richesses de Carthage seroient la recompense des vainqueurs, & que tous les siecles parleroient avec éloge & avec admiration de leur courage. Tous les soldats, se croyant déjà maîtres de Carthage, applaudirent à son discours. Une seule chose les inquietoit: c'étoit l'éclipse de Soleil, qui étoit arrivée précisément à leur départ. Les peuples alors, même les plus policés, connoissoient peu la cause de ces phénomènes extraordinaires de la nature, & étoient accoutumés par leurs Devins à en tirer des conjectures superstitieuses & arbitraires, qui servoient souvent à régler les plus grandes entreprises. Agathocle rassura ses soldats, en leur faisant entendre que ces sortes de défaillances des Astres marquoient toujours un changement dans l'état présent: qu'ainsi le bonheur des Carthaginois alloit prendre fin, & qu'il passeroit de leur côté.

Voyant les soldats bien disposés, il exécuta presque dans le même tems une seconde entreprise, encore plus hardie & plus dangereuse que n'avoit été la première, par laquelle il les avoit transportés en Afrique: ce fut de brûler entièrement la Flotte qui les y avoit amenés. Plu-

sieurs

leurs raisons le déterminèrent à prendre un parti si extrême. Il n'avoit aucun bon Port en Afrique, où il pût mettre ses vaisseaux en sûreté. Les Carthaginois étant maîtres de la mer, n'auroient pas manqué de venir bien-tôt s'emparer sans résistance de sa Flotte. S'il avoit laissé tout ce qu'il falloit de troupes pour la défendre, il auroit trop affoibli son Armée, d'ailleurs assez médiocre; & il se seroit mis hors d'état de tirer aucun avantage de cette diversion inopinée, qui dépendoit uniquement d'un succès prompt & éclatant. Enfin, il vouloit mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre, en ne leur laissant d'autre ressource que la victoire. Il falloit bien du courage, pour prendre une telle résolution. Il y avoit préparé les Officiers, qui lui étoient tous dévoués, & suivoient en tout ses impressions. On le vit donc paroître tout d'un coup dans l'Assemblée avec une couronne sur la tête, & un habit éclatant, dans l'équipage d'un homme qui se prépare à une cérémonie de religion. Alors prenant la parole: „ Lorsque nous partimes de „ Syracuse, dit-il, & que l'ennemi nous „ poursuivoit vivement, dans cette funeste „ extrémité j'eus recours à Proserpine „ & à Cérés, Divinités protectrices de „ la Sicile, & je leur promis, si elles „ nous délivroient d'un danger si pressant, „ de brûler en leur honneur tous nos „ vaisseaux, dès que nous serions arrivés „ ici. Aidez-moi, soldats, à m'acquitter „ de mon vœu: les Déeses sauront bien „ nous.

„ nous dédommager de ce sacrifice. “
 En même tems, le flambeau à la main, il s'avance à grands pas vers le vaisseau qu'il montoit, & y met lui-même le feu. Tous les Officiers en font autant, chacun de leur côté, & sont suivis du soldat. Les trompettes sonnoient de toutes parts, & toute l'Armée rétentissoit de cris de joye & d'applaudissemens. En un moment, la Flotte fut brûlée. On n'avoit pas laissé aux soldats le tems de réfléchir sur la proposition qu'on leur faisoit: une ardeur aveugle & impétueuse les avoit tous entraînés. Mais, lorsqu'ils furent un peu revenus à eux-mêmes, & que, mesurant dans leur esprit cette vaste étendue de mer qui les séparoit de leur patrie, ils se virent dans un país ennemi sans ressource & sans aucun moyen d'en sortir, un noir tristesse & un morne silence succederent à ces marques de joye & à ces acclamations qui avoient été générales dans toute l'Armée.

Agathocle ne laissa pas non plus ici le tems aux reflexions. Il conduisit sur le champ son Armée vers une place qu'on appelloit la Grande-Ville, qui étoit du domaine de Carthage. Le país qui y conduisoit, étoit le lieu du monde le plus délicieux & le plus agréable à la vûe. On voyoit de tous côtés de grandes prairies, entrecoupées de ruisseaux agréables, & couvertes de toutes sortes de troupeaux; des maisons de campagne bâties avec une magnificence extraordinaire; de belles avenues plantées d'oliviers, & d'autres arbres

Bres fruitiers de toute espece ; des jardins d'une vaste étendue, & entretenus avec un soin & une propreté qui faisoient plaisir à l'œil. Cette vûe ramina les soldats. Ils arriverent pleins de courage à la Grande-Ville, qu'ils emporterent d'emblée, & s'y enrichirent du butin qui leur fut abandonné. Tunis ne fit pas plus de résistance : cette place n'étoit pas fort éloignée de Carthage.

L'allarme y fut grande, quand on apprit que l'ennemi étoit dans le país, & avançoit à grandes journées vers la ville. L'arrivée d'Agathocle fit conclure que les Armées des Carthaginois avoient été défaites devant Syracuse, & leur Flotte entierement dissipée. Le peuple court en desordre dans la place publique : le Sénat s'assemble à la hâte & tumultuairement. On délibere sur les moyens de sauver la ville. Il n'y avoit point de troupes sur pied, qu'on pût opposer à l'ennemi ; & le danger pressant ne permettoit pas d'attendre celles qu'on pourroit lever à la campagne & chez les Alliés. Il fut donc résolu, après bien des avis, d'armer les citoyens. Le nombre des troupes monta à quarante-mille hommes d'infanterie, mille chevaux, & deux-mille chariots armés en guerre. On en donna le commandement à Hannon & à Bomilcar, quoique par des interêts de famille ils fussent divisés entre eux. Ils marcherent aussi-tôt à l'ennemi, & l'ayant atteint, rangerent leur Armée en bataille. Les troupes d'Agathocle ne montoient qu'à

qu'à treize ou quatorze-mille hommes. On donna le signal: le combat fut très rude. Hannon, avec sa Cohorte sacrée, (c'étoit l'élite des troupes Carthagoises) soutint longtems les Grecs, & les enfonça même quelquefois: mais enfin, accablé d'une grêle de pierres, & percé de coups, il tomba mort. Bomilcar auroit dû rétablir le combat: mais il avoit des raisons secrètes & personnelles de ne pas procurer la victoire à sa patrie. Ainsi il jugea à propos de se retirer avec ses troupes, & il fut suivi du reste de l'Armée, qui se vit obligée malgré elle de céder à l'ennemi. Agathocle, après l'avoir poursuivie pendant quelque tems, revint sur ses pas, & pilla le camp des Carthaginois. On y trouva vingt-mille paires de menotes, dont ils s'étoient fournis, comptant sûrement qu'ils feroient beaucoup de prisonniers. Le fruit de la victoire fut la prise d'un grand nombre de places, & la revolte de plusieurs habitans du país qui se joignirent au vainqueur.

*Liv. l. 28.
n. 43.*

Cette descente d'Agathocle en Afrique fit naitre sans doute dans l'esprit de Scipion l'idée de tenter du même lieu, & contre la même République, une semblable entreprise. Aussi, en répondant à Fabius, qui taxoit de témérité le dessein qu'il avoit de porter la guerre en Afrique, il ne manqua pas de citer l'exemple d'Agathocle; pour montrer, que souvent l'unique moyen de se débarasser d'un ennemi trop pressant, c'est de passer dans son país, & qu'on se sent tout un autre
cou-

courage en attaquant, qu'en se défendant.

Pendant que les Carthaginois étoient ainsi pressés par leurs ennemis, ils reçurent une Ambassade de Tyr. Elle venoit implorer leur secours contre Alexandre le Grand, qui étoit tout prêt d'emporter cette ville qu'il assiegeoit depuis long-tems. L'extrémité où étoient réduits leurs compatriotes, car ils les appelloient ainsi, les toucha aussi vivement que leur propre danger. Etant hors d'état de les secourir, ils se crurent au moins obligés de les consoler, & députerent vers eux trente de leurs principaux citoyens, pour leur témoigner la douleur où ils étoient de ne pouvoir leur envoyer de troupes dans un besoin si pressant. Les Tyriens, déchus de l'unique espérance qui leur restoit, ne perdirent pourtant point courage. Ils remirent entre les mains de ces Députés leurs femmes, leurs enfans, & tous les vieillards de la ville; & délivrés d'inquiétude pour ce qu'ils avoient de plus cher au monde, ils ne songerent plus qu'à se défendre avec courage, préparés à tout événement. Carthage reçut cette troupe désolée avec toutes les marques possibles d'amitié, & rendit à des hôtes si chers & si dignes de compassion tous les services qu'ils auroient pu attendre des peres les plus affectionnés, & des meres les plus tendres.

Elle songea en même tems à chercher un remede aux maux dont elle étoit elle-même accablée. On regarda l'état présent de la Republique comme un effet de
la

Diod. l. 17.

p. 519.

Quint.

art. l. 4.

c. 3.

la colere des Dieux ; & l'on reconnut l'avoir justement méritée, sur-tout par rapport à deux Divinités, à l'égard desquelles on avoit manqué aux devoirs prescrits par la Religion, & observés autrefois avec beaucoup d'exactitude. C'étoit une coutume à Carthage, aussi ancienne que la ville même, d'envoyer tous les ans à Tyr, d'où elle tiroit son origine, la dixme de tous les revenus de la République, & d'en faire une offrande à Hercule, le patron & le protecteur des deux villes. Le domaine, & par conséquent le revenu de Carthage, s'étant augmenté considérablement depuis un certain tems, on avoit diminué la portion du Dieu, & il s'en faloit bien qu'on ne lui envoyât la dixme en entier. Le scrupule les saisit : ils reconnurent & avouèrent publiquement leur mauvaise-foi & leur sacrilege avarice : & pour expier leur faute, ils envoyèrent à Tyr un grand nombre de présens, & de petites Chapelles des Dieux toutes d'or, dont les prix montoit à une grande somme.

Un autre violement de la Religion, qui ne parut pas moins considérable à leur superstition inhumaine que le premier, causa aussi de grands scrupules. Anciennement, on immoloit à Saturne les enfans des meilleures-maisons de Carthage. Ils se reprocherent d'avoir manqué de rendre à cette Divinité tous les honneurs qu'ils lui croyoient dûs, & d'avoir usé de fraude & de mauvaise-foi à son égard, en offrant à la place des enfans de qualité,

lité, d'autres enfans de pauvres ou d'esclaves, qu'on achetoit dans cette vûe. Pour expier une si étrange impieté, on immola à ce Dieu sanguinaire deux-cens enfans tirés des plus nobles maisons de la ville; & plus de trois-cens personnes, qui se sentoient coupables d'un crime si affreux, s'offrirent eux-mêmes en sacrifice, pour éteindre par leur sang la colere des Dieux.

Après ces expiations, on dépêcha vers Amilcar en Sicile, pour lui porter les nouvelles de ce qui étoit arrivé en Afrique, & le presser d'envoyer du secours. Il donna ordre aux Députés de garder un profond silence sur la victoire d'Agathocle, & répandit un bruit tout contraire, assurant que ce Général avoit été entièrement défait avec toutes ses troupes, & que sa Flotte avoit été prise par les Carthaginois: & pour confirmer ce bruit, il montrait les ferremens des vaisseaux qu'on avoit eu soin de lui envoyer. On ne douta point dans la ville, que cette nouvelle ne fût vraie: le grand nombre songeoit déjà à se rendre, & à capituler; lorsqu'une galese à trente rames, qu'Agathocle avoit fait construire à la hâte, arriva dans le port, & parvint, non sans peine & sans danger, jusqu'aux assiégés. La nouvelle de la victoire d'Agathocle se répandit bientôt dans toute la ville, & rendit la joye & le courage à tous les habitans. Amilcar fit un dernier effort pour emporter la ville d'assaut, & fut repoussé avec perte. Il leva le siege, & en-
voya

*Diod. pag.
767-769.*

voya cinq-mille hommes de secours à sa patrie. Quelque tems après, ayant repris le siege, & croyant surprendre les Syracusains en les attaquant de nuit, son dessein fut découvert, & il tomba vif entre les mains des ennemis, qui lui firent souffrir les derniers supplices. La tête d'Amilcar fut envoyée sur le champ à Agathocle. Il s'approcha aussi-tôt du camp des ennemis & y répandit une consternation générale en leur montrant la tête de ce Commandant, qui leur marquoit en quel état étoient leurs affaires de Sicile.

*Diod. pag.
779-781.
Justin. l.
12. c. 7.*

Aux ennemis étrangers s'en joignit un domestique, plus dangereux & plus à craindre que les autres: c'étoit Bomilcar leur Général, & qui actuellement exerçoit la première Magistrature. Il songeoit depuis longtems à se faire Tyran dans Carthage, & à s'y procurer une autorité souveraine. Il crut que les troubles présents lui en offroient une occasion favorable. Il entre donc dans la ville, & soutenu par un petit nombre de citoyens complices de sa revolte, & par une troupe de soldats étrangers, il se fait déclarer Tyran, & commence en effet à montrer qu'il l'étoit véritablement, en égorgeant sans pitié tout ce qu'il rencontre de citoyens dans les rues. Un grand tumulte s'étant élevé dans la ville, on crut d'abord que c'étoit l'ennemi qui y étoit entré par trahison: mais lorsqu'on eut reconnu que c'étoit Bomilcar, la jeunesse s'arma pour repousser le Tyran, & du haut des toits, on accabla les gens de traits

traits & de pierres. Quand il vit une Armée en forme marcher contre lui, il se retira avec sa troupe sur un lieu élevé, dans le dessein de s'y bien défendre, & de vendre chèrement sa vie. Pour épargner le sang des citoyens, on leur fit promettre à tous sans exception une amnistie générale, s'ils quittoient leurs armes. Ils se rendirent à cette condition, & on leur tint parole, excepté à Bomilcar leur Chef. Les Carthaginois, sans avoir égard à leur serment, le condamnerent à mort, & l'attachèrent à une croix, où ils lui firent souffrir les plus cruels supplices. Du haut de sa potence, comme d'un tribunal, il harangua le peuple, & se crut en droit de lui reprocher avec force son injustice, son ingratitude, & sa perfidie, en faisant le dénombrement de beaucoup d'illustres Généraux dont il avoit payé les services par une mort infame. Il expira sur la croix, en leur faisant ces reproches.

Agathocle avoit engagé dans son parti Diod. 777. un puissant Roi de Cyrenes, nommé O- 779. & phellas, dont il avoit flaté l'ambition par 791-802. de magnifiques esperances, en lui faisant Justin. lib. entendre, que, content pour lui-même 22. c. 7. & de la Sicile, il lui laisseroit l'Empire de l'Afrique. Comme les plus grands crimes ne lui coutoient rien, lorsqu'il esperoit en pouvoir tirer quelque utilité, dès que ce Prince lui eut amené son Armée, il le fit périr par une perfidie sans exemple, afin de se rendre maître de ses troupes. Plusieurs peuples étoient entrés dans son

alliance. Il avoit sous son pouvoir un grand nombre de places fortes. Voyant les affaires d'Afrique en bon état, il crut devoir songer à celles de Sicile, & il y passa, ayant laissé le commandement des troupes à son fils Archagathe. Sa renommée & le bruit de ses conquêtes l'y avoit précédé. Quand on fut qu'il y étoit arrivé, plusieurs villes se rendirent à lui. Mais les mauvaises nouvelles qu'il reçut d'Afrique, l'obligerent bientôt d'y retourner. Son absence avoit tout changé, & quelque effort qu'il fit, il ne put y rétablir les affaires. Toutes ses places s'étoient rendues à l'ennemi: les Africains avoient quitté son parti: il avoit perdu une partie de ses troupes: ce qui lui en restoit, n'étoit pas en état de tenir tête aux Carthaginois; & il ne pouvoit les transporter en Sicile, parce qu'il manquoit de vaisseaux, & que les ennemis étoient maîtres de la mer: il ne pouvoit esperer ni Paix ni Traité de la part des Barbares, qu'il avoit insultés d'une manière si outrageante, étant le premier qui eût osé faire une descente dans leur païs. Dans cette extrémité, il ne songea plus qu'à sauver sa vie. Après plusieurs aventures, lâche déserteur de son Armée, & cruel traître de ses enfans qu'il abandonnoit à la boucherie, il se déroba par la fuite aux maux qui le menaçoient, & arriva avec un petit nombre de personnes à Syracuse. Ses soldats, se voyant ainsi trahis, égorgerent ses enfans, & se rendirent à l'ennemi. Lui-même fit bientôt après une fin misérable, &

termi-

termina par une mort cruelle une vie remplie de crimes.

On peut aussi placer ici un autre fait rapporté par Justin. Le bruit des conquêtes d'Alexandre le Grand fit craindre aux Carthaginois, qu'il ne songeât à tourner ses armes du côté de l'Afrique. Le malheur de Tyr, d'où ils tiroient leur origine, & qu'il venoit de détruire; l'établissement d'Alexandrie, qu'il avoit bâtie sur les confins de l'Afrique & de l'Egypte, comme pour opposer à Carthage une ville rivale; les prospérités non interrompues de ce Prince, qui ne mettoit point de bornes ni à son ambition, ni à son bonheur: tout cela leur donnoit de justes allarmes. Pour découvrir ses sentimens, & sonder ses pensées, Amilcar, surnommé Rhodanus, feignant d'avoir été chassé de sa patrie par les cabales de ses ennemis, passa dans le camp d'Alexandre, à qui il fut présenté par le moyen de Parménion, & il lui offrit ses services. Le Roi le reçut fort bien, & eut plusieurs entretiens avec lui. Amilcar ne manqua pas de mander à ses compatriotes tout ce qu'il avoit pu découvrir. Cependant, quand il fut revenu à Carthage après la mort d'Alexandre, il fut traité comme un traître qui avoit vendu sa patrie au Roi, & mis à mort, par une sentence qui prouvoit également l'ingratitude & la cruauté des Carthaginois.

Il me reste à parler des guerres que les Carthaginois soutinrent en Sicile, du tems de Pyrrhus Roi d'Epire. Les Romains,

AN. M.
3723.
CARTH.
602. RO-
ME. 467.
AV. J. C.
281.

mains , à qui les desseins de ce Prince ambitieux n'étoient pas inconnus, pour se fortifier contre les entreprises qu'il pourroit faire en Italie, avoient renouvelé leurs Traités avec les Carthaginois, qui de leur côté ne craignoient pas moins qu'il ne passât en Sicile. On ajouta aux conditions des Traités précédens, qu'en cas de guerre de la part de Pyrrhus, les deux peuples se prêteroiient mutuellement du secours.

Justin. lib.
18. c. 2.

La prévoyance des Romains n'avoit pas été vaine. Pyrrhus tourna ses armes contre l'Italie, & y remporta plusieurs victoires. Les Carthaginois, en conséquence du dernier Traité, se crurent obligés de secourir les Romains, & leur envoyèrent une Flotte de six-vingts vaisseaux, commandée par Magon. Ce Général, ayant été admis à l'audience du Sénat, lui marqua la part que ses maîtres prenoient à la guerre qu'ils avoient appris qu'on leur suscitoit, & il leur offrit ses services. Le Sénat témoigna sa reconnoissance pour la bonne volonté des Carthaginois; mais pour le présent, n'accepta point leur secours.

ibid.

Magon, quelques jours après, se transporta près de Pyrrhus, sous prétexte de pacifier ses différens au nom des Carthaginois; mais en effet pour le fonder, & pour pressentir ses desseins au sujet de la Sicile, où le bruit commun étoit qu'il avoit résolu de passer. Ils craignoient également que Pyrrhus, ou les Romains, ne prissent connoissance des affaires de cet

te

te Ile, & n'y firent passer des troupes.

En effet, les Syraculains, assiégés depuis quelque tems par les Carthaginois, avoient envoyé Députés sur Députés vers Pyrrhus, pour le presser de venir à leur secours. Ce Prince avoit une raison particuliere de prendre les interêts de Syracuse, ayant épousé Lanassa fille d'Agathocle, dont il avoit eu un fils nommé Alexandre. Il partit enfin de Tarente, passa le Détroit, & entra en Sicile. Ses conquêtes d'abord y furent si rapides, qu'il ne resta dans toute l'Ile aux Carthaginois qu'une seule ville, qui étoit Lilybée. Il en forma le siege: mais il fut bientôt obligé de le lever, tant il y trouva une vigoureuse résistance; & d'ailleurs, on le pressoit de retourner en Italie, où sa présence étoit absolument nécessaire. Elle ne l'étoit pas moins en Sicile, & dès qu'il en fut sorti, elle retourna à ses anciens maîtres. Ainsi il perdit cette Ile avec autant de rapidité qu'il l'avoit conquise. Quand il se fut embarqué, tournant les yeux vers la Sicile: ** Oh! le beau champ de bataille*, dit-il à ceux qui étoient autour de lui, *que nous laissons là aux Carthaginois & aux Romains!* Et sa prédiction se vérifia bien-tôt.

*Plut. in
Pyrrh. p.
398.*

Après son départ, la première Magistra-

** Όταν ἀπολείπομεν, ὦ φίλοι, Καρχηδονίους καὶ Ρωμαίους παλάστραν. Le mot Grec est beau. En effet, la Sicile fut comme une Palestre où les Carthaginois & les Romains s'exercerent dans le métier de la guerre, & semblerent pendant plusieurs années lutter les uns contre les autres.*

trature de Syracuse fut déferée à Hieron; & dans la fuite, on lui accorda d'un commun consentement le nom & l'autorité de Roi, tant on se trouvoit bien sous son gouvernement. Il fut chargé de la guerre contre les Carthaginois, & remporta sur eux plusieurs avantages. Mais des intérêts communs réunirent les Carthaginois & les Syracusains contre un nouvel ennemi qui commençoit à paroître en Sicile, & qui leur donnoit aux uns & aux autres de vives & de justes allarines: c'étoient les Romains, qui, débarassés de tous les ennemis qu'ils avoient eu à combattre jusques-là dans l'Italie même, se virent enfin en état de porter leurs armes au-dehors, & d'y jeter les fondemens de cette vaste domination, dont il est vraisemblable que dès-lors ils avoient conçu l'idée & formé le projet. La Sicile étoit trop à leur bienséance, pour ne pas songer à s'y établir. Ils saisirent avidement une occasion favorable d'y passer qui se présenta pour-lors à eux, & qui causa leur rupture avec les Carthaginois, & donna lieu à la première Guerre Punique. C'est ce que nous exposerons plus au long, en rapportant les causes de cette guerre.

CHAPITRE SECOND.

HISTOIRE DE CARTHAGE ,

*Depuis la première Guerre Punique , jusqu'à
sa destruction.*

LE PLAN que je me suis proposé, ne me permet pas d'entrer dans un détail exact des guerres entre Rome & Carthage, ce qui appartient plutôt à l'Histoire Romaine, à laquelle je n'ai point dessein de toucher, si ce n'est en passant & par occasion. Je n'en rapporterai donc que ce qui me paroitra le plus propre à donner une juste idée de la République dont j'entreprends de parler, en m'arrêtant principalement sur ce qui regarde les Carthaginois mêmes, & sur ce qui s'est passé de plus important en Sicile, en Espagne, & en Afrique, ce qui ne laisse pas d'avoir une assez grande étendue.

J'ai déjà remarqué, que depuis la première Guerre Punique jusqu'à la destruction de Carthage, il s'étoit écoulé cent vingt-cinq ans. Tout ce tems peut se diviser en cinq parties, ou cinq intervalles.

I. La première Guerre Punique dure vingt quatre ans. 24.

II. L'intervalle entre la première & la seconde Guerre Punique est aussi de vingt-quatre ans. 24.

III. La seconde Guerre Punique dure dix-sept ans. 17.

L 4

IV.

IV. L'intervalle entre la seconde & la troisieme est de cinquante-cinq ans.

55-

V. La troisieme Guerre Punique, terminée par la destruction de Carthage, ne dure que cinq ans, à peu de chose près.

5-

 125-

ARTICLE PREMIER.

PREMIERE GUERRE PUNIQUE.

Polyb. l. 1.
pag. 5.
AN. M.
3738.
CARTH.
623. RC.
ME 488.
AV. J. C.
266.

VOICI quelle fut l'occasion de la première Guerre Punique. Des soldats Campaniens, qui étoient à la solde d'Agathocle Tyran de Sicile, étant entrés comme amis dans la ville de Messine, égorgèrent bien-tôt après une partie des citoyens, chasserent les autres, épouserent leurs femmes, envahirent tous leurs biens, & demeurèrent seuls maitres de cette place qui étoit fort importante. Ils prirent le nom de Mamertins. A leur exemple, & par leur secours, une Légion Romaine traita de la même sorte la ville de Rhege, située vis à vis de Messine à l'autre côté du Détroit. Et ces deux villes perfides se soutenant mutuellement dans la fuite, se rendirent formidables à leurs voisins; sur-tout celle de Messine, qui devint fort puissante, & causa beaucoup d'inquietude tant aux Syracusains qu'aux Carthaginois, qui étoient maitres d'une partie

partie de la Sicile. Dès que les Romains se virent délivrés des ennemis qu'ils avoient eus jusques-là sur les bras, & surtout de Pyrrhus, ils songerent à punir le crime de leurs citoyens, qui s'étoient établis à Rhege d'une maniere si injuste & si cruelle. Ils prirent la ville, & tuerent pendant l'attaque la plus grande partie des habitans, que le desespoir avoit fait combattre jusqu'à la mort. Il n'en resta que trois-cens, qui furent conduits à Rome, & qui, après avoir été battus de verges dans la place publique, furent tous décapités. La vûe des Romains, dans cette exécution sanglante, étoit de justifier auprès des Alliés leur bonne-foi & leur innocence. Rhege, sur le champ, fut restituée à ses véritables maitres. Les Mamertins, considerablement affoiblis, tant par la chute de leurs Alliés, que par les échecs qu'ils avoient soufferts de la part des Syracusains qui venoient de choisir Hieron pour leur Roi, crurent devoir songer à leur sûreté. Mais la division se mit parmi les habitans. Les uns livrerent la Citadelle aux Carthaginois, les autres appellerent à leur secours les Romains, résolus de leur livrer la Ville.

L'affaire fut mise en délibération dans le Sénat Romain, qui, en l'envifageant par ses différentes faces, y trouva de la difficulté. D'un côté, il paroissoit honteux & indigne de la vertu Romaine, de prendre ouvertement la défense de traitres & de perfides qui étoient précisément dans le même cas que ceux de Rhe-

ge, qu'on venoit de punir si sévèrement. D'un autre côté, il étoit de la dernière importance d'arrêter les progrès des Carthaginois, qui, non contents des conquêtes qu'ils avoient faites en Afrique & en Espagne, s'étoient encore rendu maîtres de presque toutes les Iles de la Mer de Sardaigne & d'Etrurie, & le deviendront bientôt certainement de la Sicile entière, si on leur abandonnoit Messine. Or, de là en Italie, la distance n'étoit pas grande; & c'étoit en quelque sorte inviter un ennemi si puissant à y passer, que de lui en ouvrir ainsi l'entrée. Ces raisons, quelque fortes qu'elles fussent, ne purent déterminer le Sénat à se déclarer pour les Mamertins, & les motifs d'honneur & de justice l'emportèrent ici sur ceux de l'intérêt & de la politique. Mais le peuple ne fut pas si délicat. Dans l'Assemblée qui se tint à ce sujet, il fut résolu qu'on secourroit les Mamertins. Le Consul Appius Claudius partit sur le champ avec son Armée, & traversa hardiment le Dé-

Frontin. troit, après avoir trompé par une ingénieuse ruse la vigilance du Général des Carthaginois. Ceux-ci, moitié par ruse, moitié par force, furent chassés de la Citadelle, & ils se préparèrent à assiéger la Ville avec toutes leurs troupes. Hieron y joignit les siennes. Mais le Consul, les ayant battus séparément, fit lever le siège, & ravagea impunément tout le pais voisin, les ennemis n'osant plus paroître devant lui. Ce fut-là la première expédition des Romains hors de l'Italie.

On

On doute * si les motifs qui portèrent les Romains à passer en Sicile étoient bien purs, & bien conformes à la justice. Quoi qu'il en soit, leur passage en Sicile, & le secours donné à ceux de Messine, est comme le premier pas qui devoit les conduire un jour à ce haut point de gloire & de grandeur où ils parvinrent dans la suite.

Hieron s'étant accommodé avec les Romains, & ayant fait alliance avec eux, les Carthaginois tournerent tous leurs soins sur la Sicile, & y envoyèrent de nombreuses Armées. Ils choisirent pour place d'armes Agrigente. Les Romains les y attaquèrent, & après un siege de sept mois, & le gain d'une bataille, ils se rendirent maîtres de la ville. Pag. 15-19

Quelque avantageuse que fût cette victoire, & la conquête d'une place si importante, ils sentirent bien que tant que les Carthaginois demeureroient maîtres de la mer, les villes maritimes de l'île se déclareroient toujours pour eux, & que jamais ils ne pourroient venir à bout de les en chasser. D'ailleurs, ils souffroient avec peine que l'Afrique demeurât paisible & tranquille, pendant que l'Italie étoit infestée par les fréquentes incursions de l'ennemi. Ils songerent donc pour la première fois à bâtir une Flotte, & à disputer l'Empire de la mer aux Carthaginois. Pag. 20.

* Mr. le Chevalier de Folard examine cette question dans ses remarques sur Polybe, liv. 1. pag. 16. Edit. de Paris.

nois. L'entreprise étoit hardie, & pouvoit sembler téméraire : mais elle montre quel étoit le courage & la grandeur d'ame des Romains. Ils n'avoient pas alors une seule Felouque en propre; & pour passer d'Italie en Sicile, ils avoient été obligés d'emprunter des vaisseaux de leurs voisins. Ils n'avoient aucun usage de la marine. Ils n'avoient point d'ouvriers qui fussent construire des bâtimens. Ils ne connoissoient pas même la forme des Quinquéremes, c'est-à-dire des Galeres à cinq rangs de rames, qui faisoient alors la force principale des Flottes. Mais heureusement, l'année précédente, ils en avoient pris une, qui leur servit de modele. Ils se mirent donc, avec une ardeur & une industrie incroyables, à en bâtir de pareilles: & pendant qu'ils étoient occupés à ce travail, d'un autre côté on amassoit des rameurs; on les formoit à une manœuvre, qui jusques-là leur avoit été absolument inconnue; & assis sur des bancs au bord de la mer, dans le même ordre qu'on l'est dans les vaisseaux, on les accoutumoit, comme s'ils eussent été actuellement à la chiourme, & qu'ils eussent eu en main des rames, à s'élaner en arriere en retirant leurs bras, puis à les repousser en avant pour recommencer le même mouvement, & cela tous ensemble, de concert, & dans le même instant, dès qu'on leur en donnoit le signal. On construisit dans l'espace de deux mois cent Galeres à cinq rangs de rames, & vingt à trois rangs. Après qu'on eut exercé
pen-

pendant quelque tems les rameurs dans les vaisseaux mêmes, la Flotte se mit en mer, & alla chercher l'ennemi. Elle étoit commandée par le Consul Duilius.

Quand on fut à la vûe des Carthagi-^{Polyb. l. 1.}nois près des côtes de Myle, on se pré-^{pag. 22.}para au combat. Comme les Galeres des Romains, construites grossièrement & à la hâte, n'étoient pas fort agiles, ni faciles à manier, ils suppléerent à cet inconvénient par une * machine qui fut inventée sur le champ, & que depuis on a appelée *Corbeau*, par le moyen de laquelle ils accrochoient les vaisseaux des ennemis, passoient dedans malgré eux, & en venoient aussi-tôt aux mains. On donna le signal du combat. La Flotte des Carthaginois étoit composée de cent trente vaisseaux, & commandée par Annibal. † *ce n'est pas le grand Annibal.* Il montoit une Galere à sept rangs de rames, qui avoit appartenu à Pyrrhus. Les Carthaginois, pleins de mépris pour des ennemis à qui la marine étoit absolument inconnue, & qui n'oseroient pas sans doute les attendre, s'avancent fierement, moins pour combattre, que pour recueillir les dépouilles dont ils se croyoient déjà maitres. Ils furent pourtant un peu étonnés de ces machines qu'ils voyoient élevées sur la proue de chaque vaisseau, & qui étoient nouvelles pour eux. Mais ils

* Polybe fait une description fort détaillée de cette machine. Il y a plusieurs sortes de Corbeaux. On peut voir la Dissertation de Mr. de Folard sur cette matiere, Polyb. liv. 1. pag. 83. &c.

ils le furent bien plus , quand ces mêmes machines , abaissées tout d'un coup & lancées avec force contre leurs vaisseaux, les accrocherent malgré eux , & changeant la forme du combat , les obligèrent à en venir aux mains comme si on eût été sur terre. Ils ne purent soutenir l'attaque des Romains. Le carnage fut horrible. Les Carthaginois perdirent quatre vingts vaisseaux , parmi lesquels étoit celui du Général , qui se sauva avec peine dans une chaloupe.

Une victoire si considérable & si inespérée enfla extrêmement le courage des Romains , & sembloit avoir doublé leurs forces pour continuer cette guerre. Ils rendirent des honneurs extraordinaires au Consul Duilius. Il fut le premier de tous les Romains à qui le Triomphe naval fut accordé. On lui érigea une Colonne Rostrale * avec une belle inscription : cette Colonne subsiste encore à Rome.

Pag. 24.

Pendant les deux années qui suivirent , les Romains se fortifièrent toujours de plus en plus sur mer , par plusieurs combats qu'ils y donnerent , & par les heureux succès qu'ils y eurent. Ils ne les regardoient que comme des essais & des préparatifs pour une entreprise qu'ils avoient dans l'esprit , qui étoit de porter la guerre en Afrique , & d'aller attaquer les Carthaginois dans leur propre pays.

II

* On appelloit ces colonnes rostraux , à cause des becs des éperons des vaisseaux , dont elles étoient ornées. Roftra.

Il n'y avoit rien que ceux-ci craignissent davantage ; & , pour détourner un coup si dangereux , ils résolurent de donner bataille , à quelque prix que ce fût.

Les Romains avoient nommé pour Consuls M. Atilius Regulus , & L. Manlius. Leur Flotte étoit de trois-cens trente vaisseaux , & portoit cent-quarantemille hommes , chaque vaisseau ayant trois-cens rameurs & six-vingts combattans. Celle des Carthaginois , commandée par Hannon & Amilcar , avoit vingt vaisseaux de plus , & plus de monde aussi à proportion. Les deux Flottes se trouverent en présence près d'Ecnome , en Sicile. On ne pouvoit envisager deux Flottes & deux Armées si nombreuses , ni être témoin des mouvemens extraordinaires qui se faisoient pour se préparer au combat , sans être saisi de quelque frayeur dans la vûe du danger qu'alloient courir deux des plus puissans peuples de la Terre. Comme le courage , aussi bien que les forces , étoit égal des deux côtés , le combat fut opiniâtre , & le succès longtemps douteux : mais enfin , les Carthaginois furent vaincus. Plus de soixante de leurs vaisseaux furent pris , & trente coulés à fond. Les Romains en perdirent vingt-quatre , dont aucun ne tomba entre les mains des ennemis.

Le fruit de cette victoire fut , comme l'avoient projeté les Romains , de faire voile en Afrique , après avoir radoubé les vaisseaux , & les avoir remplis de tous les préparatifs nécessaires pour soutenir une lon-

longue guerre dans un païs étranger. Ils aborderent heureusement en Afrique, & commencerent par se rendre maitres d'une ville nommée Clypea, qui avoit un bon port. De là, après avoir dépêché des couriers à Rome pour donner avis de leur débarquement, & pour recevoir les ordres du Sénat, ils se répandirent dans le plat-païs, y firent un dégât épouvantable, emmenerent un grand nombre de troupeaux, & vingt-mille captifs.

Le courier cependant étant revenu de Rome, apporta les ordres du Sénat, qui avoit jugé à propos de continuer à Régulus, sous la qualité de Proconsul, le commandement des Armées d'Afrique, & de rappeler son Collegue avec une grande partie de la Flotte & des troupes, ne laissant à Régulus que quarante vaisseaux, quinze mille hommes de pied, & cinq-cens chevaux. C'étoit renoncer visiblement au fruit que l'on pouvoit attendre de la descente en Afrique, que de réduire les forces du Consul à un si petit nombre de vaisseaux & de troupes.

Polyb. p. 31. Régulus, après avoir enlevé plusieurs châteaux, entreprit le siege d'Adis, une des plus fortes places du païs. Les Carthaginois, ne pouvant plus souffrir qu'on ravageât ainsi impunément leurs terres, se mirent enfin en campagne, & marcherent vers l'ennemi pour lui faire lever le siege. Dans ce dessein, ils se posterent sur une colline qui commandoit le camp des Romains, & d'où ils pouvoient fort les incommoder, mais dont la situation ren-

rendoit inutile une partie de leurs troupes. Car la principale force des Carthaginois consistoit dans la cavalerie & les Eléphants, qui ne font d'usage que dans les plaines. Régulus ne leur laissa pas le tems d'y descendre; &, pour profiter de la faute essentielle qu'avoient fait les Généraux Carthaginois, il les attaqua dans ce poste, & après une foible résistance de leur part, les mit en déroute, pilla le camp, ravagea tous les lieux circonvoisins: puis ayant pris Tunis, place importante, & qui l'approchoit de Carthage, il y fit camper son Armée.

L'allarme fut extrême parmi les ennemis. Tout leur avoit mal réussi jusques-là. Ils avoient été battus par terre & par mer. Plus de deux-cens places s'étoient rendues au vainqueur. Les Numides faisoient encore plus de ravages dans la campagne, que les Romains. Ils s'attendoient à chaque moment à se voir assiégés dans la capitale. Les païsans s'y réfugiant de tous côtés avec leurs femmes & leurs enfans, pour y chercher leur sûreté, augmentèrent le trouble, & firent craindre la famine en cas de siege. Régulus, dans la crainte qu'un successeur ne vint lui enlever la gloire de ses heureux succès, fit faire quelques propositions de paix aux vaincus: mais elles leur parurent si dures, qu'ils ne purent y prêter l'oreille. Comme il ne doutoit point que bien-tôt il ne fût maître de Carthage, il n'en rabattit rien; &, par un éblouissement que causent presque toujours

jours les succès grands & inopinés, il les traita avec hauteur, prétendant qu'ils devoient regarder comme une grace tout ce qu'il leur laissoit; en ajoutant avec une sorte d'insulte: * *Qu'il faut, ou savoir vaincre, ou savoir se soumettre au vainqueur.* Un traitement si dur & si fier les revolta, & ils prirent la résolution de périr plutôt les armes à la main, que de rien faire qui fut indigne de la grandeur de Carthage.

Pag. 33.

Réduits à cette fatale extrêmité, il leur arriva fort à propos de Grece un renfort de troupes auxiliaires, qui avoient à leur tête Xanthippe Lacédémonien, élevé dans la discipline de Sparte, & qui avoit appris l'Art militaire dans cette excellente école. Quand il se fut fait raconter toutes les circonstances de la dernière bataille, qu'il eut vû clairement pourquoi on l'avoit perdue, qu'il eut connu par lui-même en quoi consistoient les principales forces de Carthage, il dit hautement, & le répéta souvent dans les conversations qu'il eut avec les autres Officiers, que si les Carthaginois avoient été vaincus, ils ne devoient s'en prendre qu'à l'incapacité de leurs Chefs. Ces discours furent rapportés au Conseil public. On en fut frappé. On le pria de vouloir bien s'y rendre. Il appuya son sentiment de raisons si fortes & si convaincantes, qu'il rendit palpables à

* Δεί τις αγαθός η νικῆν, η εἶκειν τοῖς ὑπερέχουσιν.
Diod. Eclog. lib. 23. cap. 10.

à tout le monde les fautes qu'avoient commis les Généraux ; & il fit voir aussi clairement, qu'en gardant une conduite opposée, on pouvoit non seulement mettre le pais en sûreté, mais en chasser l'ennemi. Un tel discours fit renaitre dans les esprits le courage & l'esperance. On le pria, & on le força en quelque sorte, d'accepter le commandement de l'Armée. Quand on vit, dans les exercices qu'il fit faire aux troupes tout près de la ville, la maniere dont il s'y prenoit pour les ranger en bataille, pour les faire avancer ou reculer au premier signal, pour les faire défilier avec ordre & promptitude, en un mot pour leur faire faire toutes les évolutions & tous les mouvemens que demande l'Art militaire ; on fut tout étonné, & l'on avoua que tout ce que Carthage jusques-là avoit eu de plus habiles Chefs, n'étoient que des ignorans en comparaison de celui-ci.

Officiers & soldats, tout étoit dans l'admiration ; &, ce qui est bien rare, la jalousie n'en empêcha point l'effet, la crainte du danger présent & l'amour de la patrie étouffant sans doute dans les esprits tout autre sentiment. A la morne consternation qui s'étoit répandue dans les troupes, succederent tout d'un coup la joye & l'allégresse. Elles demandoient à grands cris & avec empressement qu'on les menât droit à l'ennemi, assurées, disoient-elles, de vaincre sous leur nouveau Chef, & d'effacer la honte des défaites passées. Xanthippe ne laissa pas refroidir
leur

leur ardeur. La vûe de l'ennemi ne fit que l'augmenter. Lorsqu'il n'en fut plus éloigné que de douze-cens pas , il crut devoir tenir Conseil de guerre , pour faire honneur aux Officiers Carthaginois en les consultant. Tous , d'un consentement unanime , s'en rapportèrent uniquement à son avis. La bataille fut donc résolue pour le lendemain.

L'Armée des Carthaginois étoit composée de douze-mille hommes de pied , de quatre-mille chevaux , & d'environ cent Eléphans. Celle des Romains , autant qu'on le peut conjecturer par ce qui précède , car Polybe ne le marque point ici , avoit quinze-mille fantassins , & trois-cens chevaux.

Il est beau de voir aux prises deux Armées peu nombreuses comme celles-ci , mais composées de braves soldats , & commandées par des Généraux très habiles. Dans ces actions tumultueuses , où de part & d'autre on compte des deux ou trois-cens-mille combattans , il ne se peut qu'il n'y ait beaucoup de confusion ; & il est difficile , à travers mille événemens où le hazard pour l'ordinaire semble avoir plus de part que le conseil , de démêler le vrai mérite des Commandans , & les véritables causes de la victoire. Ici , rien n'échape à la curiosité du Lecteur , qui envisage clairement l'ordonnance des deux Armées , qui croit presque entendre les ordres que donnent les Chets , qui suit tous les mouvemens & toutes les démarches des troupes , qui touche , pour
ainsi

ainsi dire, au doigt & à l'œil toutes les fautes qui se font de part & d'autre, & qui par-là est en état de juger certainement à quoi l'on doit attribuer le gain & la perte de la bataille. Le succès de celle-ci, quoiqu'elle paroisse peu considerable par le petit nombre des combattans, devoit décider du sort de Carthage.

Voici quelle étoit la disposition des deux Armées. Xanthippe mit à la tête ses Eléphants, sur une même ligne. Derrière, à quelque distance, il rangea en Phalange, qui ne faisoit qu'un même corps, l'Infanterie composée de Carthaginois. Pour les troupes étrangères qui étoient à leur solde, une partie fut mise à la droite entre la Phalange & la Cavalerie; & l'autre, composée de soldats armés à la légère, fut rangée par pelotons à la tête des deux ailes de Cavalerie.

Du côté des Romains, comme ce qui les épouvançoit le plus étoient les Eléphants, Régulus, pour remédier à cet inconvénient, distribua les troupes armées à la légère sur une ligne à la tête des Légions. Après elles il plaça les Cohortes les unes derrière les autres, & mit sa Cavalerie sur les deux ailes. En donnant ainsi au corps de bataille moins de front & plus de profondeur, il prenoit à la vérité de justes mesures contre les Eléphants, dit Polybe; mais il ne remédioit point à l'inégalité de la Cavalerie, qui du côté des ennemis étoit beaucoup supérieure à la sienne.

Les deux Armées, ainsi rangées, n'at-
ten-

tendoient que le signal. Xanthippe ordonne de faire avancer les Eléphans pour enfoncer les rangs des ennemis, & commande aux deux ailes de la Cavalerie de prendre en flanc les Romains. Ceux-ci en même tems, après avoir jetté de grands cris selon leur coutume, & fait grand bruit avec leurs armes, marchent contre l'ennemi. Leur Cavalerie ne tint pas longtems; elle étoit trop inferieure à celle des Carthaginois. L'Infanterie de la gauche, pour éviter le choc des Eléphans, & faire voir combien elle craignoit peu les soldats étrangers, qui faisoient la droite dans l'Infanterie ennemie, l'attaque, la renverse, & la poursuit jusqu'au camp. De ceux qui étoient opposés aux Eléphans, les premiers furent foulés aux pieds, & écrasés, en se défendant vaillamment: le reste du corps de bataille fit ferme quelque tems, à cause de sa profondeur. Mais lorsque les derniers rangs, envelopés par la Cavalerie, furent contrains de tourner face pour faire tête aux ennemis, & que ceux qui avoient forcé le passage au travers des Eléphans rencontrèrent la Phalange des Carthaginois qui n'avoit point encore chargé, & qui étoit en bon ordre, les Romains furent mis en déroute de tous côtés, & entierement défaits. La plupart furent écrasés sous le poids énorme des Eléphans: le reste, sans sortir de son rang, fut criblé des traits de la Cavalerie. Il n'y en eut qu'un petit nombre qui prit la fuite: mais comme c'étoit dans un pais plat, les Eléphans & la Cavalerie en tuerent une grande partie. Cinq-cens,
ou

ou environ, qui fuyoient avec Régulus, furent faits prisonniers. Les Carthaginois perdirent en cette occasion huit-cens soldats étrangers, qui étoient opposés à l'aile gauche des Romains: & de ceux-ci, il ne se sauva que les deux-mille, qui, en poursuivant l'aile droite des ennemis, s'étoient tirés de la mêlée. Tout le reste demeura sur la place, à l'exception de Régulus, & de ceux qui furent pris avec lui. Les deux-mille, qui avoient échappé au carnage, se retirèrent à Clypea, & furent sauvés comme par miracle.

Les Carthaginois, après avoir dépouillé les morts, rentrèrent triomphans dans Carthage, trainant après eux le Général des Romains, & cinq-cens prisonniers. Leur joye fut d'autant plus grande, que quelques jours auparavant, ils s'étoient vûs à deux doigts de leur perte. Hommes & femmes, jeunes-gens & vieillards, tous se répandirent dans les Temples pour rendre aux Dieux d'immortelles actions de grâces; & ce ne furent, pendant plusieurs jours, que festins & réjouissances.

Xanthippe, qui avoit eu tant de part à cet heureux changement, prit le sage parti de se retirer bien-tôt après & de disparaître, de peur que sa gloire, jusques-là pure & entiere, après ce premier éclat éblouissant qu'elle avoit jetté, ne s'amortît peu à peu, & ne le mît en butte aux traits de l'envie & de la calomnie, toujours dangereux, mais encore plus dans un país étranger, où l'on se trouve seul, sans parens, sans amis, & destitué de tout secours.

Polybe dit qu'on racontoit autrement le départ de Xanthippe, & promet de l'exposer ailleurs: mais cet endroit n'est pas parvenu jusqu'à nous. On lit dans Appien, que les Carthaginois, piqués d'une basse & noire jalousie de la gloire de Xanthippe, & ne pouvant soutenir cette pensée, qu'ils étoient redevables à Sparte de leur salut, sous prétexte de le reconduire par honneur dans sa patrie avec une nombreuse escorte de vaisseaux, donnerent ordre sous main à ceux qui les conduisoient, de faire périr en chemin le Général Lacédémonien & tous ceux qui l'accompagnoient: comme s'ils avoient pu ensevelir avec lui dans les eaux & le souvenir du service qu'il leur avoit rendu, & la noirceur du crime qu'ils commettoient à son égard.

Cette bataille, dit Polybe, quoique moins considérable que beaucoup d'autres, peut nous donner de salutaires instructions; & c'est-là, ajoute-t-il, le solide fruit de l'Histoire.

Prémierement: Doit-on beaucoup compter sur son bonheur, après ce qui arrive ici à Régulus? Fier de sa victoire, & inexorable à l'égard des vaincus, à peine daigne-t-il les écouter: & lui-même, bientôt après, il tombe entre leurs mains. Annibal fit faire la même reflexion à Scipion, lorsqu'il l'exhortoit à ne se pas laisser éblouir par l'heureux succès de ses armes. * Régulus, lui disoit-il, auroit été

* Inter pauca felicitatis virtutisque exempla M. Ati-

été un des plus rares modeles de courage & de bonheur qu'il y ait jamais eu, si, après la victoire qu'il remporta dans le même país où nous sommes, il avoit voulu accorder à nos peres la paix qu'ils lui demandoient. Mais, pour n'avoir pas su mettre un frein à son ambition, & ne s'être pas contenu dans de justes bornes, plus son élévation étoit grande, plus sa chute fut honteuse.

En second lieu, on reconnoit bien ici la vérité de ce que dit Euripide. Qu'un *ασ εν σοφει* sage conseil vaut mieux que mille bras. Un *βελουμα* seul homme, dans cette occasion, change toute la face des affaires. D'un côté, *τις πολλων* il met en fuite des troupes qui paroissent invincibles: de l'autre, il rend le courage à une ville & à une Armée, qu'il avoit trouvées dans la consternation & dans le desespoir. *χειρα*
νικη.

Voilà, remarque Polybe, l'usage qu'il faut faire de ses lectures. Car y ayant deux voyes de profiter & d'apprendre, l'une par sa propre expérience, & l'autre par celle d'autrui; il est bien plus utile de s'instruire par les fautes des autres, que par les siennes.

Je reviens à Régulus, pour achever ce qui le regarde, dont il est tâcheux que nous ne trouvions plus rien dans Polybe. * *App. de* A- *del. Pun.* pag. 2. & 3.
près *ic. lib. 3.* *off. num.* 99. & 100.

Atilius quondam in hac eadem terra fuisset, si victor pacem petentibus dedisset patribus nostris. Sed non statuendo tandem felicitati modum, nec cohibendo efferentem se fortunam, quanto altius elatus erat, eo foediùs corrui. *Liv. lib. 30. num. 30.*

* Ce silence de Polybe est regardé de plusieurs Savans

Aul. Gel. lib. 6. cap. 4. Senec. Epist. 98. près avoir été retenu quelques années en prison, il fut envoyé à Rome pour y proposer l'échange des prisonniers. On lui avoit fait prêter serment de revenir, en cas qu'il ne réussît point. Il exposa au Sénat le sujet de son voyage. Invité par la Compagnie à dire son avis, il répondit, qu'il ne pouvoit le faire comme Sénateur, ayant perdu cette qualité, aussi bien que de Citoyen Romain, depuis qu'il étoit tombé entre les mains des ennemis : mais il ne refusa pas de dire, comme particulier, ce qu'il pensoit. La conjoncture étoit délicate. Tout le monde étoit touché du malheur d'un si grand homme. Il n'avoit, dit Cicéron, qu'à prononcer un mot, pour recouvrer, avec sa liberté, ses biens, ses dignités, sa femme, ses enfans, sa patrie. Mais ce mot lui paroissoit contraire à l'honneur & au bien de l'Etat. Il déclara donc nettement, qu'on ne devoit point songer à faire l'échange des prisonniers : qu'un tel exemple auroit des suites funestes à la République : que des citoyens qui avoient eu la lâcheté de livrer leurs armes à l'ennemi, étoient indignes de compassion, & incapables de servir leur patrie : que pour lui, à l'âge où il étoit, on ne devoit compter sa perte pour rien ; au-lieu qu'ils avoient entre leurs mains plusieurs Généraux Carthaginois dans la vigueur de l'âge,

comme un préjugé contre tout ce qu'on rapporte de Régulus depuis sa prise.

ge, & capables de rendre encore à leur patrie de grands services pendant plusieurs années. Ce ne fut point sans peine que le Sénat se rendit à un avis si généreux, Horat. l. 3.
Od. 5. & qui étoit sans exemple. Cet illustre exilé partit donc de Rome pour retourner à Charthage, sans être touché ni de la vive douleur de ses amis, ni des larmes de sa femme & de ses enfans. Et cependant, il n'ignoroit pas à quels supplices il étoit réservé. En effet, dès que les ennemis le virent de retour sans avoir obtenu l'échange, il n'y eut point de tourmens que leur barbare cruauté ne lui fit souffrir. Ils le tenoient longtems referré dans un noir cachot, d'où, après lui avoir coupé les paupieres, ils le faisoient sortir tout à coup, pour l'exposer au soleil le plus vif & le plus ardent. Ils l'enfermerent ensuite dans une espece de coffre tout hérissé de pointes, qui ne lui laissoient aucun moment de repos, ni jour ni nuit. Enfin, après l'avoir ainsi longtems tourmenté par une cruelle insomnie, il l'attachèrent à une croix, qui étoit un supplice ordinaire chez les Carthaginois, & l'y firent périr. Telle fut la fin de ce grand homme. En lui dérochant quelques jours ou quelques années de vie, elle couvrit ses ennemis d'une honte éternelle.

L'échec reçu en Afrique ne découragea point les Romains. Ils firent de plus Polyb. lib. 7
1. pag. 37. grands préparatifs que jamais pour reparer cette perte, & mirent en mer la campagne suivant trois-cens soixante vais-

seaux. Les Carthaginois allèrent à leur rencontre avec une Flotte de deux-cens vaisseaux. Ils furent battus dans le combat qui se donna à la vûe de la Sicile, & perdirent cent quatorze vaisseaux, qui furent pris par les Romains. Ceux-ci passerent en Afrique, pour y recueillir le peu de soldats qui avoient échapé à la poursuite des ennemis après la défaite de Régulus, & qui s'étoient défendus avec beaucoup de courage dans Clypea, où on les avoit assiegés inutilement.

On est encore ici étonné, que les Romains, après une victoire si considérable, & avec une Flotte si nombreuse, viennent en Afrique uniquement pour en tirer une petite garnison; au-lieu qu'ils auroient pu en tenter la conquête, que Régulus, avec beaucoup moins de troupes, avoit presque entierement achevée.

PAG. 38-40. Les Romains, à leur retour, furent accueillis d'une horrible tempête, qui fit périr presque toute leur Flotte. Le même malheur leur arriva encore l'année suivante. Ils se consolerent de cette double perte par le gain d'une bataille contre

PAG. 41.
42.

Asdrubal, où ils prirent près de cent quarante Eléphants. Quand cette nouvelle fut portée à Rome, elle y répandit une grande joye, non seulement parce que la perte des Eléphants avoit extrêmement diminué les forces de l'ennemi, mais surtout parce qu'elle avoit rendu le courage aux troupes de terre, qui, depuis la défaite de Régulus, n'avoient osé tenter aucun combat; tant la crainte de ces redou-

doutables animaux avoit saisi généralement tous les esprits. On crut donc qu'il falloit faire de plus grands efforts que jamais, pour mettre fin, s'il se pouvoit, à une guerre qui duroit depuis quatorze ans. Les deux Consuls partirent avec une Flotte de deux-cens vaisseaux, & étant arrivés en Sicile, ils formerent le hardi dessein d'attaquer Lilybée. C'étoit la plus forte place qu'eussent les Carthaginois, dont la perte devoit entraîner après elle celle de tout ce qui leur restoit dans l'Isle, & laisser aux Romains un libre passage en Afrique.

On conçoit aisément, quelle fut l'ardeur de part & d'autre, soit pour l'attaque, soit pour la défense. Imilcon commandoit dans la place: il avoit dix-mille hommes de troupes, sans compter les habitans: & Annibal, fils d'Amilcar, lui en amena bientôt autant de Carthage, ayant passé avec un courage intrépide au travers de la Flotte ennemie, & étant entré heureusement dans le port. Les Romains n'avoient point perdu de tems. Ayant fait avancer leurs machines, ils abbattirent plusieurs Tours à coup de bélier, & gagnant tous les jours un nouveau terrain, ils alloient toujours en avant; en sorte que les assiégés, se trouvant fort serrés, commencerent à craindre. Le Commandant sentit bien, que l'unique moyen de sauver la ville, étoit de mettre le feu aux machines des assiegeans. Ayant donc disposé ses troupes pour cette entreprise, il les fit sortir dès la pointe du jour, portant

tant des flambeaux à la main, avec de l'é-toupe, & toutes sortes de matieres com-bustibles; & attaqua en même tems tou-res les machines. Les Romains firent des efforts extraordinaires pour les repousser. Le combat fut des plus sanglans. Cha-cun de part & d'autre tenoit ferme dans son poste, & mouroit plutôt que de le quitter. Enfin, après une longue résil-tance & un furieux carnage, les assiégés sonnerent la retraite, & laisserent les Ro-mains maîtres de leurs ouvrages. Cette affaire finie, Annibal se mit en mer pen-dant la nuit, & déroband sa marche, prit la route de Drépane, où étoit Adherbal, Chef des Carthaginois. Drépane est une place avantageusement située, avec un beau port, à six-vingts stades de Lilybée, & que les Carthaginois eurent toujours fort à cœur de conserver.

Six lieues.

Les Romains, animés par cet heureux succès, recommencerent l'attaque avec encore plus d'ardeur qu'auparavant, sans que les assiégés osassent penser à faire une seconde tentative pour bruler les machi-nes; tant la première les avoit rebütés par la perte qu'ils y avoient faite. Mais un vent très violent s'étant levé tout à coup, quelques soldats mercenaires en donne-rent avis au Commandant, lui représen-tant que c'étoit une occasion tout à fait favorable pour mettre le feu aux machi-nes des assiégeans, d'autant plus que le vent donnoit de leur côté; & ils s'offri-rent pour cette expédition. Leur offre fut acceptée. On leur fournit tout ce qui étoit

étoit nécessaire pour cette entreprise. En un moment le feu prit à toutes les machines, sans qu'il fût possible aux Romains d'y remédier, parce que dans cet incendie, qui étoit devenu presque général en fort peu de tems, le vent portoit dans leurs yeux les étincelles & la fumée, & les empêchoit de discerner où il falloit appliquer le secours; au-lieu que les autres voyoient clairement où ils devoient porter leurs coups, & jeter le feu. Cet accident fit perdre aux Romains l'espérance de pouvoir emporter la place de vive force. Ils changerent donc le siege en blocus, entourerent la ville par une bonne circonvallation, & répandirent leur Armée dans tous les environs, résolus d'attendre du tems ce qu'ils se voyoient hors d'état d'exécuter par une voye plus courte.

Quand on apprit à Rome ce qui se passoit au siege de Lilybée, & qu'une partie Pag. 50. des troupes y avoit péri, cette fâcheuse nouvelle, loin d'abattre les esprits, sembla renouveler l'ardeur & le courage des citoyens. Chacun se hâtoit de porter son nom pour se faire enrôler. On leva en peu de tems une Armée de dix-mille hommes, qui, ayant passé le Détroit, alla par terre se joindre aux assiégeans.

En même tems, le Consul P. Claudius Pag. 51. Pulcher forma le dessein d'aller attaquer Adherbal dans Drépane. Il se tenoit comme sûr de le surprendre, parce qu'après la perte que les Romains venoient de faire à Lilybée, l'ennemi ne pourroit pas

s'imaginer qu'ils songeassent à se mettre en mer. Sur cette espérance, il fait partir de nuit la Flotte, pour mieux couvrir son dessein. Mais il avoit affaire à un Chef actif & appliqué, dont il ne put tromper la vigilance, & qui ne lui laissa pas à lui-même le tems de ranger ses vaisseaux en bataille, mais l'attaqua vivement, pendant que la Flotte étoit encore en desordre & en confusion. La victoire fut complete du côté des Carthaginois. Il ne s'échapa de la Flotte Romaine que trente vaisseaux, qui étant auprès du Consul, prirent la fuite avec lui, en se dégageant le mieux qu'ils purent le long du rivage. Tout le reste, au nombre de quatre-vingt-treize, tomba avec l'équipage en la puissance des Carthaginois, à l'exception de quelques soldats qui s'étoient sauvés du débris de leurs vaisseaux. Cette victoire fit chez les Carthaginois autant d'honneur à la prudence & à la valeur d'Adherbal, qu'elle couvrit de honte & d'ignominie le Consul Romain.

*Polyp. l. 1.
p. 54-59.*

** Ville &
montagne
de Sicile.*

Son Collegue Junius ne fut ni plus prudent, ni plus heureux que lui, & perdit par sa faute presque toute sa Flotte. Cherchant à couvrir son malheur par quelque exploit considerable, il ménagea des intelligences secretes dans * Eryx, & se fit livrer la ville. Sur le sommet de la montagne étoit le Temple de Venus Erycine, le plus beau, sans contredit, & le plus riche de tous les Temples de la Sicile. La ville étoit située un peu au-dessous

deffous de ce fommet , & l'on n'y pouvoit monter que par un chemin très long & très elcarpé. Junius plaça une partie de fes troupes fur le fommet , & le refte au pied de la montagne ; & crut , après ces précautions , n'avoir rien à craindre. Mais Amilcar , furnommé Barca , pere du fameux Annibal , trouva le moyen d'entrer dans la ville qui étoit entre les deux camps des ennemis , & de s'y établir. De ce poste fi avantageux , il ne ceffoit de harceler les Romains ; ce qui dura pendant deux ans. On a peine à concevoir comment les Carthaginois purent fe défendre , attaqués comme ils étoient & d'en-haut & d'en-bas , & ne pouvant recevoir de convois que par un feul endroit de mer dont ils étoient maitres. C'est par de tels coups , autant & peut-être plus que par le gain d'une bataille , qu'on connoit l'habileté. & la fage hardieffe d'un Commandant.

Cinq années fe pafferent , fans que de *Polyb. l. x.* part ni d'autre il fe fit rien de confidera-*p. 59-60.* ble. Les Romains avoient cru , qu'avec leurs feules troupes de terre ils pourroient terminer le fiege de Lilybée : mais voyant qu'il trainoit en longueur , ils revinrent à leur premier plan , & firent des efforts extraordinaires pour armer une nouvelle Flotte. L'argent manquoit au Tréfor public ; le zèle des particuliers y fuppléa : tant l'amour de la patrie dominoit dans les efprits. Chacun , felon fes forces , contribua à la dépense commune ; & , fur la foi publique , n'héfita point à faire

les avances pour une expédition d'où dépendoient la gloire & la sûreté de l'Etat. L'un équipoit seul un vaisseau à ses frais : d'autres se joignoient deux ou trois ensemble pour en faire autant. En fort peu de tems, il y en eut deux-cens de prêts. On en donna le commandement au Consul Lutatius, qui sans perdre de tems se mit en mer. La Flotte ennemie s'étoit retirée en Afrique. Ils s'empara donc sans peine de tous les postes avantageux qui étoient aux environs de Lilybée ; & comme il prévoyoit qu'il en faudroit bientôt venir à un combat, il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit en assurer le succès, & employa tout le tems qui lui restoit à exercer sur mer les soldats & les matelots.

En effet, il apprit bientôt que la Flotte ennemie approchoit. Elle étoit commandée par Hannon, qui aborda à une petite Ile, nommée Hiera, qui étoit vis à vis de Drépane. Son dessein étoit d'approcher d'Eryx avant que d'être apperçu des Romains, pour y décharger ses vivres, y prendre un renfort de troupes, & faire monter Barca sur sa Flotte, afin que celui-ci le secondât dans la bataille qui alloit se donner. Mais le Consul, qui se douta bien de ce qu'il vouloit faire, le prévint, & ayant ramassé tout ce qu'il avoit de meilleures troupes, il s'avança vers une petite Ile, voisine de l'autre, qu'on appelloit * Eguse. Il indiqua le combat pour le lendemain. Dès la pointe du jour, il s'y prépara. Malheureusement,

*On appelle
aussi ces Iles
Egases.*

ment, le vent étoit favorable aux ennemis. Il hésita quelque tems s'il hazarderoit la bataille. Mais voyant que la Flotte Carthaginoise, quand on auroit déchargé les vivres, deviendroit plus légère & plus propre pour l'action, & que d'ailleurs elle seroit considérablement fortifiée par les troupes & par la présence de Barca, il prit son parti sur le champ; & malgré le mauvais tems, il alla attaquer l'ennemi. Le Consul avoit des troupes d'élite, de bons matelots qui avoient été fort exercés, d'excellens vaisseaux construits sur le modele d'une galere qu'on avoit prise quelque tems auparavant sur les ennemis, & qui étoit la plus accomplie qu'on eût jamais vûe en ce genre. C'étoit tout le contraire, du côté des Carthaginois. Comme depuis quelques années ils s'étoient vû seuls maitres de la mer, & que les Romains n'osoient paroître devant eux, ils les comptoient pour rien, & se regardoient eux-mêmes comme invincibles. Au premier bruit du mouvement que ceux-ci se donnerent, Carthage avoit mis en mer une Flotte, équipée à la hâte, & où tout sentoit la précipitation: soldats & matelots, tous mercenaires, de nouvelle levée, sans expérience, sans courage, sans zèle pour la patrie, comme sans intérêt pour la cause commune. Ils ne purent pas soutenir la première attaque. Cinquante de leurs vaisseaux furent coulés à fond, & soixante & dix furent pris avec tout l'équipage. Le reste, à la faveur d'un vent

qui se leva fort à propos pour eux, se retira vers la petite Ile d'où ils étoient partis. Le nombre des prisonniers passa dix-mille. Le Consul s'avança aussi-tôt vers Lilybée, & joignit ses troupes à celles des assiegeans.

Fig. 63.

Quand cette nouvelle fut portée à Carthage, elle y causa d'autant plus de surprise & d'effroi, qu'on s'y étoit moins attendu. Le Sénat ne perdit pas courage; mais il se voyoit absolument hors d'état de continuer la guerre. Les Romains tenant la mer, il n'étoit plus possible d'envoyer ni vivres ni secours aux Armées de Sicile. Ils dépêcherent donc au-plûtôt vers Barca qui y commandoit, & laisserent à sa prudence de prendre tel parti qu'il jugeroit à propos. Tant qu'il avoit vû quelque rayon d'esperance, il avoit fait tout ce qu'on pouvoit attendre du courage le plus intrépide, & de la sagesse la plus consommée. Mais ne lui restant plus de ressource, il députa vers le Consul pour traiter de la paix: la prudence, dit Polybe, consistant à savoir & résister & céder à propos. Lutatius savoit combien le Peuple Romain étoit las de cette guerre, qui avoit épuisé ses forces & ses finances; & il n'avoit pas oublié les malheureuses suites de la hauteur inexorable & imprudente de Regulus. Il ne se rendit donc point difficile, & dicta le Traité suivant. IL Y AURA, SI LE PEUPLE ROMAIN L'APPROUVE, AMITIE' ENTRE ROME ET CARTHAGE, AUX CONDITIONS QUI SUIVENT.

LES

LES CARTHAGINOIS SORTI-
 RONT DE TOUTE LA SICILE.
 ILS NE FERONT POINT LA GUER-
 RE A' HIERON, ET NE PORTE-
 RONT POINT LES ARMES CON-
 TRE LES SYRACUSAINS, NI CON-
 TRE LEURS ALLIE'S. ILS REN-
 DRONT AUX ROMAINS, SANS
 RANÇON, TOUS LES PRISONNIERS
 QU'ILS ONT FAITS SUR EUX. ILS
 LEUR PAYERONT, DANS L'ESPA-
 CE DE VINGT ANS, DEUX * MIL-
 LE DEUX-CENS TALENS EUBOÏ-
 QUES D'ARGENT. Il est bon de re-
 marquer en passant, la simplicité, la pré-
 cision, la clarté de ce Traité, qui dit
 tant de choses en si peu de mots, & qui
 règle en peu de lignes tous les intérêts
 de deux puissans peuples & de leurs Al-
 liés, sur terre & sur mer.

Quand on eut porté ces conditions à
 Rome, le peuple, ne les approuvant point,
 envoya dix Députés sur les lieux, pour
 terminer l'affaire en dernier ressort. Ils
 ne changerent rien dans le fonds du Trai-
 té. Ils abregerent seulement les termes
 du payement, en les réduisant à dix an-
 nées; ajouterent mille talens à la somme
 qui avoit été marquée, qui seroient payés
 sur le champ; & exigerent des Carthagi-
 nois, qu'ils sortiroient de toutes les Iles
 qui sont entre l'Italie & la Sicile. La
 Sardaigne n'y étoit pas comprise; mais
 elle leur fut aussi enlevée par un autre
 Traité, qui se fit quelques années après.

Ainsi fut terminée l'une des plus lon-

Cette somme monte à peu près à celle de six millions cent quatre-vingt-mille livres.

Polyb. l. 3. p. 182.

AN. M.
3762.
CARTH.
646. RO-
ME 511.
AV. J. C.
232.

gues guerres dont il soit parlé dans l'Histoire, puisqu'elle dura vingt-quatre ans entiers sans interruption. L'ardeur opiniâtre à disputer de l'Empire fut égale de part & d'autre : même fermeté, même grandeur d'ame, & dans les projets, & dans l'exécution. Les Carthaginois l'emportoient par la science de la marine ; par l'habileté dans la construction des vaisseaux ; par l'adresse & la facilité avec laquelle ils faisoient les manœuvres ; par l'expérience des pilotes ; par la connoissance des côtes, des plages, des rades, des vents ; par l'abondance des richesses, capables de fournir à toutes les dépenses d'une rude & longue guerre. Les Romains n'avoient aucun de ces avantages : mais le courage, le zèle pour le bien public, l'amour de la patrie, une noble émulation pour la gloire, leur tenoient lieu de tout ce qui leur manquoit d'ailleurs. On est étonné, tout neufs & inexpérimentés qu'ils sont dans la marine, de les voir non seulement tenir tête à la nation du monde la plus habile & la plus puissante sur mer, mais gagner contre elle plusieurs batailles navales. Nulles difficultés, nuls malheurs n'étoient capables de les décourager. Ils n'auroient pas fait certainement la paix dans les mêmes circonstances où nous venons de voir que les Carthaginois la demanderent. Une seule campagne malheureuse les abbat : plusieurs n'ébranlerent point les Romains. Pour les soldats, nulle comparaison entre ceux de Rome & de Carthage, les pré-

premiers l'emportant infiniment pour le courage. Parmi les Chefs, Amilcar, surnommé Barca, fut, sans contredit, celui de tous qui se distingua le plus, & par sa bravoure, & par sa prudence.

GUERRE DE LIBYE, ou CONTRE
LES MERCENAIRES. *Polyb.*

lib. I. pag. 65-89.

A LA GUERRE que les Carthaginois soutinrent contre les Romains en succéda * immédiatement une autre, bien moins * *La même*
longue, mais infiniment plus dangereuse, *année que*
qui se fit dans le cœur même de l'Etat, *finit la pré-*
& qui fut accompagnée d'une cruauté & *mière Guerre*
d'une barbarie dont on a vû peu d'exem- *re Panique.*
ples: c'est celle que les Carthaginois eurent à soutenir contre les soldats mercenaires qui avoient servi sous eux en Sicile, & qu'on appelle ordinairement la guerre d'Afrique, ou de Libye. Elle ne dura que trois ans & demi; mais elle fut bien sanglante. Voici quelle en fut l'occasion.

Aussi-tôt après que le Traité avec les *Polyb. lib.*
Romains eut été conclu, Amilcar ayant *I. p. 66.*
conduit dans Lilybée les troupes qui étoient à Eryx, déposa le commandement, & laissa à Gisgon, Gouverneur de la place, le soin de faire passer les troupes en Afrique. Celui-ci, comme s'il eût prévu ce qui devoit arriver, ne les fit pas partir toutes ensemble, mais les envoya par petits corps & par bandes, afin que les premiers-venus étant payés de ce qui leur étoit

étoit dû pour leur solde, on pût les renvoyer chez eux avant l'arrivée des autres. Cette conduite marquoit beaucoup de sagesse : mais à Carthage on n'en fit pas tant paroître. Comme l'Etat étoit épuisé par les dépenses d'une longue guerre, & par la somme de près de trois millions qu'il avoit falu payer comptant aux Romains en signant le Traité de paix, on ne se pressa pas de payer les troupes à mesure qu'elles arrivoient ; mais on crut devoir attendre les autres, dans l'esperance d'obtenir d'elles, lorsqu'elles seroient toutes ensemble, une remise d'une partie de la paye qui leur étoit dûe : & ce fut là une première faute.

On voit ici le génie d'un Etat composé de négocians, qui connoissent tout le prix de l'argent, mais qui ne connoissent gueres le mérite des services des gens de guerre, qui marchandent le sang des troupes comme tout le reste, & qui vont toujours au bon marché. Dans une telle Republique, le besoin passé, nulle reconnaissance pour les secours qu'on a reçus.

Ces soldats, qui entrèrent la plupart dans Carthage, étant accoutumés à une grande licence, causerent beaucoup de desordre dans la ville : de sorte que, pour y remedier, on proposa à leurs Chefs de les conduire tous dans une petite ville voisine, nommée Sicca, en leur fournissant dequoi y subsister, jusqu'à ce que le reste de leurs compagnons étant arrivé, on payât toutes les troupes, & qu'on les renvoyât : seconde faute.

Une

Une troisieme, fut de ne pas vouloir leur permettre de laisser à Carthage leurs bagages, leurs femmes, & leurs enfans, comme ils le demandoient, & qui auroient été de leur part comme autant d'otages; mais de les forcer malgré eux de les emmener à Sicca.

Quand ils y furent tous assemblés, comme ils avoient beaucoup de loisir, ils commencerent à compter les payes qu'on leur devoit, les faisant monter beaucoup plus haut qu'elles ne devoient aller. Ils y ajoutoient aussi les promesses magnifiques qu'on leur avoit faites en différentes occasions, quand on les exhortoit à faire leur devoir; & ils prétendoient les faire entrer en ligne de compte. Hannon, qui étoit alors Gouverneur de l'Afrique, & qu'on leur avoit envoyé, leur proposa, vû le mauvais état de la Republique, & l'épuisement où elle se trouvoit, de faire quelque remise sur ce qui leur étoit dû, & de se contenter qu'on leur en payât seulement une partie. Il est aisé de juger comment cette proposition fut reçue. Ce ne furent que plaintes, que murmures, que cris insolens & séditieux. Ces troupes étoient composées de différentes nations, qui ne s'entendoient point les unes les autres, & à qui il n'étoit pas possible de faire entendre raison quand une fois elles étoient mutinées. Il y avoit des Espagnols, des Gaulois, des Liguriens, des habitans des Iles Baléares, des Grecs, la plupart transfuges ou esclaves, & surtout un fort grand nombre d'Africains.

Trans-

Transportés de colere, ils partent sur le champ, marchent vers Carthage au nombre de plus de vingt mille, & vont camper à Tunis, qui n'étoit pas fort loin de la ville.

Les Carthaginois reconnurent alors, mais trop tard, la faute qu'ils avoient faite. Il n'y eut point de bassesse où ils ne descendissent pour tâcher d'adoucir ces furieux, & point de perfidie que ceux-ci n'employassent pour tirer d'eux de l'argent. Quand on leur avoit accordé un point, ils faisoient une nouvelle chicane & une nouvelle demande. La paye étoit-elle réglée, quoiqu'on l'eût portée au-delà des conventions, il falloit encore les dédommager des pertes qu'ils disoient avoir faites, soit par la mort de leurs chevaux, soit par le prix excessif du blé qui leur avoit couté fort cher en certains tems, & leur donner les recompenses qu'on leur avoit promises. Comme rien ne finissoit, les Carthaginois les engagerent avec assez de peine à s'en rapporter à l'avis de quelqu'un des Généraux qui avoient commandé en Sicile. Ils choisirent Gisgon, qui leur étoit fort agréable, & dont ils avoient toujours été contens. Il leur parla d'une maniere douce & insinuante, les fit souvenir du long tems qu'il avoient servi sous les Carthaginois, des sommes considerables qu'ils en avoient reçues, & leur accorda presque toutes leurs demandes.

On étoit près de conclure le Traité, lorsque deux séditieux remplirent de tumulte

multe tout le camp. L'un étoit Spendius de Capoue, qui avoit été Esclave à Rome, & étoit passé chez les ennemis. Il étoit d'une grande taille, & d'une hardiesse encore plus grande. La crainte qu'il avoit de retomber entre les mains de son maître, qui ne manqueroit pas de le faire prendre comme c'étoit la coutume, le porta à rompre l'accord. Il étoit soutenu d'un second, nommé Mathos, qui avoit beaucoup contribué d'abord à faire soulever les troupes. Ils représentèrent aux Africains, que dès que leurs compagnons seroient retournés chez eux, se trouvant seuls dans leur país, ils deviendroient les victimes de la colere des Carthaginois, qui se vengeroient sur eux de la revolte commune. Il n'en falut pas davantage pour les faire entrer en fureur. Ils choisirent pour Chefs Spendius & Mathos. Quiconque entreprenoit de leur faire des remontrances, étoit mis à mort. Ils coururent à la tente de Gisgon, pillent l'argent destiné pour le payement des troupes, l'entraînant lui-même en prison avec tous ceux de sa suite, après les avoir traités avec la dernière indignité. Toutes les villes d'Afrique, à qui ils avoient envoyé des Députés pour les exhorter à se mettre en liberté, se rangerent de leur parti, excepté deux seulement, Utique & Hippacra, dont sur le champ ils formerent le siege.

Jamais Carthage ne s'étoit vûe dans un si grand danger. Les Carthaginois tiroient leur subsistance, chacun en particulier,

eulier, du revenu de leurs terres; & les dépenses publiques, des tributs que payoit l'Afrique. Or tout cela leur manquoit en même tems, & se tournoit même contre eux. Ils se trouvoient sans armes, sans troupes ni de terre ni de mer, sans aucuns des préparatifs nécessaires soit pour soutenir un siege, soit pour équiper une Flotte; &, ce qui mettoit le comble à leur malheur, sans aucune esperance de secours étranger de la part de leurs amis ou de leurs alliés.

Ils pouvoient, en un certain sens, s'imputer à eux-mêmes l'abandonnement où ils se voyoient réduits. Pendant la guerre précédente, ils avoient traité avec une extrême dureté les peuples d'Afrique, exigeant d'eux des tributs excessifs, ne faisant aucun quartier aux plus pauvres & aux plus misérables, témoignant beaucoup d'estime non pour ceux des Gouverneurs qui traitoient avec le plus de douceur les peuples, mais pour ceux qui en tiroient de plus grosses sommes; & tel avoit été Hannon. Aussi ne falut-il pas beaucoup d'efforts, pour porter les Africains à la revolte. Au premier signal elle éclata, & en un moment devint générale. Les femmes, qui souvent avoient eu la douleur de voir emmener en prison leurs maris & leurs peres faute de paiement, étoient les plus animées, & elles se dépouillerent avec joye de tous leurs ornemens pour fournir aux frais de la guerre; en sorte que les Chefs de la sédition, après avoir payé aux soldats tout ce qu'ils leur

leur avoient promis, se trouverent encore dans l'abondance. Grand exemple, dit Polybe, de la maniere dont il faut traiter les peuples, en ne songeant pas seulement au présent, mais en prévoyant l'avenir.

Dans quelque détresse que fussent alors les Carthaginois, ils ne perdirent pas courage, & firent des efforts extraordinaires. Le commandement de l'Armée fut donné à Hannon. On leva des troupes de terre & de mer, de pied & de cheval. On fit prendre les armes à tous les citoyens capables de les porter: on fit venir de tous côtés des mercenaires: on équipa tout ce qui restoit de vaisseaux à la République.

Les séditieux, de leur côté, ne montroient pas moins d'ardeur. Nous avons déjà dit, qu'ils avoient formé le siege des deux seules places qui avoient refusé de se joindre à eux. Leur Armée s'étoit grossie jusqu'au nombre de soixante & dix-mille hommes. Après en avoir fait des détachemens pour ces deux sieges, ils établirent leur camp à Tunis; & ainsi ils tenoient Carthage en quelque sorte bloquée, & y jettoient la terreur, approchant fréquemment de ses murs, soit le jour, soit la nuit.

Hannon s'étoit avancé au secours d'Utique, & y avoit remporté un avantage considerable, qui auroit pu être décisif, s'il en avoit su profiter. Mais étant entré dans la ville, & ne songeant qu'à s'y divertir, les mercenaires, qui s'étoient retirés sur une hauteur voisine couverte de bois, ayant appris ce qui se passoit, sur-

vinrent tout d'un coup, trouverent les soldats débandés de côté & d'autre, prirent & pillerent le camp, & profiterent de tout ce qu'on avoit apporté de Carthage pour le secours des assiégés. Ce ne fut pas la seule faute qu'il commit : & dans de telles conjonctures, les fautes sont bien plus funestes. On mit donc à sa place Amilcar, surnommé Barca. Il répondit à l'idée qu'on avoit conçue de lui, & commença par faire lever aux séditieux le siege d'Utique. Puis il s'avança contre l'Armée qui étoit près de Carthage, en défit une partie, & s'empara de presque tous les postes avantageux qu'elle occupoit. Ces heureux succès ranimerent le courage des Carthaginois.

L'arrivée d'un jeune Seigneur Numide, nommé Naravase, qui, par estime pour la personne & le mérite de Barca, vint se joindre à lui avec deux-mille Numides, lui fut d'un grand secours. Encouragé par ce renfort, il attaqua les séditieux qui se tenoient resserrés dans un vallon, en tua dix-mille, & en fit quatre-mille prisonniers. Le jeune Numide se distingua fort dans ce combat. Barca reçut dans ses troupes ceux des prisonniers qui voulurent s'y enrôler, & laissa aux autres la liberté d'aller où ils voudroient, à condition qu'ils ne porteroient jamais les armes contre les Carthaginois; faute de quoi, s'ils étoient jamais pris, ils seroient punis du dernier supplice. Cette conduite fait voir la sagesse de ce Général. Il jugea que cet expédient étoit plus utile

utile qu'une sévérité outrée. En effet, lorsqu'il s'agit d'une multitude mutinée, dont la plupart ont été entraînés par les plus échauffés, ou arrêtés par la crainte des plus furieux, la clémence réussit presque toujours.

Spendius, le Chef des revoltés, craignit que cette douceur affectée de Barca ne lui fit perdre beaucoup de ses gens. Il crut donc devoir, par quelque coup éclatant, leur ôter toute pensée & toute espérance de rentrer en grace avec l'ennemi. Dans cette vûe, après leur avoir lû des lettres supposées, où on lui donnoit avis d'une trahison secrète concertée entre quelques-uns de leurs camarades & Gisgon, pour le sauver de la prison où il étoit retenu depuis assez de tems, il leur fit prendre la barbare résolution de le massacrer lui & tous les autres prisonniers; & quiconque osoit proposer seulement un parti plus doux, étoit sur le champ immolé à leur fureur. On tire donc de la prison ce Chef infortuné, avec sept-cens prisonniers qui y étoient enfermés avec lui, & on les fait venir à la tête du camp. Gisgon est exécuté le premier, & tous les autres de suite. On leur coupe les mains, on leur brise les cuisses, & on les enfouit tout vivans dans une fosse. Les Carthaginois envoyèrent redemander leurs corps, pour leur rendre les derniers devoirs: on les leur refusa, & on leur déclara, que si désormais on envoyoit encore quelque Héraut ou quelque Député, il souffriroit le même sup-

supplice. En effet, sur le champ il fut arrêté par un consentement général, que tout Carthaginois qui tomberoit entre leurs mains, seroit traité de la sorte; & pour les Alliés, qu'ils seroient renvoyés après qu'on leur auroit coupé les mains. Et cela fut ponctuellement exécuté dans la suite.

Dans le tems que les Carthaginois commençoient, ce semble, à respirer, plusieurs accidens fâcheux les replongerent dans un nouveau danger. La division se mit parmi leurs Chefs. Une tempête fit périr les vivres qu'on leur apportoit par mer, & dont ils avoient un extrême besoin. Mais ce qui leur fut le plus sensible, fut la défection subite des deux seules villes qui leur étoient demeurées fideles, & qui dans tous les tems avoient eu un attachement inviolable à la République: c'étoient Utique & Hippacra. Ces villes tout d'un coup, sans aucune raison, sans même aucun prétexte, passerent du côté des revoltés; & transportées, comme eux, de fureur & de rage, commencerent par égorger le Commandant & la garnison qui étoient venus à leur secours, & porterent l'inhumanité jusqu'à refuser leurs corps morts aux Carthaginois qui les redemandoient.

Les séditieux, animés par ces heureux succès, allerent mettre le siege devant Carthage: mais ils furent bientôt obligés de le lever. Ils ne laisserent pas de continuer la guerre. Ayant ramassé toutes leurs troupes, & celles de leurs Alliés,

au nombre de plus de cinquante-mille hommes, ils côtoyoient l'Armée d'Amilcar, observant de se tenir toujours sur les hauteurs, & d'éviter les plaines, où l'ennemi avoit trop d'avantage à cause de sa Cavalerie & des Eléphants. Amilcar, plus habile qu'eux dans le métier de la guerre, ne leur donnoit aucune prië sur lui, profitoit de toutes leurs fautes, leur enlevoit souvent des quartiers pour peu que leurs gens s'écartassent, & les harceloit en mille manieres : & tous ceux qui tomboient entre ses mains, étoient exposés aux bêtes. Enfin il les surprit, lorsqu'ils s'y attendoient le moins, & les enferma dans un poste, d'où il leur fut impossible de se tirer. N'osant hasarder le combat, & ne pouvant pas prendre la fuite, ils se mirent à fortifier leur camp, & à l'environner de fossés & de retranchemens. Mais un ennemi interieur, & bien plus formidable, les pressoit vivement : c'étoit la faim, qui fut telle, qu'ils en vinrent à se manger les uns les autres; la divine providence, dit Polybe, vengeant ainsi la barbare inhumanité dont ils avoient usé à l'égard des autres. Aucune ressource ne leur restoit. Ils savoient à quels supplices ils étoient destinés, s'ils tomboient vifs entre les mains de l'ennemi. Après les cruautés qu'ils avoient commises, il ne leur venoit pas même dans l'esprit de parler de paix & d'accommodement. Ils avoient envoyé vers leurs troupes qui étoient restées à Tunis, pour demander du secours; mais inutilement.

La famine, cependant, augmentoit tous les jours. Ils avoient commencé par manger les prisonniers ; puis les esclaves : enfin , il ne leur restoit plus que leurs concitoyens. Alors les Chefs, ne pouvant plus soutenir les plaintes & les cris de la multitude qui menaçoit de les égorger s'ils ne se rendoient, allèrent eux-mêmes trouver Amilcar, dont ils avoient obtenu un sauf-conduit. Les conditions du Traité furent, que les Carthaginois prendroient à leur choix dix personnes parmi les revoltés, pour les traiter comme il leur plairoit ; & que les autres seroient renvoyés chacun avec un seul habit. Quand le Traité fut signé, ces Chefs eux-mêmes furent arrêtés, & demeurèrent entre les mains de Carthaginois, qui montrèrent clairement dans cette occasion, qu'ils ne se piquoient pas beaucoup de bonne-foi. Les revoltés, ayant appris qu'on avoit arrêté leurs Chefs, ne sachant rien de la convention qu'on avoit faite, & soupçonnant qu'on les avoit trahis, prirent les armes : mais Amilcar les ayant envelopés de toutes parts, & ayant fait avancer contre eux les Eléphants, ils furent tous écrasés ou égorgés, au nombre de plus de quarante-mille.

L'effet de cette victoire fut la réduction de presque toutes les villes d'Afrique, qui rentrèrent aussi-tôt dans leur devoir. Amilcar, sans perdre de tems, marcha contre Tunis, qui depuis le commencement de la guerre avoit servi de retraite aux revoltés, & avoit été leur place d'armes.

Il l'environna d'un côté, pendant qu'Annibal, qui commandoit avec lui, l'affliegeoit de l'autre. Puis, s'approchant des murs, & faisant élever des potences, il y attacha & y fit mourir Spendius Chef des revoltés, & ceux qu'on avoit arrêtés avec lui. Mathos, l'autre Chef, qui commandoit dans la place, vit par-là ce qui lui étoit préparé, & il en devint encore plus attentif à se bien défendre. S'apercevant qu'Annibal, comme sûr de la victoire, agissoit en tout fort négligemment, il fait une sortie, attaque ses retranchemens, tue un grand nombre de Carthaginois, en fait plusieurs prisonniers, & entre autres Annibal leur Chef, & se rend maitre de tout le bagage. Puis, détachant de la potence Spendius, il fait mettre à sa place Annibal, après lui avoir fait souffrir des tourmens inouïs; & immole autour du corps de l'autre trente des plus considerables citoyens de Carthage, comme autant de victimes de sa vengeance. Il semble qu'entre les deux partis il y avoit une espece de défi, à qui feroit paroître plus de cruauté.

Barca, qui pour-lors étoit éloigné de son camp, n'avoit appris que fort tard le danger de son Collegue: & d'ailleurs, il étoit hors d'état de courir promptement à son secours, parce que le chemin qui séparoit les deux camps étoit impraticable. Ce fâcheux accident causa une grande consternation dans Carthage. On a pu remarquer dans tout le cours de cette guerre, une alternative continuelle de prof-

perités & d'adversités, de confiance & d'allarme, de joye & de douleur, tant les événemens de part & d'autre ont été variés & peu constans.

On crut dans Carthage devoir faire un dernier effort. On arma tout ce qui restoit de jeunesse capable de servir. On envoya Hannon pour Collegue à Amilcar; & on députa en même tems trente Sénateurs, pour conjurer au nom de la République ces deux Chefs, qui jusques-là avoient été brouillés ensemble, d'oublier les querelles passées, & de sacrifier leurs ressentimens au bien de l'Etat. Ils le firent sur le champ, s'embrassèrent mutuellement, & se reconcilierent sincèrement & de bonne-foi.

Depuis ce tems-là, tout réussit du côté des Carthaginois; & Mathos, qui dans toutes les entreprises qu'il avoit tentées avoit toujours eu du dessous, crut enfin devoir hazarder une bataille. C'est ce qu'on souhaitoit le plus. De part & d'autre, chacun exhorta ses troupes, comme pour une action qui alloit décider pour toujours de leur sort. On en vint aux mains. La victoire ne fut pas longtems disputée. Les revoltés cederent bientôt. Presque tous les Africains furent tués. Le reste se rendit. Mathos fut pris en vie, & conduit à Carthage. Toute l'Afrique aussitôt rentra dans l'obeïssance, excepté les deux villes perfides qui s'étoient revoltées en dernier lieu: mais elles furent bien-tôt obligées de se rendre à discretion.

Alors

Alors l'Armée victorieuse revint à Carthage, & y fut reçue avec les cris de joye & les applaudissemens de toute la ville. Mathos & les siens, après avoir servi d'ornement au triomphe, furent menés au supplice, & terminèrent par une mort également honteuse & douloureuse une vie souillée par les trahisons les plus noires, & par les cruautés les plus barbares. Ainsi finit la guerre contre les Mercenaires, après avoir duré trois ans & quatre mois. Elle fournit, dit Polybe, une grande instruction à tous les peuples; & leur apprend à ne pas employer dans les Armées un plus grand nombre d'étrangers que de citoyens, & à ne pas se reposer de la défense de l'Etat sur des troupes qui n'y sont attachées ni par l'affection, ni par l'intérêt.

J'ai differé après jusqu'ici à parler de ce qui se passa en Sardaigne dans le même tems, & qui fut comme une dépendance & une suite de la guerre que les Carthaginois soutinrent en Afrique contre les Mercenaires. On y vit les mêmes secousses de revolte, & les mêmes excès de cruauté; comme si un vent de discorde & de fureur eût soufflé d'Afrique en Sardaigne.

Dès qu'on y apprit ce qu'avoient fait Spendius & Mathos, les Mercenaires qui étoient dans cette Ile secouerent, à leur exemple, le joug de l'obeïssance. Ils commencerent par égorger Bostar leur Commandant, & tout ce qu'il y avoit de Carthaginois avec lui. On avoit envoyé

à sa place un autre Général. Toutes les troupes qu'il avoit amenées se rangerent du côté des séditieux, le mirent lui-même en croix; & dans toute l'étendue de l'Isle on fit main-basse sur les Carthaginois, en leur faisant souffrir des tourmens inouis. Ayant attaqué toutes les places l'une après l'autre, ils se rendirent en peu de tems maîtres de tout le païs. Mais la division s'étant mise entre eux & les habitans de l'Isle, les Mercenaires en furent entierement chassés, & se réfugièrent en Italie. C'est ainsi que les Carthaginois perdirent la Sardaigne, Isle d'une grande importance, par son étendue, par sa fertilité, & par le grand nombre de ses habitans.

Les Romains, depuis leur Traité avec les Carthaginois, s'étoient toujours conduits à leur égard avec beaucoup de justice & de modération. Une querelle passagere, au sujet de quelque marchands Romains qu'on avoit arrêtés à Carthage parce qu'ils portoient des vivres aux ennemis, les avoit brouillés. Mais les Carthaginois, à la première demande, leur ayant renvoyé leurs citoyens, les Romains, qui se piquoient en tout de générosité & de justice, leur avoient rendu leur première amitié, les avoient servis en tout ce qui dépendoit d'eux, avoient défendu à leurs marchands de porter des vivres ailleurs que chez les Carthaginois, & avoient même refusé pour-lors de prêter l'oreille aux propositions que leur faisoient les revoltés de Sardaigne, qui les in-

invitoient à venir s'emparer de l'Île.

Mais dans la fuite, il ne furent pas si délicats; & il seroit difficile d'appliquer ici le témoignage avantageux que César rend à leur bonne-foi, dans Salluste. *

„ Quoique dans toutes les guerres d'A-
 „ frique, dit-il, les Carthaginois eussent
 „ fait quantité d'actions de mauvaise-foi
 „ pendant la trêve, les Romains n'en u-
 „ serent jamais de la sorte à leur égard;
 „ plus attentifs à ce qu'exigeoit d'eux leur
 „ gloire, qu'à ce que la justice leur per-
 „ mettoit contre leurs ennemis.

Les Mercenaires qui s'étoient retirés, comme nous l'avons dit, en Italie, déterminèrent enfin les Romains à passer dans la Sardaigne, pour s'en rendre maîtres. Les Carthaginois l'apprirent avec douleur, prétendant que la Sardaigne leur appartenoit à bien plus juste titre qu'aux Romains. Ils se mirent donc en état de tirer une prompte & juste vengeance de ceux qui avoient fait soulever l'Île contre eux; mais les Romains, sous prétexte que ces préparatifs se faisoient contre les peuples de Sardaigne, leur déclarèrent la guerre. Les Carthaginois, épuisés en toutes manières, & qui à peine commençoient à respirer, n'étoient point en

* *Bellis Funicis omnibus, cum saepe Carthagenenses & in pace & per inducias multa nefanda facinora fecissent, nunquam ipsi per occasionem talia fecere: magis, quod se dignum foret, quam quod in illos jure fieri posset, quarebant. Sallust. in bello Catilin.*

en état de la soutenir. Il falut donc s'accommoder au tems , & ceder au plus fort. On fit un nouveau Traité, par lequel ils abandonnoient la Sardaigne aux Romains, & s'obligeoient à leur payer de nouveau douze-cens talens, pour se redimer de la guerre qu'on vouloit leur faire. Et c'est cette injustice de la part des Romains qui fut la véritable cause de la seconde Guerre Punique, comme nous le dirons dans la suite.

*Douze-
cens-mille
#us.*

SECONDE GUERRE PUNIQUE.

LA SECONDE Guerre Punique, que j'entreprends de traiter, est une des plus mémorables dont il soit parlé dans l'Histoire, & des plus dignes de l'attention d'un Lecteur curieux, soit par la hardiesse des entreprises, & par la sagesse des mesures dans l'exécution; soit par l'opiniâtreté des efforts des deux peuples rivaux, & par la promptitude des ressourcés dans leurs plus grands revers; soit par la variété des événemens inopinés, & par l'incertitude de l'issue d'une longue & cruelle guerre; soit enfin par la réunion des plus beaux modeles en tout genre de mérite, & des leçons les plus instructives que puisse donner l'Histoire, tant pour la guerre, que pour la politique & l'art de gouverner. Jamais villes ou nations plus puissantes ne combattirent ensemble, & jamais celles dont il s'agit ici ne s'étoient vûes dans un plus haut degré de puissance & de gloire. Rome & Cartha-
ge

*Liv. lib.
21. n. 1.*

ge étoient alors, sans contredit, les deux premières villes du monde. Ayant déjà mesuré leurs forces dans la première Guerre Punique, & fait essai de leur habileté dans l'art de combattre, elles le connoissoient parfaitement de part & d'autre. Dans cette seconde guerre, le sort des armes fut tellement balancé, & les succès si mêlés de vicissitudes & de variétés, que le parti qui triompha fut celui qui s'étoit trouvé le plus près du danger de périr. Quelque grandes que fussent les forces des deux peuples, on peut presque dire que leur haine mutuelle l'étoit encore plus; les Romains, d'un côté, ne pouvant voir sans indignation que des vaincus osassent les attaquer; & les Carthaginois, de l'autre, étant irrités à l'excès de la manière également dure & avare dont ils prétendoient que le vainqueur en avoit usé à leur égard.

Le plan que je me suis proposé, ne me permet pas d'entrer dans un détail exact de cette guerre, qui eut pour théâtre l'Italie, la Sicile, l'Espagne, l'Afrique; & qui a plus de rapport encore à l'Histoire Romaine, qu'à celle que je traite ici. Je m'arrêterai donc principalement à ce qui regarde les Carthaginois; & je m'appliquerai sur-tout à faire connoître, autant qu'il me sera possible, le plus grand homme de guerre qui ait peut-être jamais été chez les Anciens.

*Causes éloignées & prochaines de la seconde
Guerre Punique.*

AVANT que de parler de la déclaration de la guerre entre les Romains & les Carthaginois, je crois devoir en exposer les véritables causes, & marquer comment cette rupture entre les deux peuples se prépara de loin.

*Lib. 3. p.
162-168.*

Ce seroit se tromper grossièrement, dit Polybe, que de regarder la prise de Sagonte par Annibal comme la véritable cause de la seconde Guerre Punique. Le regret qu'eurent les Carthaginois, d'avoir cédé trop facilement la Sicile par le Traité qui termina la première Guerre Punique; l'injustice & la violence des Romains, qui profiterent des troubles excités dans l'Afrique pour enlever encore la Sardaigne aux Carthaginois, & pour leur imposer un nouveau tribut; les heureux succès & les conquêtes de ces derniers dans l'Espagne: voilà quelles furent les véritables causes de la rupture du Traité, * comme Tite-Live, suivant en cela le plan de Polybe, l'insinue en peu de mots dès le commencement de son Histoire de la seconde Guerre Punique.

En effet. Amilcar, surnommé Barca, souff-

* Angebant ingentis spiritus virum Sicilia Sardiniaque amissa: nam & Siciliam nimis celeri desperatione rerum concessam; & Sardiniam inter motum Africae, fraude Romanorum, stipendio etiam superimposito, interceptam. *Liv. l. 21. n. 1.*

souffroit avec peine le dernier Traité que le malheur des tems avoit obligé les Carthaginois d'accepter ; & il songea à prendre de loin de justes mesures pour se mettre en état de le rompre à la première occasion favorable.

Dès que les troubles d'Afrique furent appaisés, il fut chargé d'une expédition contre les Numides ; & après y avoir donné de nouvelles preuves de son habileté & de son courage, il mérita qu'on lui confiât le commandement de l'Armée qui devoit agir en Espagne. Annibal son fils, qui n'avoit alors que neuf ans, demanda avec empressement de l'y suivre, & employa pour cela les caresses ordinaires à cet âge : langage puissant sur l'esprit d'un père qui aimoit tendrement son fils. Amilcar ne put donc lui refuser cette grace, & après lui avoir fait prêter serment sur les autels, qu'il se déclareroit l'ennemi des Romains dès qu'il le pourroit, il l'emmena avec lui.

Amilcar avoit toutes les qualités d'un grand Général, joignant des manières douces & insinuanes, à un courage invincible & à une prudence consommée. Il soumit en peu de tems la plupart des peuples d'Espagne, soit par la force des armes, soit par les charmes de sa douceur ; & après y avoir commandé pendant neuf ans, il fit une fin digne de lui, en mourant glorieusement dans une bataille pour le service de sa patrie.

Les Carthaginois nommerent à sa place Adrubal son gendre. Celui-ci, pour

s'assurer du païs, bâtit une ville, que l'avantage de sa situation, la commodité de ses ports, ses fortifications, l'abondance de ses richesses procurée par la facilité du commerce, rendirent une des plus considérables villes du monde : il l'appella Carthage la neuve, & nous l'appellons aujourd'hui Carthagene.

A toutes les démarches de ces deux grands Généraux, il étoit aisé de voir qu'ils avoient en tête un grand dessein, qu'ils ne perdoient point de vûe, & pour l'exécution duquel ils préparoient tout de loin. Les Romains s'en apperçurent bien, & ils se reprocherent à eux-mêmes la lenteur & l'engourdissement qui les avoient tenus comme endormis, pendant que l'ennemi faisoit en Espagne de rapides progrès, qui pourroient un jour tourner contre eux. L'attaquer de force, & lui arracher ses conquêtes, auroit bien été de leur goût : mais la crainte d'un autre ennemi non moins formidable, qu'ils appréhendoient de voir au premier jour à leurs portes, (c'étoient les Gaulois) ne leur permettoit pas d'éclater. Ils employèrent donc la voye des négociations, & conclurent un Traité avec Asdrubal, dans lequel, sans s'expliquer sur le reste de l'Espagne, on se contentoit de marquer, que les Carthaginois ne pourroient point s'avancer au delà de l'Èbre.

Polyb. p.
123. Liv.
Hé. 21. n. 2. Asdrubal cependant pouffoit toujours ses conquêtes, mais en se tenant dans les bornes dont on étoit convenu ; & s'attachant

chant à gagner les principaux du païs par ses manieres honnêtes & engageantes, il avançoit encore plus les affaires de Carthage par la voye de la persuasion, que par celle de la force ouverte. Mais malheureusement, après avoir gouverné l'Espagne pendant huit ans, il fut tué en trahison par un Gaulois, qui se vengea ainsi de quelque mécontentement particulier qu'il en avoit reçu.

Trois ans avant sa mort, il avoit écrit *Liv. lib. 27. n. 3. Et 4.* à Carthage pour demander qu'on lui envoyât Annibal, qui étoit alors âgé de vingt-deux ans. La chose souffrit quelque difficulté. Le Sénat étoit partagé par deux puissantes factions, qui, dès le tems d'Amilcar, avoient déjà commencé à suivre des vûes opposées dans la conduite des affaires de l'État. L'une avoit pour Chef Hannon, à qui sa naissance, son mérite, & son zèle pour le bien de l'État, donnoient une grande autorité dans les délibérations publiques; & elle étoit d'avis en toute occasion de préférer une paix sûre, & qui conservoit toutes les conquêtes d'Espagne, aux événemens incertains d'une guerre onereuse, qu'elle prévoyoit devoir un jour se terminer par la ruïne de la patrie. L'autre faction, qu'on appelloit la faction Barcine, parce qu'elle soutenoit les interêts de Barca & de ceux de sa famille, avoit ajouté à l'ancien crédit qu'elle avoit dans la ville, la réputation que les exploits signalés d'Amilcar & d'Asdrubal lui avoient donnée; & elle étoit ouvertement déclarée pour la guer-

re. Quand il s'agit donc de délibérer dans le Sénat sur la demande d'Asdrubal, Hannon représenta, qu'il étoit dangereux d'envoyer de si bonne heure à l'Armée un jeune homme qui avoit déjà toute la fierté & le caractère impérieux de son pere, & qui par cette raison avoit un besoin particulier d'être retenu longtems sous les yeux des Magistrats, & sous le pouvoir des loix, pour apprendre à obeir, & à ne pas se croire supérieur à tous les autres. Il finit en disant, qu'il craignoit que cette étincelle qui commençoit à s'allumer, n'excitât un jour un grand incendie. Ses remontrances furent vaines. La faction Barcine l'emporta, & Annibal partit pour l'Espagne.

Dès qu'il y fut arrivé, il attira sur lui les regards de toute l'Armée, & l'on crut voir revivre en lui Amilcar son pere. C'étoit le même feu dans les yeux, la même vigueur martiale dans l'air du visage, les mêmes traits & les mêmes manieres. Mais ses qualités personnelles le firent encore plus estimer. Il ne lui manquoit presque rien de ce qui forme les grands hommes : patience invincible dans le travail, sobriété dans le vivre étonnante, courage intrépide dans les plus grands dangers, présence d'esprit admirable dans le feu même de l'action ; &, ce qui est surprenant, un génie souple, également propre à obeir & à commander : en sorte qu'on ne pouvoit dire de qui il étoit plus aimé, des troupes, ou du Général. Il servit trois campagnes sous Asdrubal.

Quant

Quand celui-ci fut mort, les suffrages de l'Armée & ceux du peuple se réunirent pour mettre Annibal à sa place. Je ne sai même si pour-lors, ou environ dans ce tems, la Republique, pour lui donner plus de crédit & d'autorité, ne le nomma pas Suffete, qui étoit la première Dignité de l'Etat, & que l'on conféroit quelquefois aux Généraux. C'est Cornélius Népos qui nous apprend cette particularité, lorsque, parlant de la Préture qui fut donnée au même Annibal après son retour à Carthage & la conclusion de la paix, il dit que ce fut vingt deux ans depuis qu'il avoit été nommé Roi: *Hic, ut rediit, Prætor factus est, postquam Rex fuerat anno secundo & vigesimo.*

Dès le moment qu'il eut été nommé Général, comme si l'Italie lui fût échue en partage, & qu'il fût déjà chargé de porter la guerre contre Rome, il tourna secrètement toutes ses vûes de ce côté-là, & ne perdit point de tems, pour n'être point prévenu par la mort, comme l'avoient été son pere & son beau-frere. Il prit en Espagne plusieurs villes de force, & subjuga plusieurs peuples: & quoique l'Armée ennemie, composée de plus de cent-mille hommes, passât de beaucoup la sienne, il fut choisir si bien son tems & ses postes, qu'il la défit, & la mit en déroute. Après cette victoire, rien ne lui résista. Il ne toucha point cependant encore à * Sagonte, évitant avec soin

* Cette ville étoit située en-deçà de l'Ebre par rapport

soin de donner aux Romains aucune occasion de lui déclarer la guerre, avant qu'il eût pris toutes les mesures qu'il jugeoit nécessaires pour une si grande entreprise: & en cela il suivoit le conseil que lui avoit donné son pere. Il * s'appliqua sur-tout à gagner le cœur des citoyens & des alliés, & à s'attirer leur confiance, en leur faisant part avec largesse du butin qu'il prenoit sur l'ennemi, & en leur payant exactement tout ce qui leur étoit dû de leur solde pour le passé: précaution sage, & qui ne manque jamais de produire son effet dans le tems.

Polyb. lib.
3. p. 170-
173.
Liv. lib. 21.
n. 6-15.

Les Sagontins de leur côté, sentant bien le danger dont ils étoient menacés, firent sçavoir aux Romains combien Annibal avançoit ses conquêtes. Ceux-ci nommerent des Députés, pour aller s'informer par eux-mêmes sur les lieux de l'état présent des affaires, avec ordre de porter leurs plaintes à Annibal, en cas qu'ils le jugeassent à propos; & supposé qu'il ne leur donnât point satisfaction, d'aller à Carthage pour le même sujet.

Cependant, Annibal forma le siege de Sagonte, prévoyant de grands avantages dans la prise de cette ville. Il comptoit que par-là il ôteroit toute espérance aux
Ro-

aux Carthaginois, assez près de l'embouchure de cette riviere, dans le pais où il étoit permis aux Carthaginois de porter leurs armes: mais Sagonte, comme alliée des Romains, étoit, en vertu de ce titre, exceptée par le Traité.

* *ibi large partiendo prædam, stipendia præterita eum fide exolvendo, cunctos civium sociorumque animos in se firmavit. Liv. l. 21. n. 5.*

Romains de faire la guerre dans l'Espagne: que cette nouvelle conquête allureroit toutes celles qu'il y avoit déjà faites: que ne laissant point d'ennemi derrière lui, sa marche en seroit plus sûre & plus tranquille: qu'il amasseroit là de l'argent pour l'exécution de ses desseins: que le butin que les soldats en remporteroient, les rendroit plus vifs & plus ardens à le suivre: qu'enfin, avec les dépouilles qu'il enverroient à Carthage, il se gagneroit la bienveillance des citoyens. Animé par ces grands motifs, il n'épargnoit rien pour presser le siege. Il donnoit lui-même l'exemple aux troupes, se trouvoit à tous les travaux, & s'exposoit aux plus grands dangers.

On apprit bientôt à Rome, que Sagonte étoit assiégée. Au-lieu de voler à son secours, on perdit encore le tems en vaines délibérations, & en députations qui ne le furent pas moins. Annibal fit faveur à ceux qui le venoient trouver de la part des Romains, qu'il n'avoit pas le tems de les entendre. Les Députés se rendirent donc à Carthage, où ils ne furent pas mieux reçus, la faction Barcine l'ayant emporté sur les plaintes des Romains, & sur les remontrances d'Hannon.

Pendant tous ces voyages & toutes ces délibérations, le siege continuoit avec beaucoup d'ardeur. Les Sagontins étoient réduits à la dernière extrémité, & manquoient de tout. On parla d'accommodement; mais les conditions qu'on leur pro-

proposoit leur parurent si dures , qu'ils ne purent se résoudre à les accepter : Avant que de rendre une dernière réponse , les principaux des Sénateurs , ayant porté dans la place publique tout leur or & leur argent , & celui qui appartenoit en commun à l'Etat , le jetterent dans le feu qu'ils avoient fait allumer pour cet effet , & s'y précipiterent eux-mêmes. Dans le même tems , une Tour que les béliers frapportoient depuis longtems , étant tombée tout à coup avec un bruit épouvantable , les Carthaginois entrèrent dans la ville par la breche , s'en rendirent maîtres en peu de tems , & égorgèrent tous ceux qui étoient en âge de porter les armes. Malgré l'incendie , le butin fut fort grand. Annibal ne se reservoit rien des richesses que lui procuroient ses victoires , mais les appliquoit uniquement au succès de ses entreprises. Aussi Polybe remarque-t-il , que la prise de Sagonte lui servit à réveiller l'ardeur du soldat par la vûe du riche butin qu'il venoit de faire , & par l'esperance de celui qu'il se promettoit pour l'avenir ; & à achever de gagner les principaux de Carthage , par les présens qu'il leur fit des dépouilles.

Polyb. pag.
174-175.
Liv. l. 21.
n. 16 & 17.

Il est difficile d'exprimer quelle fut à Rome la douleur & la consternation , quand on y apprit la triste nouvelle de la prise & du cruel sort de Sagonte. La compassion que l'on eut pour cette ville infortunée , la honte d'avoir manqué à secourir de si fideles alliés , une juste indignation contre les Carthaginois auteurs
de

de tous ces maux, de vives allarmes sur les conquêtes d'Annibal, que les Romains croyoient déjà voir à leurs portes; tous ces sentimens causerent un si grand trouble, qu'il ne fut pas possible dans les premiers momens de prendre aucune résolution, ni de faire autre chose que de s'affliger & de répandre des larmes sur la ruine d'une ville, qui *avoit été la malheureuse victime de son inviolable attachement pour les Romains, & de l'imprudente lenteur dont ceux-ci avoient usé à son égard. Quand les esprits furent un peu revenus à eux, on convoqua l'Assemblée du peuple, & la guerre contre les Carthaginois y fut résolue.

Déclaration de la Guerre.

POUR ne manquer à aucune formalité, on envoya des Députés à Carthage, pour savoir si c'étoit par ordre de la République que Sagonte avoit été assiégée, & en ce cas pour lui déclarer la guerre; ou pour demander qu'on leur livrât entre les mains Annibal, s'il avoit entrepris ce siege de son autorité. Comme ils virent que dans le Sénat on ne répondoit point précisément à leur demande, l'un d'eux, montrant un pan de sa robe qui étoit plié, *Je porte ici*, dit-il d'un ton fier, *la paix & la guerre; c'est à vous de choisir l'un des deux.* Sur la réponse qu'on lui

*Polyb. pag. 187.
Liv. l. 21.
n. 18-19.*

* Sanctitate disciplinæ, qua fidem socialem usque ad perniciem suam coluerunt. *Liv. lib. 21. num. 7.*

lui fit, qu'il pouvoit lui-même choisir, *Je vous donne donc la guerre*, dit-il en déployant le pli de sa robe. *Nous l'acceptons de bon cœur, & la ferons de même*, repliquèrent les Carthaginois avec la même fierté. Ainsi commença la seconde Guerre Punique.

*Polyb. l. 3.
pag. 184.
& 185.*

Si l'on en impute la cause à la prise de Sagonte, tout le tort, dit Polybe, étoit du côté des Carthaginois, qui ne pouvoient, sous aucun prétexte raisonnable, assiéger une ville comprise certainement, comme alliée de Rome, dans le Traité qui défendoit aux deux peuples d'attaquer réciproquement leurs alliés. Mais si l'on remonte plus haut, & qu'on aille jusqu'au tems où la Sardaigne fut enlevée par force aux Carthaginois, & où sans aucune raison on leur imposa un nouveau tribut; il faut avouer, remarque le même Polybe, que sur ces deux points la conduite des Romains est tout à fait inexcusable, comme fondée uniquement sur l'injustice & sur la violence; & qui si les Carthaginois, sans chercher de vains circuits & de frivoles prétextes, avoient demandé nettement satisfaction sur ces deux griefs, & en cas de refus déclaré la guerre à Rome, toute la raison & toute la justice auroient été de leur côté.

L'espace entre la fin de la première Guerre Punique, & le commencement de la seconde, fut de vingt-quatre ans.

Commencement de la seconde Guerre Punique.

QUAND la guerre fut résolue & déclarée de part & d'autre, Annibal, qui pour-lors étoit âgé de 26 ou 27 ans, avant que de faire éclater son grand dessein, songea à pourvoir à la sûreté de l'Espagne & de l'Afrique; & dans cette vûe il fit passer les troupes de l'une dans l'autre, en sorte que les Africains servoient en Espagne, & les Espagnols en Afrique. Il en usa ainsi, persuadé que ces soldats, éloignés chacun de leur patrie, seroient plus propres au service, & d'ailleurs, lui demeureroient plus fidelement attachés, se servant comme d'otages les uns aux autres. Les troupes qu'il laissa en Afrique montoient environ à quarante-mille hommes, dont il y en avoit douze-cens de Cavalerie: celles d'Espagne à un peu plus de quinze-mille, parmi lesquels il y avoit deux-mille cinq-cens cinquante chevaux. Il laissa à son frere Asdrubal le commandement des troupes d'Espagne, avec une Flotte de près de soixante vaisseaux pour garder les côtes; & lui donna de sages conseils sur la maniere dont il devoit se conduire, soit par rapport aux Espagnols, soit par rapport aux Romains s'ils venoient l'attaquer.

Avant qu'Annibal partît pour son expédition, Tite-Live remarque qu'il alla à Cadiz, pour s'acquitter des vœux qu'il avoit faits à Hercule, & qu'il lui en fit de nouveaux pour obtenir un heureux succès

AN. M.

3786.

CARTH.

670. RO-

ME 535.

AV. J. C.

201.

Polyb. lib.

3. pag. 187.

Liv. l. 21.

n. 21 & 22.

Lib. 3. pag.
192 & 193.

cès dans la guerre où il alloit s'engager Polybe nous donne en peu de mots une idée fort nette de l'espace des lieux que devoit traverser Annibal pour arriver en Italie. On compte depuis Carthagene, d'où il partit, jusqu'à l'Ebre, deux-mille deux-cens stades: (110 lieues.) Depuis l'Ebre jusqu'à Emporium, petite ville maritime qui sépare l'Espagne des Gaules selon Strabon, seize-cens stades: (80 lieues.) Depuis Emporium jusqu'au passage du Rhône, pareil espace de seize-cens stades: (80 lieues.) Depuis le passage du Rhône jusqu'aux Alpes, quatorze-cens stades: (70 lieues.) Depuis les Alpes jusques dans les plaines de l'Italie, douze-cens stades: (60 lieues.) Ainsi, depuis Carthagene jusqu'en Italie, l'espace est de huit-mille stades, c'est-à-dire de quatre-cens lieues.

Polyb. l. 3.
p. 188. &
189.

ANNIBAL avoit longtems auparavant pris de sages précautions pour connoître la nature & la situation des lieux par où il devoit passer, pour pressentir la disposition des Gaulois à l'égard des Romains, * pour gagner par des présens leurs Chefs qu'il savoit être fort intéressés, & pour s'assurer de l'affection & de la fidelité d'une partie des peuples. Il n'ignoroit pas que le passage des Alpes lui coûteroit beaucoup de peine: mais il savoit

* Audierunt preoccupatos jam ab Annibale Gallorum animos esse: sed ne illi quidem ipsi fati mitem gentem fore, ni subinde auro, cujus avidissima gens est, principum animi concilientur. *Liv. l. 21. n. 20.*

savoit qu'il n'étoit pas impraticable; & cela lui suffisoit.

Dès que le Printems fut venu, Annibal se mit en marche, & partit de Carthagene, où il avoit passé le quartier d'hiver. Son Armée pour lors étoit composée de plus de cent-mille hommes, dont il y en avoit douze-mille de Cavalerie: il menoit près de quarante Eléphants. Ayant passé l'Ebre, il subjuga en peu de tems les peuples qui se rencontrèrent sur sa marche, & perdit assez de monde dans cette expédition. Il laissa Hannon pour commander dans tout le pais entre l'Ebre & les Pyrenées avec onze-mille hommes, & leur confia les bagages de ceux qui devoient le suivre. Il en renvoya autant, chacun dans leur pais, s'assurant par-là de leur bonne volonté quand il auroit besoin de recrues, & montrant aux autres une esperance certaine de retour quand ils le voudroient. Il passe donc les Pyrenées, & s'avance jusqu'au bord du Rhône avec cinquante-mille hommes de pied, & neuf-mille chevaux: Armée formidable, moins par le nombre que par la valeur des troupes, qui avoient servi plusieurs années en Espagne, & qui y avoient appris le métier de la guerre sous les plus habiles Capitaines qu'eût jamais eu Carthage.

Passage du Rhône.

Polyb. l. 3. p. 195-200. Liv. l. 21. n. 26-28.

ANNIBAL, arrivé * environ à quatre
* Un peu au-dessus d'Avignon.
 jour-gnon.

journées de l'embouchure du Rhône, entreprit de le passer, parce qu'en cet endroit le fleuve n'avoit que la simple largeur de son lit. Il acheta des habitans du país tous les canots & toutes les petites barques, qu'ils avoient en assez grand nombre, à cause de leur commerce. Il fit construire aussi à la hâte une quantité extraordinaire de bateaux, de nacelles, de radeaux. A son arrivée, il avoit trouvé les Gaulois postés sur l'autre bord, & bien disposés à lui disputer le passage. Il n'étoit pas possible de les attaquer de front. Il commanda un détachement considerable de ses troupes, sous la conduite d'Hannon fils de Bomilcar, pour aller passer le fleuve plus haut; & afin de dérober sa marche & son dessein à la connoissance des ennemis, il le fit partir de nuit. La chose réussit, comme il l'avoit projetée.

* On croit
que ce fut
entre Ro-
quemaure
& le Pont
S. Esprit.

Ils * passerent le fleuve le lendemain, sans trouver aucune résistance.

Ils se reposèrent le reste du jour, & pendant la nuit ils s'avancerent à petit bruit vers l'ennemi. Le matin, quand ils eurent donné les signaux dont on étoit convenu, Annibal se mit en état de tenter le passage. Une partie des chevaux tout équipés étoit dans les bateaux, afin que les Cavaliers pussent à la descente attaquer sur le champ les ennemis: les autres passôient à la nage aux deux côtés des bateaux, du haut desquels un homme seul tenoit les brides de trois ou quatre chevaux. Les Fantassins étoient ou sur des radeaux, ou dans de petites barques,

ques, & dans des especes de petites gondoles, qui n'étoient autre chose que des troncs d'arbres qu'ils avoient eux-mêmes creusés. On avoit rangé les grands bateaux sur une même ligne au haut du courant, pour rompre la rapidité des flots, & rendre le passage plus aisé au reste de la petite Flotte. Quand les Gaulois la virent s'avancer sur le fleuve, ils poussèrent, selon leur coutume, des cris & des hurlemens épouvantables, heurterent leurs boucliers les uns contre les autres en les élevant au-dessus de leurs têtes, & lancerent force traits. Mais ils furent bien étonnés quand ils entendirent derriere eux un grand bruit, qu'ils apperçurent le feu qu'on avoit mis à leurs tentes, & qu'ils se sentirent attaqués vivement en tête & en queue. Ils ne trouverent de sûreté que dans la fuite, & se retirerent dans leurs villages. Le reste des troupes passa ensuite fort tranquillement.

Il n'y eut que les Eléphans qui cause-
rent beaucoup d'embaras. Voici comme
on s'y prit pour les faire passer: ce ne fut
que le jour suivant. On avança du bord
du rivage dans le fleuve un radeau long
de deux-cens pieds, & large de cinquante,
qui étoit fortement attaché au rivage
par de gros cables, & tout couvert de
terre, enforte que ces animaux, en y entrant,
s'imaginoient marcher à l'ordinaire
sur la terre. De ce premier radeau ils passoi-
ent dans un second, construit de la
même sorte, mais qui n'avoit que cent
pieds de longueur, & qui tenoit au pré-

mier par des liens faciles à délier. On faisoit marcher à la tête les femelles: les autres Eléphans les suivoient: & quand ils étoient passés dans le second radeau, on le détachoit du premier, & on le conduisoit à l'autre bord, en le remorquant par le secours des petites barques: puis il venoit reprendre ceux qui étoient restés. Quelques-uns tomberent dans l'eau, mais ils arriverent comme les autres sur le rivage, sans qu'il s'en noyât un seul.

Marche qui suivit le passage du Rhône.

Polyb. l. 3. p. 200-202. Liv. l. 21. n. 31. 32.

LES DEUX Consuls Romains étoient partis dès le commencement du Printems, chacun pour sa Province: P. Scipion pour l'Espagne, avec soixante vaisseaux, deux Légions Romaines, quatorze-mille Fantassins & douze-cens Chevaux des Alliés: Tib. Sempronius pour la Sicile, avec cent soixante vaisseaux, deux Légions, seize-mille hommes d'Infanterie, & dix-huit-cens Chevaux des Alliés. La Légion pour-lors chez les Romains étoit de quatre-mille hommes de pied, & de trois-cens chevaux. Sempronius avoit fait des préparatifs extraordinaires à Lilybée, ville & port de Sicile, dans le dessein de passer tout d'un coup en Afrique. Scipion pareillement avoit compté de trouver encore Annibal en Espagne, & d'y établir le théâtre de la guerre. Il fut bien étonné, quand, arrivant à Marseille, il

apprit

apprit qu'Annibal étoit au bord du Rhône, & songeoit à le passer. Il détacha trois-cens Cavaliers pour aller reconnoître l'ennemi; & Annibal de son côté, dès qu'il eut appris que Scipion étoit à l'embouchure du Rhône, envoya pour le même effet cinq-cens Numides, pendant qu'on étoit occupé à faire passer les Eléphants.

Dans le même tems, ayant fait assembler l'Armée, il donna une audience publique, par le moyen d'un truchement, à un des Princes de la Gaule située vers le Pô, qui venoit l'assurer, au nom de la nation, qu'on l'attendoit avec impatience; que les Gaulois étoient prêts de se joindre à lui pour marcher contre les Romains; & il s'offroit à conduire l'Armée par des endroits où elle trouveroit des vivres en abondance. Quand le Prince se fut retiré, Annibal parla aux troupes, fit valoir extrêmement cette députation d'une nation Gauloise, releva par de justes louanges la bravoure qu'elles avoient montrée jusques-là, & les exhorta à soutenir dans la suite leur réputation & leur gloire. Les soldats, pleins d'ardeur & de courage, leverent tous ensemble les mains, & témoignèrent qu'ils étoient prêts de le suivre par-tout où il les meneroit. Il marqua le départ pour le lendemain, & après avoir fait des vœux & des supplications aux Dieux pour le salut de tous les soldats, il les renvoya, en leur recommandant de prendre de la nourriture & du repos.

Les Numides revinrent dans ce mo-

ment. Ils avoient rencontré le détachement des Romains, & l'avoient attaqué. Le choc fut très rude, & le carnage fort grand, eu égard au nombre. Il resta sur la place du côté des Romains cent soixante hommes, & de l'autre plus de deux-cens: mais l'honneur de cette action demeura aux premiers, les Numides ayant cédé le champ de bataille, & s'étant retirés. * Cette première action fut prise comme un présage du sort de cette guerre, & elle sembla promettre aux Romains un heureux succès, mais qui leur coûteroit bien cher, & qui leur seroit bien disputé. De part & d'autre, ceux qui étoient restés du combat, & qui avoient été à la découverte, retournerent vers leurs Chefs pour leur en porter des nouvelles.

Annibal partit le lendemain comme il l'avoit déclaré, & traversa la Gaule par le milieu des terres, en s'avancant vers le Septentrion; non que ce chemin fût le plus court pour arriver aux Alpes, mais parce qu'en l'éloignant de la mer, il lui faisoit éviter la rencontre de Scipion, & favorisoit le dessein qu'il avoit d'entrer en Italie avec toutes ses forces, sans les avoir affoiblies par aucun combat.

Quelque diligence que fit Scipion, il n'arriva à l'endroit où Annibal avoit passé le Rhône, que trois jours après qu'il en étoit

* Hoc principium simulque omen belli, ut summa rerum prosperum eventum, ita haud sane incruentam ancipitisque certaminis victoriam Romanis portendit. *Liv. lib. 21. n. 29.*

étoit parti. Desesperant de pouvoir l'atteindre, il retourna à sa Flotte, & se rembarqua, résolu de l'aller attendre à la descente des Alpes. Mais afin de ne pas laisser l'Espagne sans défense, il y envoya son frere Cneius avec la plus grande partie de ses troupes, pour faire tête à Asdrubal; & partit aussi-tôt pour Genes, destinant l'Armée qui étoit dans la Gaule, vers le Pô, pour l'opposer à celle d'Annibal.

Celui-ci, après une marche de quatre jours, arriva à une espece d'Ile formée par le confluent * de deux rivieres qui se joignent en cet endroit. Là il fut pris pour arbitre entre deux freres, qui se disputoient le Royaume. Celui à qui il l'ajugea fournit à toute l'Armée des vivres, des habits, & des armes. C'étoit le pais des Allobroges: on appelloit ainsi les peuples qui occupent maintenant les Dioceses de Geneve, de Vienne, & de Grenoble. Sa marche fut assez tranquille, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à la Durance; & il s'avança de là au pied des Alpes, sans trouver d'obstacle.

Passage

* Le texte de Polybe, tel que nous l'avons, & celui de Tite-Live, mettent cette Ile au confluent de la Saone & du Rhône, c'est à dire à l'endroit où Lyon a été bâti. C'est une faute visible. Il y avoit dans le Grec *Σαόνος*, & l'on a substitué à ce mot à N^o 100. Jacq. Gronove dit avoir vu dans un Manuscrit de Tite-Live, *Bisarat*: ce qui montre qu'il faut lire, *Isara Rhodanusque amnes*, au lieu de *Arar Rhodanusque*; & que l'ile en question est formée par le confluent de l'Isere & du Rhône. La situation des Allobroges, dont il est parlé ici, en est une preuve évidente.

Passage des Alpes.

Polyb. l. 3. p. 203-208. Liv. l. 21. n. 32-37.

LA VUE de ces montagnes qui sembloient toucher au Ciel, qui étoient couvertes par-tout de neiges, où l'on ne découvroit que quelques cabanes informes dispersées çà & là, & situées sur des pointes de rochers inaccessibles, que des troupeaux maigres & transis de froid, que des hommes chevelus d'un aspect sauvage & féroce: cette vûe, dis-je, renouvela la frayeur qu'on en avoit déjà conçue de loin, & glaça de crainte tous les soldats. Quand on commença à y monter, on apperçut les montagnards qui s'étoient emparés des hauteurs, & qui se préparoient à disputer le passage. Il falut s'arrêter. S'ils s'étoient cachés dans une embuscade, dit Polybe, & qu'après avoir laissé aux troupes le tems de s'engager dans quelque mauvais pas, ils fussent venus tout d'un coup fondre sur elles, l'Armée étoit perdue sans ressource. Annibal apprit qu'ils ne gardoient ces hauteurs que de jour, après quoi ils se retiroient: il s'en empara de nuit. Quand les Gaulois revinrent de grand matin, ils furent fort surpris de voir leurs postes occupés par l'ennemi: mais ils ne perdirent pas courage. Accoutumés à grimper sur ces roches, ils attaquent les Carthaginois qui s'étoient mis en marche, & les harcelent de tous côtés. Ceux-ci avoient en
même

même tems à combattre contre l'ennemi, & à lutter contre la difficulté des lieux où ils avoient peine à se soutenir. Mais le grand desordre fut causé par les chevaux & les bêtes de somme chargées du bagage, qui, effrayées des cris & des hurlemens des Gaulois que les montagnes faisoient retentir d'une maniere horrible, & blessées quelquefois par les montagnards, se renversoient sur les soldats, & les entraînoient avec elles dans les précipices qui bordoient le chemin. Annibal, sentant bien que la perte seule de ses bagages pouvoit faire perir son Armée, vint au secours des troupes en cet endroit, & ayant mis en fuite les ennemis, continua sa marche sans trouble & sans danger, & arriva à un château qui étoit la place la plus importante du pais. Il s'en rendit maître, aussi bien que de tous les bourgs voisins, où il trouva de grands amas de blé, & beaucoup de bestiaux, qui servirent à nourrir son Armée pendant trois jours.

Après une marche assez paisible, on eut un nouveau danger à essuyer. Les Gaulois, seignant de vouloir profiter du malheur de leurs voisins, qui s'étoient mal trouvés d'avoir entrepris de s'opposer au passage des troupes, vinrent saluer Annibal, lui apporterent des vivres, s'offrirent à lui servir de guides, & lui laisserent des otages pour assurance de leur fidelité. Annibal ne s'y fia que médiocrement. Les Eléphans & les Chevaux marchoient à la tête: il suivoit avec le

gros de son Infanterie, attentif, & prenant garde à tout. On arriva dans un défilé fort étroit & roide, commandé par une hauteur, où les Gaulois avoient caché une embuscade. Elle en sortit tout à coup, attaqua les Carthaginois de tous côtés, roulant contre eux des pierres d'une grandeur énorme. Ils auroient mis l'Armée entierement en déroute, si Annibal n'eût fait des efforts extraordinaires pour la tirer de ce mauvais pas.

Enfin, le neuvieme jour il arriva sur le sommet des Alpes. L'Armée y passa deux jours à se reposer & à se refaire de ses fatigues; après quoi elle se remit en marche. Comme on étoit vers le coucher des * Pleiades, il étoit tombé recemment beaucoup de neige qui couvroit tous les chemins; ce qui jetta le trouble & le découragement parmi les troupes. Annibal s'en aperçut, & s'étant arrêté sur une hauteur d'où l'on découvroit toute l'Italie, il leur montra les campagnes † fertiles arrosées par le Pô, auxquelles ils touchoient presque; ajoutant, qu'il ne falloit plus qu'un léger effort pour y arriver. Il leur représenta, qu'une ou deux batailles alloient finir glorieusement leurs travaux, & les enrichir pour toujours, en les rendant maitres de la capitale de l'Empire Romain. Ce discours, plein d'une si flateuse espérance, & soutenu de la vûe de

† Du Piémont.

* Les Pleiades sont une Constellation qui se leve vers l'Equinoxe du Printems, ce qui l'a fait appeller par les Latins Vergilia; & qui se couche en Automne.

de l'Italie rendit l'allégresse & la vigueur aux troupes abattues. On continua donc de marcher. Mais la route n'en étoit pas devenue plus aisée : au contraire, comme c'étoit en descendant, la difficulté & le danger augmentoient. Car les chemins étoient presque par-tout escarpés, étroits, glissans; en sorte que les soldats ne pouvoient ni se soutenir en marchant, ni s'arrêter lorsqu'ils avoient fait un mauvais pas, mais tomboient les uns sur les autres, & se renversoient mutuellement.

On arriva à un endroit plus difficile que tout ce qu'on avoit rencontré jusques-là. C'étoit un sentier déjà fort roide par lui-même, & qui l'étant encore devenu davantage par un nouvel éboulement des terres, montrait un abîme qui avoit plus de mille pieds de profondeur. La Cavalerie s'y arrêta tout court. Annibal, étonné de ce retardement, y accourut, & vit qu'en effet il étoit impossible de passer outre. Il songea à prendre un long détour, & à faire un grand circuit: mais la chose ne se trouva pas moins impossible. Comme sur l'ancienne neige qui étoit durcie par le tems, il en étoit tombé depuis quelques jours une nouvelle qui n'avoit pas beaucoup de profondeur, les pieds d'abord y entrant facilement, s'y soutenoient: mais quand celle-ci, par le passage des premières troupes & des bêtes de somme, fut fondue, on ne marchoit que sur la glace, où tout étoit glissant, où les pieds ne trouvoient point de prise,

& où, pour peu qu'on fît un faux-pas, & qu'on voulût s'aider des genoux ou des mains pour se retenir, on ne rencontroit plus ni branches ni racines pour s'y attacher. Outre cet inconvénient, les chevaux frappant avec effort la glace pour se retenir, & y enfonçant leurs pieds, ne pouvoient plus les en retirer, & y demeuroient pris comme dans un piège. Il falut donc chercher un autre expédient.

Annibal prit le parti de faire camper & reposer son Armée pendant quelque tems sur le sommet de cette colline, qui avoit assez de largeur, après en avoir fait nettoyer le terrain, & ôter toute la neige qui le couvroit, tant la nouvelle que l'ancienne; ce qui couta des peines infinies. On creusa ensuite par son ordre un chemin dans le rocher même; & ce travail fut poussé avec une ardeur & une confiance étonnante. Pour ouvrir & élargir cette route, on abattit tous les arbres des environs; & à mesure qu'on les coupoit, le bois étoit rangé autour du roc; après quoi on y mettoit le feu. Heureusement, il faisoit un grand vent, qui alluma bientôt une flamme ardente: de sorte que la pierre devint aussi rouge que le braisier même qui l'environnoit. Alors Annibal, si l'on en croit Tite-Live, car Polybe n'en dit rien, fit verser dessus une grande quantité de vinaigre, * qui s'infiltrait dans

* Plusieurs rejettent ce fait, comme supposé. Plin ne manque pas d'observer la force du vinaigre pour rompre des pierres & des rochers. Saxa rumpit infusum, quæ non rupe-

dans les veines du rocher entr'ouvert par la force du feu, le calcina & l'amollit. De cette sorte, en prenant un long circuit afin que la pente fût plus douce, on pratiqua le long du rocher un chemin qui donna un libre passage aux troupes, aux bagages, & même aux Eléphans. On employa quatre jours à cette opération, Les bêtes de somme mouroient de faim, car on ne trouvoit rien pour elles dans ces montagnes toutes couvertes de neige. On arriva enfin dans des endroits cultivés & fertiles, qui fournirent abondamment du fourrage aux chevaux, & toutes sortes de nourriture aux soldats.

Entrée dans l'Italie.

Polyb. l. 3. p. 209. & 212-214. Liv. l. 21. n. 39.

L'ARME'E d'Annibal, lorsqu'elle entra en Italie, étoit beaucoup inférieure en nombre à ce qu'elle étoit quand il partit de l'Espagne, où nous avons vû qu'elle montoit à près de soixante-mille hommes. Sur la route elle avoit fait de grandes pertes, soit dans les combats qu'il falut soutenir, soit au passage des rivières. En quittant le Rhône, elle étoit encore

*ruperit ignis antecedens: Lib. 23. cap. 1. C'est pour-
quoi il appelle le vinaigre, succus rerum domitor L.
33. c. 2. Dion, en parlant du siege de la ville d'Eleuthere,
dit qu'on en fit tomber les murailles par la force du vinaigre: L. 36. p. 8. Apparemment ce qui arrête ici, est la dif-
ficulté où Annibal dut être de trouver dans ces montagnes la
quantité de vinaigre nécessaire pour cette operation.*

core de trente-huit-mille hommes de pied, & de plus de huit-mille chevaux. Le passage des Alpes la diminua de près de la moitié. Il ne restoit plus à Annibal que douze-mille Africains, huit-mille Espagnols d'Infanterie, & six-mille Chevaux. C'est lui-même qui l'avoit marqué sur une colonne, près du Promontoire Lacinien. Il y avoit cinq mois & demi qu'il étoit parti de la nouvelle Carthage, en comptant les quinze jours que lui avoit coûté le passage des Alpes, lorsqu'il planta ses étendarts dans les plaines du Pô (à l'entrée du Piémont.) On pouvoit être alors dans le mois de Septembre.

Son premier soin fut de donner quelque repos à ses troupes, qui en avoient un extrême besoin. Lorsqu'il les vit en bon état, les peuples du territoire de Turin ayant refusé de faire alliance avec lui, il alla camper devant la principale de leurs villes, l'emporta en trois jours, & fit passer au fil de l'épée tous ceux qui lui avoient été opposés. Cette expédition jeta une si grande terreur parmi les Barbares, qu'ils vinrent tous d'eux-mêmes se rendre à discrétion. Le reste des Gaulois en auroit fait autant, si la crainte de l'Armée Romaine qui approchoit ne les eût retenus. Annibal alors jugea qu'il n'y avoit point de tems à perdre, qu'il falloit avancer dans le país, & hazarder quelque exploit qui pût établir la confiance parmi les peuples qui auroient envie de se déclarer pour lui.

Cette rapidité extraordinaire d'Annibal étonna

étonna Rome, & y jetta une grande alarme. Sempronius reçut ordre de quitter la Sicile, pour venir au secours de sa patrie; & P. Scipion, l'autre Consul, s'avança à grandes journées vers l'ennemi, passa le Pô, & alla camper près du Tésin. *

* C'est une petite rivière de l'Italie dans la Lombardie.

Combat de Cavalerie près du Tésin.

Polyb. l. 3. p. 214-218. Liv. l. 21. n. 39-47.

LES ARME'ES étant en présence, les Chefs de part & d'autre haranguent leurs soldats, avant que d'en venir aux mains. Scipion, après avoir représenté à ses troupes la gloire de leur patrie, & les exploits de leurs ancêtres, les avertit que la victoire est entre leurs mains, puisqu'ils n'auront affaire qu'à des Carthaginois si souvent vaincus, réduits à être leurs tributaires pendant vingt ans, & accoutumés depuis longtems à être presque leurs esclaves: Que l'avantage qu'ils ont remporté contre l'élite de la Cavalerie Carthaginoise, est un gage assuré du succès du reste de toute la guerre: Qu'Annibal, au passage des Alpes, vient de perdre la meilleure partie de son Armée; que ce qui lui en reste, est épuisé par la faim, le froid, les fatigues, & la misère; qu'il leur suffira de se montrer, pour mettre en fuite des troupes qui ressemblent plus à des spectres, qu'à des hommes: Qu'enfin, la victoire est devenue

nécessaire, non seulement pour couvrir l'Italie, mais pour sauver Rome même, du sort de laquelle le combat va décider, & qui n'a point d'autre Armée à opposer aux ennemis.

Annibal, pour se mieux faire entendre à des soldats d'un esprit grossier, parle à leurs yeux avant que de parler à leurs oreilles, & ne songe à les persuader par des raisons, qu'après les avoir remués par le spectacle. Il offre des armes à plusieurs des prisonniers montagnards, les fait combattre deux à deux à la vûe de son Armée, promettant la liberté & des présens magnifiques à ceux qui sortiroient vainqueurs. La joye avec laquelle ces Barbares courent au combat sur de pareils motifs, donne occasion à Annibal de tracer plus vivement à ses gens, par ce qui vient de se passer à leurs yeux, une image sensible de leur situation présente, qui en leur ôtant tous les moyens de reculer en arriere, leur impose une nécessité absolue de vaincre ou de mourir, pour éviter les maux infinis préparés à ceux qui seront assez lâches pour céder aux Romains. Il étale à leurs yeux la grandeur des recompenses, la conquête de toute l'Italie, le pillage de Rome cette ville si riche & si opulente, une victoire illustre, une gloire immortelle. Il rabaisse la puissance Romaine, dont le vain éclat ne doit point éblouir des guerriers comme eux, qui sont venus de Colonnes d'Hercule jusques dans le cœur de l'Italie, au travers des nations les plus féroces. Pour

ce qui le regarde personnellement, il ne daigne pas se comparer avec un Scipion, Général de six mois; lui presque né, du moins nourri dans la tente d'Amilcar son pere, vainqueur de l'Espagne, de la Gaule, des habitans des Alpes; & ce qui est beaucoup plus, vainqueur des Alpes mêmes. Il excite leur indignation contre l'insolence des Romains, qui ont osé demander qu'on le leur livrât avec les soldats qui avoient pris Sagonte; & il pique leur jalousie contre l'orgueil insupportable de ces maitres impérieux, qui croient que tout leur doit obeir, & qu'ils ont droit d'imposer des loix à toute la Terre.

Après ces discours de part & d'autre, on se prépare au combat. Scipion, ayant jetté un pont sur le Tésin, fit passer ses troupes. Deux mauvais présages avoient jetté le trouble & l'allarme dans son Armée. Les Carthaginois étoient pleins d'ardeur. Annibal leur fait de nouvelles promesses, & ayant fendu avec une pierre la tête de l'Agneau qu'il immoloit, il prie Jupiter de l'écraser de même, s'il ne donnoit à ses soldats les recompenses qu'il venoit de leur promettre.

Scipion fait marcher à la première Ligne les Gens de trait, avec la Cavalerie Gauloise; & forme sa seconde Ligne de l'élite de la Cavalerie des Alliés, & avance au petit pas. Annibal marche au devant de lui avec toute sa Cavalerie, plaçant au centre la Cavalerie à frein, & la * Numide sur les ailes, pour envelopper

* Les Numides ne mettoient à leurs chevaux ni frein, ni bride, ni selle.

per l'ennemi. Les Chefs & la Cavalerie ne demandant qu'à combattre, on commence à charger. Au premier choc, les soldats armés à la legere eurent à peine lancé leurs premiers traits, qu'épouvantés par la Cavalerie Carthaginoise qui venoit sur eux, & craignant d'être foulés aux pieds par les chevaux, ils plierent, & s'enfuirent par les intervalles qui séparent les escadrons. Le combat se soutint longtems à forces égales. De part & d'autre, beaucoup de Cavaliers mirent pied à terre, de sorte que l'action devint d'Infanterie comme de Cavalerie. Pendant ce tems-là, les Numides envelopent l'ennemi, & fondent par les derrieres sur ces Gens de trait, qui d'abord avoient échappé à la Cavalerie, & les écrasent sous les pieds de leurs chevaux. Les troupes qui étoient au centre des Romains, avoient combattu jusques-là avec beaucoup de valeur: de part & d'autre il étoit resté sur la place bien du monde, & plus même du côté des Carthaginois. Mais les troupes Romaines furent mises en desordre par l'attaque des Numides, qui les prirent en queue, & sur-tout par la blessure du Consul, qui le mit hors d'état de combattre. Ce Général fut tiré des mains des ennemis par le courage de son fils, qui n'avoit pour-lors que dix-sept ans, & qui mérita ensuite le surnom d'Africain, pour avoir terminé glorieusement cette guerre.

Le Consul, blessé dangereusement, se retira en bon ordre, & fut conduit dans son

son camp par un gros de Cavaliers, qui le couvroient de leurs armes & de leurs corps: le reste des troupes l'y suivit. Il se hâta d'arriver au Pô, le fit passer à son Armée, & rompit le pont: ce qui empêcha Annibal de l'attendre.

On convient qu'Annibal dut cette première victoire à sa Cavalerie; & on jugea dès-lors, qu'elle faisoit la principale force de son Armée, & que pour cette raison les Romains devoient éviter les plaines larges & découvertes, telles que sont celles qui se trouvent entre le Pô & les Alpes.

Aussi-tôt après la journée du Tésin, tous les Gaulois du voisinage s'empresferent à l'envi de venir se rendre à Annibal, de le fournir de munitions, & de prendre parti dans ses troupes. Et ce fut là, comme Polybe l'a déjà fait remarquer, la principale raison qui obligea ce sage & habile Général, malgré le petit nombre & la foiblesse de ses troupes, de hazarder une bataille, qui étoit devenue pour lui d'une absolue nécessité, dans l'impuissance où il étoit de retourner en arriere quand il l'auroit voulu; parce qu'il n'y avoit qu'une bataille qui pût faire déclarer en sa faveur les Gaulois, dont le secours étoit l'unique ressource qui lui restât dans la conjoncture présente.

Bataille de Trébie.

Polyb. l. 23. p. 220-227. Liv. l. 21. n. 51-56.

LE CONSUL Sempronius, sur les ordres

ordres du Sénat, étoit revenu de Sicile à Rimini. De là il marcha vers Trébie, petite riviere de la Lombardie, qui se jette dans le Pô un peu au-dessus de Plaisance, où il joignit ses troupes avec celles de Scipion. Annibal s'approcha du camp des Romains, dont il n'étoit plus séparé que par la petite riviere. La proximité des Armées donnoit lieu à de fréquentes escarmouches ; dans l'une desquelles Sempronius, à la tête d'un corps de Cavalerie, remporta contre un parti de Carthaginois un avantage assez peu considerable, mais qui augmenta beaucoup la bonne opinion que ce Général avoit naturellement de son mérite.

Ce leger succès lui paroissoit une victoire complete. Il se vançoit d'avoir vaincu l'ennemi dans un genre de combat où son Collegue avoit été défait, & d'avoir par-là relevé le courage abattu des Romains. Déterminé à en venir au-plûtôt à une action décisive, il crut, pour la bienséance, devoir consulter Scipion, qu'il trouva d'un avis entierement contraire au sien. Celui-ci représentoit, que si l'on donnoit aux nouvelles levées le tems de s'exercer pendant l'Hiver, on en tireroit plus de service la Campagne suivante ; que les Gaulois, naturellement legers & inconstans, se détacheroient peu à peu d'Annibal ; que sa blessure étant guérie, sa présence pourroit être de quelque utilité dans une affaire générale : enfin, il le prioit instamment de ne point passer outre.

Quel-

Quelque solides que fussent ces raisons, Sempronius ne put les goûter. Il voyoit sous ses ordres seize-mille Romains, & vingt-mille Alliés, sans compter la Cavalerie; c'étoit le nombre où montoit dans ces tems-là une Armée complete, lorsque les deux Consuls se trouvoient joints ensemble. L'Armée ennemie étoit, à peu près, de pareil nombre. La conjoncture lui paroissoit tout à fait favorable. Il disoit hautement, que tous demandoient la bataille, excepté son Collegue, qui devenu par sa blessure plus malade de l'esprit que du corps, ne pouvoit souffrir qu'on parlât de combat. Mais enfin, étoit-il juste de laisser languir tout le monde avec lui? Qu'attendoit-il davantage? Esperoit-il qu'un troisieme Consul, & qu'une nouvelle Armée viendroit à son secours? Il tenoit de pareils discours, & parmi les soldats, & jusques dans la tente de Scipion. Le tems de l'élection des nouveaux Généraux, qui approchoit, lui faisoit craindre qu'on ne lui ehvoyât un successeur avant qu'il eût pu terminer la guerre; & il croyoit devoir profiter de la maladie de son Collegue, pour s'assurer à lui seul tout l'honneur de la victoire. Comme il ne cherchoit pas le tems des affaires, dit Polybe, mais le sien, il ne pouvoit manquer de prendre de mauvaises mesures. Il donna donc ordre aux soldats de se tenir prêts à combattre.

C'étoit tout ce que desiroit Annibal, qui avoit pour maxime, qu'un Général qui s'est avancé dans un país ennemi on

étran-

étranger, & qui a formé une entreprise extraordinaire, n'a de ressource qu'en soutenant toujours les esperances des Alliés par quelque nouvel exploit. D'ailleurs, sachant qu'il n'auroit affaire qu'à des troupes de nouvelle levée qui étoient sans expérience, il desiroit profiter de l'ardeur des Gaulois qui demandoient le combat, & de l'absence de Scipion, à qui sa blessure ne permettoit pas d'y assister. Il ordonna donc à Magon de se mettre en embuscade avec deux-mille hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie, sur les bords escarpés du petit ruisseau qui séparoit les deux camps, & de se tenir caché parmi les arbrisseaux qui y étoient en grande quantité. Souvent une embuscade est plus sûre dans un terrain plat & uni, mais fourré, comme étoit celui-là, que dans des bois, parce qu'on s'en défie moins. Il fit ensuite passer la Trébie aux Cavaliers Numides, avec ordre de s'avancer dès le point du jour jusques aux portes du camp des ennemis, pour les attirer au combat; & de repasser la riviere en se retirant, pour engager les Romains à la passer aussi. Ce qu'il avoit prévu ne manqua pas d'arriver. Le bouillant Sompronius envoya d'abord contre les Numides toute sa Cavalerie, puis six-mille hommes de trait, qui furent bientôt suivis de tout le reste de l'Armée. Les Numides lâcherent le pied à dessein. Les Romains les poursuivirent avec chaleur, & passerent la Trébie sans résistance, mais non sans beaucoup souffrir, ayant de l'eau jus-

jusques sous les aisselles , parce qu'ils trouverent le ruisseau enflé par les torrens qui y étoient tombés des montagnes voisines pendant la nuit. On étoit pour-lors vers le solstice d'Hiver , c'est-à-dire en Décembre. Il neigeoit ce jour-là même, & faisoit un froid glaçant. Les Romains étoient sortis à jeun, & sans avoir pris aucune précaution : au-lieu que les Carthaginois, par l'ordre d'Annibal, avoient bu & mangé sous leurs tentes, avoient mis leurs chevaux en état, s'étoient frottés d'huile, & revêtus de leurs armes auprès du feu.

On en vint aux mains en cet état. Les Romains se défendirent assez longtems, & avec assez de courage : mais la faim, le froid, la fatigue leur avoient ôté la moitié de leurs forces. La Cavalerie Carthaginoise, qui surpassoit de beaucoup la Romaine en nombre & en vigueur, l'enfonça & la mit en fuite. Le désordre se mit bien-tôt aussi dans l'Infanterie. L'embuscade étant sortie à propos, vint fondre tout à coup sur elle par les derrieres, & acheva la déroute. Un gros de troupes, au nombre de plus de dix-mille hommes, eut le courage de se faire jour à travers les Gaulois & les Africains, dont ils firent un grand carnage ; & ne pouvant ni secourir les leurs, ni retourner au camp, dont la Cavalerie Numide, la riviere, & la pluie ne leur permettoient pas de reprendre le chemin., ils se retirerent en bon ordre à Plaisance. La plupart des autres qui resterent, périrent sur les bords
de

de la riviere, écrasés par les Eléphants & par la Cavalerie. Ceux qui purent échapper, allerent joindre le gros dont nous avons parlé. Scipion se rendit aussi à Plaifance, la nuit suivante. La victoire fut complete du côté des Carthaginois, & la perte peu considerable; si ce n'est que le froid, la pluie, la neige leur firent périr beaucoup de chevaux; & de tous les Eléphants, on n'en put sauver qu'un seul.

Polyb. l. 3. p. 228-229. Liv. l. 21. n. 60-61. Cette Campagne, & la suivante, furent plus heureuses pour les Romains en Espagne. Cn. Scipion la subjuga jusqu'à l'Ebre, défit Hannon, & le fit prisonnier.

Polyb. pag. 229. Annibal profita des quartiers d'Hiver pour faire reposer ses troupes, & pour gagner les habitans du pais. Dans cette vûe, après avoir déclaré aux prisonniers qu'il avoit fait sur les Alliés des Romains, qu'il n'étoit pas venu pour leur faire la guerre, mais pour remettre les Italiens en liberté, & pour les défendre contre les Romains, il les renvoya tous sans rançon dans leur patrie.

Liv. l. 21. n. 58. A peine l'Hiver étoit-il fini, qu'il prit le chemin de la Toscane, où il se hâtoit de passer, pour deux grandes raisons. La première étoit pour éviter les effets de la mauvaise volonté des Gaulois, qui se lassoient du long séjour de l'Armée Carthaginoise sur leurs terres, & qui souffroient avec impatience de porter tout le poids d'une guerre, dans laquelle ils n'é-

toient

toient entrés que pour la faire chez leurs ennemis communs. La seconde, pour augmenter, par une démarche hardie, la reputation de ses armes parmi tous les peuples d'Italie, en portant la guerre jusques dans le voisinage de Rome; & pour ranimer l'ardeur de ses troupes, & des Gaulois ses alliés, par le pillage des terres ennemies. Mais il fut attaqué au passage de l'Apennin d'une horrible tempête, qui lui fit perdre beaucoup de monde. Le froid, la pluie, les vents, la grêle, sembloient avoir conjuré sa ruine, enforte que ce que les Carthaginois avoient souffert au passage des Alpes, leur paroissoit moins affreux. De là il retourna à Plaisance, où il donna contre Sempronius, qui étoit aussi revenu de Rome, un second combat. La perte fut à peu près égale de part & d'autre.

Ce fut dans ce même quartier d'Hiver qu'il s'avisa d'un stratagème vraiment Carthaginois. Il étoit environné de peuples légers & inconstans: la liaison qu'il avoit contractée avec eux étoit encore toute récente. Il avoit à craindre que, changeant à son égard de dispositions, ils ne lui dressassent des pièges, & n'attentassent sur sa vie. Pour la mettre en sûreté, il fit faire des perruques & des habits pour toutes les différentes sortes d'âge. Il prenoit tantôt l'un, tantôt l'autre, & se déguisoit si souvent, que non seulement ceux qui ne le voyoient qu'en passant, mais ses amis mêmes avoient peine à le reconnoître.

Polyb. ibid.

Liv. l. 22.

n. 1.

Appian.in

bell. An-

nib p.316.

On

Polyb. pag.
230-231.
Liv. l. 22.
n. 2.

On avoit nommé à Rome pour Consuls, Cn. Servilius, & C. Flaminius. Annibal ayant appris que celui-ci étoit déjà arrivé à Arrétium ville de la Toscane, crut devoir hâter sa marche pour l'atteindre au-plutôt. De deux chemins qu'on lui indiqua, il prit le plus court, quoiqu'il fût très difficile, & presque impraticable, parce qu'il falloit passer à travers un marais. L'Armée y souffrit des fatigues incroyables. Pendant quatre jours & trois nuits elle eut le pied dans l'eau, sans pouvoir prendre un moment de sommeil. Annibal lui-même, monté sur le seul Eléphant qui lui restoit, eut bien de la peine à en sortir. Les veilles continuelles, jointes aux vapeurs grossières qui s'exhaloient de ce lieu marécageux, & à l'intempérie de la saison, lui firent perdre un œil.

Bataille de Thrasymene.

Polyb. l. 3. p. 231-238. Liv. l. 22. n. 3-8.

ANNIBAL, après être parti presque contre toute espérance de ce pas dangereux, & avoir fait prendre quelque repos à ses troupes, alla camper entre Arrétium & Fésule, dans le territoire le plus riche & le plus fertile de la Toscane. Il s'attacha d'abord à connoître le caractère de Flaminius, pour tirer avantage de son foible; ce qui, selon Polybe, doit faire la principale étude d'un Général d'Armée. Il apprit, que c'étoit un homme entêté

entêté de son mérite, entreprenant, hardi, impétueux, avide de gloire. Pour* le précipiter de plus en plus dans ces vices qui lui étoient naturels, il commença à irriter sa témérité, par le dégât & les incendies qu'il fit faire à sa vûe dans toute la campagne.

Flaminius n'étoit pas d'humeur à rester tranquille dans son camp, quand même Annibal seroit demeuré en repos. Mais quand il vit qu'on ravageoit à ses yeux les terres des Alliés, il crut que c'étoit une honte pour lui qu'Annibal pillât impunément l'Italie, & s'avancât sans trouver de résistance vers les murailles même de Rome. Il rejetta avec mépris les sages avis de ceux qui lui conseilloyent d'attendre son Collegue, & de se contenter pour le présent d'arrêter les ravages de l'ennemi.

Cependant, Annibal avançoit toujours vers Rome, ayant Cortone à sa gauche, & le Lac de Thrasymene à sa droite. Quand il vit que le Consul le suivoit de près dans le dessein de le combattre pour l'arrêter dans sa marche, ayant reconnu que le terrain étoit propre à donner bataille, il ne songea aussi de son côté qu'aux moyens de la donner. Le Lac de Thrasymene & les racines des montagnes de Cortone forment un défilé fort serré, au-delà duquel on entre dans un vallon assez

* Apparebat ferociter omnia ac prapropere acturum. Quoque pronior esset in sua vitia, agitare eum atque irritare Pœnus parat. Liv. l. 22. n. 3.

assez spacieux, bordé des deux côtés dans sa longueur par des hauteurs assez grandes, & fermé dans le débouché, qui est à l'autre extrémité, par une colline escarpée & de difficile accès. C'est sur cette colline qu'Annibal alla camper avec le gros de son Armée, après avoir traversé tout le vallon, & avoir posté l'Infanterie légère en embuscade sur les collines à droite, & fait couler une partie de sa Cavalerie derrière les éminences jusques vers l'entrée du défilé par où Flaminius devoit nécessairement passer. En effet, ce Général, qui suivoit l'ennemi avec chaleur pour le combattre, étant arrivé à la vûe du défilé près du Lac, fut obligé de s'y arrêter, parce que la nuit approchoit: mais il y entra le lendemain dès la pointe du jour.

Annibal l'ayant laissé avancer avec toutes ses troupes plus de la moitié du vallon, & voyant l'avant-garde des Romains assez près de lui, donna le signal du combat, & envoya ordre à ses troupes de sortir de leur embuscade, pour fondre en même tems sur l'ennemi de tous côtés. On peut juger du trouble des Romains.

Ils n'étoient pas encore rangés en bataille, & n'avoient pas préparé leurs armes, lorsqu'ils se virent pressés par devant, par derrière, & par les flancs. Le désordre se met, en un moment, dans tous les rangs. Flaminius seul, intrépide dans une consternation si universelle, ranime ses soldats de la main & de la voix, & les exhorte à se faire un passage par le fer

à

à travers les ennemis. Mais le tumulte qui regne par-tout, les cris affreux des ennemis, & le brouillard qui s'étoit élevé, empêchent qu'on ne puisse ni le voir, ni l'entendre. Cependant, lorsqu'ils apperçurent qu'ils étoient enfermés de tous côtés, ou par les ennemis, ou par le Lac, l'impossibilité de se sauver par la fuite rappella leur courage, & l'on commença à combattre de tous côtés avec une animosité étonnante. L'acharnement fut si grand dans les deux Armées, que personne ne sentit un tremblement de terre qui arriva dans cette contrée, & qui renversa des villes entières. Dans cette confusion, Flaminius ayant été tué par un Gaulois Insubrien, les Romains commencerent à plier, & prirent ensuite ouvertement la fuite. Un grand nombre, cherchant à se sauver, se précipita dans le Lac : d'autres, ayant pris le chemin des montagnes, se jetterent eux-mêmes au milieu des ennemis qu'ils vouloient éviter. Six-mille seulement s'ouvrirent un passage à travers les vainqueurs, & se retirèrent en un lieu de sûreté : mais ils furent arrêtés & faits prisonniers le lendemain. Il y eut quinze-mille Romains de tués dans cette bataille. Environ dix-mille se rendirent à Rome par differens chemins. Annibal renvoya les Latins, alliés des Romains, sans rançon. Il fit chercher inutilement le corps de Flaminius, pour lui donner la sepulture. Il mit ensuite ses troupes en quartiers de rafraichissement, & rendit les derniers de-

voirs aux principaux de son Armée, qui étoient restés sur le champ de bataille au nombre de trente. De son côté, la perte ne fut en tout que de quinze-cens hommes, la plupart Gaulois.

Annibal dépêcha alors un courier à Carthage, pour y porter la nouvelle des heureux succès qu'il avoit eus jusques-là en Italie. Elle y causa une joye infinie pour le présent, fit concevoir de merveilleuses esperances pour l'avenir, & ranima le courage de tous les citoyens. Ils s'appliquerent, avec une ardeur incroyable, à prendre des mesures pour envoyer en Italie & en Espagne tous les secours capables d'y soutenir les affaires.

A Rome, au contraire, la douleur & l'allarme furent universelles, quand le Préteur, du haut de la Tribune aux harangues, eut prononcé ces mots en présence du peuple : *Nous avons perdu une grande bataille.* Le Sénat, uniquement occupé du bien public, crut que dans un si grand malheur & dans un danger si pressant, il falloit avoir recours à des remèdes extraordinaires. On nomma pour Dictateur Quintus Fabius, personnage aussi distingué par sa sagesse, que par sa naissance. A Rome, dès qu'on avoit nommé un Dictateur, toute autorité cessoit, excepté celle des Tribuns du peuple. On lui donna pour Général de la Cavalerie Marcus Minucius. C'étoit la seconde année de la guerre.

*Conduite d'Annibal par rapport
à Fabius.**Polyb. l. 23. p. 239-255. Liv. l. 22. n. 9-30.*

ANNIBAL, après la bataille de Thra-
fymene, ne jugeant pas encore à propos
de s'approcher de Rome, se contenta de
battre la campagne, & de ravager le païs.
Il traversa l'Ombrie & le Picenum, &
arriva dans le territoire * d'Adria, après
dix jours de marche. Il fit dans cette
route un riche butin. Ennemi implaca-
ble des Romains, il avoit ordonné que
l'on fît main-basse sur tout ce qui s'en
rencontreroit en âge de porter les armes;
& ne trouvant d'obstacle nulle-part, il
s'avança jusques dans la Pouille, en a-
bandonnant au pillage les païs qui se trou-
voient sur sa route, & faisant par-tout le
dégât, pour forcer les peuples à quitter
l'alliance des Romains, & pour appren-
dre à toute l'Italie, que Rome découra-
gée lui cedoit la victoire.

*Petite vil-
le qui a
donné son
nom à la
Mer A-
driatique.

Fabius, suivi de Minucius & de qua-
tre Légions, étoit parti de Rome pour
aller chercher l'ennemi; mais dans la fer-
me résolution de ne lui donner aucune
prise sur lui, de ne pas faire un seul mou-
vement sans avoir bien reconnu les lieux,
& de ne point hasarder de bataille, qu'il
ne fût assuré du succès.

Dès que les deux Armées furent en
présence, Annibal, pour jeter l'épou-
vante dans les troupes Romaines, ne man-

qua pas de leur présenter bataille, en s'avancant jusqu'auprès des retranchemens de leur camp. Mais quand il vit que tout y étoit calme, il se retira, blâmant en apparence la lâcheté de ses ennemis, à qui il reprochoit d'avoir enfin perdu cette valeur martiale si naturelle à leurs pères; mais outré au fond de voir qu'il avoit affaire à un Général si différent de Sempronius & de Flaminius, & que les Romains, instruits par leur défaite, avoient enfin trouvé un Chef capable de tenir tête à Annibal.

Dès ce moment, il comprit qu'il n'auroit point à craindre d'attaques vives & hardies de la part du Dictateur, mais une conduite prudente & mesurée, qui pourroit le jeter dans de très grands embarras. Restoit à savoir, si le nouveau Général auroit assez de fermeté pour suivre constamment le plan qu'il paroïssoit s'être tracé. Il essaya donc de l'ébranler par les divers mouvemens qu'il faisoit, par le ravage des terres, par le pillage des villes, par l'incendie des bourgs & des villages. Tantôt il décampoit avec précipitation, tantôt il s'arrêtoit tout d'un coup dans quelque vallon détourné, pour voir s'il ne pourroit point le surprendre en rase campagne. Mais Fabius conduisoit ses troupes par des hauteurs, sans perdre de vûe Annibal; ne s'approchant jamais assez de l'ennemi pour en venir aux mains, mais ne s'en éloignant pas non plus tellement qu'il pût lui échaper. Il tenoit exactement ses soldats dans son
camp,

camp, ne les laissant jamais sortir que pour les fourrages, où il ne les envoyoit qu'avec de fortes escortes. Il n'engageoit que de legeres escarmouches, & avec tant de précaution, que ses troupes y avoient toujours l'avantage. Par ce moyen, il rendoit insensiblement au soldat la confiance que la perte de trois batailles lui avoit ôtée, & il le mettoit en état de compter comme autrefois sur son courage & sur son bonheur.

Annibal, après avoir fait un butin immense dans la Campanie, où il étoit demeuré assez longtems, décampa, pour ne point consumer les provisions qu'il avoit amassées, & dont il se reservoit l'usage pour la saison où la terre n'en fournit plus. D'ailleurs, il ne pouvoit plus demeurer dans un país de vignobles & de vergers, plus agréable pour le spectacle, qu'utile pour la subsistance d'une Armée; où il se seroit vû réduit à passer ses quartiers d'Hiver entre des marais, des rochers, & des sables, pendant que les Romains auroient tiré abondamment leurs convois de Capoue, & des plus riches contrées d'Italie. Il prit donc le parti d'aller s'établir ailleurs.

Fabius jugea bien qu'Annibal seroit obligé de prendre pour son retour le même chemin par lequel il étoit venu, & qu'il seroit facile de l'inquieter dans sa marche. Il commence par s'assurer de Casilin, petite ville située sur le Vulture, qui séparoit les terres de Falerne de celles de Capoue, en y jettant un corps

de troupes assez considérable: il détache quatre-mille hommes, pour s'emparer du seul défilé par lequel Annibal pouvoit sortir: puis, selon la coutume ordinaire, il va se poster avec le reste de l'Armée sur les hauteurs qui bordoiert le chemin.

Les Carthaginois arrivent, & campent dans la plaine au pied des montagnes. Pour ce coup, le rusé Carthaginois tomba dans le même piège qu'il avoit tendu à Flaminius au défilé de Thrasymene; & il sembloit ne pouvoir jamais se tirer de ce mauvais pas, n'y ayant qu'une seule issue, dont les Romains étoient les maîtres. Fabius, comptant que sa proie ne pouvoit point lui échaper, ne déliberoit plus que sur la manière de s'en saisir. Il se flatoit, avec assez d'apparence, de terminer la guerre par cette seule action. Cependant, il jugea à propos de remettre l'attaque au lendemain.

Annibal * reconnut qu'on employoit contre lui ses propres artifices. C'est dans de pareilles conjonctures, qu'un Commandant a besoin d'une présence d'esprit & d'une fermeté d'ame non communes, pour envisager le péril dans toute son étendue sans s'effrayer, & pour imaginer de sûres & de promptes ressources sans délibérer. Le Général Carthaginois sur le champ fait assembler une grande quantité de bœufs, jusqu'au nombre de deux-mille, & commande qu'on attache à leurs cornes de petits faisceaux de fardent.

Vers

* Nec Annibalem sefellit suis se artibus peti. Liv.

Vers le milieu de la nuit, y ayant fait mettre le feu, il fait pousser ces animaux à grands coups vers le sommet des montagnes sur lesquelles étoient campés les Romains. Lorsque la flamme eut pénétré jusqu'au vif, ces animaux, que la douleur rendoit furieux, se dispersèrent de tous côtés, communiquant le feu aux buissons & aux arbrisseaux qu'ils rencontroient. Cet escadron d'une nouvelle espèce étoit soutenu par un bon nombre de soldats armés à la légère, qui avoient ordre de s'emparer du sommet de la montagne, & de charger les ennemis en cas qu'ils les y rencontrassent. Tout réussit comme Annibal l'avoit prévu. Les Romains qui gardoient le défilé, voyant que les feux gagnaient les collines qui les commandoient, & croyant que c'étoit Annibal qui marchoit de ce côté-là à la faveur des flambeaux pour se sauver, quittent leur poste, & accourent vers les hauteurs pour lui en disputer le passage. Le gros de l'Armée, qui ne savoit que penser de tout ce tumulte, & Fabius lui-même n'osant faire aucun mouvement dans les ténèbres de la nuit, de peur de surprise, attendent le retour du jour. Annibal saisit ce moment, fait traverser à ses troupes & au butin le défilé qui étoit sans garde, & sauve son Armée d'un piège où un peu plus de vivacité de la part de Fabius auroit pu la faire périr, ou du moins l'affoiblir considérablement. Il est beau de savoir tirer avantage de ses fautes mêmes, & de les faire servir à sa propre gloire.

L'Armée Carthaginoise reprit le chemin de la Pouille, toujours poursuivie & harcelée par celle des Romains. Le Dictateur, obligé de faire un voyage à Rome pour quelque cérémonie de Religion, conjura avant que de partir le Général de la Cavalerie, de ne faire aucune entreprise pendant son absence. Minucius ne fit aucun cas, ni de ses avis, ni de ses prières; & à la première occasion qui se présenta, pendant qu'une partie des troupes d'Annibal étoit allée au fourrage, il attaqua le reste, & remporta quelque avantage. Il en écrivit aussitôt à Rome, comme d'une victoire considérable. Cette nouvelle, jointe à ce qui étoit arrivé tout récemment au passage des défilés, excita des plaintes & des murmures contre la lente & timide circonspection de Fabius. Enfin la chose en vint à ce point, que le peuple lui égala en pouvoir son Général de Cavalerie; ce qui étoit sans exemple. Il apprit cette nouvelle en chemin: car il étoit parti de Rome, pour ne point être témoin oculaire de ce qui se tramait contre lui. Sa confiance n'en fut point ébranlée. * Il savoit bien, qu'en partageant l'autorité dans le commandement, on n'avoit pas partagé l'habileté dans le métier de la guerre. Cela parut bien-tôt.

Minucius, tout fier de l'avantage qu'il venoit de remporter sur son Collegue, proposa

* Satis fidens haudquaquam cum imperii jure artem imperandi aequatam, *Liv. l. 2. n. 26.*

propofa qu'ils commandaffent chacun leur jour, ou même un plus long efpace de tems. Fabius rejetta ce parti, qui auroit expofé toute l'Armée au danger pendant le tems qu'elle auroit été commandée par Minucius. Il aima mieux partager les troupes, pour être en état de conferver au moins la partie qui lui feroit échue.

Annibal, parfaitement instruit de tout ce qui fe paffoit dans le camp Romain, eut une grande joye d'apprendre la divifion des deux Chefs. Il eut foïn de préfenter un appas & de tendre un piège à la témérité de Minucius. Celui-ci ne manqua pas d'y donner tête baiffée, & engagea la bataille fur une colline, où l'on avoit caché une embuscade. Ses troupes furent mifes en defordre, & alloient être taillées en pieces, lorsque Fabius, averti par les premiers cris des bleffés; „ Courons, dit-il à fes foldats, au secours de Minucius. Allons arracher „ aux ennemis la victoire, & à nos ci- „ toyens l'aveu de leur faute “. Il arriva fort à propos, & obligea Annibal de fonner la retraite. Ce dernier, en fe retirant, difoit „ que cette nuée, qui de- „ puis longtems paroiffoit fur le haut des „ montagnes, avoit enfin crevé avec un „ grand fracas, & caufé un grand ora- „ ge “. Un fervice fi important, & placé dans une telle conjoncture, ouvrit les yeux à Minucius. Il reconnut fon tort, rentra fur le champ dans le devoir & l'obeiffance, & montra qu'il eft quelquefois plus glorieux de favoir reparer fes

fautes, que de n'en point commettre.

Etat des affaires en Espagne.

Polyb. l. 3. p. 245-250. Liv. l. 22. n. 19-22.

PENDANT cette même Campagne, Cn. Scipion étant venu fondre tout d'un coup sur la Flotte des Carthaginois commandée par Amilcar, la défit, prit vingt-cinq vaisseaux, & remporta un grand butin. Cette victoire fit comprendre aux Romains, qu'ils devoient donner une attention particuliere aux affaires d'Espagne, d'où Annibal pouvoit tirer des secours considerables, & d'argent & de troupes. Ils y envoyerent une Flotte, & en donnerent le commandement à P. Scipion, qui s'étant joint à son frere après son arrivée en Espagne, rendit de très grands services à la Republique. Jusqu'alors les Romains n'avoient osé passer l'Ebre. Ils avoient cru assez faire, de gagner l'amitié des peuples d'endeçà, & de la fortifier par des alliances: mais sous Publius ils traverserent ce fleuve, & porterent leurs armes bien au-delà.

Ce qui contribua le plus à avancer leurs affaires, fut la trahison d'un Espagnol qui étoit à Sagonte. Annibal y avoit laissé en dépôt les otages des peuples de l'Espagne: c'étoient les enfans des familles les plus distinguées du país. Abelox, c'étoit le nom de cet Espagnol, persuada à Bostar qui commandoit dans la place,
de

de renvoyer ces jeunes gens dans leur patrie, pour attacher par-là plus fortement les peuples au parti des Carthaginois. Il fut chargé lui-même de cette commission. Il les conduisit aux Romains, qui les remirent ensuite entre les mains de leurs parens, & gagnèrent leur amitié par un présent si agréable.

Bataille de Cannes.

Polyb. l. 3. p. 255-268. Liv. l. 22. n. 34-54.

AU PRINTEMPS suivant, on élut à Rome pour Consuls C. Terentius Varron, & L. Æmilius Paulus. On fit dans cette Campagne (c'étoit la troisieme de la seconde Guerre Punique) ce qui ne s'étoit jamais pratiqué jusqu'alors, qui fut de composer l'Armée de huit Légions, chacune de cinq-mille hommes, sans les Alliés. Car, comme nous l'avons déjà dit, les Romains ne levoient jamais que quatre Légions, dont chacune étoit environ de quatre-mille hommes de pied, & de *trois-cens chevaux. Ce n'étoit que dans les conjonctures les plus importantes qu'ils y mettoient cinq-mille des uns, & quatre-cens des autres. Pour les troupes des Alliés, leur Infanterie étoit égale à celle des Légions; mais il y avoit trois fois plus de Cavalerie. On don-

* Polybe ne met que deux-cens chevaux dans chaque Légion: mais Juste Lipse croit que c'est, ou une erreur de l'Historien, ou une faute du Copiste.

donnoit ordinairement à chaque Consul la moitié des troupes des Alliés, & deux Légions, pour agir séparément; & il étoit rare que l'on se servît de toutes ces forces en même tems, pour la même expédition. Ici les Romains employent non seulement quatre, mais huit Légions, tant l'affaire leur paroît importante. Le Sénat voulut même que les deux Consuls de l'année précédente, Servilius & Atilius, servissent dans l'Armée en qualité de Proconsuls: mais le dernier ne le put faire, à cause de son grand âge.

Varron, en partant de Rome, avoit déclaré hautement, que dès le premier jour qu'il rencontreroit l'ennemi, il donneroit le combat, & termineroit la guerre; ajoutant, qu'elle ne finiroit point, tant qu'on mettroit des Fabius à la tête des Armées. Un avantage assez considérable qu'il remporta sur les Carthaginois, dont près de dix-sept-cens demeurèrent sur la place, augmenta encore sa fierté & sa hardiesse. Annibal regarda cette perte comme un véritable gain pour lui, persuadé qu'elle serviroit d'appas pour amorcer la témérité du Consul, & pour l'engager dans une action. Il en avoit un besoin extrême. On fut depuis, qu'il étoit réduit à une telle disette de vivres, qu'il ne lui étoit pas possible de subsister encore dix jours. Les Espagnols songeoient déjà à l'abandonner. C'en étoit fait de lui & de son Armée, si sa bonne fortune ne lui eût envoyé Varron.

Les Armées, après plusieurs mouvemens,

mens, se trouverent en-présence près de Cannes, petite ville située dans l'Apulie sur le fleuve Aufide. Comme Annibal étoit campé dans une plaine fort unie & toute découverte, & que sa Cavalerie étoit de beaucoup supérieure à celle des Romains, Emilius ne jugea pas à propos d'engager le combat dans cet endroit. Il vouloit qu'on attirât l'ennemi dans un terrain où l'Infanterie pût avoir le plus de part à l'action. Son Collegue, Général sans expérience, fut d'un avis contraire. Et c'est le grand inconvénient d'un commandement partagé par deux Généraux, entre lesquels la jalousie, ou l'antipathie d'humeur, ou la diversité des vûes, ne manquent gueres de mettre la division.

Les troupes de part & d'autre s'étoient contentées, pendant quelque tems, de faire de legeres escarmouches. Enfin, un jour que Varron commandoit, car le commandement rouloit de jour à autre entre les deux Consuls, tout se prépara au combat des deux côtés. Emilius n'avoit point été consulté: mais, quoiqu'il desapprouvât extrêmement la conduite de son Collegue, comme il ne pouvoit l'empêcher, il le seconda du mieux qu'il lui fut possible.

Annibal, après avoir fait convenir ses troupes, que quand on leur auroit donné le choix d'un terrain propre pour combattre, supérieures comme elles étoient en Cavalerie, elles n'en pouvoient pas choisir de plus favorable: „Rendez donc

„ graces aux Dieux , leur dit-il , d'a-
 „ voir amené ici les ennemis , pour vous
 „ en faire triompher ; & sachez moi gré
 „ aussi d'avoir réduit les Romains à la
 „ nécessité de combattre. Après trois
 „ grandes victoires consécutives , que
 „ faut-il pour vous inspirer de la confi-
 „ ance , que le souvenir de vos propres
 „ exploits ? Les combats précédens vous
 „ ont rendu maitres du plat-païs : par
 „ celui-ci vous le deviendrez de toutes
 „ les villes , & (j'ose le dire) de toutes
 „ les richesses & de la puissance des Ro-
 „ mains. Il n'est plus question de par-
 „ ler ; il faut agir. J'espere de la protec-
 „ tion des Dieux , que vous verrez dans
 „ peu l'effet de mes promesses. ”

Les deux Armées étoient bien inégales en nombre. Il y avoit dans celle des Romains , en comptant les Alliés , quatre-vingt-mille hommes de pied , & un peu plus de six-mille chevaux : & dans celle des Carthaginois , quarante-mille hommes de pied , tous fort aguerris , & dix-mille chevaux. Emilius commandoit à la droite des Romains ; Varron , à la gauche ; Servilius , l'un des deux Consuls de l'année précédente , étoit au centre. Annibal , qui savoit profiter de tout , s'étoit posté de maniere que le vent Vulturene , qui se leve dans un certain tems réglé , devoit souffler directement contre le visage des Romains pendant le combat , & les couvrir de poussiere ; & ayant appuyé sa gauche sur la riviere d'Aufide , & distribué sa Cavalerie sur les ailes , il forma

ma son corps de bataille en plaçant l'Infanterie Espagnole & Gauloise au centre, & l'Infanterie Africaine pesamment armée moitié à leur droite, & moitié à leur gauche, sur une même ligne avec la Cavalerie. Après cette disposition, il se mit à la tête de ce corps d'Infanterie Espagnole & Gauloise, & l'ayant tiré de la ligne, il marcha en avant pour commencer le combat, en arrondissant son front à mesure qu'il approchoit de l'ennemi, & en allongeant ses flancs en espece de demi-cercle, afin de ne point laisser d'intervalle entre son corps & le reste de la ligne, composée de l'Infanterie pesante qui ne s'étoit point ébranlée.

On en vint bientôt aux mains, & les Légions Romaines qui étoient aux deux ailes, voyant leur centre vivement attaqué, s'avancerent pour prendre l'ennemi en flanc. Le corps d'Annibal, après une vigoureuse résistance, se voyant pressé de toutes parts, ceda au nombre, & se retira par l'intervalle qu'il avoit laissé dans le centre de la ligne. Les Romains l'y ayant suivi pêle-mêle avec chaleur, les deux ailes de l'Infanterie Africaine, qui étoit fraîche, bien armée, & en bon ordre, s'étant tout d'un coup, par une demi-conversion, tournées vers ce vuide dans lequel les Romains déjà fatigués s'étoient jettés en desordre & en confusion, les chargerent des deux côtés avec vigueur, sans leur donner le tems de se reconnoitre, ni leur laisser de terrain pour se former. Cependant, les deux ailes de

la Cavalerie venoient de battre celles des Romains, qui leur étoient fort inferieures; & n'ayant laissé à la poursuite des escadrons rompus & défaits que ce qu'il faisoit pour en empêcher le ralliement, elles vinrent fondre par derriere sur l'Infanterie Romaine, qui étant en même tems envelopée de toutes parts par la Cavalerie & l'Infanterie des ennemis, fut toute taillée en pieces, après avoir fait des prodiges de valeur. Emilius, qui avoit été couvert de blessures dans le combat, fut tué ensuite par un gros d'ennemis qui ne le reconnurent point, & avec lui deux Questeurs, vingt & un Tribuns militaires, plusieurs hommes consulaires ou qui avoient été Préteurs, Servilius Consul de l'année précédente, & Minucius qui avoit été Maître de la Cavalerie sous Fabius, & quatre-vingts Sénateurs. Il demeura sur la place plus de * soixante & dix-mille hommes; & les † Carthaginois acharnés contre l'ennemi ne cessèrent de tuer, jusqu'à ce qu'Annibal, dans la plus grande ardeur du carnage, se fut écrié plusieurs fois: *Arrête, soldat; épargne le vaincu.* Dix-mille hommes, qui avoient été laissés à la garde du camp, se rendirent prisonniers de guerre après la bataille.

Le

* Tite-Live diminue beaucoup le nombre des morts, qu'il ne fait monter qu'à quarante-trois-mille, environ. Mais Polybe est plus digne de foi.

† Duo maximi exercitus casi ad hostium satieterem, donec Annibal diceret militi suo: Parce ferro. Flor. l. 1. s. 6.

Le Consul Varron se retira à Venouse, accompagné seulement de soixante & dix Cavaliers; & quatre-mille hommes, environ, se sauverent dans les villes voisines. Du côté d'Annibal, la victoire fut complète, & il la dut principalement, aussi bien que les précédentes, à la supériorité de sa Cavalerie. Il y perdit quatre-mille Gaulois, quinze-cens tant Espagnols qu'Africains, & deux-cens chevaux.

Maharbal, l'un des Généraux Carthaginois, vouloit que, sans perdre de tems, l'on marchât droit à Rome, promettant à Annibal de le faire souper à cinq jours de là dans le Capitole. Et sur ce que celui-ci repliqua, qu'il falloit prendre du tems pour délibérer sur cette proposition;*

„ Je vois bien, dit Maharbal, que les
 „ Dieux n'ont pas donné au même hom-
 „ me tous les talens à la fois. Vous sa-
 „ vez vaincre, Annibal; mais vous ne
 „ savez pas profiter de la victoire.

On prétend que ce délai sauva Rome & l'Empire. Plusieurs, & Tite-Live entre autres, le reprochent à Annibal, comme une faute capitale. Quelques-uns sont plus réservés, & ne peuvent se résoudre à condamner, sans des preuves bien claires, un si grand Capitaine, qui dans tout le reste n'a jamais manqué ni de prudence pour prendre le bon parti, ni de vivacité & de promptitude pour exécuter. Ils sont
 en-

* Tum Maharbal: Non omnia nimirum eidem Dii dedere Vincere scis, Annibal, victoria uti nescis. *Liv. lib. 22. n. 51.*

encore retenus par l'autorité, ou du moins par le silence de Polybe, qui, en parlant des grandes suites qu'eut cette mémorable journée, convient que parmi les Carthaginois on conçut de grandes espérances d'emporter Rome d'emblée : mais pour lui il ne s'explique point sur ce qu'il eût falu faire à l'égard d'une ville fort peuplée, extrêmement aguerrie, bien fortifiée, & défendue par une garnison de deux Légions ; & il ne laisse nulle-part entrevoir qu'un tel projet fût praticable, ni qu'Annibal eût tort de ne l'avoir point tenté.

En effet, en examinant les choses de plus près, on ne voit pas que les règles communes de la guerre permissent de l'entreprendre. Il est constant, que toute l'Infanterie d'Annibal, avant la bataille, ne montoit qu'à quarante-mille hommes ; qu'étant diminuée de six-mille hommes qui avoient été tués dans l'action, & d'un plus grand nombre sans doute qui avoit été blessé & mis hors de combat, il ne lui restoit que vingt-six ou vingt-sept-mille hommes de pied en état d'agir ; & que ce nombre ne pouvoit suffire pour faire la circonvallation d'une ville aussi étendue que Rome, & coupée par une rivière ; ni pour l'attaquer dans les formes, n'ayant ni machines, ni munitions, ni aucune des choses nécessaires pour un siège. Par la même raison, Annibal, après le succès de Thrasymane, tout victorieux qu'il étoit, avoit attaqué inutilement Spolète : & un peu après la bataille de Can-
nes,

Liv. l. 22.

n. 9.

Liv. l. 23.

n. 13.

nes, il avoit été contraint de lever le siege d'une petite ville sans nom & sans force. On ne peut disconvenir, que si, dans l'occasion dont il s'agit, il avoit échoué, comme il devoit s'y attendre, il auroit ruiné sans ressource toutes les affaires. Mais il faudroit être du métier, & peut-être du tems même de l'action, pour juger sainement de ce fait. C'est un ancien procès, sur lequel il ne sied bien qu'aux connoisseurs de prononcer.

Annibal, aussi-tôt après la bataille de *Liv. l. 23.*
Cannes, avoit dépêché son frere Magon ^{n. 11-14.}
pour porter à Carthage la nouvelle de sa victoire, & pour demander du secours afin de terminer la guerre. Lorsque Magon fut arrivé, il fit en plein Sénat un discours magnifique sur les exploits de son frere, & sur les grands avantages qu'il avoit remportés contre les Romains. Et pour faire juger de la grandeur de leur victoire par quelque chose de sensible en parlant en quelque sorte aux yeux, il fit répandre au milieu du Sénat un boisseau d'anneaux d'or qu'on avoit tirés des doigts des nobles Romains qui avoient été tués à la bataille de Cannes. Il termina sa harangue par demander de l'argent, des vivres, & de nouvelles troupes. Tous les assistans ressentirent une joye extraordinaire; & Imilcon, partisan d'Annibal, croyant que c'étoit-là une belle occasion d'insulter Hannon, Chef de la faction contraire, lui demanda s'il étoit encore mécontent de la guerre qu'on avoit entreprise contre les Romains, & s'il cro-
voit

yoit qu'on leur dût livrer Annibal. Hannon, sans s'émouvoir, lui répondit, qu'il étoit toujours dans les mêmes sentimens; & que les victoires dont on parloit, supposé qu'elles fussent véritables, ne lui pouvoient donner de joye qu'autant qu'on s'en serviroit pour faire une paix avantageuse: puis il entreprit de prouver, que ces grands exploits, que l'on faisoit sonner si haut, n'étoient que chimeriques & imaginaires. „ J'ai taillé en pieces, dit-il en reprenant le discours de Magon, les Armées Romaines: envoyez moi des soldats. Que demanderiez-vous autre chose, si vous aviez été vaincu? Je me suis deux fois rendu maître du camp ennemi, plein apparemment de toutes sortes de provisions: envoyez moi des vivres & de l'argent. Tien-driez-vous un autre langage, si vous-même aviez perdu votre camp? „ Ensuite il demanda à Magon, si quelqu'un des Peuples Latins s'étoit venu rendre à Annibal; si les Romains lui avoient fait quelques propositions de paix. Magon ayant été forcé d'avouer qu'il n'en étoit rien: „ Nous avons donc, reprit Hannon, la guerre dans l'Italie aussi forte que jamais. „ Sa conclusion fut, qu'il ne falloit leur envoyer ni hommes, ni argent. Comme la faction d'Annibal étoit alors la plus puissante, on n'eut aucun égard aux remontrances d'Hannon, qui furent regardées comme l'effet de sa jalousie & de sa prévention; & il fut ordonné qu'on feroit incessamment des levées

vées d'hommes & d'argent, pour envoyer à Annibal les secours qu'il demandoit. Magon partit sur le champ, pour lever en Espagne vingt-quatre-mille hommes d'Infanterie, & quatre-mille Chevaux. Mais ce secours fut arrêté dans la suite, & envoyé d'un autre côté : tant la faction contraire étoit appliquée à traverser les desseins d'un Général qu'elle ne pouvoit souffrir. Pendant qu'à Rome on remercioit un Consul qui avoit fui, de n'avoir pas desespéré de la République; à Carthage, on savoit presque mauvais gré à Annibal de la victoire qu'il venoit de remporter. Hannon ne lui pouvoit pardonner les avantages d'une guerre entreprise contre son avis. Plus jaloux de l'honneur de ses sentimens, que du bien de l'Etat, plus ennemi du Général des Carthaginois, que des Romains, il n'oublioit rien pour empêcher les succès qu'on pouvoit avoir, ou pour ruiner ceux qu'on avoit eus.

*De Saint
Evremond.*

Quartier d'Hiver passé à Capoue par Annibal.

Liv. I. 23. n. 4. & 18.

LA JOURNÉE de Cannes fournit à Annibal les plus puissans Peuples d'Italie, attira dans son parti ceux de la grande Grece avec la ville de Tarente, & détacha des Romains leurs plus anciens alliés, entre lesquels Capoue tenoit le premier rang. C'étoit une ville que la bonté de son terroir, sa situation avantageuse,

&

& la longue paix dont elle jouïſſoit, avoient rendu fort riche & fort puiffante. Le luxe & les délices, qui font une ſuite ordinaire de l'opulence, avoient corrompu l'eſprit de tous ſes citoyens, déjà portés par leur inclination naturelle au plaïſir & à la débauche.

Annibal * choiſit cette ville pour y paſſer ſon quartier d'hiver. Ce fut là que cette Armée qui avoit eſluyé les plus grands travaux, & bravé les périls les plus affreux ſans y ſuccomber, fut vaincue par l'abondance & les délices, dans lesquelles elle ſe plongea avec d'autant plus d'avidité, qu'elle n'y étoit point accoutumée. Leurs courages ſ'amollirent ſi fort pendant ce ſéjour, que s'ils ſe ſoutinrent encore quelque tems, ce fut plutôt par l'éclat de leurs victoires paſſées, que par leurs forces préſentes. Quand Annibal tira ſes ſoldats de cette ville, on eût dit que c'étoient d'autres hommes, tout différens de ce qu'ils avoient été juſques-là. Accoutumés à demeurer dans des maiſons commodes, à vivre dans l'abondance & dans l'oïſiveté, ils ne pouvoient plus ſouffrir la faim, la ſoiſ, les longues marches, les veilles, ni les autres travaux de la guerre: outre qu'ils ne ſavoient

* Ibi partem majorem hiemis exercitum in teſtis habuit, adverſus omnia humana mala ſæpe ac diu durantem, bonis inexpertum atque inſuetum. Itaque quos nulla mali vicerat vis, perdidère nimia bona ac voluptates immodicæ: & eo impenſius, quo avidius ex inſolentia in eas ſe merſerant. *Liv. l. 23. n. 18.*

savoient plus ce que c'étoit que d'obeir aux Officiers, ni de garder aucune discipline.

Je ne fais ici que copier Tite-Live. Si on l'en croit, le séjour de Capoue est dans la vie d'Annibal une grande tache; & il prétend que ce Général fit en cela une faute incomparablement plus grande, que quand, après le gain de la bataille, il manqua d'aller à Rome. Car * ce délai, dit Tite-Live, pouvoit paroître avoir seulement differé sa victoire: au-lieu que cette dernière faute le mit absolument hors d'état de vaincre. En un mot, comme Marcellus fut bien le dire dans la suite, † ce que Cannes avoit été aux Romains, Capoue le fut aux Carthaginois & à leur Général. Là se perdit leur vertu guerrière, & leur attachement à la discipline: là disparut & leur gloire passée, & l'esperance presque sûre que leur montrait l'avenir. En effet, depuis ce jour les affaires d'Annibal allerent toujours en décadence, la fortune se rangea du côté de la prudence, & la victoire sembla s'être reconciliée avec les Romains.

Je ne sai si tout ce que dit ici Tite-Live, des suites funestes qu'eurent les quartiers d'hiver passés par l'Armée Cartha-

* Illa enim cunctatio distulisse modo victoriam videri potuit, hic error vires ademisse ad vincendum Liv. l. 23. n. 18.

† Capuam Annibali Cannas fuisse ibi virtutem bellicam, ibi militarem disciplinam, ibi prateriti temporis famam, ibi spem futuri extinctam. Liv. l. 32. n. 45.

thaginoise dans cette ville délicieuse, est bien juste & bien fondé. Quand on examine avec soin toutes les circonstances de cette histoire, on a de la peine à se persuader qu'il faille attribuer le peu de progrès qu'eurent les armes d'Annibal, dans la suite, au séjour de Capoue. C'en est bien une cause, mais la moins considérable; & la bravoure avec laquelle ses troupes battirent depuis ce tems-là des Consuls & des Préteurs, prirent des villes à la vûe des Romains, maintinrent leurs conquêtes, & restèrent encore quatorze ans en Italie sans en pouvoir être chassés: tout cela porte assez à croire que Tite-Live exagere les pernicious effets des délices de Capoue.

*Liv. l. 23.
n. 13.*

Ibid. n. 32.

La véritable cause de la chute des affaires d'Annibal, c'est le défaut de recrues & de secours de la part de sa patrie. Après l'exposé de Magon, le Sénat de Carthage avoit jugé nécessaire, pour pousser les conquêtes d'Italie, d'y envoyer d'Afrique un renfort considérable de Cavalerie Numide, quarante Eléphants, mille talens, qui font trois millions; & d'acheter en Espagne vingt-mille hommes de pied, & quatre-mille chevaux, pour en renforcer leurs Armées d'Espagne & d'Italie. Néanmoins, Magon n'en put obtenir que douze-mille fantassins, avec deux-mille cinq-cens chevaux: & même, quand il fut prêt à partir pour l'Italie avec cette troupe si fort au-dessous de celle qu'on lui avoit promise, il fut contremandé pour passer en Espagne. Annibal, après

après de si grandes promesses, ne reçut donc ni Infanterie, ni Cavalerie, ni Éléphans, ni argent; & il fut absolument abandonné à ses ressources personnelles. Son Armée se trouvoit réduite à vingt-six-mille hommes de pied, & à neuf-mille chevaux. Comment, avec une Armée si affoiblie, pouvoir occuper dans un païs étranger tous les postes nécessaires, contenir les nouveaux Alliés, maintenir les conquêtes, en faire de nouvelles, & tenir la campagne avec avantage contre deux Armées des Romains qui se renouvelloient tous les ans? Voilà la véritable cause de la décadence des affaires d'Annibal, & de la ruine de celles de Carthage. Si nous avons l'endroit où Polybe avoit parlé sur cette matiere, nous verrions sans doute qu'il avoit plus insisté sur cette cause, que sur les délices de Capoue.

Affaires d'Espagne & de Sardaigne.

Liv. I. 23. n. 26-30. & n. 32. 40. 41.

LES DEUX Scipions avoient toujours le commandement des Espagnes, & y faisoient d'assez grands progrès; lorsqu'Asdrubal, qui seul paroissoit capable de leur résister, reçut ordre de Carthage de passer dans l'Italie au secours de son frere. Avant que de quitter la Province, il écrivit au Sénat, pour lui faire connoître la nécessité qu'il y avoit d'envoyer en sa place un Général qui pût tenir tête

aux Romains. On y envoya Imilcon, avec une Armée; & Asdrubal se mit en chemin, avec la sienne, pour aller joindre son frere. La première nouvelle de son départ avoit rangé la plus grande partie des Espagnes sous le pouvoir des Scipions. Ces deux Généraux, animés par un si grand succès, se mirent en devoir de lui fermer la sortie de la Province. Ils consideroient le danger auquel seroient exposés les Romains, si, ayant déjà bien de la peine à résister au seul Annibal, les deux freres venoient à leur tomber sur les bras avec deux puissantes Armées. Ils le poursuivirent donc dans sa marche, & l'obligèrent malgré lui à combattre. Asdrubal fut vaincu, & loin de pouvoir passer dans l'Italie, il ne se vit pas même en état de demeurer en sûreté dans l'Espagne.

Les Carthaginois ne réussirent pas mieux dans la Sardaigne. Prétendant profiter de quelques revoltes qu'ils y avoient excitées, ils y perdirent douze-mille hommes dans une bataille contre les Romains, qui firent encore un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels furent Asdrubal surnommé Calvus, Hannon, & Ma-

* Ce n'étoit pas le frere d'Annibal.

Mauvais succès d'Annibal. Sieges de Capoue & de Rome.

Liv. 1. 23. n. 41-46. L. 25. n. 22. l. 26. n. 5-16,

DEPUIS le séjour d'Annibal à Capoue,

poue, les affaires des Carthaginois en Italie ne se foutinrent plus avec le même éclat. M. Marcellus, d'abord comme Préteur, ensuite comme Consul, eut beaucoup de part à ce changement. Il harceloit Annibal en toute occasion, il lui enlevoit des quartiers, il lui faisoit lever des sieges, il le battit même en plusieurs rencontres; ensorte qu'il fut appelé l'épée de Rome, comme Fabius en avoit été nommé le bouclier.

Ce qui fut le plus sensible au Général Carthaginois, fut de voir Capoue assiégée par les Romains. Pour ne point perdre son crédit parmi ses Alliés, en négligeant de soutenir ceux qui y tenoient le premier rang, il vola au secours de cette ville, en fit approcher ses troupes, attaqua les Romains, leur donna plusieurs combats pour leur faire lever le siege: enfin, voyant que toutes ses tentatives étoient inutiles, pour faire une puissante diversion, il marcha brusquement vers Rome. Il ne desespéroit pas que, s'il pouvoit dans la première surprise s'emparer de quelque quartier de la ville, le danger où seroit la capitale n'obligeât les Généraux Romains de lever le siege, pour accourir avec toutes leurs troupes au secours de leur patrie; du moins il se flatoit que si, pour continuer le siege, ils partageoient leurs forces, leur affoiblissement pourroit faire naître aux assiégés ou à lui quelque occasion de les battre. Rome fut étonnée, mais non déconcertée. Sur ce que l'un des Sénateurs proposa de rappeler toutes

les Armées au secours de Rome , Fabius * remontra , qu'il seroit honteux de se laisser effrayer & de changer de dessein aux moindres mouvemens d'Annibal. On se contenta de faire revenir , avec une partie de l'Armée , l'un des deux Commandans qui étoient au siege : ce fut Q. Fulvius , Proconsul. Annibal , après avoir fait quelques ravages , rangea son Armée en bataille devant la ville , & les Consuls en firent autant. Chacun se disposoit à bien faire son devoir dans un combat dont Rome devoit être le prix , lorsqu'une tempête violente obligea les deux partis de se retirer. Ils ne furent pas plutôt rentrés dans leur camp , que le tems devint calme & serein. La même chose arriva plusieurs fois de suite ; ensorte qu'Annibal , croyant qu'il y avoit dans cet événement quelque chose de surnaturel , dit , au rapport de Tite-Live , que tantôt la fortune , & tantôt la volonté lui manquoit pour se rendre maître de Rome.

Mais ce qui le surprit étrangement & l'effraya le plus , c'est qu'il apprit que pendant qu'il étoit campé à une des portes de Rome , les Romains avoient fait sortir par une autre des recrues pour l'Armée d'Espagne ; & que le champ dans lequel il s'étoit campé avoit été vendu dans le même tems , sans que cette circonstance eût rien diminué de son prix.

Un

* Flagitiosam esse terreri ac circumagi ad omnes Annibalis comminationes, *Liv. l. 26. n. 8.*

† Audita vox Annibalis fertur, potiunda sibi urbis Romæ, modò mentem non dari, modo fortunam. *Liv. l. 26. n. 11.*

Un mépris si marqué le piqua vivement : il fit mettre aussi à l'encan les boutiques d'Orfevres qui étoient autour de la place publique à Rome. Après cette bravade il se retira, & pilla en passant le riche Temple de la Déesse Féronie.

Capoue, ainsi abandonnée à elle-même, ne tint pas longtems. Après que ceux de ses Sénateurs qui avoient eu le plus de part à la revolte, & qui par cette raison n'attendoient aucun quartier de la part des Romains, se furent donné à eux-mêmes la mort d'une manière tout à fait tragique, la ville se rendit à discretion. Le * succès de ce siege, qui fut décisif par les suites heureuses qu'il eut, & qui rendit pleinement aux Romains la supériorité sur les Carthaginois, montra en même tems combien la puissance Romaine étoit formidable quand elle entreprenoit de punir des Alliés infideles, & combien peu il falloit compter sur Annibal pour la défense de ceux qu'il avoit reçus sous sa protection.

Défaite & mort des deux Scipions en Espagne.

Liv. l. 25. n. 32-39.

LA FACE des affaires étoit bien changée

* *Confessio expressa hosti, quanta vis in Romanis ad expetendas pœnas ab infidelibus sociis, & quàm nihil in Annibale auxilii ad receptos in fidem tuendos esset. Liv. l. 26. n. 16.*

gée en Espagne. Les Carthaginois y avoient trois Armées : l'une étoit commandée par Asdrubal fils de Gisgon ; l'autre , par Asdrubal fils d'Amilcar ; la troisieme , sous la conduite de Magon , s'étoit jointe au premier Asdrubal. Les deux Scipions , Cneus & Publius , crurent devoir diviser leurs troupes , pour attaquer les ennemis séparément : & c'est ce qui fut la cause de leur perte. Ils convinrent que Cneus , avec un petit nombre de Romains & trente-mille Celtiberiens , iroit contre Asdrubal fils d'Amilcar ; pendant que Publius avec le reste des troupes , composé de Romains & d'Alliés d'Italie , marcheroit contre les deux autres Généraux.

Publius fut accablé le premier. Aux deux Chefs qu'il avoit en tête s'étoit joint Masinissa , fier des victoires qu'il venoit de remporter contre Syphax ; & il devoit bien-tôt être suivi par Indibilis , Prince puissant en Espagne. On en vint aux mains. Les Romains , attaqués en même tems de tous côtés , se défendirent courageusement , tant qu'ils eurent leur Général à leur tête : mais , lorsqu'il eut été tué , le peu qui avoit échapé au carnage prit la fuite.

Les trois Armées victorieuses partirent aussi-tôt pour aller contre Cneus , & pour terminer la guerre par sa défaite. Il étoit déjà plus qu'à demi vaincu par la désertion de ses Alliés , qui avoient tous abandonné son parti , * & qui laisserent aux Chefs

* Id. quidem cavendum semper Romanis ducibus erit.

Chefs Romains cette importante instruction, de ne souffrir jamais que dans leur Armée le nombre de leurs propres troupes fût inférieur à celui des troupes étrangères. Il eut quelque pressentiment de la mort & de la défaite de son frere, en voyant les ennemis arriver en si grand nombre. Il ne lui survécut pas longtems, & fut tué dans le combat. Ces deux grands hommes furent également pleurés par leurs citoyens & par les alliés, & les Espagnes les regretterent à cause de leur justice & de leur moderation.

La perte de ces vastes païs paroissoit inévitable pour les Romains; mais la valeur d'un simple Officier, nommé L. Marcius, Chevalier Romain, les leur conserva. Bientôt après on y envoya le jeune Scipion, qui vengea bien la mort de son pere & de son oncle, & y retablit entierement les affaires des Romains.

Défaite & mort d'Asdrubal.

*Polyb. lib. 11. pag. 622-625. Liv. l. 37.
n. 35. 39-51.*

UN E'CHEC inopiné acheva de ruiner en Italie toutes les mesures & toutes les esperances d'Annibal, Les Consuls de cette année, l'onzieme de la seconde Guerre

erit, exemplaque hæc verè pro documentis habenda, ne ita externis credant auxiliis, ut non plus sui roboris suarumque proprie virium in castris habeant.
Liv. n. 33.

Guerre Punique, (car je passe beaucoup d'évenemens pour abreger) étoient C. Claudius Nero, & M. Livius. Celui-ci avoit pour département la Gaule Cisalpine, où il devoit s'opposer à Asdrubal, qu'on disoit être près de passer les Alpes: l'autre commandoit dans le pais des Brutiens & dans la Lucanie, c'est-à-dire dans l'extrémité opposée de l'Italie, & là il tenoit tête à Annibal.

Le passage des Alpes ne coûta presque point de peine à Asdrubal, parce qu'il trouva le chemin frayé par son frere, & tous les peuples disposés à le recevoir. Quelque tems après, il dépêcha des courriers vers Annibal. Ils furent arrêtés. Néron apprit par les lettres dont ils étoient chargés, qu'Asdrubal devoit se joindre à son frere dans l'Ombrie. Il jugea que dans une conjoncture aussi importante qu'étoit celle-là, d'où dépendoit le salut de l'Etat, il étoit permis de se mettre au-dessus des * règles ordinaires, pour le service & le bien même de la République; & il crut devoir faire un coup hardi & imprévu, capable de jeter la terreur dans l'esprit des ennemis, en se hâtant d'aller joindre son Collegue, pour attaquer brusquement Asdrubal avec leurs forces réunies. Ce dessein, à bien examiner toutes les circonstances, ne doit pas être facilement taxé d'imprudence. C'étoit

* Il étoit défendu à un Général de sortir de la Province qui lui étoit assignée, & de passer dans celle d'un autre.

toit sauver l'État, que d'empêcher la jonction des deux frères. On ne hazar-
doit pas beaucoup, en supposant même
qu'Annibal dût être informé de l'absence
du Consul. Sur son Armée de quarante-
deux-mille hommes, il n'en avoit pris que
sept-mille pour son détachement, qui é-
toient à la vérité l'élite des troupes, mais
qui n'en faisoient qu'une très petite partie.
Le reste étoit demeuré dans le camp, bien
fortifié & bien retranché. Etoit-il à crain-
dre qu'Annibal attaquât & forçât un bon
camp, défendu par trente-cinq-mille
hommes ?

Néron partit, sans avertir ses soldats
de son dessein. Lorsqu'il eut fait assez de
chemin pour le leur découvrir sans dan-
ger, il leur dit, qu'il les menoit à une
victoire certaine : que dans la guerre, tout
dépendoit de la renommée : que le bruit
seul de leur arrivée déconcerteroit les
Carthaginois : qu'au reste, ils auroient
tout l'honneur de cette action.

Ils marcherent avec une diligence ex-
traordinaire. La jonction se fit de nuit,
& sans multiplier les camps, pour mieux
tromper l'ennemi. Les troupes nouvel-
lement arrivées se joignirent à celles de
Livius. L'Armée du Préteur Porcius é-
toit campée tout près de celle du Consul.
Dès le matin du lendemain, on tint Con-
seil. Livius étoit d'avis de donner quel-
ques jours de repos aux troupes. Néron
le pria de ne point rendre téméraire, par
le délai, une entreprise que la promittu-
de seule pouvoit faire réussir, & de profiter

fit de l'erreur de leurs ennemis tant absens que présens. On donna donc le signal pour la bataille. Asdrubal s'étant avancé aux premiers rangs, reconnut à plusieurs marques, qu'il étoit arrivé de nouvelles troupes, & il ne douta point que ce ne fussent celles de l'autre Consul : d'où il conjectura, qu'il falloit que son frere eût reçu quelque perte considérable ; & il craignit fort d'être venu trop tard à son secours.

Après ces reflexions, il fit sonner la retraite. Son Armée se mit en marche avec assez de desordre. La nuit survint, & ses guides l'ayant abandonné, il ne sut quelle route tenir. Il suivoit au hazard les bords du fleuve Métaure, & il se mettoit en devoir de le passer, lorsqu'il fut joint par les trois Armées ennemies. Il jugea dans cette extrémité, qu'il lui étoit impossible d'éviter le combat, & il fit tout ce qu'on pouvoit attendre de la présence d'esprit & du courage d'un grand Capitaine. Il prit tout d'un coup un poste avantageux, & rangea ses troupes dans un terrain étroit, qui lui donnoit lieu de placer sa gauche, composée des troupes les plus foibles, de maniere qu'elle ne pouvoit être ni attaquée de front, ni prise en flanc ; & de donner à son corps de bataille, & à sa droite, plus de profondeur que de front. Après cette disposition faite à la hâte, il se mit au centre, & marcha le premier pour attaquer la gauche des ennemis ; bien convaincu qu'il s'agissoit de tout, & qu'il falloit ou vaincre,

ere, ou mourir. L'action dura longtems, & on combattit de part & d'autre avec beaucoup d'opiniâtreté. Asdrubal sur-tout mit dans cette journée le comble à la gloire qu'il s'étoit déjà acquise par un grand nombre de belles actions. Il mena ses soldats, épouvantés & tremblans, au combat contre un ennemi qui les surpassoit en nombre & en confiance. Il les anima par ses paroles, il les soutint par son exemple, il employa les prieres & les menaces pour ramener les fuyards; jusqu'à ce qu'enfin, voyant que la victoire se déclaroit pour les Romains, & ne pouvant survivre à tant de milliers d'hommes qui avoient quitté leur patrie pour le suivre, il se jeta au milieu d'une Cohorte Romaine, où il périt en digne fils d'Amilcar, & en digne frere d'Annibal.

Ce combat fut pour les Carthaginois le plus sanglant de toute cette guerre; & soit par la mort du Chef, soit par le carnage qui fut fait des troupes Carthaginoises, il servit comme de représailles pour la journée de Cannes. Il fut tué du côté des Carthaginois * cinquante-cinq-mille hommes, & il y en eut six-mille de pris. Les Romains perdirent huit-mille hommes. Ils étoient si las de tuer, que quel qu'un étant venu avertir Livius qu'il étoit aisé de tailler en pieces un gros d'ennemis qui s'enfuyoit: „ Il est bon, dit-il, „ qu'il en reste quelques-uns, pour porter aux Carthaginois la nouvelle de leur défaite.

Néron se mit en marche dès la nuit

** La perte, selon Polybe, fut beaucoup moindre, et ne monta qu'à dix-mille hommes.*

même qui suivit le combat. Par-tout où il passoit, les cris de joye & les applaudissemens prirent la place de l'inquietude & de la frayeur qu'il y avoit laissées en venant. Il arriva à son camp le sixieme jour. La tête d'Asdrubal, jettée dans le camp des Carthaginois, apprit à leur Chef le funeste sort de son frere. Annibal reconnut, à ce cruel coup, la fortune de Carthage. „ C'en est fait, dit-il, * „ je ne lui enverrai plus de superbes „ couriers. En perdant Asdrubal, je „ perds toute mon esperance & tout mon „ bonheur“. Il se retira ensuite dans l'extrémité du païs des Brutiens, où il ramassa toutes ses troupes, qui eurent beaucoup de peine à y subsister, parce qu'il ne recevoit aucun convoi de Carthage.

*Scipion se rend maitre de toute l'Espagne.
Il est nommé Consul, & passe en Afrique.
Annibal y est rappelé.*

*Polyb. l. II. p. 650. & l. 14. p. 677-687. & l. 15.
p. 689-694. Liv. l. 28. n. 1-4. 16. 38. 40. 46.
l. 29. num. 24-36, l. 30. num. 20-28.*

LE SORT des armes ne fut pas plus heureux pour les Carthaginois en Espagne.

* Horace le fait parler ainsi, dans la belle Ode où il décrit cette défaite.

Carthagini jam non ego nuncios
Mittam superbos: occidit, occidit
Spes omnis, & fortuna nostri
Nominis, Asdrubale interempto.

Horat. lib. 4. od. 4.

gne. La sage vivacité du jeune Scipion y avoit rétabli entierement les affaires des Romains, comme la courageuse lenteur de Fabius l'avoit fait auparavant en Italie. Les trois Chefs des Carthaginois, qui y commandoient de nombreules Armées, savoir, Asdrubal fils de Gisgon, Hannon, & Magon, ayant été défaits en plusieurs rencontres par les troupes Romaines, Scipion enfin se rendit maitre de l'Espagne, & la soumit toute entiere aux Romains. Ce fut pour-lors que Masinissa, Prince très puissant en Afrique, se rangea de leur côté: Syphax, au contraire, embrassa le parti des Carthaginois.

Scipion étant retourné à Rome, y fut nommé Consul: il avoit pour-lors trente ans. On lui donna pour Collegue P. Licinius Crassus. Le département du premier fut la Sicile, avec permission de passer en Afrique, s'il le jugeoit à propos: il partit le plus promptement qu'il put pour sa Province. L'autre devoit commander dans le país où Annibal s'étoit retiré.

La prise de Carthagene, où Scipion avoit fait paroître toute la prudence, tout le courage, toute l'habileté qu'on peut attendre des plus grands Capitaines, & la conquête de l'Espagne entiere, étoient plus que suffisantes pour immortaliser son nom: mais il ne les avoit regardées que comme des degrés & des préparatifs qui devoient le conduire à une plus grande entreprise; c'étoit la conquête de l'Afrique.

que. Il y passa en effet, & y établit le théâtre de la guerre.

Le ravage des terres, le siege d'Utique, une des plus fortes places de l'Afrique, la défaite entière des deux Armées de Syphax & d'Asdrubal dont Scipion brula le camp, & ensuite la prise de Syphax même, qui étoit la plus puissante ressource des Carthaginois: tout cela les obligea à songer enfin à la paix. Ils députerent pour cet effet trente des principaux Sénateurs, choisis dans cette Compagnie qui étoit si puissante à Carthage, & qu'on nommoit le Conseil des Cent. Dès qu'ils furent admis dans la tente du Général Romain, ils se prosternerent tous par terre, (c'étoit la coutume du pais) lui parlerent avec beaucoup de soumission, rejetant la cause de tous leurs malheurs sur Annibal, & promirent de la part du Sénat une aveugle obéissance à tout ce qu'ordonneroit le Peuple Romain. Scipion leur répondit, que quoiqu'il fût venu dans l'Afrique pour vaincre, & non pour faire la paix, il la leur accorderoit cependant, à condition qu'ils rendroient aux Romains leurs prisonniers & leurs transfuges; qu'ils feroient sortir leurs Armées de l'Italie & des Gaules; qu'ils n'entreroient plus en Espagne; qu'ils se retireroient de toutes les Isles qui sont entre l'Italie & l'Afrique; qu'ils livreroient aux vainqueurs tous leurs vaisseaux, excepté vingt: qu'ils donneroient cinq-cens-mille boisseaux de froment, & trois-cens mille boisseaux d'orge; & qu'ils payeroient

roient la somme de cinq-mille talens, c'est-à-dire quinze millions : Que si ces conditions les accommodoient, ils pourroient envoyer des Ambassadeurs au Sénat. Ils feignirent d'y donner les mains; mais en effet, ils ne cherchoient qu'à gagner du tems jusqu'au retour d'Annibal. On accorda une trêve aux Carthaginois, qui firent partir sur le champ leurs Députés pour Rome, & qui envoyèrent en même tems vers Annibal pour lui ordonner de revenir en Afrique.

Il étoit pour-lors retiré dans les extrémités de l'Italie, comme nous l'avons déjà dit. C'est là que lui furent portés les ordres de Carthage, qu'il ne put entendre sans pousser des soupirs, & sans presque verser des larmes, frémissant de colere de se voir ainsi forcé d'abandonner sa proye. Jamais exilé ne témoigna plus de regret en quittant son païs natal, qu'Annibal en sortant d'une terre ennemie. Il tourna souvent les yeux vers les côtes de l'Italie, accusant les Dieux & les hommes de son malheur, en prononçant contre lui-même, dit Tite-Live *, mille exécérations, de ce qu'au sortir de la bataille de Cannes, il n'avoit pas conduit à Rome ses soldats encore tout fumans du sang des Romains.

A Rome, le Sénat, fort mécontent des mauvaises excuses qu'employoient les Députés

* Tite-Live suppose toujours que ce délai étoit une faute essentielle pour Annibal, dont lui-même se repentait dans la suite.

putés de Carthage pour justifier leur République, & de l'offre absurde qu'ils faisoient en son nom de s'en tenir au Traité de Lutatius, crut devoir renvoyer la décision du tout à Scipion, qui, étant sur les lieux, pouvoit mieux juger de ce que demandoit le bien de l'État.

Vers ce même tems, le Préteur Octavius, passant de Sicile en Afrique avec deux-cens vaisseaux de charge, fut attaqué près de Carthage par une furieuse tempête qui dissipa toute sa Flotte. Le peuple de la ville ne pouvant se résoudre à laisser échaper de ses mains une si riche proie, demande à grands cris qu'on fasse sortir la Flotte Carthaginoise pour s'en emparer. Le Sénat, après une foible résistance, y consent. Asdrubal, étant sorti du port, se saisit de la plupart des vaisseaux Romains, & les amène à Carthage, malgré la trêve qui subsistoit encore.

Scipion envoya des Députés au Sénat de Carthage, pour en faire ses plaintes. On y eut peu d'égard. L'approche d'Annibal leur avoit rendu le courage, & leur avoit fait concevoir de grandes espérances. Il s'en falut peu, même, que le peuple ne maltraitât les Députés. Ils demanderent une escorte, pour s'en retourner en sûreté. Elle leur fut accordée, & deux vaisseaux de la République les accompagnerent. Mais les Magistrats, qui ne vouloient point de paix, & qui étoient déterminés à recommencer la guerre, firent dire sous-main à Asdrubal, qui étoit

étoit avec sa Flotte près d'Utique, de faire attaquer la galere Romaine lorsqu'elle seroit arrivée au fleuve Bagrada tout près du camp des Romains, où l'escorte avoit ordre de les laisser. Il le fit, & détacha contre les Ambassadeurs deux galeres. Ils se sauverent pourtant, non sans peine ni sans danger.

Ce fut un nouveau sujet de guerre entre les deux peuples, plus animés, ou plutôt plus acharnés que jamais l'un contre l'autre; les Romains, par le desir de venger une si noire perfidie; les Carthaginois, par la persuasion où ils étoient qu'il n'y avoit plus de paix à attendre pour eux.

Dans ce tems-là même, Lélius & Fulvius, chargés des plein-pouvoirs que le Sénat & le Peuple Romain envoioient à Scipion, arrivent au camp, & avec eux les Députés Carthaginois. Carthage ayant, non seulement rompu la trêve, mais violé le Droit des gens dans la personne des Ambassadeurs Romains, il étoit naturel d'user de représailles contre les Députés Carthaginois. Mais Scipion, * considerant plus ce que demandoit la générosité Romaine, que ce que méritoit la perfidie Carthaginoise, pour
ne

* Εὐκαταίητο παρ' αὐτῶν συλλογιζόμενος, ἔχ' ἵνα π' ἴδον παθεῖν Καρχηδονίως, αἰς τὴν ἴδον ἢ πρᾶξαι Ρωμαίων.
Polyb. p. 693.

Dixit Scipio se nihil nec institutis populi Romani, nec suis moribus indignum in iis facturum.
Liv. l. 30. n. 25.

ne point s'éloigner des principes de sa nation, ni de son propre caractère, renvoya les Députés sans leur faire aucun mal. Une moderation si étonnante, dans de telles conjonctures, effraya & fit rougir Carthage même, & donna à Annibal une nouvelle estime pour un Chef, qui n'opposoit à la mauvaise-foi de ses ennemis qu'une droiture & une noblesse d'ame, encore plus dignes d'admiration que toutes ses vertus guerrieres.

Cependant Annibal, pressé par ses citoyens, avança dans le país. Il arriva à Zama, qui est à cinq journées de Carthage, & il y fit camper ses troupes. Il envoya de là des espions, pour observer la contenance des Romains. Scipion les ayant surpris, loin de les punir, les fit promener par tout son camp; & après leur en avoir fait remarquer soigneusement toute la disposition, il les renvoya à Annibal. Celui-ci sentoit bien d'où paroittoit une si noble assurance. Après tout ce qui lui étoit arrivé, il ne comptoit plus sur le retour de sa fortune. Pendant que tout le monde l'exhortoit à donner la bataille, il étoit le seul qui songeât à la paix. Il esperoit la faire à des conditions plus raisonnables, se trouvant à la tête d'une Armée, & le sort des armes pouvant encore paroître incertain. Il envoya donc demander à Scipion une entrevûe. On convint du tems & du lieu.

*Entrevûe d'Annibal & de Scipion en
Afrique, suivie du Combat.*

Polyb. l. 15. p. 694-703. Liv. l. 30. n. 29-35.

CES DEUX Capitaines, non seulement les plus illustres de leur tems, mais dignes d'être mis en parallele avec ce qu'il y avoit jamais eu de plus grands Princes & de plus fameux Généraux, s'étant rendus au lieu marqué, demeurèrent quelque tems en silence, comme étonnés à la vûe l'un de l'autre, & comme saisis d'une mutuelle admiration. Enfin Annibal prit le premier la parole, & après avoir loué Scipion d'une maniere fine & délicate, il lui fit une vive peinture des desordres de la guerre, & des maux qu'elle avoit causés tant aux victorieux qu'aux vaincus. Il l'exhorta à ne se laisser pas éblouïr par l'éclat de ses victoires. Il lui représenta, que quelque heureux qu'il eût été jusques-là, il devoit apprehender l'inconstance de la fortune : Que sans en chercher bien loin des exemples ; il en étoit, lui-même qui lui parloit, une preuve éclatante : Que Scipion étoit alors, ce qu'Annibal avoit été à Thrasimene & à Cannes : Qu'il profitât de l'occasion mieux qu'il n'avoit fait lui-même, en faisant la paix dans un tems où il étoit maître des conditions. Il finit en déclarant, que les Carthaginois vouloient bien céder aux Romains la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, & toutes les Iles qui sont entre

tre l'Afrique & l'Italie : Qu'il falloit bien se résoudre , puisque les Dieux en ordonnoient ainsi , à se renfermer dans les bords de l'Afrique , tandis qu'ils verroient les Romains faire respecter leurs loix jusques dans les régions les plus éloignées.

Scipion répondit en moins de paroles , mais non avec moins de dignité. Il reprocha aux Carthaginois la perfidie avec laquelle ils venoient de piller quelques galeres Romaines , avant que la trêve fût expirée. Il rejetta sur eux seuls , & sur leur injustice , tous les maux qu'avoient entraîné les deux guerres. Après avoir remercié Annibal des conseils qu'il lui donnoit sur l'incertitude des événemens humains , il finit en l'avertissant de se préparer au combat , s'il n'aimoit mieux accepter les conditions qu'il avoit déjà proposées ; auxquelles néanmoins on en ajouteroit encore quelques-unes , pour punir les Carthaginois d'avoir rompu la trêve.

Annibal ne put se résoudre à accepter ces conditions , & on se sépara dans le dessein de décider du sort de Carthage par une action générale. Chacun des Généraux exhorta donc ses troupes à combattre vaillamment. Annibal faisoit le dénombrement des victoires qu'il avoit remportées sur les Romains , des Chefs qu'il avoit tués , des Armées qu'il avoit taillées en pieces. Scipion représentoit aux siens la conquête des Espagnes , les succès qu'il avoit eus en Afrique , & l'aveu que les ennemis faisoient de leur foiblesse en
venant

venant demander la paix: * & il disoit tout cela d'un air & d'un ton de vainqueur. Jamais motifs ne furent plus puissans pour porter des troupes à bien combattre. Ce jour alloit mettre le comble à la gloire de l'un ou de l'autre des Chefs, & décider qui de Rome ou de Carthage donneroit la loi aux nations.

Je n'entreprends point de décrire l'ordre de la bataille, ni la valeur des deux Armées. Il est aisé d'imaginer, que deux Capitaines si expérimentés n'oublierent rien de ce qui pouvoit contribuer à la victoire. Les Carthaginois, après un combat fort opiniâtre, furent enfin obligés de prendre la fuite, en laissant vingt-mille des leurs sur le champ de bataille; & les Romains firent un pareil nombre de prisonniers. Annibal se sauva pendant le tumulte; & étant entré dans Carthage, il avoua qu'il étoit vaincu sans ressource, & que la ville n'avoit plus d'autre parti à prendre, que de demander la paix à quelques conditions que ce fût. Scipion lui donna de grands éloges, principalement sur son habileté à prendre ses avantages, à disposer son Armée, à donner les ordres dans le combat; & il assura qu'Annibal s'étoit surpassé lui-même dans cette journée, quoique le succès n'eût pas répondu à son courage ni à sa prudence.

Pour lui, il fut bien profiter de sa victoire, & de la consternation des ennemis.

II

* Celsus hæc corpore, vultuque ita læto, vicisse jam crederes, dicebat. *Liv. l. 30. n. 32.*

Il ordonna à un de ses Lieutenans de mener son Armée de terre à Carthage, pendant que lui-même alloit y conduire la Flotte.

Il n'en étoit pas éloigné, lorsqu'il rencontra un vaisseau couvert de banderoles & de branches d'oliviers, qui portoit dix Ambassadeurs, choisis d'entre les plus considerables de la ville, & chargés d'aller implorer sa clémence. Il les renvoya sans réponse, avec ordre de le venir trouver à Tunis, où il devoit s'arrêter. Les Députés de Carthage vinrent au nombre de trente trouver Scipion au lieu marqué, & lui demanderent la paix en des termes très soumis. Il assembla son Conseil. La plupart étoient assez d'avis qu'il prît & rasât Carthage, & qu'il en traitât les habitans avec la dernière sévérité. Mais la vûe du tems que dureroit le siege d'une ville si bien fortifiée, & la crainte qu'avoit Scipion qu'on ne lui envoyât un successeur pendant qu'il seroit occupé à ce siege, le firent pancher vers la douceur.

Paix conclue entre les Carthaginois & les Romains. Fin de la seconde Guerre Punique.

Polyb. l. 15. p. 704-707. Liv. l. 30. n. 36-44.

LES CONDITIONS de paix qu'il leur dicta furent : „ Que les Carthaginois
 „ vivoient libres en conservant leurs loix,
 „ aussi bien que les villes & les terres
 „ qu'ils possédoient en Afrique avant cet-
 „ te

te guerre : Qu'ils rendroient aux Romains tous les transfuges, les Esclaves, & les prisonniers qu'ils avoient à eux : Qu'ils leur livreroient tous leurs vaisseaux, à l'exception de dix à trois rangs de rames : Qu'ils livreroient aussi tous les Eléphans qu'ils avoient alors, & qu'ils n'en dresseroient plus dorénavant pour la guerre : Que toute guerre hors l'Afrique leur seroit absolument interdite ; & que dans l'Afrique même, ils ne pourroient la faire sans la permission du Peuple Romain : Qu'ils restitueroient à Masinissa tout ce qu'ils avoient pris sur lui, ou sur ses ancêtres : Qu'ils fourniroient des vivres & payeroient la solde aux troupes auxiliaires des Romains, jusqu'à ce que leurs Députés fussent de retour de Rome : Qu'ils payeroient aux Romains dix-mille Talens * Euboïques d'argent, en cinquante payemens d'année en année : Qu'ils donneroient cent otages, au choix de Scipion ". Pour leur donner le tems d'envoyer à Rome, il convint de leur accorder une trêve, à condition qu'ils rendroient les vaisseaux qu'ils avoient pris à l'occasion de la première ; sans quoi ils ne devoient esperer ni trêve, ni paix.

Quand

* Dix-mille Talens Attiques seroient trente millions. Dix-mille Talens Euboïques sont un peu plus de vingt-huit millions trente-trois-mille livres : parce que, selon EUDE', le Talent Euboïque ne vaut que cinquante-six Mines & quelque chose de plus ; au lieu que le Talent Attique vaut soixante Mines.

Quand les Députés furent de retour à Carthage, ils exposèrent au Sénat les conditions que Scipion leur avoit dictées. Alors Gisgon, qui les trouvoit insupportables, se leva, & fit un discours pour détourner ses citoyens d'une paix si honteuse. Annibal, indigné qu'on écoutât tranquillement un tel harangueur, prit Gisgon par le bras, & le jetta en-bas de son siege. Un démarche si violente, & bien éloignée du goût d'une ville libre comme étoit Carthage, excita un murmure universel. Annibal en fut troublé, & sur le champ s'excusa. „ Sorti de cette ville à l'âge de neuf ans, leur dit-il, „ & n'y étant revenu qu'après trente-six „ ans d'absence, j'ai eu tout le tems de „ m'instruire dans l'Art militaire, & je „ me flate d'y avoir assez bien réussi. „ Pour vos loix & vos coutumes, on ne „ doit pas être surpris que je les ignore; „ & c'est de vous que je veux les apprendre. Il s'étendit ensuite sur la nécessité indispensable où ils étoient de faire la paix. Il ajouta, qu'on devoit remercier les Dieux de ce que les Romains vouloient bien l'accorder, même à ces conditions; & il leur montra de quelle importance il étoit de se réunir dans le Sénat, & de ne point donner lieu, par le partage des sentimens, à porter devant le peuple une affaire de cette nature. Tout le monde revint à son avis, & la paix fut acceptée. Le Sénat satisfit Scipion sur les vaisseaux qu'il avoit redemandés, & après avoir obtenu de lui une trêve de
trois

trois mois, il fit partir des Ambassadeurs pour Rome.

Quand ils y furent arrivés, le Sénat leur donna audience. Ils étoient tous recommandables par leur âge & leur dignité. Asdrubal, surnommé Hoëdus, toujours ennemi d'Annibal & de sa faction, parla le premier, & après avoir excusé autant qu'il put le peuple de Carthage en rejetant la rupture du Traité sur l'ambition de quelques particuliers, il ajouta, que si les Carthaginois eussent voulu suivre ses conseils & ceux d'Hannon, ils auroient donné aux Romains la paix qu'ils étoient obligés de leur demander. „* Mais, „ ajouta-t-il, il est bien rare que la prospérité & la modération se rencontrent „ ensemble, & qu'il soit donné aux hommes d'être en même tems heureux & „ sages. Le Peuple Romain est invincible, parce qu'il ne se laisse point aveugler par la bonne fortune. Et il faudroit s'étonner, s'il agissoit autrement. „ Car la prospérité ne transporte de joye „ & n'éblouit que ceux pour qui elle est „ nouvelle; au-lieu que les Romains sont „ si accoutumés à vaincre, qu'ils ne sont „ pres-

* Rarò simul hominibus bonam fortunam bonamque mentem dari. Populum Romanum eo invictum esse, quod in secundis rebus sapere & consulere meminèrit. Et hercule mirandum fuisse, si aliter facerent. Ex insolentia, quibus nova bona fortuna sit, impotentes lætitiæ insanire: populo Romano usitata ac prope obsoleta ex victoria gaudia esse; ac plus penè parcendo victis, quam vincendo, imperium auxisse. *Liv. lib. 30. num. 42.*

„ presque plus sensibles au plaisir que
 „ causé la victoire ; & qu'on peut dire à
 „ leur honneur, qu'ils ont en un sens plus
 „ augmenté leur Empire en traitant les
 „ vaincus avec bonté, qu'en remportant
 „ des victoires“. Les autres Députés par-
 lerent d'un ton plus plaintif, en repré-
 sentant le triste état où Carthage alloit
 être réduite, après s'être vûe au comble
 de la grandeur & de la puissance.

Le Sénat & le Peuple, qui étoient é-
 galement portés à la paix, donnerent un
 plein-pouvoir à Scipion pour en traiter,
 le laisserent maître des conditions, & lui
 permirent de ramener son Armée après la
 conclusion du Traité.

Les Ambassadeurs demanderent la per-
 mission d'entrer dans la ville, & de ra-
 cheter quelques-uns de leurs prisonniers.
 Il s'en trouva environ deux cens, qu'ils
 souhaitoient recouvrer. Le Sénat les en-
 voya à Scipion pour les rendre sans ran-
 çon, en cas que la paix se conclût.

Les Carthaginois, après le retour de
 leurs Ambassadeurs, firent la paix avec
 Scipion aux conditions qu'il leur avoit
 imposées. Ils lui remirent plus de cinq-
 cens vaisseaux, qu'il fit brûler à la vûe
 de Carthage : spectacle bien triste pour
 les habitans de cette malheureuse ville !
 Il fit trancher la tête aux Alliés du Nom
 Latin, & pendre les Citoyens Romains
 qui lui furent rendus comme transfuges.

Quand on proceda au premier paye-
 ment de la taxe imposée par le Traité,
 comme les fonds de l'État étoient épuî-
 sés

fés par les dépenses d'une si longue guerre, la difficulté de ramasser cette somme causa une grande tristesse dans le Sénat, & plusieurs ne purent retenir leurs larmes. On dit qu'Annibal alors se mit à rire. Asdrubal Hœdus lui faisant de vifs reproches de ce qu'il insultoit ainsi à l'affliction publique, dont il étoit la cause :

„ Si l'on pouvoit, dit-il, pénétrer dans
 „ le fond de mon cœur, & en démêler
 „ les dispositions, comme on voit ce qui
 „ se passe sur mon visage, on reconnoi-
 „ troit bientôt que ce ris qu'on me re-
 „ proche n'est pas un ris de joye, mais
 „ l'effet du trouble & du transport que
 „ me causent les maux publics. Et ce
 „ ris, après tout, est-il plus hors de sai-
 „ son, que ces larmes que je vous vois
 „ répandre ? C'étoit lorsqu'on nous a ôté
 „ nos armes, qu'on a brûlé nos vais-
 „ seaux, qu'on nous a interdit toute guer-
 „ re contre les étrangers; c'étoit alors
 „ qu'il falloit pleurer: car voilà le coup
 „ & la playe mortelle qui nous a abattus.
 „ Mais nous ne sentons les maux publics,
 „ qu'autant qu'ils nous intéressent perso-
 „ nellement; & ce qu'ils ont pour nous
 „ de plus affligeant & de plus douloureux,
 „ est la perte de notre argent. C'est pour-
 „ quoi, lorsqu'on enlevoit à Carthage
 „ vaincue ses dépouilles, lorsqu'on la
 „ laissoit sans armes & sans défense au
 „ milieu de tant de peuples d'Afrique
 „ puissans & armés, personne de vous n'a
 „ poussé un soupir. Et maintenant, parce
 „ qu'il faut contribuer par tête à la taxe

„ publique, vous vous déssolez comme si
 „ tout étoit perdu. Ah! que j'ai lieu de
 „ craindre que ce qui vous arrache au-
 „ jourd'hui tant de larmes, ne vous pa-
 „ roisse bientôt le moindre de vos mal-
 „ heurs! “

Scipion, après que tout fut terminé, s'embarqua pour repasser en Italie. Il arriva à Rome à travers une multitude infinie de peuple, que la curiosité attiroit sur son passage. On lui décerna le Triomphe le plus magnifique qu'on eût encore vû, & on lui donna le surnom d'*Africain*, honneur inouï jusques-là, personne avant lui n'ayant pris le nom d'une nation vaincue. Ainsi fut terminée la seconde Guerre Punique, après avoir duré dix-sept ans.

AN. M.
 3803.
 CARTH.
 687. RO-
 ME 552.
 AV. J. C.
 201.

*Courte réflexion sur le Gouvernement de
 Carthage, au tems de la seconde
 Guerre Punique.*

Lib. 6. p.
 493-454.

JE FINIRAI ce qui regarde la seconde Guerre Punique par une réflexion de Polybe, qui peut beaucoup servir à faire connoître la différence des deux Républiques dont nous parlons. Au commencement de la seconde Guerre Punique, & du tems d'Annibal, on peut dire en quelque sorte, que Carthage étoit sur le retour. Sa jeunesse, sa fleur, sa vigueur étoient déjà flétries. Elle avoit commencé à déchoir de sa première élévation, & elle panchoit vers sa ruine : au-lieu que Rome alors étoit, pour ainsi dire, dans la

la force & la vigueur de l'âge, & s'avançoit à grands pas vers la conquête de l'Univers. La raison que Polybe rend de la décadence de l'une, & de l'accroissement de l'autre, est tirée de la différente manière dont étoient gouvernées ces deux Républiques dans le tems dont nous parlons. Chez les Carthaginois, le peuple s'étoit emparé de la principale autorité dans les affaires publiques: on n'écoutoit plus les avis des vieillards & des Magistrats: tout se conduisoit par cabales & par intrigues. Sans parler de ce que la faction contraire à Annibal fit contre lui pendant tout le tems de son commandement; le seul fait des vaisseaux Romains pillés pendant un tems de trêve, perfidie à laquelle le peuple força le Sénat de prendre part & de prêter son nom, est une preuve bien claire de ce que dit ici Polybe. Au contraire, à Rome c'étoit le tems où le Sénat, c'est-à-dire cette Compagnie composée d'hommes si sages, avoit plus de crédit que jamais, & où les anciens étoient écoutés & respectés comme des Oracles. On fait combien le Peuple Romain étoit jaloux de son autorité, sur-tout dans ce qui regarde l'élection des Magistrats. Une Centurie, composée des jeunes, à qui il étoit échu par le sort de donner la première son suffrage, qui entraînoit ordinairement celui de toutes les autres, avoit nommé deux Consuls. Sur la simple remontrance de Fabius, * qui

*Liv. l. 24.
n. 8. & 9.*

R 4

repré-

* *Quilibet nautarum rectorumque tranquillo mari guber-*

représenta au peuple, que dans un tems de tempête & d'orage, comme étoit celui où l'on se trouvoit pour-lors, on ne pouvoit choisir de trop habiles pilotes pour conduire le vaisseau de la République, la Centurie retourna aux suffrages, & nomma d'autres Consuls. De cette différence de gouvernement Polybe conclut, qu'il étoit nécessaire qu'un peuple conduit par la prudence des anciens l'emportât sur un Etat gouverné par les avis téméraires de la multitude. Rome en effet, guidée par les sages conseils du Sénat, eut enfin le dessus dans le gros de la guerre, quoiqu'en détail elle eût eu du désavantage dans plusieurs combats; & elle établit sa puissance & sa grandeur sur les ruines de sa rivale.

INTERVALLE

entre la seconde & la troisieme Guerre Punique.

CET INTERVALLE, quoiqu'assez considerable pour la durée, puisqu'il est de plus de cinquante ans, l'est fort peu par rapport aux événemens qui regardent Carthage. On peut les réduire à deux chefs;

gubernare potest : ubi fœva orta tempestat est, ac turbato mari rapitur vento navis, tum viro & gubernatore opus est. Non tranquillo navigamus, sed jam aliquot procellis submersi penè sumus. Itaque quis ad gubernacula sedeat, summâ curâ providendum ac præcavendum nobis est.

chefs ; dont l'un concerne la personne d'Annibal, l'autre regarde quelques différens particuliers entre les Carthaginois, & Masiniffa Roi des Numides. Nous les traiterons séparément, mais sans leur donner beaucoup d'étendue.

§. I. SUITE DE L'HISTOIRE
D'ANNIBAL.

LORSQUE la seconde Guerre Punique fut terminée par le Traité de paix conclu avec Scipion, Annibal avoit quarante-cinq ans, comme il le dit lui-même en plein Sénat. Ce qu'il nous reste à dire de ce grand homme comprend un espace de vingt-cinq ans.

Annibal entreprend & vient à bout de reformer à Carthage la Justice & les Finances.

DEPUIS la conclusion de la paix, Annibal fut fort considéré à Carthage, du moins dans les commencemens, & il y exerça les premiers Emplois de la République avec honneur & avec éclat. Il fut chargé du commandement des troupes, dans quelques guerres que les Carthaginois eurent à soutenir en Afrique. Mais les Romains, à qui le nom seul d'Annibal faisoit ombre, ne pouvant voir tranquillement qu'on lui laissât encore les armes à la main, en firent des plaintes, & il fut rappellé à Carthage.

A son retour, on le nomma Préteur.

Il paroît que cette Charge étoit très confidérable, & donnoit beaucoup d'autorité. Carthage va donc être pour lui un nouveau théâtre, où il fera paroître des vertus & des qualités d'un genre tout différent de celles qui nous l'ont fait admirer jusqu'ici, & qui acheveront de nous donner de ce grand homme une juste & parfaite idée.

Tout occupé du desir de rétablir les affaires de sa patrie désolée, il comprit que les deux plus puissans moyens pour faire fleurir un Etat, sont une grande exactitude à rendre la justice à tous les sujets, & une grande fidélité dans le maniement des finances. L'une, en maintenant l'égalité entre les citoyens, & en les faisant jouir d'une liberté tranquille sous la protection des loix qui mettent en sûreté leurs biens, leur honneur, & leur vie, lie plus étroitement les particuliers entre eux, & les attache plus fortement à l'Etat, à qui ils doivent la conservation de ce qu'ils ont de plus cher & de plus précieux. L'autre, en ménageant avec fidélité les fonds publics, fournit ponctuellement à toutes les dépenses de l'Etat, tient en réserve des ressources toujours prêtes pour ses besoins imprévus, & épargne aux peuples l'imposition des nouvelles charges, que la dissipation rend nécessaires, & qui contribuent le plus à indisposer les esprits contre le gouvernement.

Annibal vit avec douleur le desordre qui regnoit également dans l'administration

tion de la justice, & dans le maniement des finances. Quand on l'eut nommé Préteur, comme son amour pour l'ordre lui faisoit regarder avec peine tout ce qui s'en écartoit, & le portoit à tout tenter pour le rétablir, il eut le courage d'entreprendre la reforme de ce double abus qui en entraînoit une infinité d'autres, sans craindre l'animosité de l'ancienne faction qui lui étoit opposée, ni les nouvelles inimitiés que son zèle pour la République ne manqueroit pas de lui attirer.

L'Ordre des Juges exerçoit impunément les concussions les plus criantes. *Liv. l. 33.
n. 46.* C'étoient autant de petits Tyrans, qui dispofoient à leur gré des biens & de la vie des citoyens; sans qu'il fût possible de se mettre à l'abri de leurs violences, parce que leurs Charges étoient à vie, & qu'ils se soutenoient mutuellement. Annibal, en qualité de Préteur, manda chez lui un Officier de cette Compagnie, qui abusoit apparemment de son pouvoir: Tite-Live dit qu'il étoit Questeur. Cet Officier, qui étoit de la faction opposée à Annibal, & qui avoit déjà tout l'orgueil & toute la fierté des Juges, dans l'Ordre desquels il devoit passer en sortant de la Questure, refusa insolamment d'obeir. Annibal n'étoit pas d'un caractère à souffrir tranquillement une telle injure. Il le fit saisir par un Licteur, & le traduisit devant le peuple. Là, non content de s'en prendre à cet Officier particulier, il accusa l'Ordre entier des Juges, dont l'orgueil insupportable & ty-

rannique n'étoit arrêté ni par la crainte des loix, ni par le respect des Magistrats. Et comme il s'aperçut qu'on l'écoutoit favorablement, & que les plus foibles d'entre le peuple témoignoient ne pouvoir plus souffrir l'insolente fierté de ces Juges, qui sembloit en vouloir à leur liberté; il proposa & fit passer une Loi; qui ordonnoit qu'on choisiroit tous les ans de nouveaux Juges, sans qu'aucun pût être continué au-delà de ce terme. Autant que par cette loi il gagna l'amitié du peuple, autant s'attira-t-il la haine du plus grand nombre des puissans & des nobles.

*Ibid. n. 46.
47.*

Il entreprit une autre réforme, qui ne lui fit pas moins d'ennemis, ni moins d'honneur. Les deniers publics, ou étoient dissipés par la négligence de ceux qui les manioient, ou devenoient la proie & le butin des principaux de la ville & des Magistrats; ensorte que ne se trouvant plus d'argent pour fournir chaque année au payement du tribut que l'on devoit aux Romains, on étoit près d'imposer une taxe sur les particuliers. Annibal, entrant dans un fort grand détail, se fit rendre un compte exact des revenus de la Republique, de l'usage que l'on en faisoit, des charges & des dépenses ordinaires de l'Etat; & ayant reconnu par cet examen, qu'une grande partie des fonds publics étoit détournée par la mauvaïse-foi des gens d'affaires, il déclara & promit en pleine Assemblée du peuple, que, sans imposer de nouvelles taxes aux particu-

ticuliers, la Republique seroit desormais en état de payer le tribut aux Romains; & il accomplit sa promesse. * Les Fermiers généraux, dont il avoit dévoilé au peuple les vols & les rapines, accoutumés jusques-là à s'engraïsser des deniers publics, jetterent alors les hauts cris, comme si ç'eût été leur ravir leur bien, & non arracher de leurs mains avarés celui qu'ils avoient volé à l'État.

Retraite & mort d'Annibal.

CETTE double reforme fit beaucoup crier contre Annibal. Ses ennemis ne cessent d'écrire à Rome aux premiers de la ville & à leurs amis, qu'il avoit de secretes intelligences avec Antiochus Roi de Syrie, qu'il recevoit souvent des couriers, & que ce Prince lui avoit envoyé sous-main des Députés pour prendre avec lui de justes mesures sur la guerre qu'il méditoit: Que comme il y a des animaux si féroces qu'ils ne s'appriivoient jamais, ainsi cet homme, d'un esprit inquiet & implacable, ne pouvoit souffrir le repos, & que tôt ou tard il éclateroit. Ces discours étoient écoutés à Rome, & ce qui s'étoit passé dans la guerre précédente, dont il avoit été presque seul l'auteur & le promoteur, y donnoit une gran-

*Liv. l. 23.
n. 45-49.*

* Tum verò isti, quos paverat per aliquot annos publicus peculatus, velut bonis ereptis, non furto eorum manibus extorta, infensi & irati Romanos in Annibalem instigabant. *Liv.*

grande vraisemblance. Scipion s'opposa toujours fortement aux violentes résolutions qu'on vouloit prendre sur ce sujet, en représentant, qu'il n'étoit point de la dignité du Peuple Romain de prêter son nom à la haine & aux accusations des ennemis d'Annibal, d'appuyer de son autorité leurs injustes passions, & de s'acharner à le poursuivre jusques dans le sein de sa patrie, comme si ç'eût été trop peu pour les Romains de l'avoir vaincu dans la guerre les armes à la main.

Malgré de si sages remontrances, le Sénat nomma trois Commissaires, & les chargea de porter leurs plaintes à Carthage, & de demander qu'on leur livrât Annibal. Quand ils y furent arrivés, quoiqu'ils couvrisent leur voyage d'un autre prétexte, Annibal sentit bien que c'étoit à lui seul qu'on en vouloit. Il se sauva vers le soir sur un vaisseau qu'il avoit fait préparer secrettement, déplorant le sort de sa patrie encore plus que le sien: *Sapius patriæ quàm * suorum eventus miseratus*. C'étoit la sixième année depuis la conclusion de la paix. La première ville où il aborda, fut Tyr. Il y fut reçu comme dans une seconde patrie, & on lui rendit tous les honneurs dûs à un nomme de la réputation. Après s'y être arrêté quelques jours, il partit pour Antioche, d'où le Roi venoit de sortir: il alla le trouver à Ephese. L'arrivée d'un Capitaine de ce mérite lui fit grand plaisir, & ne contribua pas peu à le déterminer à la guerre contre les Romains:

car

* Il paroît
qu'il faut
lire suos.

car jusques-là il avoit toujours paru incertain & flottant sur le parti qu'il devoit prendre. C'est dans cette ville qu'un Philosophe, qui passoit pour le plus beau discoureur de l'Asie, eut l'imprudence de

*Cic. lib. 2.
de Orat. n.
75. & 76.*

parler fort longtems en présence d'Annibal sur les devoirs d'un Général d'Armée, & sur les règles de l'Art militaire. Tout l'auditoire fut charmé de son éloquence. Comme on demanda au Carthaginois ce qu'il en pensoit: „ J'ai bien „ vû des vieillards, dit-il, qui man- „ quoient de sens & de jugement; mais „ je n'en ai point vû de moins sensé & „ de moins judicieux que celui-ci.

Les Carthaginois, qui craignoient avec raison de s'attirer les armes Romaines, ne manquèrent pas de faire savoir à Rome qu'Annibal s'étoit retiré près d'Antiochus. Ce fut un grand sujet d'inquiétude pour les Romains; & ce pouvoit être une grande ressource pour le Roi, s'il en eût su profiter.

Le premier conseil qu'Annibal lui donna pour lors, & qu'il ne cessa de lui donner dans la suite, fut de porter la guerre dans l'Italie, qui ne pouvoit être vaincue que dans l'Italie même. Il demandoit cent vaisseaux, avec onze ou douze-mille hommes de débarquement, & s'offroit de commander la Flotte, de passer en Afrique pour engager les Carthaginois à entrer dans cette guerre, & d'aller ensuite faire une descente en Italie; pendant que le Roi demeureroit en Grèce avec son Armée, se tenant toujours

*Liv. l. 34.
n. 60.*

jours prêt à passer en Italie lorsqu'il en seroit tems. C'étoit l'unique parti qu'il y eût à prendre ; & le Roi d'abord goûta fort cet avis.

Lib. n. 61. Annibal crut devoir prévenir & préparer les amis qu'il avoit à Carthage, pour les mieux faire entrer dans ses desseins. Outre que des lettres sont peu sûres, elles ne peuvent s'expliquer suffisamment, ni entrer dans un assez grand détail. Il envoya donc un homme de confiance, & lui donna ses instructions. A peine est-il arrivé à Carthage, qu'on se doute du sujet qui l'y amène. On l'épie, on le fait suivre, & enfin on donne des ordres pour l'arrêter : mais il les prévient, & se sauve de nuit, après avoir fait afficher en plusieurs endroits des placards, où il déclaroit nettement le sujet de son voyage. Le Sénat sur le champ donna avis aux Romains de ce qui s'étoit passé.

Liv. l. 35.
n. 14.
Polyb. l. 3.
p. 166 *Er*
167. Villius, l'un des Députés qui avoient été envoyés en Asie pour s'informer sur les lieux de l'état des affaires, & pour découvrir, s'ils pouvoient, quels étoient les desseins d'Antiochus, rencontra Annibal à Ephèse. Il eut avec lui plusieurs entretiens, lui rendit plusieurs visites, & affecta de lui témoigner par-tout une considération particulière. Sa principale vûe étoit de diminuer son crédit auprès du Roi, en le lui rendant suspect : & en effet, il y réussit.

Liv. lib. 35.
n. 14.
Plut. in vit.
Flamin.
Er. Il y a quelques Auteurs qui assurent que Scipion étoit de cette Ambassade, & qui rapportent même l'entretien qu'il eut avec Annibal. Ils disent, que le Romain
lui

lui ayant demandé qui il croyoit avoir été le plus grand de tous les Capitaines , il répondit que c'étoit Alexandre le Grand, parce qu'avec une poignée de Macédoniens, il avoit défait des Armées innombrables, & porté ses conquêtes dans des païs si éloignés, qu'à peine paroissoit-il possible d'y aller même en voyageant. Interrogé ensuite à qui il donnoit le second rang, il dit que c'étoit à Pyrrhus: Que ce Prince avoit été le premier qui avoit enseigné à camper avantageusement: que personne n'avoit jamais mieux sçu choisir ses postes, ni ranger ses troupes: qu'il avoit eu une dextérité merveilleuse pour se concilier l'amitié des peuples, jusques-là que ceux d'Italie auroient mieux aimé l'avoir pour maitre, tout étranger qu'il étoit, que les Romains établis depuis si longtems dans le païs. Scipion, continuant à l'interroger pour savoir qui il mettoit le troisiéme, il ne fit point de difficulté de se donner cette place à lui-même. Scipion ne put s'empêcher de rire: „ Et que feriez-vous donc, lui dit-il, si vous m'aviez vaincu? Je me mettrois, reprit Annibal, au-dessus d'Alexandre, de Pyrrhus, & de tous les Généraux qui ont jamais été. ” Scipion ne fut pas insensible à une flatterie si délicate & si fine, à laquelle il ne s'attendoit pas, & qui, le mettant hors de pair, sembloit insinuer que nul Capitaine ne méritoit d'entrer en parallele avec lui.

Annibal s'étant apperçu du refroidissement d'Antiochus pour lui, depuis les

ibid. n. 19.

en-

entretiens qu'il avoit eus avec Villius, ou avec Scipion, dissimula quelque tems, & ferma les yeux. Mais enfin, il jugea plus à propos d'avoir un éclaircissement avec le Roi, & de s'expliquer nettement avec lui. „ Ma haine contre les Romains, „ lui dit-il, est connue de tout le monde. Je m'y suis engagé par serment, dès ma plus tendre enfance. C'est cette haine qui a armé mes mains contre eux, pendant trente-six ans. C'est elle qui, pendant la paix, m'a fait chasser de ma patrie, & qui m'a obligé de venir chercher un asyle dans vos États. Toujours conduit & animé par cette haine, si je vois ici mes esperances frustrées, j'irai par toute la Terre chercher & susciter des ennemis aux Romains. Je les hais, & les haïrai toujours mortellement : ils me haïssent de même. Tant que vous serez déterminé à leur faire la guerre, vous pouvez mettre Annibal au nombre de vos meilleurs amis. Si d'autres raisons vous font penser à la paix, je vous le déclare une fois pour toutes, cherchez d'autres conseils que les miens. ” Un tel discours, qui partoît du cœur, & dont la sincérité se faisoit sentir, toucha le Roi, & parut dissiper tous ses soupçons. Il résolut de lui donner le commandement d'une partie de sa Flotte.

Liv. lib. 35.

n. 42 & 43.

Mais quels ravages ne fait point la flatterie dans la Cour & dans l'esprit des Princes ? On représenta à celui-ci, qu'il n'étoit pas de sa prudence de se fier à

An-

Annibal : Que c'étoit un exilé , & un Carthaginois , à qui sa fortune ou son génie pouvoient suggerer dans un même jour mille projets différens : Que d'ailleurs , cette reputation même qu'il avoit acquise dans la guerre , & qui faisoit comme son appanage , étoit trop grande pour un simple Lieutenant : Que le Roi devoit être seul Chef , seul Général : qu'il devoit seul attirer sur lui les yeux & l'attention ; au-lieu que , si Annibal étoit employé , cet étranger auroit seul la gloire de tous les heureux succès. * Il n'y a point , dit Tite-Live , d'esprits plus susceptibles de jalousie , que ceux qui n'ont point un mérite égal à leur naissance & à leur rang : parce qu'alors tout mérite leur devient odieux , par cette raison seule qu'il leur est étranger. Cela parut bien clairement dans cette occasion. On avoit su prendre Antiochus par son foible. Un sentiment de basse jalousie , qui est la marque & le défaut des petits esprits , étouffa en lui toute autre pensée & toute autre reflexion. Il ne fit plus aucun cas ni aucun usage d'Annibal. Le succès vengea bien celui-ci , & montra quel malheur c'est pour un Prince d'ouvrir son cœur à l'envie , & ses oreilles aux discours empoisonnés des flatteurs.

Liv. lib. 36.

Dans un Conseil qui se tint quelque
tems

* Nulla ingenia tam prona ad invidiam sunt , quam eorum qui genus ac fortunam suam animis non æquant : quia virtutem & bonum alienum oderunt. Il semble qu'on pourroit lire , ut bonum alienum.

tems après, où Annibal avoit été appelé pour la forme, lorsque son rang de parler fut venu, il s'appliqua sur-tout à prouver qu'il falloit, à quelque prix que ce fût, engager dans l'alliance d'Antiochus Philippe & la Macédoine; ce qui n'étoit pas si difficile qu'on se l'imaginoit. „ Pour la maniere de faire la guerre, dit-il, je m'en tiens toujours à mon „ premier sentiment; & si l'on m'avoit „ cru d'abord, on entendroit dire maintenant que la Toscane & la Ligurie „ sont en feu, & , ce qui fait la terreur „ des Romains, qu'Annibal est en Italie. „ Quand je ne serois pas fort habile pour „ le reste, j'ai dû certainement apprendre „ par mes bons & mes mauvais succès, „ comment il leur faut faire la guerre. „ Je ne puis que vous donner mes conseils, „ & vous offrir mes services. Puissent les „ Dieux faire réussir le parti que vous „ prendrez, quel qu'il soit! “ On applaudit à Annibal; mais on n'exécuta rien de ce qu'il avoit proposé.

Liv. lib. 36.
n. 41.

Antiochus, trompé & endormi par ses flatteurs, demouroit tranquille à Ephese, après avoir été chassé de la Grèce par les Romains, ne pouvant s'imaginer que ceux-ci songeassent à le venir attaquer dans son propre pais. Annibal, qui pour-lors étoit rentré en faveur, lui répétoit sans cesse, qu'au premier jour il verroit la guerre en Asie, & l'ennemi à ses portes: Qu'il falloit qu'il se résolût, ou à renoncer à son Empire, ou à tenir tête à un peuple qui vouloit se rendre maître

tre de toute la Terre. Ces discours réveillèrent un peu le Roi de son assoupissement. Il fit quelques legers efforts : mais comme dans sa conduite il n'y avoit rien de suivi, après plusieurs pertes considerables, la guerre se termina par une paix honteuse, dont une des conditions fut, qu'il livreroit Annibal aux Romains. Celui-ci ne lui en laissa pas le tems, & se retira d'abord dans l'Isle de Crete, pour y déliberer sur le parti qu'il auroit à prendre.

Les richesses qu'il avoit emportées avec lui, & dont on eut quelque connoissance dans l'Isle, penserent l'y faire périr. Les rusés ne manquoient pas à Annibal : il en fit usage ici pour sauver ses trésors, & pour se sauver lui-même. Il remplit plusieurs vases, de plomb fondu, couvrant seulement la surface d'or & d'argent : & il les mit en dépôt dans le Temple de Diane, en présence des Cretois, à la bonne-foi desquels, disoit il, il confioit toutes ses richesses. On fit bonne garde depuis ce tems-là autour du Temple, & on laissa une entiere liberté à Annibal, de qui l'on croyoit tenir les trésors. Il les avoit cachés dans des statues d'airain creuses, qu'il portoit toujours avec lui. Ayant trouvé un moment favorable, il partit, & alla chercher un asyle chez Prusias Roi de Bithynie.

Il paroît qu'il fit quelque séjour dans la Cour de ce Prince, qui entra bientôt en guerre contre Eumenes Roi de Pergame, ami déclaré des Romains. Annibal

*Corn. Nep.
in Annib.
cap. 9. Et
10. Justin.
l. 32. c. 4.*

*Corn. Nep.
ibid. cap.
10. Et 11.
Justin. lib.
33. c. 4.*

bal fit remporter aux troupes de Prusias plusieurs victoires, tant sur terre que sur mer.

*Liv. l. 39.
v. 51.*

Des services si importans sembloient affurer pour toujours à Annibal un asyle chez ce Roi. Mais les Romains ne l'y laisserent pas en repos, & députerent Quintius Flaminius vers ce Roi, pour se plaindre de ce qu'il lui donnoit une retraite. Il ne fut pas difficile à Annibal de deviner le sujet de cette Ambassade, & il n'attendit pas qu'on le livrât à ses ennemis. D'abord il essaya de se sauver par la fuite: mais il s'aperçut que les sept issues cachées qu'il avoit fait faire à son Palais, étoient occupées par les soldats de Prusias, qui vouloit faire sa cour aux Romains en trahissant son hôte. Il se fit donc apporter le poison qu'il gardoit depuis longtems pour s'en servir dans l'occasion, & le tenant entre ses mains:

„ Délivrons, dit-il, le Peuple Romain
 „ d'une inquiétude qui le tourmente depuis longtems, puisqu'il n'a pas la patience d'attendre la mort d'un vieillard.
 „ La victoire que remporte Flaminius sur un homme défarmé & trahi, ne lui fera pas beaucoup d'honneur. Ce jour seul fait voir combien les Romains ont dégénéré. Leurs peres avertirent Pyrrhus de se garder d'un traître qui vouloit l'empoisonner, & cela dans le tems que ce Prince leur faisoit la guerre dans le cœur de l'Italie: & ceux-ci ont envoyé un homme consulaire, pour engager Prusias à faire mourir par

„ un

, un crime abominable son ami & son hôte ". Après avoir fait des imprécations contre Prusias, & invoqué contre lui les Dieux protecteurs & vengeurs des droits sacrés de l'hospitalité, il avala le poison, & mourut, âgé de soixante & dix ans.

Cette année fut célèbre par la mort de trois grands hommes, Annibal, Philopémen, & Scipion; qui eurent cela de commun, qu'ils terminèrent tous trois leur vie hors de leur patrie, par un genre de mort qui répondoit peu à la gloire de leurs actions. Les deux premiers périrent par le poison; Annibal ayant été trahi par son hôte; & Philopémen fait prisonnier dans un combat par les Messéniens, & ensuite jetté dans un cachot, où on le força de prendre du poison. Pour Scipion, il se condamna lui-même à un exil volontaire, pour éviter une accusation injuste qu'on lui intentoit à Rome; & il y mourut dans une sorte d'obscurité.

Eloge & Caractere d'Annibal.

CE SEROIT ici le lieu de représenter les excellentes qualités d'Annibal, qui a fait tant d'honneur à Carthage. Mais comme j'ai tâché d'ailleurs d'en marquer le caractère, & d'en donner une juste idée, en le comparant avec Scipion, je ne crois pas devoir beaucoup m'étendre sur son éloge.

Les personnes destinées à la profession
des

4. Vol. De la
man. d'É-
tudier.

des armes ne peuvent trop étudier ce grand homme , que les connoisseurs regardent comme le Capitaine le plus accompli , presque en tout genre , qui ait jamais été.

Dans l'espace de dix-sept ans que dura la guerre , on ne lui reproche que deux fautes : la première , de n'avoir pas , aussi-tôt après la bataille de Cannes , mené ses troupes victorieuses vers Rome , pour en former le siege ; la seconde , d'avoir laissé amollir leur courage dans les quartiers d'hiver qu'il leur fit prendre à Capoue : fautes qui montrent seulement , que les grands hommes ne le sont pas en tout ; *summi enim sunt , homines tamen ;* & qui peut-être même peuvent être excusées en partie.

Mais pour ce peu de fautes , que d'éminentes qualités dans Annibal ! Quelle étendue de vûes & de desseins , même dès sa plus tendre jeunesse ; quelle grandeur d'ame ; quelle intrépidité ; quelle présence d'esprit dans le feu même de l'action , pour savoir profiter de tout ; quelle dextérité à manier les esprits , en sorte que parmi tant de nations différentes , qui manquoient souvent de vivres & d'argent , il n'y eut jamais aucune sédition dans son camp , ni contre lui , ni contre aucun de ses Généraux ! Quelle équité , quelle modération dut-il faire paroître à l'égard des nouveaux Alliés , pour être venu à bout de les tenir inviolablement attachés à son service , quoiqu'il fût obligé de leur faire porter presque tout le poids de la guerre

re

re par les séjours de son Armée, & par les contributions qu'il en tiroit! Enfin, quelle fécondité de ressources, pour soutenir si longtems la guerre dans un païs éloigné, malgré une puissante faction domestique qui lui refusoit tout, & le traversoit en tout! On peut dire, que pendant le cours d'une si longue guerre, Annibal parut seul le soutien de l'Etat, & l'ame de tout l'Empire des Carthaginois, qui ne purent jamais croire qu'ils étoient vaincus, jusqu'à ce qu'Annibal leur eût avoué lui-même qu'il l'étoit.

Ce ne seroit pas bien connoître Annibal, que de ne le considérer qu'à la tête des Armées. Ce que l'Histoire nous apprend des intelligences secretes qu'il entretenoit avec Philippe Roi de Macedoine, des sages conseils qu'il donna à Antiochus Roi de Syrie, de la double reforme qu'il mit à Carthage dans l'administration des finances & dans celle de la justice, montre qu'il étoit un grand homme d'Etat en toutes manieres. Son génie supérieur & universel lui faisoit embrasser toutes les parties du Gouvernement, & ses talens naturels le rendoient capable d'en remplir avec gloire toutes les fonctions. Il étoit aussi grand politique, que grand guerrier; aussi propre aux Emplois civils, qu'aux militaires. En un mot, il réunissoit les différens mérites de toutes les professions, de l'Epée, de la Robe, & des Finances.

Il n'étoit pas même sans érudition,

* &, tout occupé qu'il fût des travaux militaires & d'une infinité de guerres qu'il eut à soutenir, il trouva des momens pour cultiver les Lettres. Plusieurs re-parties spirituelles d'Annibal, que l'Histoire nous a conservées, marquent qu'il avoit un fonds d'esprit excellent; & il le perfectionna par la meilleure éducation qu'on pouvoit recevoir dans ce tems, & dans une Republique telle qu'étoit celle de Carthage. Il parloit passablement le Grec, & avoit même écrit quelques Livres en cette Langue. Il avoit eu pour maitre un Lacédémonien nommé Sofile, qui l'accompagna toujours dans ses expéditions guerrières, aussi bien que Philénus, autre Lacédémonien: ils travailloient tous deux à l'Histoire de ce grand Capitaine.

Lib. 21. n.
4.

Pour ce qui regarde la Religion & les mœurs, il n'étoit point tout-à-fait tel que Tite-Live nous le représente, d'une cruauté inhumaine, d'une perfidie plus que Carthaginoise, sans respect pour la vérité, pour la probité, pour la sainteté du serment, sans crainte des Dieux, sans Religion. *Inhumana crudelitas, perfidia plusquam Punica: nihil veri, nihil sancti, nullus Deum metus, nullum jusjurandum, nulla religio.* Polybe dit qu'il rejetta avec horreur une proposition cruelle qu'on lui fit avant son entrée en Italie, qui étoit de

Excerpt. de
Poly. p. 33.

* Atque hic tantus vir, tantisque bellis districtus, non nihil temporis tribuit litteris, &c. Corn. Nep. in vit. Annib. cap. 13.

de manger de la chair humaine, parce que les vivres lui manquoient. Quelques années après, loin de lévir, comme on l'y exhortoit, contre le cadavre de Sempronius Gracchus que Magon lui avoit envoyé, il lui fit rendre les derniers honneurs, à la vûe de toute son Armée. Nous l'avons vû, en plusieurs occasions; marquer un grand respect pour les Dieux; & Justin, qui écrivoit d'après un Auteur bien digne de foi, remarque qu'il fit toujours paroître beaucoup de sagesse & de moderation parmi le grand nombre de femmes qu'il fit prisonnières pendant le cours d'une si longue guerre, en sorte qu'on n'auroit pas cru qu'il fût né en Afrique, où l'incontinence étoit le vice du pais & de la nation: *Pudicitiamque eum tantam inter tot captivas habuisse, ut in Africa natum quivis negaret.*

Son desintéressement, au milieu de tant d'occasions de s'enrichir par les dépouilles des villes qu'il prenoit & des peuples qu'il domtoit, nous marque qu'il savoit le véritable usage qu'un Général doit faire des richesses, qui est de gagner le cœur des soldats, & de s'attacher les Alliés, en faisant à propos des largesses, & n'épargnant point les recompenses: qualité bien importante pour un Commandant, & qui n'est pas commune. Annibal ne se servoit de l'argent, que pour acheter les succès; bien persuadé qu'un homme qui est à la tête des affaires, trouve tout le reste dans la gloire de réussir.

*Excerpt. d
Diod. p.
282.*

*Liv. I. 21.
n. 17.*

*Liv. 32. c. 4.
* Trogue
Pompée.*

* Il mena toujours une vie dure & sobre, même en tems de paix, & au milieu de Carthage, lorsqu'il y occupoit la première Dignité, où l'Histoire remarque qu'il ne mangeoit jamais couché sur un lit, comme c'étoit la coutume, & qu'il ne buvoit que fort peu de vin. Une vie si réglée & si uniforme est un grand exemple pour nos guerriers, qui mettent souvent parmi les privileges de la guerre, & parmi les devoirs des Officiers, de faire bonne chere, & de vivre dans les délices.

Je ne pretends pas cependant justifier pleinement Annibal de tous les reproches qu'on lui a faits. Au milieu de ces grandes qualités que nous avons rapportées, on ne peut dissimuler qu'il lui restoit quelque chose du caractère & des vices de sa nation, & qu'il y a dans sa vie des actions & des circonstances qu'il seroit difficile d'excuser. Polybe remarque qu'il étoit accusé d'avarice à Carthage, & de cruauté à Rome. Il ajoute en même tems, que les sentimens étoient partagés sur son sujet; & il ne seroit pas étonnant que les ennemis qu'il s'étoit faits dans l'une & l'autre de ces villes, eussent répandu des bruits contraires à sa réputation.

Excerpt. é
Polyb. p.
34. & 37.

* Cibi potionisque, desiderio naturali, non voluptate, modus finitus. *Liv. l. 21. n. 4.*

Constat Annibalem, nec tum cum Romano tonantem bello Italia contremuit, nec cum reversus Carthaginem summum imperium tenuit, aut cubantem cornasse, aut plus quam sextario vini indulgisse. *Justin. l. 32. c. 4.*

tion. En supposant même que les faits qu'on lui impute fussent vrais, Polybe est porté à croire qu'ils venoient moins de son naturel & de son fonds, que de la difficulté des tems & des affaires pendant une longue & pénible guerre, & de la complaisance qu'il étoit forcé d'avoir pour des Officiers généraux, qui étoient absolument nécessaires à l'exécution de ses entreprises, & qu'il ne pouvoit pas toujours contenir, non plus que les soldats qui servoient sous eux.

§. II. *Differens entre les Carthaginois & Masinissa Roi de Numidie.*

ENTRE les conditions de la paix accordée aux Carthaginois, il y en avoit une qui portoit, qu'ils rendroient à Masinissa toutes les terres & les villes qui lui avoient appartenu avant la guerre: & d'ailleurs Scipion, pour recompenser le zèle & la fidélité qu'il avoit fait paroître à l'égard du Peuple Romain, avoit ajouté à son domaine tout ce qui étoit de celui de Syphax. Ce présent fut dans la suite une source de disputes & de divisions entre les Carthaginois & les Numides.

Ces deux Princes, Syphax & Masinissa, regnoient tous deux en Numidie, mais sur differens peuples. Ceux qui obéissoient au premier s'appelloient *Massefili*, & avoient pour capitale *Cirtha*: les autres se nommoient *Massyli*. Les uns & les autres sont plus connus sous le nom de Numides, qui leur est commun. Leur

principale force étoit la Cavalerie. Ils se tenoient à cru sur les chevaux : plusieurs même les conduisoient fans bride ; d'où vient que Virgile les appelle *Numidæ infreni*.

En. l. 4.
v. 41.

Liv. l. 24.
v. 48. & 49.

Au commencement de la seconde Guerre Punique, Syphax s'étoit rangé du côté des Romains, Gala pere de Masinissa, pour prévenir les progrès d'un voisin si puissant, crut devoir embrasser le parti des Carthaginois, & envoya contre lui une Armée nombreuse sous la conduite de son fils, âgé seulement alors de 17 ans. Syphax, vaincu dans une bataille, où l'on dit qu'il y eut trente-mille hommes de tués, se sauva en Mauritanie. Mais dans la suite les choses changerent bien de face.

Liv. l. 29.
v. 29-34.

Masinissa ayant perdu son pere, se trouva plusieurs fois réduit à la dernière extrémité, chassé de son Royaume par un usurpateur, poursuivi vivement par Syphax, prêt à chaque moment de tomber entre les mains de ses ennemis, sans troupes, sans argent, sans ressource. Il étoit alors allié des Romains, & ami de Scipion, avec qui il avoit eu une entrevûe en Espagne. Ses malheurs ne lui laisserent pas le moyen d'amener de grands secours à ce Général. Quand Lélius arriva en Afrique, Masinissa alla le joindre avec une petite troupe de Cavaliers ; & depuis ce tems-là il demeura toujours inviolablement attaché au parti des Romains. Syphax, au contraire, ayant épousé la fameuse Sophonisbe fille d'Asdrubal,

Liv. l. 29.
v. 23.

drubal, passa dans celui des Carthaginois.

Le sort des deux Princes changea en-^{Lib. 30. n.}
core une fois, mais sans retour. Syphax^{11 & 12.}
perd une grande bataille, & tombe vivant
entre les mains de l'ennemi. Mafiniffa
vainqueur attaque Cirtha capitale de son
Royaume, & s'en rend maître. Mais il
y trouve un danger plus grand que dans
le combat, Sophonisbe, aux attraites &
aux caresses de laquelle il ne peut résister.
Pour la mettre en sûreté, il l'épouse:
mais il est bientôt obligé, pour présent
nuptial, de lui envoyer du poison, n'i-
maginant point d'autre voye de lui tenir
sa parole, & de la soustraire au pouvoir
des Romains.

C'étoit une faute considérable en elle-
même, & qui d'ailleurs ne pouvoit pas
manquer de déplaire extrêmement à une
nation fort jalouse de son autorité. Ce
jeune Prince la repara avantageusement,
par les services signalés qu'il rendit, de-
puis à Scipion. Nous avons dit, qu'après^{ibid. n. 44.}
la défaite & la prise de Syphax, il fut mis
en possession du Royaume de ce Prince,
& que les Carthaginois furent obligés de
lui restituer tout ce qui lui appartenoit.
C'est ce qui donna lieu aux contestations
dont il nous reste à parler.

Un territoire situé vers le bord de la^{Évo. lib. 34.}
mer, près de la petite Syrte, en fut le^{n. 62.}
sujet. C'étoit un país très fertile & très
riche. La preuve en est, que la seule ville
de Leptis, qui y étoit située, payoit cha-
que jour aux Carthaginois pour tribut un
talent, c'est-à-dire mille écus. Mafiniffa

s'étoit emparé d'une partie de ce territoire. De part & d'autre, on envoya des Députés à Rome, qui plaiderent chacun leur cause dans le Sénat. On jugea à propos d'envoyer sur les lieux Scipion l'Africain, & deux autres Commissaires, pour examiner l'affaire. Ils revinrent sans avoir prononcé de jugement, & laissèrent tout en suspens. Peut-être agirent-ils ainsi par ordre du Sénat : & c'étoit secrètement favoriser Masinissa, qui étoit en possession du territoire.

*Liv. l. 40.
n. 17.*

Dix ans après, de nouveaux Commissaires, nommés pour examiner la même affaire, en usèrent comme les premiers, & ne décidèrent rien.

*Liv. l. 42.
n. 23 & 24.*

Après un pareil espace de tems, les Carthaginois porterent encore leurs plaintes devant le Sénat, mais avec beaucoup plus de force qu'auparavant. Ils représentèrent, qu'outre les terres dont il s'étoit agi d'abord, Masinissa, dans les deux années précédentes, avoit usurpé sur eux plus de soixante & dix places ou châteaux : Qu'ils avoient les mains liées par l'article du dernier Traité, qui leur défendoit de faire la guerre à aucun des Alliés du Peuple Romain : Qu'ils ne pouvoient plus soutenir la fierté, l'avarice, la cruauté de ce Prince : Qu'ils étoient envoyés pour demander au Peuple Romain, qu'il lui plût d'ordonner de trois choses l'une ; ou que l'affaire seroit examinée & jugée dans le Sénat ; ou qu'il leur seroit permis de repousser la force par la force, & de se défendre par la voye des armes ; ou que,

que, si la faveur l'emportoit sur la justice, il plût au Peuple Romain de marquer, une fois pour toutes, ce qu'il vouloit qui fût donné à Mafiniffa des terres qui appartenotent aux Carthaginois: qu'au moins ils sauroient desormais à quoi s'en tenir, & que le Peuple Romain garderoit quelque mesure à leur égard; au-lieu que ce Prince ne mettoit d'autres bornes à ses prétentions, que son insatiable avidité. Les députés finirent par demander que si, depuis la conclusion de la paix, les Romains avoient quelque faute à leur reprocher, ils la punissent par eux-mêmes, plutôt que de les abandonner à la discretion d'un Prince, qui leur rendoit & la liberté & la vie insupportables. Après ce discours, pénétrés de douleur, & versant des larmes en abondance, ils se prosternerent par terre: spectacle, qui toucha de compassion tous les assistans, & rendit Mafiniffa extrêmement odieux. On demanda à Gulussa son fils, qui étoit présent, ce qu'il avoit à repliquer. Il répondit, que le Roi son pere ne lui avoit donné aucunes instructions, ne sachant pas qu'on dût l'accuser: Qu'il prioit les Romains de faire reflexion, que ce qui lui attiroit la haine de Carthage, étoit l'inviolable fidelité qu'il avoit toujours gardée à leur égard. Le Sénat, après les avoir entendus, répondit, qu'il étoit disposé à rendre à chacun d'eux la justice qui leur étoit due: Que Gulussa eût à partir sur le champ, pour avertir Mafiniffa d'envoyer au-plûtôt des Députés

tés avec ceux de Carthage : Qu'ils feroient pour lui tout ce qui dépendroit d'eux, mais fans faire tort aux autres : Qu'il étoit juste de s'en tenir aux anciennes bornes ; & que l'intention du Peuple Romain n'étoit pas, que pendant la paix, on levât par violence aux Carthaginois les terres & les villes qui leur avoient été laiffées par le Traité. On les renvoya ainsi de part & d'autre, après leur avoir fait les présens ordinaires.

*Polyb. pag.
951.*

Tout cela n'étoit que des paroles. Il est visible qu'à Rome on ne se mettoit point du tout en peine de satisfaire les Carthaginois, ni de leur rendre justice, & qu'on y trainoit exprès cette affaire en longueur, pour laisser à Masinissa le tems de s'affermir dans ses usurpations, & d'affoiblir les ennemis.

*App. de
bell.
Pun. p. 37.*

On ordonna une nouvelle députation, pour aller sur les lieux faire de nouvelles enquêtes. Caton étoit du nombre des Commissaires. Quand ils furent arrivés, ils demanderent aux parties si elles vouloient s'en rapporter à leur arbitrage. Masinissa y consentit volontiers. Les Carthaginois répondirent, qu'ils avoient une règle fixe à laquelle ils s'en tenoient, qui étoit le Traité conclu par Scipion ; & demanderent à être jugés en rigueur. On ne put donc rien décider. Les Députés visiterent tout le païs, qu'ils trouverent en fort bon état, sur-tout la ville de Carthage ; & ils furent étonnés de la voir, si peu de tems après le malheur qui lui étoit arrivé, rétablie au point de grandeur

leur & de puissance où elle étoit. A leur retour, ils ne manquèrent pas d'en rendre compte au Sénat, déclarant, que Rome ne seroit jamais en sûreté, tant que Carthage subsisteroit. Et depuis ce tems-là, sur quelque affaire qu'on délibérât dans le Sénat, Caton ajoutoit toujours à son avis, & *je conclus de plus, qu'il faut détruire Carthage*; sans que ce grave Sénateur se mît en peine de prouver que les seuls ombrages de la puissance d'un voisin soient des titres suffisans pour détruire une ville, contre la foi des Traités. Scipion Nafica pensoit au contraire, que la ruïne de cette ville entraineroit celle de la République, parce que Rome, n'ayant plus de rivale à craindre, quitteroit ses anciennes mœurs, & s'abandonneroit absolument au luxe & aux délices, qui sont la peste certaine des Etats les plus florissans.

Cependant, la division se mit dans Car- ibid. p. 38.
 thage. La faction populaire étant devenue supérieure à celle des Grands & des Sénateurs, exila quarante citoyens, & fit prêter serment au peuple que jamais il ne souffriroit qu'on parlât de rappeler les exilés. Ceux-ci se retirèrent chez Masinissa, qui envoya à Carthage deux de ses fils, Gulusa & Micipsa, pour solliciter leur rétablissement. On leur ferma les portes de la ville, & l'un d'eux même fut vivement poursuivi par Amilcar, l'un des Généraux de la République. Nouveau sujet de guerre. On leve une Armée de part & d'autre. La bataille se don-

ne. Scipion le jeune, qui depuis ruina Carthage, en fut spectateur. Il étoit venu vers Mafiniffa de la part de Lucullus, qui faisoit la guerre en Espagne, & sous qui il servoit, pour lui demander des Eléphants. Pendant tout le combat, il se tint sur le haut d'une colline qui étoit tout près du lieu où il se donnoit. Il fut étonné de voir Mafiniffa, âgé pour-lors de quatre-vingt-huit ans, monté à cru sur un cheval, selon la coutume du païs, donner par-tout les ordres comme un jeune Officier, & soutenir les fatigues les plus dures. Ce combat fut très opiniâtre, & dura depuis le matin jusqu'à la nuit: mais enfin les Carthaginois plierent. Scipion disoit dans la suite, qu'il avoit assisté à bien des batailles, mais que nulle ne lui avoit fait tant de plaisir que celle-ci, où, tranquille & de sang-froid, il avoit vû plus de cent-mille hommes en venir ensemble aux mains, & se disputer longtems la victoire. Et comme il étoit fort verlé dans la lecture d'Homere, il ajoutoit, que jusqu'à son tems, il n'avoit été donné qu'à Jupiter & à Neptune de jouir d'un pareil spectacle, lorsque l'un du haut du mont Ida, l'autre du haut de la Samothrace, avoient eu le plaisir de voir un combat entre les Grecs & les Troyens. Je ne sai si la vûe de cent-mille hommes qui s'entrecoupent la gorge cause une joye bien pure, ni si cette joye peut subsister avec le sentiment d'humanité qui nous est naturel.

Ibid. p. 40. Les Carthaginois, après le combat, prie-

prierent Scipion de vouloir bien terminer leurs disputes avec Mafiniffa. Il écouta les deux parties. Les premiers consentoient à céder le territoire d'Emporium, qui avoit fait le premier sujet du procès, à payer actuellement à Mafiniffa deux-cens talens d'argent, & à y en ajouter dans la suite huit-cens, en différens termes dont on conviendrait. Mais comme Mafiniffa demandoit le rétablissement des exilés, les Carthaginois n'ayant point voulu écouter cette proposition, on se sépara sans rien conclure. Scipion, après avoir fait ses complimens & ses remerciemens à Mafiniffa, partit avec les Eléphans qu'il y étoit venu chercher.

Le Roi, depuis le combat, tenoit le camp des ennemis enfermé sur une colline, où il ne pouvoit leur arriver ni vivres, ni troupes. Sur ces entrefaites arrivent des Députés de Rome. Ils avoient ordre, en cas que Mafiniffa eût eu du dessous, de terminer l'affaire; autrement, de ne rien décider, & de donner de bonnes esperances au Roi: & c'est ce dernier parti qu'ils suivirent. Cependant, la famine augmentoit tous les jours dans le camp des ennemis; & pour surcroit de malheur, la peste s'y joignit, & fit un horrible ravage. Réduits à la dernière extrémité, ils se rendirent, avec promesse de livrer à Mafiniffa les transfuges, de lui payer cinq-mille talens d'argent dans l'espace de cinquante années, & de rétablir les exilés malgré le serment qu'ils avoient fait au contraire. Ils furent tous

passés sous le joug , & renvoyés chacun avec un habit seulement. Gulussa, pour se venger du mauvais traitement que nous avons dit auparavant qu'il avoit reçu, envoya contre eux un corps de Cavalerie, dont ils ne purent ni éviter l'attaque, ni soutenir le choc , dans l'état de foiblesse où ils étoient. Ainsi, de cinquante-huit-mille hommes, il en retourna fort peu à Carthage.

TROISIEME GUERRE PUNIQUE.

AN. M.
3853.
CARTH.
738. RO-
ME 404.
AV. J. C.
153.

LA TROISIEME Guerre Punique , moins considerable que les deux premières par le nombre & la grandeur des combats, & par la durée qui ne fut gueres que de quatre ans; le fut beaucoup plus par le succès & l'événement, puisqu'elle se termina par la ruïne & la destruction entiere de Carthage.

App. pag.
41. 42.

Cette ville sentit bien, depuis sa dernière défaite, ce qu'elle avoit à craindre des Romains, en qui elle avoit toujours remarqué beaucoup de mauvaise volonté, toutes les fois qu'elle s'étoit adressée à eux dans ses démêlés avec Masinissa. Pour en prévenir l'effet, ils déclarerent par un Décret du Sénat Asdrubal & Cartholon, qui avoient été l'un Général de l'Armée, l'autre * Commandant des troupes auxi-

* Les troupes étrangères avoient chacune des Chefs de leur nation, qui tous ensemble étoient commandés par un Officier Carthaginois, qu'Appien appelle *Βονδραχθ*.

auxiliaires, coupables de crime d'Etat, comme étant les auteurs de la guerre contre le Roi de Numidie. Puis ils députerent à Rome, pour savoir ce qu'on pensoit & ce qu'on souhaitoit d'eux. On leur répondit froidement, que c'étoit au Sénat & au Peuple de Carthage à voir quelle satisfaction ils devoient aux Romains. N'ayant pu tirer d'autre réponse ni d'autre éclaircissement par une grande députation, ils entrèrent dans une grande inquiétude; & , saisis d'une vive crainte par le souvenir des maux passés, ils croyoient déjà voir l'ennemi à leurs portes, & se représentoient toutes les suites funestes d'un long siege, & d'une ville prise d'assaut.

Cependant, à Rome on déliberoit dans le Sénat sur le parti que devoit prendre la Republique; & les disputes entre Caton l'ancien & Scipion Nasica, qui pensoient tout différemment sur ce sujet, se renouvelerent. Le premier, à son retour d'Afrique, avoit déjà représenté vivement, qu'il avoit trouvé Carthage, non dans l'état où les Romains la croyoient, épuisée d'hommes & de biens, affoiblie & humiliée; mais au contraire, remplie d'une florissante jeunesse, d'une quantité immense d'or & d'argent, d'un prodigieux amas de toutes sortes d'armes, & d'un riche appareil de guerre; & si fiere & si pleine de confiance dans tous ces grands préparatifs, qu'il n'y avoit rien de si haut à quoi elle ne portât son ambition & ses esperances. On dit même, qu'après avoir tenu

*Plat. in vit.
Cat. p. 352.*

tenu ce discours, il jeta au milieu du Sénat des figues d'Afrique, qu'il avoit dans le pan de sa robe; & que, comme les Sénateurs en admiroient la beauté & la grosseur, il leur dit: *Sachez qu'il n'y a que trois jours que ces fruits ont été cueillis. Telle est la distance qui nous sépare de l'ennemi.*

*Plin. l. 15.
cap. 18.*

*Plut. ibid.
in vit. Ca-
ton.*

Caton & Nasica avoient tous deux leurs raisons, pour opiner comme ils faisoient. Nasica, voyant que le peuple étoit d'une insolence qui lui faisoit commettre toutes sortes d'excès, qu'enflé d'orgueil par ses prospérités, il ne pouvoit plus être retenu par le Sénat même, & que sa puissance étoit parvenue à un point qu'il étoit en état d'entraîner par force la ville dans tous les partis qu'il voudroit embrasser; Nasica, dis-je, dans cette vûe vouloit lui laisser la crainte de Carthage comme un frein, pour moderer & reprimer son audace. Car il pensoit que les Carthaginois étoient trop foibles pour subjuguier les Romains, & qu'ils étoient aussi trop forts pour en être méprisés. Caton de son côté trouvoit, que par rapport à un peuple devenu fier & insolent par ses victoires, & qu'une licence sans bornes précipitoit dans toutes sortes d'égaremens, il n'y avoit rien de plus dangereux que de lui laisser pour rivale & pour ennemie une ville, jusques-là toujours puissante, mais devenue par ses malheurs mêmes plus sage & plus précautionnée que jamais, & de ne pas lui ôter entierement toute crainte du dehors, lorsqu'il avoit au-dedans
tous

tous les moyens de se porter aux derniers excès.

Mettant à part pour un moment les loix de l'équité, je laisse au lecteur à décider qui de ces deux grands hommes pensoit plus juste selon les règles d'une politique éclairée, & par rapport aux véritables intérêts de l'Etat. Ce qui est certain, c'est que tous les * Historiens ont remarqué, que depuis la destruction de Carthage, le changement de conduite & de gouvernement fut sensible à Rome : que ce ne fut plus timidement, & comme à la dérobée, que le vice s'y glissa ; mais qu'il leva la tête, & saisit avec une rapidité étonnante tous les Ordres de la République : & qu'on se livra sans réserve, & sans plus garder de mesures, au luxe & aux délices, qui ne manquèrent pas, comme cela est inévitable, d'entraîner la ruïne de l'Etat. „ † Le premier „ Scipion, dit Paterculus en parlant des „ Romains, avoit jetté les fondemens de „ leur

* Ubi Carthago, & æmula imperii Romani, ab stirpe interiit . . . fortuna favire ac miscere omnia cœpit. *Sallust. in bell. Catil.*

Ante Carthaginem deletam, populus & Senatus Rom. placidè modestèque inter se Remp. tractabant. . . Metus hostilis in bonis artibus civitatem retinebat. Sed ubi formido illa mentibus decessit, ilicet ea, quæ secundæ res amant, lascivia atque superbia incessere. *Id. in bell. Jugurth.*

† Potentiæ Romanorum prior Scipio viam aperuerat, luxuriæ posterior aperuit. Quippe remoto Carthaginis metu, sublataque imperii æmula, non gradu, sed præcipiti cursu à virtute descitum, ad vitia transcursum. *Vell. Paterc. lib. 2. cap. 1.*

„ leur grandeur future : le dernier , par
 „ ses conquêtes , ouvrit la porte à tou-
 „ tes sortes de déréglemens & de disso-
 „ lutions. Depuis que Carthage , qui té-
 „ noit Rome en haleine en lui disputant
 „ l'empire , eut été entièrement détruite ,
 „ la décadence des mœurs n'alla plus len-
 „ tement ni par degrés , mais fut prompte
 „ & précipitée.

App. p. 42.

Quoi qu'il en soit , il fut résolu dans le Sénat qu'on déclareroit la guerre aux Carthaginois : & les raisons , ou les prétextes qu'on en apporta , furent que , contre la teneur du Traité , ils avoient conservé des vaisseaux , conduit une Armée hors de leurs terres contre un Prince allié de Rome , dont ils avoient maltraité le fils dans le tems même qu'il avoit avec lui un Ambassadeur Romain.

*App. bell.
 Pm. p. 42.*

Un événement , que le hazard fit tomber heureusement dans le tems qu'on déliberoit sur l'affaire de Carthage , contribua sans doute beaucoup à faire prendre cette résolution. Ce fut l'arrivée des Députés d'Utique , qui venoient se mettre , eux , leurs biens , leurs terres , & leur ville entre les mains des Romains. Rien ne pouvoir arriver plus à propos. Utique étoit la seconde place d'Afrique , fort riche & fort opulente , qui avoit un port également spacieux & commode , qui n'étoit éloignée de Carthage que de soixante stades , & qui pouvoit servir de place d'armes pour l'attaquer. On n'hésita plus pour-lors , & la guerre fut déclarée dans les formes. On pressa les
 deux

*Trois
 lieues.*

deux Consuls de partir le plus promptement qu'il seroit possible: c'étoient M. Manilius, & L. Marcius Censorinus. Ils reçurent du Sénat un ordre secret de ne terminer la guerre que par la destruction de Carthage. Ils partirent aussi-tôt, & s'arrêtèrent à Lilybée en Sicile. La Flotte étoit considérable. Elle portoit quatre-vingt-mille hommes d'Infanterie, & environ quatre-mille de Cavalerie.

Carthage ne savoit point encore ce qui avoit été résolu à Rome. La réponse que les Députés en avoient rapportée n'avoit servi qu'à y augmenter le trouble & l'inquiétude. C'étoit aux Carthaginois, leur avoit-on dit, à voir par où ils pouvoient satisfaire les Romains. Ils ne savoit quel parti prendre. Enfin, ils envoient encore de nouveaux Députés, mais avec plein-pouvoir de faire tout ce qu'ils jugeroient à propos; & même (à quoi ils n'avoient jamais pu se résoudre dans les guerres précédentes) de déclarer que les Carthaginois s'abandonnoient eux & tout ce qui leur appartenoit à la discrétion des Romains. C'étoit, selon la force de cette formule, *se suaque eorum arbitrio permittere*, les rendre maîtres absolus de leur sort, & se reconnoître pour leurs vassaux. Ils n'attendoient point cependant un grand succès de cette démarche, quelque humiliante qu'elle fût pour eux, parce que ceux d'Utique les ayant prévenus, leur avoient enlevé le mérite d'une prompte & volontaire soumission.

En arrivant à Rome, les Députés ap-
pri-

*Polyb. ex-
cerpt. legat.
pag. 972.*

prirent que la guerre étoit déclarée, & que l'Armée étoit partie. Rome avoit dépêché un courrier à Carthage, qui y porta le Décret du Sénat, & déclara en même tems, que la Flotte étoit en mer. Ils n'eurent donc pas à délibérer, & se remirent eux & tout ce qui leur appartenoit entre les mains des Romains. En conséquence de cette démarche, il leur fut répondu, que parce qu'enfin ils avoient pris le bon parti, le Sénat leur accordoit la liberté, l'usage de leurs loix, toutes leurs terres, & tous les autres biens que possédoient soit les particuliers, soit la République; à condition que dans l'espace de trente jours, ils envoyeroient en otage à Lilybée trois-cens des jeunes gens les plus qualifiés de la ville, & qu'ils feroient ce que leur ordonneroient les Consuls. Ce dernier mot les jetta dans une étrange inquiétude: mais le trouble où ils étoient ne leur permit pas de rien repliquer, ni de demander aucune explication; & ç'auroit été bien inutilement. Ils partirent donc pour Carthage, & y rendirent compte de leur députation.

Ibid.

Tous les articles du Traité étoient affligeans: mais le silence gardé sur les villes, dont il n'étoit point fait mention dans le dénombrement de ce que Rome vouloit bien leur laisser, les inquiéta extrêmement. Cependant, il ne leur restoit autre chose à faire que d'obéir. Après les pertes anciennes & récentes qu'ils avoient faites, ils n'étoient pas en état de tenir tête à un tel ennemi, eux qui
n'a-

n'avoient pu résister à Mafiniffa. Troupes, vivres, vaisseaux, Alliés, tout leur manquoit : l'esperance & le courage encore plus que tout le reste.

Ils ne crurent pas devoir attendre l'expiration du terme de trente jours, qui leur avoit été accordé ; mais, pour tâcher de fléchir l'ennemi par la promptitude de leur obeïssance, quoique pourtant ils n'osassent pas s'en flater, ils firent partir sur le champ les otages. C'étoit l'élite & toute l'esperance des plus nobles familles de Carthage. Jamais spectacle ne fut plus touchant. On n'entendoit que cris, on ne voyoit que pleurs. Tout retentissoit de gémissemens & de lamentations. Sur-tout les meres éplorées, toutes baignées de larmes, s'arrachotent les cheveux, se frapportoient la poitrine, & comme forcenées par la douleur & le desespoir, jettoient des hurlemens capables de toucher les cœurs les plus durs. Ce fut encore tout autre chose dans le moment fatal de la séparation, lorsqu'après les avoir conduits jusqu'au bord du vaisseau, elles leur faisoient les derniers adieux, ne comptant plus les revoir jamais, les baignoient de leurs larmes, ne se lassoient point de les embrasser, les tenoient étroitement ferrés entre leurs bras sans pouvoir consentir à leur départ, en sorte qu'il falut les leur arracher par force, ce qui étoit plus dur pour elles que si on leur eût arraché leurs propres entrailles. Quand ils furent arrivés en Sicile, on fit passer les otages à Rome ; & les Consuls

suls dirent aux Députés, que quand ils seroient à Utique, ils leur seroient savoir les ordres de la Republique.

Polyb. pag.
975.
App. p. 44
46.

Dans de pareilles conjonctures, il n'y a rien de plus cruel qu'une affreuse incertitude, qui, sans rien montrer en détail, laisse envisager tous les maux. Dès qu'on fut que la Flotte étoit arrivée à Utique, les Députés se rendirent au camp des Romains, marquant qu'ils venoient au nom de l'Etat pour recevoir leurs ordres, auxquels on étoit prêt d'obeïr en tout. Le Consul, après avoir loué leur bonne disposition & leur obeïssance, leur ordonna de lui livrer, sans fraude & sans délai, généralement toutes leurs armes. Ils y consentirent; mais ils le prièrent de faire reflexion à quel état il les réduisoit, dans un tems où Asdrubal, qui n'étoit devenu leur ennemi qu'à cause de leur parfaite soumission aux ordres des Romains, étoit presque à leurs portes avec une Armée de vingt-mille hommes. On leur répondit que Rome y pourvoiroit.

App. pag.
46.

Cet ordre fut exécuté sur le champ. On vit arriver dans le camp une longue file de chariots, chargés de tous les préparatifs de guerre qui étoient dans Carthage: deux-cens-mille armures complètes, un nombre infini de traits & de javelots, deux-mille machines propres à lancer des pierres & des dards. Suivoient les Députés de Carthage, accompagnés de ce que le Sénat avoit de plus respectables vieillards, & la Religion de Prêtres plus vénérables, pour tâcher d'ex-
citer

citer à compassion les Romains dans ce moment critique, où l'on alloit prononcer leur sentence, & décider en dernier lieu de leur sort. Le Consul Censorinus, car ce fut toujours lui qui porta la parole, se leva un moment à leur arrivée, avec quelques témoignages de bonté & de douceur; puis reprenant tout-à-coup un air grave & sévère: „ Je ne puis
 „ pas, leur dit-il, ne point louer votre
 „ promptitude à exécuter les ordres du Sénat. Il m'ordonne de vous déclarer,
 „ que sa dernière volonté est que vous
 „ sortiez de Carthage qu'il a résolu de
 „ détruire, & que vous transportiez votre demeure dans quel endroit il vous
 „ plaira de votre domaine, pourvû que
 „ ce soit à quatre-vingts stades de la *Quatre*
 „ mer. *lieues.*

Quand le Consul eut prononcé cet Arrêt foudroyant, ce ne fut qu'un cri lamentable parmi les Carthaginois. Frappés comme d'un coup de tonnerre qui les étourdit sur le champ, ils ne savoient ni où ils étoient, ni ce qu'ils faisoient. Ils se rouloient dans la poussière, déchirant leurs habits, & ne s'expliquant que par des gémissemens & des sanglots entrecoupés. Puis revenus un peu à eux, ils tendoient leurs mains suppliantes tantôt vers les Dieux, tantôt vers les Romains, & imploroient leur miséricorde & leur justice pour un peuple qui alloit être réduit au désespoir. Mais comme tout étoit sourd à leurs prières, ils les convertirent bientôt en reproches & en im-
 pré-

*App. pag.
46-53.*

précations, les faisant ressouvenir qu'il y avoit des Dieux vengeurs aussi bien que témoins des crimes & de la perfidie. Les Romains ne purent refuser des larmes à un spectacle si touchant; mais leur parti étoit pris. Les Députés ne purent même obtenir qu'on fûrît l'exécution de l'ordre jusqu'à ce qu'ils se fussent encore présentés au Sénat pour tâcher d'en obtenir la revocation. Il falut partir, & porter la réponse à Carthage.

*App. pag.
53-54.*

On les y attendoit avec une impatience & un tremblement qui ne se peuvent exprimer. Ils eurent bien de la peine à percer la foule qui s'empressoit autour d'eux pour savoir la réponse, qu'il n'étoit que trop aisé de lire sur leurs visages. Quand ils furent arrivés dans le Sénat, & qu'ils eurent exposé l'ordre cruel qu'ils avoient reçu, un cri général apprit au peuple quel étoit son sort: & dès ce moment, ce ne fut plus dans toute la ville que hurlemens, que desespoir, que rage & que fureur.

Qu'il me soit permis de m'arrêter ici un moment, pour faire quelque attention sur la conduite des Romains. Je ne puis assez regretter que le fragment de Polybe, où cette députation est rapportée, finisse précisément dans l'endroit de cette Histoire le plus intéressant; & j'estimerois beaucoup plus une courte réflexion d'un Auteur si judicieux, que les longues harangues qu'Appien met dans la bouche des Députés, & dans celle du Consul. Or je ne puis croire que Polybe,

be, plein de bon-sens, de raison, & d'équité comme il étoit, eût pu approuver dans l'occasion dont il s'agit le procédé des Romains. On n'y reconnoit point, ce me semble, leur ancien caractère : cette grandeur d'ame, cette noblesse, cette droiture, cet éloignement déclaré des petites ruses, des déguisemens, des fourberies, qui ne sont point, comme il est dit quelque-part, du génie Romain : *minimè Romanis artibus*. Pourquoi ne point attaquer les Carthaginois à force ouverte ? Pourquoi leur déclarer nettement par un Traité, qui est une chose sacrée, qu'on leur accorde la liberté, & l'usage de leurs loix, en sousentendant des conditions qui en sont la ruïne entière ? Pourquoi cacher sous la honteuse réticence du mot de *ville* dans ce Traité, le perfide dessein de détruire Carthage ; comme si, à l'ombre de cette équivoque, ils le pouvoient faire avec justice ? Pourquoi enfin ne leur faire la dernière déclaration, qu'après avoir tiré d'eux à différentes reprises leurs otages & leurs armes, c'est-à-dire, après les avoir mis absolument hors d'état de leur rien refuser ? N'est-il pas visible que Carthage, après tant de pertes, tant de défaites, tout affoiblie & épuisée qu'elle est, fait encore trembler les Romains, & qu'ils ne croient pas la pouvoir domter par la voye des armes ? Il est bien dangereux d'être assez puissant pour commettre impunément l'injustice, & pour en espérer même de grands avantages. L'expérience de tous les Empires nous apprend

Tome I. T qu'on

qu'on ne manque gueres de la commettre, quand on la croit utile.

*Polyb. l. 13.
p. 671-672.*

L'éloge magnifique que Polybe fait des Achéens, est bien éloigné de ce que nous voyons ici. Ces peuples, dit-il, loin d'employer des ruses & des tromperies à l'égard de leurs Alliés pour augmenter leur puissance, ne croyoient pas même qu'il leur fût permis d'en user contre leurs ennemis, & ne comptoient pour solide & glorieuse victoire, que celle qui se remporte les armes à la main par le courage & la bravoure. Il avoue dans le même endroit, qu'il ne reste plus chez les Romains que de legeres traces de l'ancienne générosité de leurs peres; & il se croit obligé, dit-il, de faire cette remarque, contre un principe devenu fort commun de son tems parmi ceux qui étoient chargés du gouvernement, qui croyoient que la bonne-foi n'est point compatible avec la bonne politique, & qu'il est impossible de réussir dans l'administration des affaires publiques, soit en guerre soit en paix, sans employer quelquefois la fraude & la tromperie.

*App. pag.
55.*

Je reviens à mon sujet. Les Consuls ne se hâterent pas de marcher contre Carthage, ne s'imaginant pas qu'ils eussent rien à craindre d'une ville desarmée. On y profita de ce délai, pour se mettre en état de défense: car il fut résolu d'un commun accord, de ne point abandonner la ville. On nomma pour Général au-dehors Asdrubal, qui étoit à la tête de vingt-mille hommes, vers qui l'on dépu-

ta pour le prier d'oublier, en faveur de la patrie, l'injustice qu'on lui avoit faite par la crainte des Romains. On donna le commandement des troupes dans la ville à un autre Asdrubal, petit-fils de Masinissa. Puis on fabriqua des armes avec une promptitude incroyable. Les Temples, les Palais, les Places publiques furent changées en autant d'ateliers. Hommes & femmes y travailloient jour & nuit. On faisoit chaque jour cent quarante boucliers, trois-cens épées, cinq-cens piques ou javelots, mille traits, & un grand nombre de machines propres à les lancer; & parce qu'on manquoit de matières pour faire les cordes, les femmes couperent leurs cheveux, & en fournirent abondamment.

Masinissa étoit mécontent de ce qu'a-^{Pag. 55.}près qu'il avoit extrêmement affoibli les Carthaginois, les Romains venoient profiter de la victoire, sans même qu'ils lui eussent fait part en aucune sorte de leur dessein; ce qui causa entre eux quelque refroidissement.

Cependant, les Consuls s'avancent vers^{Pag. 55-63} la ville pour en former le siege. Ils ne s'étoient attendus à rien moins qu'à y trouver une vigoureuse résistance, & la hardiesse incroyable des assiégés les jetta dans un grand étonnement. Ce n'étoient que sorties fréquentes & vives pour repousser les assiegeans, pour bruler les machines, pour harceler les fourrageurs. Censorinus attaquoit la ville d'un côté, & Manilius de l'autre. Scipion, surnom-

mé depuis l'Africain , ser voit alors en qualité de Tribun, & se distinguoit parmi tous les Officiers , autant par sa prudence que par sa bravoure. Le Consul , sous qui il commandoit , fit plusieurs fautes, pour n'avoir pas voulu suivre ses avis. Ce jeune Officier tira les troupes de plusieurs mauvais pas , où l'imprudence des Chefs les avoit engagées. Un célèbre Phaméas , Chef de la Cavalerie ennemie , qui harceloit sans cesse & incommodoit beaucoup les fourrageurs , n'osoit paroître en campagne quand le tour de Scipion étoit venu pour les soutenir , tant il savoit contenir ses troupes dans l'ordre , & se poster avantageusement. Une si grande & si générale réputation lui attira d'abord de l'envie : mais comme il se conduisoit en tout avec beaucoup de modestie & de retenue , elle se changea bientôt en admiration ; de sorte que quand le Sénat envoya des Députés dans le camp pour s'informer de l'état du siege , toute l'Armée se réunit pour lui rendre un témoignage favorable , Soldats , Officiers , Généraux même , & ce ne fut qu'une voix pour relever le mérite du jeune Scipion : tant il est important d'amortir, pour parler ainsi , l'éclat d'une gloire naissante par des manieres douces & modestes , & de ne pas irriter la jalousie par des airs de hauteur & de suffisance , dont l'effet naturel est de réveiller dans les autres l'amour-propre , & de rendre la vertu même odieuse!

Fig. 63.

Dans le même tems , Mafinissa se voyant

yant près de mourir, pria Scipion de vouloir bien venir lui rendre une visite, afin qu'il pût lui mettre en main un plein-pouvoir de disposer comme il le jugeroit à propos de son Royaume & de ses biens, en faveur des enfans qu'il laissoit. Il le trouva mort en arrivant. Ce Prince leur avoit commandé en mourant, de s'en rapporter pour toutes choses à ce que régleroit Scipion, qu'il leur laissoit pour pere & pour tuteur. Je differe à parler ailleurs avec plus d'étendue de la famille & de la posterité de Mafinissa, pour ne point interrompre trop longtems l'histoire de Carthage.

L'estime que Phaméas avoit conçue pour Scipion, l'engagea à quitter le parti des Carthaginois pour embrasser celui des Romains. Il vint se rendre à lui avec plus de deux-mille Cavaliers, & il fut dans la suite d'un grand secours aux assiegeans. pag. 65.

Calpurnius Pison Consul, & L. Man- cinus son Lieutenant, arriverent en Afrique au commencement du Printems. La campagne se passa sans qu'ils fissent rien de considerable. Ils eurent même du dessous en plusieurs occasions, & ils ne pousserent que lentement le siege de Carthage. Les assiegés, au contraire, avoient repris courage. Leurs troupes augmentoient considerablement: ils faisoient tous les jours de nouveaux Alliés. Ils envoyerent jusques dans la Macédoine, vers le faux *Philippe qui se faisoit passer pour le fils de Persée, & qui faisoit pour-lors * Andri-
cus.

la guerre aux Romains, l'exhortant de la presser vivement, & lui promettant de lui fournir de l'argent & des vaisseaux.

Fig. 62. Ces nouvelles causerent de l'inquiétude à Rome. On commença à craindre le succès d'une guerre, qui devoit de jour en jour plus douteuse & plus importante qu'on ne se l'étoit d'abord imaginé. Autant qu'on étoit mécontent de la lenteur des Généraux, & qu'on parloit mal d'eux; autant chacun s'empressoit à dire du bien du jeune Scipion, & à vanter ses rares vertus. Il étoit venu à Rome pour demander l'Edilité. Dès qu'il parut dans l'Assemblée, son nom, son visage, sa réputation, la croyance commune que les Dieux le destinoient pour terminer la troisieme Guerre Punique, comme le premier Scipion son grand-pere adoptif avoit terminé la seconde, tout cela frappa extrêmement le peuple; & quoique la chose fût contre les loix, & que par cette raison les anciens s'y opposassent, au-lieu de l'Edilité qu'il demandoit, le peuple lui donna le Consulat, laissant dormir les loix pour cette année, & voulut qu'il eût l'Afrique pour département, sans tirer les Provinces au sort, comme c'étoit la coutume, & comme Drusus son Collegue demandoit qu'on le fît.

App. p. 69. Dès que Scipion eut achevé ses recrues, il partit pour la Sicile, & arriva bientôt après à Utique. Ce fut fort à propos pour Mancinus Lieutenant de Piſon, qui s'étoit engagé témérairement
dans

dans un poste où les ennemis le tenoient enfermé, & où ils alloient le tailler en pièces le matin même, si le nouveau Consul, qui apprit en arrivant le danger où il étoit, n'eût fait remonter de nuit les troupes dans ses vaisseaux, & n'eût volé à son secours.

Le premier soin de Scipion, à son ar- *Pag. 70.*
rivée, fut de rétablir parmi les troupes la discipline, qu'il y trouva entièrement ruinée. Nul ordre, nulle subordination, nulle obéissance. On ne songeoit qu'à piller, qu'à faire bonne chere, & qu'à se divertir. Il chassa du camp toutes les bouches inutiles, régla la qualité des viandes que les vivandiers pourroient apporter, & n'en voulut point d'autres que de simples & de militaires, écartant avec soin tout ce qui sentoit le luxe & les délices.

Quand il eut bien établi cette reforme, qui ne lui couta pas beaucoup de tems ni de peine, parce qu'il donnoit l'exemple aux autres, il compta pour-lors avoir des soldats, & songea sérieusement à pousser le siege. Ayant fait prendre à ses troupes des haches, des leviers, & des échelles, il les conduisit de nuit en grand silence vers une partie de la ville appelée Mégare, & ayant fait jetter tout d'un coup de grands cris, il l'attaqua fort vivement. Les ennemis, qui ne s'attendoient pas à être attaqués de nuit, furent d'abord fort effrayés; mais ils se défendirent avec beaucoup de courage, & Scipion ne put point escalader les murs.

Mais ayant apperçu une Tour qu'on avoit abandonnée, qui étoit hors de la ville fort près des murs, il y envoya un nombre de soldats hardis & déterminés, qui par le moyen des pontons passerent de la Tour sur les murs, entrèrent dans Mégare, & en brisèrent les portes. Scipion y entra dans le moment, chassa de ce poste les ennemis, qui, troublés par cette attaque imprévûe, & croyant que toute la ville avoit été prise, s'enfuirent dans la citadelle, & y furent suivis par ces troupes mêmes qui campoient hors de la ville, qui abandonnerent leur camp aux Romains, & crurent devoir aussi se mettre en sûreté.

App. pag.
56. & 57.
Strab. l. 17.
pag. 832.

Avant que de passer outre, je dois donner ici quelque idée de la situation & de la grandeur de Carthage, qui contenoit, au commencement de la guerre contre les Romains, sept-cens-mille habitans. Elle étoit située dans le fond d'un golfe, environnée de mer en forme d'une Presqu'-Ile, dont le col, c'est-à-dire l'Isthme qui la joignoit au continent, étoit large d'une lieue & un quart, [vingt-cinq stades.] La Presqu'-Ile avoit de circuit dix-huit lieues, [360 stades.] Du côté de l'Occident, il sortoit une longue pointe de terre, large à peu près de douze toises, [un demi-stade] qui s'avancant dans la mer, la séparoit d'avec le marais, & étoit fermée de tous côtés de rochers & d'une simple muraille. Du côté du Midi & du continent, où étoit la Citadelle appelée *Byrsa*, la Ville étoit close d'une
triple

triple muraille, haute de trente coudées fans les parapets & les Tours qui la flancoient tout à l'entour par égales distances, éloignées l'une de l'autre de quatre-vingts toises. Chaque Tour avoit quatre étages : les murailles n'en avoient que deux ; elles étoient voutées, & dans le bas il y avoit des étables pour mettre trois-cens Eléphans avec les choses nécessaires pour leur subsistance, & des écuries au-dessus pour quatre-mille chevaux, & les greniers pour leur nourriture. Il s'y trouvoit aussi de quoi y loger vingt-mille Fantassins, & quatre-mille Cavaliers. Enfin, tout cet appareil de guerre étoit renfermé dans les seules murailles. Il n'y avoit qu'un endroit de la Ville dont les murs fussent foibles & bas : c'étoit un angle négligé, qui commençoit à la pointe de terre dont nous avons parlé, & continuoit jusqu'aux Ports, qui étoient du côté du Couchant. Il y en avoit deux, qui se communiquoient l'un à l'autre ; mais qui n'avoient qu'une seule entrée, large de soixante & dix pieds, & fermée avec des chaines. Le premier étoit pour les marchands, où l'on trouvoit plusieurs & diverses demeures pour les matelots. L'autre étoit le Port interieur, pour les navires de guerre, au milieu duquel on voyoit une Ile, nommée *Cothon*, bordée, aussi bien que le Port, de grands quais, où il y avoit des loges séparées pour mettre à couvert deux-cens vingt navires ; & des magasins au-dessus, où l'on gardoit tout ce qui est nécessaire à l'armement &

à l'équipement des vaisseaux. L'entrée de chacune de ces loges destinées à retirer les vaisseaux, étoit ornée de deux colonnes de marbre, d'ouvrage Ionique: de sorte que tant le Port que l'Île représentoient des deux côtés deux magnifiques galeries. Dans cette Île étoit le Palais de l'Amiral: & comme elle étoit vis-à-vis de l'entrée du Port, il pouvoit de là découvrir tout ce qui se passoit dans la mer, sans que de la mer on pût rien voir de ce qui se faisoit dans l'intérieur du Port. Les marchands de même n'avoient aucune vûe sur les vaisseaux de guerre, les deux Ports étant séparés par une double muraille, & il y avoit dans chacun une porte particulière pour entrer dans la Ville, sans passer par l'autre Port. On peut donc distinguer trois parties dans Carthage. Le Port, qui étoit double, appelé quelquefois *Cothon*, à cause de la petite Île de ce nom: la Citadelle, appelée *Byrsa*: la Ville proprement dite, où demeuroient les habitans, qui environnoit la Citadelle, & étoit nommée *Megara*.

*Roeb. in
Phal. pag.
512.*

Page. 72

Asdrubal *, au point du jour, voyant la honteuse déroute de ses troupes, pour se venger des Romains, & en même tems pour ôter aux habitans toute espérance d'accommodement & de pardon, fit avancer

* C'est celui qui commandoit d'abord hors de la ville, & qui avant fait périr un autre Asdrubal petit-fils de Masinissa, s'étoit fait donner le commandement dans la ville même.

vancer sur le mur tout ce qu'il avoit de prisonniers Romains, enforte qu'ils fussent à portée d'être vûs de toute l'Armée. Là il n'y eût point de supplices qu'il ne leur fît souffrir. On leur crevoit les yeux; on leur coupoit le nez, les oreilles, les doigts; on leur arrachoit toute la peau de dessus le corps, avec des peignes de fer: & après les avoir ainsi tourmentés, on les précipitoit du haut des murs en bas. Un traitement si cruel fit horreur aux Carthaginois: mais il ne les épargnoit pas eux-mêmes, & il fit égorger plusieurs des Sénateurs qui osèrent s'opposer à sa tyrannie.

Scipion, se voyant maître absolu de l'Isthme, brula le camp que les ennemis avoient abandonné, & en construisit un nouveau pour ses troupes. Il étoit de forme quarrée, environné de grands & de profonds retranchemens, armés de bonnes palissades. Du côté des Carthaginois il éleva un mur haut de douze pieds, flanqué d'espace en espace de Tours & de Redoutes; & sur la Tour qui étoit au milieu s'en élevoit une autre de bois fort haute, d'où l'on découvroit tout ce qui se passoit dans la ville. Ce mur occupoit toute la largeur de l'Isthme, c'est-à-dire vingt-cinq stades. Les ennemis, qui étoient à portée du trait, firent tous leurs efforts pour empêcher cet ouvrage: mais comme toute l'Armée y travailloit sans relâche jour & nuit, il fut achevé en 24 jours. Scipion en tira un double avantage: premièrement, parce que ses

Pag. 73.

*Une lieue
d'un quart.*

troupes étoient logées plus sûrement & plus commodement; en second lieu, parce qu'il coupa par ce moyen les vivres aux assiégés, à qui l'on n'en pouvoit plus porter que par mer, ce qui souffroit de très grandes difficultés, tant à cause que la mer de ce côté-là est souvent orageuse, que par la garde exacte que faisoit la Flotte Romaine. Et ce fut là une des principales causes de la famine, qui se fit bientôt sentir dans la ville. D'ailleurs, Asdrubal ne distribuoit le blé qui lui arrivoit qu'aux trente-mille hommes de troupes qui servoient sous lui, se mettant peu en peine du reste de la multitude.

Page 74. Pour leur couper encore davantage les vivres, Scipion entreprit de fermer l'entrée du Port par une levée qui commençoit à cette langue de terre dont nous avons parlé, laquelle étoit assez près du Port. L'entreprise d'abord parut folle aux assiégés, & ils insultoient aux travailleurs. Mais quand ils virent que l'ouvrage avançoit extraordinairement chaque jour, ils commencerent véritablement à craindre, & songerent à prendre des mesures pour le rendre inutile. Femmes & enfans, tout le monde se mit à travailler, mais avec un tel secret, que Scipion ne put jamais rien apprendre par les prisonniers de guerre, qui rapportoient seulement, qu'on entendoit beaucoup de bruit dans le Port, mais sans qu'on lût pourquoi. Enfin, tout étant prêt, les Carthaginois ouvrirent tout d'un coup une nouvelle entrée d'un autre côté du Port, & parurent en
mer

mer avec une Flotte assez nombreuse , qu'ils venoient tout récemment de construire des vieux matériaux qui se trouvoient dans les magasins. On convient que s'ils avoient été sur le champ attaquer la Flotte Romaine , ils s'en seroient infailliblement rendu maîtres , parce que , comme on ne s'attendoit à rien de tel , & que tout le monde étoit occupé ailleurs , ils l'auroient trouvée sans rameurs , sans soldats , sans Officiers. Mais , dit l'Historien , il étoit arrêté , que Carthage seroit détruite. Ils se contenterent donc de faire comme une insulte & une bravade aux Romains , & rentrèrent dans le Port.

Deux jours après , ils firent avancer leurs vaisseaux pour se battre tout de bon , & ils trouverent l'ennemi bien disposé. pag. 75. Cette bataille devoit décider du sort des deux partis. Elle fut longtems disputée , les troupes de côté & d'autre faisant des efforts extraordinaires , celles-là pour sauver leur patrie réduite aux abois , celles-ci pour achever leur victoire. Dans le combat , les brigantins des Carthaginois , se coulant par-dessous le bord des grands vaisseaux des Romains , leur rompoient tantôt la poupe , tantôt le gouvernail , & tantôt les rames ; & s'ils se trouvoient pressés , ils se retiroient avec une promptitude merveilleuse , pour revenir incontinent à la charge. Enfin , les deux Armées ayant combattu avec égal avantage jusqu'au soleil couchant , les Carthaginois jugerent à propos de se retirer , non
T 7
qu'ils

qu'ils se comptassent vaincus, mais pour recommencer le lendemain. Une partie de leurs vaisseaux ne pouvant entrer assez promptement dans le Port, parce que l'entrée en étoit trop étroite, se retira devant une terrasse fort spatieuse qu'on avoit faite contre les murailles pour y descendre les marchandises, sur le bord de laquelle on avoit élevé un petit rempart durant cette guerre, de peur que les ennemis ne s'en saisissent. Là le combat recommença encore plus vivement que jamais, & dura bien avant dans la nuit. Les Carthaginois y souffrirent beaucoup, & ce qui leur resta de vaisseaux se réfugia dans la ville. Le matin étant venu, Scipion attaqua la terrasse, & s'en étant rendu maître avec beaucoup de peine, il s'y logea, s'y fortifia, & y fit faire une muraille de brique du côté de la ville fort proche des murs, & de pareille hauteur. Quand elle fut achevée, il y fit monter quatre-mille hommes, avec ordre de lancer sans cesse des traits & des dards sur les ennemis, qui en étoient fort incommodés, à cause que les deux murs étant d'une hauteur égale, ils ne jettoient presque aucun trait inutilement. Ainsi fut terminée cette Campagne.

Page 72.

Pendant les quartiers d'hiver, Scipion s'appliqua à se débarasser des troupes de dehors, qui incommodoient fort les convois, & facilitoient ceux qu'on envoyoit aux assiégés. Pour cela il attaqua une place voisine, nommée Néphéris, qui leur servoit de retraite. Dans une dernie-

re action, il périt du côté des ennemis plus de soixante & dix-mille hommes, tant soldats que païsans ramassés, & la place fut emportée avec beaucoup de peine, après vingts-deux jours de siege. Cette prise fut suivie de la reddition de presque toutes les places d'Afrique, & contribua beaucoup à la prise même de Carthage, où depuis ce tems-là il n'étoit presque plus possible de faire entrer des vivres.

Au commencement du Printems, Scipion pag. 79. attaqua en même tems le Port appelé Cothon, & la Citadelle. S'étant rendu maître de la muraille qui environnoit ce Port, il se jetta dans la grande place de la ville qui en étoit proche, d'où l'on montoit à la Citadelle par trois rues en pente, bordées de côté & d'autre d'un grand nombre de maisons, du haut desquelles on lançoit une grêle de dards sur les Romains, qui furent contraints, avant que de passer outre, de forcer les premières maisons, & de s'y poster, pour pouvoir de là chasser ceux qui combattoient des maisons voisines. Le combat au haut & au bas des maisons dura pendant six jours, & le carnage fut horrible. Pour nettoyer les rues, & en faciliter le passage aux troupes, on tiroit avec des crocs les corps des habitans qu'on avoit tués, ou précipités du haut des maisons, & on les jettoit dans des fosses, la plupart encore vivans & palpitans. Dans ce travail, qui dura six jours & six nuits, les soldats étoient relevés de tems en tems par d'autres

tres tout frais, fans quoi ils auroient succombé à la fatigue. Il n'y eut que Scipion qui pendant tout ce tems-là ne dormit point, donnant par-tout les ordres, & s'accordant à peine le tems de prendre quelque nourriture.

Fig. 81.

Il y avoit tout lieu de croire que ce siege dureroit encore longtems, & couteroit beaucoup de sang. Mais le septième jour on vit paroître des hommes en habits de supplians, qui demandoient pour toute composition, qu'il plût aux Romains de donner la vie à tous ceux qui voudroient sortir de la Citadelle: ce qui leur fut accordé, à la réserve seulement des transfuges. Il sortit cinquante-mille tant hommes que femmes, qu'on fit passer vers les champs avec bonne garde. Les transfuges, qui étoient environ neuf-cens, voyant qu'il n'y avoit point de quartier à esperer pour eux, se retrancherent dans le Temple d'Esculape, avec Asdrubal, sa femme, & ses deux enfans; où, quoiqu'ils fussent en petit nombre, ils pouvoient se défendre longtems, parce que le lieu étoit fort élevé, assis sur des rochers, & qu'on y montoit par soixante degrés. Mais enfin, pressés de la faim, des veilles, & de la crainte, & voyant leur perte prochaine, l'impatience les fit, & abandonnant le bas du Temple, ils se retirerent au dernier étage, résolus de ne le quitter qu'avec la vie.

Cependant Asdrubal, songeant à sauver la sienne, descendit secrettement vers Scipion, portant en main une branche

che d'olivier, & se jetta à ses pieds. Scipion le fit voir aussi-tôt aux transfuges, qui, transportés de fureur & de rage, vomirent contre lui mille injures, & mirent le feu au Temple. Pendant qu'on l'allumoit, on dit que la femme d'Asdrubal se para le mieux qu'elle put, & se mettant à la vûe de Scipion avec ses deux enfans, lui parla à haute voix en cette sorte: „ Je ne fais point d'imprécation
 „ contre toi, ô Romain: car tu ne fais
 „ qu'user des droits de la guerre. Mais
 „ puissent les Dieux de Carthage, & toi
 „ de concert avec eux, punir, comme
 „ il le mérite, ce perfide, qui a trahi sa
 „ patrie, ses Dieux, sa femme, & ses
 „ enfans! “ Puis adressant la parole à Asdrubal: „ Scélérat, dit-elle, perfide,
 „ le plus lâche de tous les hommes, ce
 „ feu va nous ensevelir moi & mes en-
 „ fans. Pour toi, indigne Capitaine de
 „ Carthage, va orner le Triomphe de
 „ ton vainqueur, & subir à la vûe de Ro-
 „ me la peine que tu mérites. “ Après ces reproches elle égorgea ses enfans, les jetta dans le feu, puis s'y précipita elle-même. Tous les transfuges en firent autant.

Pour Scipion, voyant cette ville, qui a-
 voit été si florissante pendant sept-cens ans, comparable aux plus grands Empires par l'étendue de sa domination sur mer & sur terre, par ses Armées nombreuses, par ses Flottes, par ses Eléphants, par ses richesses; supérieure même aux autres nations par le courage & la grandeur d'ame,
 qui,

qui, toute dépouillée qu'elle étoit d'armes & de vaisseaux, lui avoient fait soutenir pendant trois années entières toutes les miseres d'un long siege : voyant, dis-je, alors cette ville absolument ruinée, on dit qu'il ne put refuser des larmes à la malheureuse destinée de Carthage. Il confideroit que les Villes, les Peuples, les Empires, sont sujets aux revolutions, aussi bien que les hommes en particulier : que la même disgrâce étoit arrivée à Troye, jadis si puissante ; & depuis aux Assyriens, aux Medes, aux Perses, dont la domination s'étendoit si loin ; & tout récemment encore aux Macédoniens, dont l'Empire avoit jetté un si grand éclat. Plein de ces lugubres pensées, il prononça deux vers d'Homere, dont le sens est : *Il * viendra un tems où la ville sacrée de Troye, & le belliqueux Priam, & son peuple, périront* ; désignant par ces vers le sort futur de Rome, comme il l'avoua à Polybe, qui lui en demanda l'explication.

S'il avoit été éclairé des lumieres de la vérité, il auroit su ce que nous apprend *Ecc. 10. 8.* l'Écriture : „ Qu'un Royaume est trans-
 „ feré d'un peuple à un autre, à cause
 „ des injustices, des violences, des ou-
 „ trages qui s'y commettent, & de la
 „ mauvaife-foi qui y regne en différentes
 „ manieres. “ Carthage est détruite, parce que l'avarice, la perfidie, la cruauté

Y

* Εσται ἡμῶν ὅταν ποτ' ὀλέθῃ Ἰλιὸς Ἴρι,
 καὶ Πριάμῳ, καὶ λαὸς ἑὴμαλίου Πριάμοιο.

y étoient montées à leur comble. Rome aura le même sort, lorsque son luxe, son ambition, son orgueil, les injustes usurpations, palliées sous le faux dehors de vertu & de justice, auront forcé le souverain Maître & distributeur des Empires à donner par sa chute une grande leçon à l'Univers.

Carthage ayant été prise de la sorte, Pag. 83.
 Scipion en abandonna le pillage aux sol- AN. M. 3858.
 dats pendant quelques jours, à la reserve CARTH. 742. RO- ME 609.
 de l'or, de l'argent, des statues, & des AV. J. C. 146.
 autres offrandes qui se trouveroient dans les Temples. Ensuite il leur distribua plusieurs recompenses militaires, aussi bien qu'aux Officiers, parmi lesquels deux s'étoient sur-tout distingués, Tib. Gracchus, & Cai. Fannius, qui les premiers avoient escaladé le mur. Il fit parer des dépouilles des ennemis un navire fort léger, & l'envoya à Rome porter la nouvelle de la victoire.

En même tems il fit savoir aux habi- Pag. 83.
 tans de la Sicile, qu'ils eussent chacun à venir reconnoître & reprendre les tableaux & les statues que les Carthaginois leur avoient enlevées dans les guerres précédentes. Et en rendant à ceux d'Agrigente * le fameux Taureau de Phalaris, il leur

* Quem taurum Scipio cum redderet Agrigentinis, dixisse dicitur, æquum esse illos cogitare utrum esset Siculis utilius, suisne servire, an populo R. obtemperare, cum idem monumentum & domesticæ crudelitatis, & nostræ mansuetudinis haberent. *Cic. Verr. 6. n. 73.*

leur dit, que ce Taureau, qui étoit en même tems un monument de la cruauté de leurs anciens Rois, & de la bonté de leurs nouveaux Maitres, devoit leur apprendre s'il leur seroit plus avantageux d'être sous le joug des Siciliens, que sous le gouvernement du Peuple Romain.

Ayant mis en vente une partie des dépouilles qu'on avoit trouvées à Carthage, il fit de séveres défenses à ses gens de rien prendre, ni même de rien acheter de ces dépouilles; tant il étoit attentif à écarter de sa personne & de sa maison jusqu'au plus leger soupçon d'intérêt.

App. p. 83.

Quand la nouvelle de la prise de Carthage fut arrivée à Rome, on s'y livra sans mesure aux sentimens de la joye la plus vive, comme si ce n'étoit que de ce moment que le repos public fût assuré. On repassoit dans son esprit tous les maux qu'on avoit soufferts de la part des Carthaginois en Sicile, en Espagne, & même en Italie pendant seize ans consécutifs, durant lesquels Annibal avoit saccagé quatre-cens villes, fait périr en diverses rencontres trois-cens-mille hommes, & réduit Rome même à la dernière extrémité. Dans le souvenir de ces maux, on se demandoit l'un à l'autre, s'il étoit donc bien vrai que Carthage fût ruinée. Tous les Ordres témoignèrent à l'envi leur reconnoissance envers les Dieux; & la ville, pendant plusieurs jours, ne fut occupée que de sacrifices solennels, de prières publiques, de jeux, & de spectacles.

Pag. 84.

Après qu'on eut satisfait aux devoirs de
la

la Religion, le Sénat envoya dix Commissaires en Afrique, pour en régler l'état & le sort à l'avenir, conjointement avec Scipion. Le premier de leurs soins fut de faire démolir tout ce qui restoit de Carthage. Rome, * déjà maîtresse du Monde presque entier, ne crut pas pouvoir être en sûreté tandis que le nom de Carthage subsisteroit: tant une haine invétérée, & nourrie par de longues & de cruelles guerres, dure au-delà même du tems où l'on a à craindre, & ne cesse de subsister que lorsque l'objet qui l'excite a cessé d'être. Défenses furent faites, au nom du Peuple Romain, d'y habiter désormais; avec d'horribles imprécations contre ceux qui, au préjudice de cet interdit, entreprendroient d'y rebâtir quelque chose, & principalement le lieu nommé Byrsa, & la place appelée Mégare. Au reste, on n'en défendoit l'entrée à personne: Scipion † n'étant pas fâché qu'on vît les tristes débris d'une ville qui avoit osé disputer de l'empire avec Rome. Ils arrêterent encore, que les villes qui dans cette guerre avoient tenu le parti des ennemis, seroient toutes rasées, & donnerent

* Neque se Roma, jam terrarum orbe superato, securam speravit fore, si nomen usquam maneret Carthaginis, adeo odium certaminibus ortum, ultra metum durat, & ne in victis quidem deponitur, neque ante invisum esse desinit, quam esse desit. *Vell. Paterc. lib. 1. cap. 12.*

† Ut ipse locus eorum, qui cum hac urbe de imperio certarunt, vestigia calamitatis ostenderet. *Cic. Agrar. 2. n. 59.*

nerent leur territoire aux Alliés du Peuple Romain; & ils gratifierent en particulier ceux d'Utique de tout le país qui est entre Carthage & Hippone. Ils rendirent tout le reste tributaire, & en firent une Province de l'Empire Romain, où l'on envoyeroit tous les ans un Préteur.

Ibid. Quand tout fut réglé, Scipion retourna à Rome, où il entra entriomphe. On n'en avoit jamais vû de si éclatant. Car ce n'étoit que statues, que raretés, que pieces curieuses & d'un prix inestimable, que les Carthaginois, pendant le cours d'un grand nombre d'années, avoient apportées en Afrique; sans compter l'argent qui fut porté dans le Trésor public, & qui montoit à de très grandes sommes.

*App. p. 85.
Plut. in
vit.
Gracch.*

Quelques précautions qu'on eût prises pour empêcher que jamais on ne pût songer à rétablir Carthage, moins de trente ans après, & du vivant même de Scipion, l'un des Gracques, pour faire sa cour au peuple, entreprit de la repeupler, & y conduisit une Colonie composée de six mille citoyens. Le Sénat ayant appris que plusieurs signes funestes avoient répandu la terreur parmi les ouvriers, lorsqu'on désignoit l'enceinte & qu'on jettoit les fondemens de la nouvelle ville, voulut en surseoir l'exécution: mais le Tribun, peu délicat sur la Religion & peu scrupuleux, pressa l'ouvrage malgré tous ces présages sinistres, & le finit en peu de jours. Ce fut là la première Colonie Romaine envoyée hors de l'Italie.

On

On n'y bâtit apparemment que des espèces de cabanes, puisque * lorsque Marius dans sa fuite en Afrique s'y retira, il est dit qu'il menoit une vie pauvre, sur les ruines & les débris de Carthage, se consolant par la vûe d'un spectacle si étonnant, & pouvant aussi en quelque sorte par son état servir de consolation à cette ville infortunée.

Appien rapporte, que Jule César, a-^{Pag. 35.} près la mort de Pompée, étant passé en Afrique, vit en songe une grande Armée qui l'appelloit en versant des larmes; & que, touché de ce songe, il écrivit dans ses tablettes le dessein qu'il avoit formé à cette occasion de rétablir Carthage & Corinthe: mais qu'ayant été tué bientôt après par les Conjurés, César Auguste, son fils adoptif, qui trouva ce mémoire parmi ses papiers, fit rétablir la ville de Carthage près du lieu où étoit l'ancienne, pour ne pas encourir les exécutions qu'on avoit fulminées lorsqu'elle fut démolie contre quiconque oseroit la rebâtir.

Je ne fais pas sur quoi est fondé ce que rapporte Appien: mais nous voyons dans ^{Lib. 17. p. 833.} Strabon, que Carthage fut rétablie en même tems que Corinthe par César, à qui il donne le nom de Dieu, par où,

* Marius cursum in Africam direxit, inopemque vitam in tugurio ruinarum Carthaginensium toleravit: cum Marius aspiciens Carthaginem, illa intuituens Mariam, alter alteri possent esse solatio. *Vell. Paterc. lib 2. c. 17.*

Pag. 83.

Pag. 734.

un peu auparavant, il avoit clairement désigné Jule César : & Plutarque, dans sa vie, lui attribue en termes formels l'établissement de ces deux Colonies ; & remarque, que ce qu'il y a de singulier sur ces deux villes, c'est que comme il leur étoit arrivé auparavant d'être prises & détruites toutes deux en même tems, il leur arriva aussi à toutes deux d'être en même tems rebâties & repeuplées. Quoi qu'il en soit, Strabon assure que de son tems Carthage étoit aussi peuplée qu'aucune autre ville d'Afrique ; & elle fut toujours, sous les Empereurs suivans, la capitale de toute l'Afrique. Elle a encore subsisté avec éclat pendant environ sept-cens ans : mais elle a été enfin entièrement détruite par les Sarrasins au commencement du septieme siecle, sans que dans le pais même on en connoisse le nom ni les vestiges.

DIGRESSION

sur les mœurs & le caractere du second Scipion l'Africain.

SCIPION, le destructeur de Carthage, étoit propre fils du fameux Paul Emile qui vainquit Persée dernier Roi de Macédoine ; & par conséquent, petit-fils de cet autre Paul Emile qui fut tué à la bataille de Cannes. Il fut adopté par le fils du grand Scipion l'Africain, & nommé *Scipio Æmilianus* ; ce qui, selon la Loi des Adoptions, réunissoit les noms des

des deux familles. * Il en soutint également l'honneur, par toutes les grandes qualités qui peuvent illustrer la Robe & l'Epée. Pendant tout le cours de sa vie, dit un Historien, on ne vit rien en lui que de louable; actions, discours, sentimens. Il se distingua particulièrement (éloge bien rare maintenant dans les gens de guerre!) par un goût exquis pour les Belles-Lettres & pour toutes sortes de Sciences, & par l'estime singulière qu'il faisoit des personnes lettrées & savantes. Tout le monde fait qu'on lui attribuoit les Comédies de Terence, ouvrage le plus achevé que Rome ait jamais produit pour l'élégance & la finesse. † On dit, à sa louange, que personne ne savoit mieux que lui entremêler le repos & l'action, ni mettre à profit avec plus de délicatesse & de goût les vuides que lui laissoient les affaires. Partagé entre les armes & les livres, entre les travaux militaires du camp, & les occupations paisibles du cabinet, ou il exerçoit son corps par les fatigues de la guerre, ou il culti-
voit

* P. Scipio Æmilianus, vir avitis P. Africani paternisque L. Pauli virtutibus simillimus omnibus belli ac togæ dotibus, ingenique ac studiorum eminentissimus seculi sui, qui nihil in vita nisi laudandum aut fecit aut dixit ac sensit. *Vell. Patere. lib. 1. cap. 12.*

† Neque enim quisquam hoc Scipione elegantius intervalla negotiorum otio dispunxit; semperque aut belli aut pacis serviit artibus, semper inter arma ac studia versatus, aut corpus periculis, aut animum disciplinis exercuit. *Ibid. cap. 13.*

voit son esprit par l'étude des Sciences. Il montra par-là, que rien n'est plus capable de faire honneur à un homme de qualité, dans quelque profession qu'il se trouve, que les belles connoissances. * Ciceron dit de lui, qu'il avoit toujours entre les mains les ouvrages de Xénophon, si pleins d'instructions solides, soit pour la guerre, soit pour la politique.

Plut. in vit.

Emil.

Paul.

Ce goût exquis pour les Belles-Lettres & pour les Sciences étoit le fruit de l'excellente éducation que Paul-Emile avoit donnée à ses enfans. Il les avoit fait instruire par les plus habiles maitres en tout genre, n'épargnant pour cela aucune dépense, quoiqu'il n'eût qu'un bien très médiocre; & il assistoit à tous leurs exercices, autant que les affaires publiques le lui permettoient, voulant par-là devenir lui-même leur premier maitre.

Excerpt. e

Polyb. p.

147-163.

L'union intime de notre Scipion avec Polybe, acheva de perfectionner en lui les rares qualités qu'un heureux naturel & une excellente éducation y faisoient déjà admirer. Polybe, avec un grand nombre d'Achéens, qui étoient devenus suspects aux Romains pendant la guerre de Persée, étoit retenu à Rome, où son mérite le fit bientôt connoître & rechercher par les personnes de la ville les plus distinguées. Scipion, âgé à peine de dix-huit ans, se livra tout entier à lui, & regarda

* Africanus semper Socraticum Xenophontem in manibus habet at. *Tusc. Quæst. lib. 2. n. 62.*

garda comme le plus grand bonheur de sa vie, de pouvoir être formé par un tel maître, dont il préféreroit l'entretien à tous les vains amusemens qui ont ordinairement tant d'attrait pour les jeunes gens.

Polybe commença par lui inspirer une aversion extrême pour ces plaisirs également dangereux & honteux, auxquels s'abandonnoit la jeunesse Romaine, déjà presque généralement dérégulée & corrompue par le luxe & la licence que les richesses & les nouvelles conquêtes avoient introduits à Rome. Scipion, pendant les cinq premières années qu'il fut à une si excellente école, fut bien profiter des leçons qu'il y recevoit; & se mettant au-dessus des railleries & du mauvais exemple des jeunes gens de son âge, il fut regardé des-lors dans toute la ville comme un modèle de retenue & de sagesse.

De là il fut aisé de le faire passer à la générosité, au noble desintéressement, au bel usage des richesses, vertus si nécessaires aux personnes d'une grande naissance, & que Scipion porta à un suprême degré, comme on le peut voir par quelques faits que Polybe en rapporte, qui sont bien dignes d'admiration.

* Emilie, femme du premier Scipion * Elle étoit
l'Africain, & mere de celui qui avoit a-^{sœur de}
dopté le Scipion dont parle ici Polybe, ^{Paul-Emi-}
avoit laissé à ce dernier en mourant une ^{le, pere du}
riche succession. Cette Dame, outre les ^{second Sci-}
diamans, les pierreries, & les autres bi-^{pion l'A-}
joux, qui composent la parure des per-^{fricain.}
sonnes de son rang, avoit une grande

quantité de vases d'or & d'argent destinés pour les sacrifices, un train magnifique, des chars, des équipages, un nombre considérable d'esclaves de l'un & de l'autre sexe; le tout proportionné à l'opulence de la maison où elle étoit entrée. Quand elle fut morte, Scipion abandonna tout ce riche appareil à sa mere Papiria, qui ayant été repudiée il y avoit déjà quelque tems par Paul-Emile, & n'ayant pas dequoi soutenir la splendeur de sa naissance, menoit une vie obscure, & ne paroissoit plus dans les assemblées ni dans les cérémonies publiques. Quand on l'y vit reparoitre avec cet éclat, une si magnifique libéralité fit beaucoup d'honneur à Scipion, sur-tout parmi les Dames, qui ne s'en turent pas, & dans une ville où, dit Polybe, on ne se dé pouil-
loit pas volontiers de son bien.

Il ne se fit pas moins admirer dans une autre occasion. Il étoit obligé, en conséquence de la succession qui lui étoit échue par la mort de sa grand-mere, de payer en trois termes differens, aux deux filles de Scipion son grand-pere adoptif, la moitié de leur dot, qui montoit à cinquante-mille écus. A l'échéance du premier terme, Scipion fit remettre entre les mains du banquier la somme entiere. Tiberius Gracchus & Scipion Nasica, qui avoient épousé ces deux sœurs, croyant que Scipion s'étoit trompé, allerent le trouver, & lui représenterent, que les loix lui laissoient l'espace de trois ans pour fournir cette somme en trois differens

rens payemens. Le jeune Scipion répondit, qu'il n'ignoroit pas la disposition des loix : qu'on en pouvoit suivre la rigueur avec des étrangers ; mais qu'avec des proches & des amis, il convenoit d'en user avec plus de simplicité & de noblesse : & il les pria d'agréer que la somme entière leur fût payée. Ils s'en retournerent pleins d'admiration pour la générosité de leur parent, & * se reprochant à eux-mêmes la bassesse de leurs sentimens par rapport à l'intérêt, quoiqu'ils fussent les premiers de la ville & les plus estimés. Cette libéralité leur paroissoit d'autant plus admirable, dit Polybe, qu'à Rome, loin de vouloir payer cinquante-mille écus avant l'échéance du terme, personne n'auroit voulu en payer mille avant le jour préfix.

Ce fut par le même esprit que deux ans après, Paul-Emile son pere étant mort, il ceda à son frere Fabius, qui étoit moins riche que lui, la part qu'il avoit dans la succession de leur pere, laquelle montoit à plus de soixante-mille écus ; afin de corriger ainsi l'inégalité de bien qui se trouvoit entre les deux freres.

Ce même frere ayant dessein de donner un spectacle de Gladiateurs après la mort de son pere, pour honorer sa mémoire, comme c'étoit alors la coutume, & ne pouvant pas facilement soutenir cette dépense qui alloit fort loin, Scipion donna

V 3

quinze-

* Κατηγόκοιτι τῆς αὐτῶν μικρολογίας.

quinze-mille écus , pour en porter du moins la moitié.

Les présens magnifiques que Scipion avoit faits à sa mere Papiria , lui revenoient de plein droit après sa mort ; & ses sœurs , selon l'usage de ce tems , n'y pouvoient rien prétendre. Mais il auroit cru se deshonorer , & retracter ses dons , s'il les avoit repris. Il laissa donc à ses sœurs tout ce qu'il avoit donné à leur mere , ce qui montoit à une somme fort considerable , & s'attira de nouveaux applaudissemens par cette nouvelle preuve qu'il donna de sa grandeur d'ame , & de sa tendre amitié pour sa famille.

Ces différentes largesses , qui réunies ensemble montoient à de très grandes sommes , tiroient , ce semble , un nouveau prix de l'âge où il les faisoit , car il étoit très jeune ; & encore plus des circonstances du tems où il plaçoit ses dons , & des manieres gracieuses & obligeantes dont il savoit les assaisonner.

Les faits que je viens de citer sont si éloignés de nos mœurs , qu'il y auroit lieu de craindre qu'on ne les regardât comme une exageration outrée d'un Historien prévenu en faveur de son Héros , si l'on ne savoit que le caractere dominant de Polybe qui les rapporte étoit un grand amour de la vérité , & un extrême éloignement de toute flatterie. Dans l'endroit même d'où j'ai tiré ce recit , il a cru devoir prendre quelques précautions par rapport à ce qu'il dit des actions vertueuses & des rares qualités de Scipion ; & il fait obser-

observer, que ses Ecrits devant être lûs par les Romains, qui étoient parfaitement instruits de tout ce qui regarde ce grand homme, il ne manqueroit pas d'être démenti par eux, s'il osoit avancer quelque chose qui fût contraire à la vérité: affront, auquel il n'est pas vraisemblable qu'un Auteur, qui a quelque soin de sa réputation, voulût s'exposer gratuitement.

Nous avons déjà remarqué, qu'il n'avoit pris aucune part aux déréglemens & aux débauches qui regnoient alors presque généralement parmi la jeunesse Romaine. Il fut avantageusement dédommagé & recompensé de cette privation volontaire des plaisirs, par la santé ferme & vigoureuse qu'elle lui procura pour tout le reste de sa vie, qui le mit en état de goûter des plaisirs bien plus purs, & de faire ces grandes actions qui lui acquirent tant de gloire.

Les exercices de la chasse, auxquels il se plaisoit extrêmement, contribuerent aussi beaucoup à rendre son corps robuste, & capable de soutenir les plus rudes fatigues. La Macédoine, où il suivit son pere, lui fournit abondamment de quoi satisfaire son inclination, parce que la chasse, qui y faisoit le divertissement ordinaire des Rois, ayant été suspendue depuis quelques années à cause de la guerre, il y trouva une quantité incroyable de gibier de toute espece. Paul-Emile, attentif à procurer à son fils d'honnêtes plaisirs, pour le dégoûter & le détourner

de ceux que la raison lui interdisoit, lui laissa goûter avec une pleine liberté celui de la chasse pendant tout le tems que les troupes Romaines demeurèrent dans le païs, depuis la victoire qu'il avoit remportée sur Persée. Le jeune homme employa son loisir à cet exercice, si convenable à son âge & à son inclination; & il n'eut pas moins de succès dans cette guerre innocente qu'il déclara aux bêtes de Macédoine, que son pere en avoit eu dans celle qu'il avoit faite contre les habitans de ce païs.

C'est au retour de ce voyage que Scipion trouva Polybe à Rome, & lia avec lui cette étroite amitié qui devint si utile à ce jeune Romain, & qui ne lui a gueres moins fait d'honneur dans la posterité que toutes ses conquêtes. Il paroît que Polybe demuroit & mangeoit avec les deux freres. Un jour que Scipion se trouva seul avec lui, il lui ouvrit son cœur avec une pleine effusion, & se plaignit, mais d'une maniere douce & tendre, de ce que Polybe, dans les conversations qu'on avoit à table, adressoit toujours la parole à son frere Fabius, & jamais à lui. „ Je sens bien, lui dit-il, que cette „ indifference vient de la pensée où vous „ êtes, comme tous nos citoyens, que „ je suis un jeune homme inappliqué; & „ qui n'ai rien du goût qui regne aujourd'hui dans Rome, parce qu'on ne voit „ pas que je m'attache aux exercices du „ barreau, & que je m'applique au talent „ de la parole. Mais comment le ferois-
 „ je?

„ je? On me dit perpétuellement, que
 „ ce n'est point un Orateur que l'on at-
 „ tend de la maison des Scipions, mais
 „ un Général d'Armée. Je vous avoue,
 „ pardonnez-moi la franchise avec la-
 „ quelle je vous parle, que votre indiffe-
 „ rence pour moi me touche & m'afflige
 „ sensiblement. ” Polybe, surpris de ce
 discours auquel il ne s'attendoit point,
 le consola du mieux qu'il put, & l'assu-
 ra, que s'il adressoit ordinairement la pa-
 role à son frere, ce n'étoit point du tout
 faute d'estime pour lui, mais uniquement
 parce que Fabius étoit l'ainé; & que d'ail-
 leurs, sachant que les deux freres pen-
 soient de même, il avoit cru que parler
 à l'un, c'étoit parler à l'autre: Qu'au res-
 te, il s'offroit de tout son cœur à son
 service, & qu'il pouvoit disposer absolu-
 ment de sa personne: Que par rapport
 aux Sciences, pour lesquelles il lui vo-
 yoit beaucoup de goût, il trouveroit des se-
 cours suffisans dans ce grand nombre de
 Savans qui venoient tous les jours de
 Grece à Rome: mais que pour le métier
 de la guerre, qui étoit proprement sa pas-
 sion, il pourroit lui être de quelque utili-
 té. Alors Scipion lui prenant les mains,
 & les serrant avec les siennes: „ Oh,
 „ dit-il, quand verrai-je cet heureux jour,
 „ où, libre de tout autre engagement,
 „ & vivant avec moi, vous voudrez bien
 „ vous appliquer à me former l'esprit &
 „ le cœur! C'est alors que je me croirai
 „ digne de mes ancêtres. ” Depuis ce
 tems-là, Polybe, charmé & attendri de

voir dans un jeune homme de si nobles sentimens, s'attacha particulièrement au jeune Scipion, qui le respecta toujours dans la suite comme son propre pere.

La qualité d'Historien n'étoit pas la seule que Scipion estimât dans Polybe: il faisoit bien plus de cas & d'usage de celle de grand Capitaine & de grand Politique. Aussi il le consultoit en tout, & ne se conduisoit que par ses avis, lors même qu'il fut à la tête des troupes, concertant en secret avec lui toutes les opérations de la Campagne, tous les mouvemens de l'Armée, toutes les entreprises contre l'ennemi, & toutes les mesures propres à les faire réussir. En un mot, l'opinion constante étoit, que ce Romain n'avoit rien fait de bon dont il n'eût l'obligation à Polybe; & qu'il ne faisoit de fautes, que lorsqu'il agissoit sans le consulter.

*Pausan. in
Arcad. l. 8.
p. 505.*

Je prie le lecteur de me pardonner cette longue digression, qui peut paroître étrangère à mon sujet, puisque je ne traite point de l'Histoire Romaine; mais qui m'a paru si propre au dessein que je me propose en général dans cet ouvrage de former la Jeunesse, que je n'ai pu m'empêcher de l'insérer ici, quoique je sentisse bien que ce n'étoit pas tout à fait sa place. En effet, on y voit de quelle importance est la bonne éducation, & combien il est avantageux aux jeunes-gens de se lier de bonne heure avec des personnes de mérite: car ce furent là les fondemens de cette gloire & de cette réputation qui
ont

ont rendu le nom de Scipion si illustre. Mais sur-tout, quel exemple pour notre siècle, où souvent les plus legers interêts divisent les freres & les sœurs, & troublent la paix des familles, que ce généreux desintéressement de Scipion, à qui les sommes les plus considerables ne coutoient rien, quand il s'agissoit d'obliger ses proches! Ce bel endroit de Polybe m'avoit échapé, parce qu'il ne se trouve point dans l'édition *in folio* que nous en avons. Sa place naturelle étoit le lieu où, traitant du goût de la solide gloire, j'ai parlé du mépris & du noble usage que les Anciens faisoient de l'argent. J'ai cru ne pouvoir me dispenser de rendre ici aux jeunes-gens ce que j'avois lieu de me reprocher de leur avoir alors dérobé.

HISTOIRE

de la Famille & de la Posterité de
MASINISSA.

J'AI PROMIS, après que j'aurois achevé ce qui regarde la Republique de Carthage, de revenir à la famille & à la posterité de Masinissa. Ce point d'Histoire fait une partie considerable de celle d'Afrique, & par cette raison n'est pas tout à fait étranger à mon sujet.

Depuis que Masinissa, sous le premier Scipion, eut embrassé le parti des Romains, il étoit toujours demeuré dans un zèle & une fidelité qui ont peu d'exemples.

AN. M.
3856.
ROMM
606. AV.
J. C. 148.

ples. Se voyant près de mourir, il écrivit au Proconsul d'Afrique sous qui seroit alors le jeune Scipion, pour le prier de vouloir bien le lui envoyer, ajoutant, qu'il mourroit content s'il pouvoit expirer entre ses bras, après l'avoir rendu le dépositaire de ses dernières volontés. Mais sentant que sa fin approchoit avant qu'il pût avoir cette consolation, il fit venir sa femme & ses enfans, & leur dit : Qu'il ne connoissoit dans toute la terre que le seul Peuple Romain, & parmi ce Peuple, que la seule famille des Scipions : Qu'il laissoit en mourant un pouvoir suprême à Scipion Emilien de disposer de ses biens, & de partager son Royaume entre ses enfans : Qu'il vouloit que tout ce qu'il auroit décidé fût exécuté ponctuellement, comme si lui-même l'avoit arrêté par son testament. Après leur avoir ainsi parlé, il mourut, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans.

App. ibid. Ce Prince, qui pendant sa jeunesse avoit essuyé d'étranges malheurs, s'étant vû dépouillé de son Royaume, obligé à fuir de Province en Province, & près mille fois de perdre la vie; soutenu, dit l'Historien, par la protection divine, n'eut plus jusqu'à sa mort qu'une suite continue de prospérités, qui ne fut interrompue par aucun accident fâcheux. Non seulement il recouvra son Royaume, mais il y ajouta celui de Syphax son ennemi; & maître de tout le pais depuis la Mauritanie jusqu'à Cyrene, il devint le Prince le plus puissant de toute l'Afrique. Il
con-

conserva jusqu'à la fin de sa vie une santé très robuste, qu'il dut sans doute & à l'extrême sobriété dont il usa toujours pour le boire & le manger, & au soin qu'il eut de s'endurcir sans relâche au travail & à la fatigue. Agé de quatre-vingt-dix ans, il faisoit encore tous les exercices d'un jeune homme, & se tenoit à cheval sans selle; & Polybe fait remarquer (c'est Plutarque qui nous a conservé cette remarque) que le lendemain d'une grande victoire remportée contre les Carthaginois, on l'avoit trouvé devant sa tente, faisant son repas d'un morceau de pain bis.

An seni gerenda sit Resp. pag. 791.

Il laissa en mourant cinquante-quatre fils, dont trois seulement étoient d'un mariage légitime, savoir, Micipsa, Gullusa, & Mastanabal. Scipion partagea le Royaume entre ces trois derniers, & donna aux autres des revenus considérables. Mais bientôt après Micipsa demeura seul possesseur de ces vastes États, par la mort de ses deux frères. Il eut deux fils, Adherbal & Hiempsal; & il fit élever avec eux dans son Palais Jugurtha son neveu, fils de Mastanabal, & en prit autant de soin que de ses propres enfans. Ce dernier avoit des qualités excellentes, qui lui attirerent une estime générale. Bien fait de sa personne, beau de visage, plein d'esprit & de sens, il ne donna point, comme c'est l'ordinaire des jeunes gens, dans le luxe & le plaisir. Il s'exerçoit avec ceux de son âge à la course, à lancer le javelot, à monter à cheval;

App. ib. Val. Max. lib. 5. cap. 2.

Toute l'histoire de Jugurtha est tirée de Saluste.

& supérieur à tous, il savoit pourtant s'en faire aimer. La chasse étoit son unique plaisir, mais la chasse contre les lions, & d'autres bêtes féroces. Pour achever son éloge, il excelloit en tout, & parloit peu de lui-même : *Plurimum facere, & minimum ipse de se loqui.*

Un mérite si éclatant, & si généralement approuvé, commença à donner de l'inquiétude à Micipsa. Il se voyoit âgé, & ses enfans fort jeunes. * Il savoit de quoi l'ambition est capable, quand il s'agit d'un trône; & qu'avec beaucoup moins de talens que n'en avoit Jugurtha, il est aisé de se laisser entraîner à une tentation si délicate, sur-tout quand elle est aidée de circonstances si favorables. Afin d'éloigner un compétiteur si dangereux pour ses enfans, il lui donna le commandement des troupes qu'il envoyoit au secours des Romains, occupés alors au siège de Numance sous la conduite de Scipion. Il se flatoit que Jugurtha, brave comme il étoit, pourroit bien s'engager mal à propos dans quelque action périlleuse, & y laisser la vie. Mais il se trompa. † Ce jeune Prince à un courage

MI-

AN. M.
3876.
ROME
630. AV.
J. C. 128.

* *Terrebat eum natura mortalium avida imperii, & præceps ad explendam animi cupidinem : præterea opportunitas suæ liberorumque ætatis, quæ etiam mediocres viros prædæ transversos agit. Sallust.*

† *Ac fanè, quod difficillimum in primis est, & prælio frennus erat, & bonus consilio : quorum alterum ex providentia timorem, alterum ex audacia temeritatem adferre plerumque solet.*

intrépide joignoit un grand sang-froid; & ce qui est fort rare à cet âge, il étoit également éloigné & d'une prévoyance timide, & d'une hardiesse téméraire. Il gagna dans cette Campagne l'estime & l'amitié de toute l'Armée. Scipion le renvoya avec des lettres de recommandation pour son oncle, & des témoignages fort avantageux, après lui avoir donné pourtant de sages avis sur la conduite qu'il devoit tenir. Car, habile comme il étoit à connoître les hommes, il avoit apparemment entrevû dans ce jeune Prince une ambition dont il craignoit les suites.

Micipsa, touché de tout le bien qu'on lui mandoit de son neveu, changea de disposition à son égard, & ne songea plus qu'à le gagner à force de bienfaits. Il l'adopta, & par son testament le fit son héritier, comme ses deux autres enfans. Se voyant près de mourir, il les manda tous trois ensemble, & les fit approcher de son lit. Là, en présence de toute la Cour, il fit souvenir Jugurtha de tout ce qu'il avoit fait en sa faveur, le conjurant au nom des Dieux de défendre & de protéger toujours ses enfans, qui, de proches qu'ils lui étoient par le sang, étoient devenus ses freres par son bienfait.

* Il lui représenta, que ce n'étoit point
les

* Non exercitus, neque thesauri, præsidia regni sunt, verum amici: quos neque armis cogere, neque auro parare queas; officio & fide pariuntur. Quis autem amicior quàm frater fratri? aut quem alienum fidum invenies, si tuus hostis fueris?

les armes ni les trésors qui faisoient la force d'un Royaume, mais les amis; qui ne s'acquierent ni par les armes, ni par l'or, mais par des services réels, & par une fidélité inviolable. Or, peut-on trouver de meilleurs amis, que des freres? & quel fond peut faire sur des étrangers, quiconque devient ennemi de ses proches? Il exhorta ses enfans, de ménager avec grand soin & de respecter Jugurtha, & de n'avoir d'autre dispute avec lui que pour tâcher de l'atteindre, & même, s'il se pouvoit, de le surpasser en mérite. Il finit en leur recommandant à tous de demeurer fidelement attachés au Peuple Romain, & de le regarder toujours comme leur bienfaiteur, leur patron, leur maître. Micipsa mourut peu de jours après.

Jugurtha ne se contraignit pas long-tems. Il commença par se délivrer d'Hiempsal, qui lui avoit parlé avec beaucoup de liberté, & le fit égorger. Adherbal vit par-là ce qu'il avoit à craindre pour lui-même. La Numidie se divise, & prend parti entre les deux freres. On leve de part & d'autre de nombreuses troupes. Adherbal, après avoir perdu la plupart de ses places, est vaincu dans un combat, & obligé de se refugier à Rome. Jugurtha n'en est pas fort effrayé. Il savoit que presque tout y étoit vénal. Il y envoie donc des Députés, avec ordre de corrompre à force de présens les principaux des Sénateurs. Dans la première audience qu'on leur donna, Adherbal exposa le malheureux état où il se trouvoit

voit réduit, les injustices & les violences de Jugurtha, le meurtre de son frere, la perte de presque toutes ses places; & il insista principalement sur les derniers ordres que son pere en mourant lui avoit donnés, de mettre uniquement sa confiance dans le Peuple Romain, dont l'amitié seroit pour lui & pour son Royaume un appui plus ferme & plus sûr que toutes les troupes & tous les trésors du monde. Son discours fut long & pathétique. Les Députés de Jugurtha répondirent en peu de mots, qu'Hiempsal avoit été tué par les Numides, à cause de sa cruauté; qu'Adherbal avoit été l'agresseur, & qu'après avoir été vaincu, il venoit se plaindre de n'avoir pas fait tout le mal qu'il auroit souhaité: que leur Maître prioit le Sénat de juger de sa conduite en Afrique, par celle qu'il avoit gardée à Numance; & de compter plus sur ses actions, que sur les accusations de ses ennemis. Ils avoient employé en secret une éloquence plus efficace que celle des paroles; & elle eut tout son effet. A l'exception d'un petit nombre de Sénateurs qui conservoient encore quelques sentimens d'honneur, & n'étoient pas vendus à l'injustice, tout le reste pencha du côté de Jugurtha. Il fut résolu, qu'on enverroit sur les lieux des Commissaires, pour partager également les Provinces entre les deux freres. On peut bien juger que Jugurtha n'épargna pas l'argent. Le partage fut fait entierement à son a-

vantage, en gardant néanmoins quelque apparence d'équité.

Ce premier succès enfla son courage, & augmenta sa hardiesse. Il attaque son frere à force ouverte, & pendant que celui-ci s'amuse à envoyer vers les Romains, il enleve plusieurs de ses places, pousse toujours les conquêtes, & après le gain d'une bataille, l'assiege lui-même dans Cirtha capitale de son Royaume. Cependant, surviennent des Députés de Rome, avec ordre de déclarer aux deux Princes de la part du Sénat & du Peuple, qu'ils ayent à mettre bas les armes, & à faire cesser toute hostilité. Jugurtha, après avoir protesté de son profond respect & de sa parfaite soumission pour les ordres du Peuple Romain, ajouta, qu'il ne croyoit pas que son intention fût de l'empêcher de défendre sa propre vie contre les embuches de son frere: qu'au reste, il envoyeroit au-plutôt à Rome, pour informer le Sénat de sa conduite. Par cette réponse vague il éluda les ordres du Sénat, & ne laissa pas même aux Députés la liberté d'aller trouver Adherbal.

Quelque serré qu'il fût dans la place, il trouva le moyen d'écrire à Rome pour implorer le secours du Peuple Romain contre un frere qui le tenoit assiégué depuis cinq mois, & qui en vouloit à sa vie. Quelques Sénateurs étoient d'avis, que, sans perdre de tems, on déclarât la guerre à Jugurtha: mais son crédit l'emporta encore, & l'on se contenta d'ordonner une députation composée de

Sé-

Sénateurs de grand poids, du nombre desquels étoit Emilius Scaurus, homme puissant dans la Noblesse, factieux, & qui cachoit de grands vices sous une apparence de probité. Jugurtha fut d'abord effrayé; mais il sut éluder aussi leur demande, & les renvoya sans rien conclure. Alors Adherbal, n'ayant plus aucune ressource, se rendit à condition qu'il auroit la vie sauve: mais il fut égorgé sur le champ, & un grand nombre de Numides avec lui.

Malgré l'horreur que cette nouvelle excita à Rome, l'argent de Jugurtha lui fit encore trouver des défenseurs dans le Sénat. Mais C. Memmius, Tribun du peuple, homme vif, & ennemi de la Noblesse, engagea le peuple à ne pas souffrir qu'un crime si horrible demeurât impuni. La guerre fut donc déclarée à Jugurtha. Le Consul Calpurnius Bestia en fut chargé. * Il avoit d'excellentes qua-
AN. M.
3898.
ROME
642. AV.
J. C. 106.

lites; mais elles étoient gâtées & rendues inutiles par son avarice. Scaurus partit avec lui. Ils emporterent d'abord plusieurs places: mais l'argent de Jugurtha arrêta ces conquêtes, † & Scaurus même, qui jusques-là avoit paru fort vif contre ce Prince, ne put résister à une attaque si violente. On fit un Traité. Jugurtha parut se rendre au Peuple Romain.

* Multæ bonæque artes animi & corporis erant, quas omnes avaritia præpediebat.

† Magnitudine pecuniæ à bono honestoque in prævum abstractus est.

main. Trente Eléphants, quelques chevaux, & une somme d'argent fort médiocre, furent remis entre les mains du Questeur.

L'indignation publique éclata pour-lors à Rome. Le Tribun Memmius échauffa les esprits par ses discours. Il fit nommer Cassius, qui étoit Préteur, pour aller trouver Jugurtha, & l'engager à venir à Rome sous la garantie du Peuple Romain, afin qu'en sa présence on examinât qui étoient ceux qui avoient reçu de l'argent. Il ne put se dispenser de s'y rendre. Sa vûe ranima la colere du peuple: mais un Tribun, corrompu à force de présens, traina l'Assemblée en longueur, & enfin la dissipa. Un Prince Numide, petit-fils de Mafinissa, qui se nommoit Massiva, & étoit pour-lors à Rome, fut conseillé de demander le Royaume de Jugurtha. Celui-ci le fut, & le fit égorger au milieu de Rome. Le meurtrier fut arrêté, & mis entre les mains de la justice; & Jugurtha eut ordre de se retirer de l'Italie. Ce fut pour-lors que, sortant de la ville, & tournant plusieurs fois ses regards de ce côté-là, il dit, *

„ Que Rome n'attendoit pour se vendre,
 „ qu'un acheteur; & qu'elle périroit, s'il
 „ s'en trouvoit un “.

La guerre recommence donc de nouveau.

* Postquam Roma egressus est, fertur saepe tacitus eò respiciens, postremò dixisse, *Urbem venalem, & maturè perituram, si emtorem inveneris.*

veau. Elle réussit fort mal ; d'abord , par la nonchalance , & peut-être par la connivence du Consul Albinus ; puis , lorsqu'il fut retourné à Rome pour y tenir les Assemblées , par l'ignorance de son frere Aulus , qui , ayant engagé l'Armée dans un défilé d'où elle ne pouvoit sortir , se rendit honteusement à l'ennemi , qui fit passer les Romains sous le joug , & leur fit promettre qu'ils sortiroient de Numidie dans l'espace de dix jours.

Il est aisé de juger comment une paix si ignominieuse , conclue sans l'autorité du peuple , fut regardée à Rome. On n'y conçut de bonnes esperances pour le succès de cette guerre , que lorsque le soin en fut confié au Consul L. Métellus. * A toutes les autres vertus d'un excellent Général , il joignoit un parfait desintéressement ; qualité la plus essentielle alors contre un ennemi tel que Jugurtha , qui jusques-là , pour vaincre , avoit moins employé l'épée que l'argent. Il trouva Métellus invincible de ce côté-là , comme de tout autre. Il falut donc payer de sa personne & de son courage , au défaut de cette ressource qui commença à lui manquer. Aussi fit-il des efforts extraordinaires ; & tout ce qu'on peut attendre de la bravoure , de l'habileté , de l'attention d'un grand Capitaine , à qui le deses-

poir

* In Numidiam proficiscitur , magna spe c'vium , cum propter artes bonas , tum maximé quod adversum divitias invictum animum gerebat.

poir fournit de nouvelles forces & de nouvelles lumières, il l'employa dans cette Campagne : mais toujours sans succès, parce qu'il avoit affaire à un Consul à qui il n'échappoit aucune faute, & qui ne manquoit aucune occasion de prendre avantage sur son ennemi.

La grande peine de Jugurtha fut de se mettre à couvert du côté des traitres. Depuis qu'il eut su que Bomilcar, en qui il avoit une entière confiance, avoit songé à attenter sur sa vie, il n'eut plus un moment de repos. Il ne trouvoit nulle-part de sûreté. Le jour, la nuit, le citoyen, l'étranger, tout lui étoit suspect, tout le faisoit trembler. Il ne prenoit le sommeil qu'à la dérobee, changeant même souvent de lit, sans garder les bienséances de son rang. Quelquefois, s'éveillant en sursaut, il prenoit des armes, & jettoit de grands cris; tant la crainte le troubloit & l'agitoit comme un forcené.

Marius servoit, en qualité de Lieutenant, sous Métellus. Dévoré d'ambition, il travailla d'abord secretement à le décrier dans l'esprit des soldats; & devenu bientôt l'ennemi déclaré & le calomniateur de son Général, il vint à bout par ces voyes indignes de le supplanter, & de se faire nommer en sa place pour terminer la guerre contre Jugurtha. * Quelque

* Quibus rebus supra bonum atque honestum percussus, neque lacrymas tenere, neque moderari linguam: vir egregius in aliis artibus, nimis molliter aegritudinem pati.

que force d'ame qu'eût d'ailleurs Métellus, il fut abattu par ce coup imprévu, qui lui arracha des larmes & des discours peu dignes d'un grand homme comme lui. Il y avoit en effet dans le procédé de Marius une noirceur affreuse, qui montre clairement ce que c'est que l'ambition, & comment elle est capable d'étouffer dans quiconque s'y livre, tout sentiment d'honneur & de probité. Métellus, ayant pris soin d'éviter la rencontre d'un successeur dont la seule vûe auroit été pour lui un cruel tourment, arriva à Rome, où il fut reçu avec un applaudissement général. L'honneur du Triomphe lui fut accordé, & il prit le surnom de Numidicus.

J'ai crû devoir réserver pour l'Histoire Romaine, le détail des actions particulières qui se sont passées en Afrique sous Métellus & sous Marius, dont Salluste nous a laissé un récit fort circonstancié, dans son admirable Histoire de Jugurtha. Je me hâte de venir à la fin de cette guerre.

Jugurtha, dans la déroute de ses affaires, avoit eu recours à Bocchus Roi des Maures, dont il avoit épousé la fille. La Mauritanie est un país qui s'étend depuis la Numidie jusques par-delà les bords de la mer qui répondent à l'Espagne. A peine le nom du Peuple Romain y étoit-il connu; & cette nation de son côté étoit absolument inconnue aussi aux Romains. Jugurtha fit entendre à son beau-pere, que s'il laissoit subjuguier la Numidie,

die, son païs auroit sans doute le même fort; d'autant plus que les Romains, ennemis déclarés de la Royauté, sembloient avoir juré la ruïne de tous les Trônes. Il engagea donc Bocchus à entrer en ligue avec lui contre eux, & il en reçut à différentes reprises des secours fort considérables.

Cette liaison, qui de part & d'autre n'étoit fondée que sur l'interêt, n'avoit jamais été bien ferme entre eux. Une dernière défaite de Jugurtha acheva d'en rompre tous les nœuds. Bocchus conçut le noir dessein de livrer son gendre aux Romains. Dans cette vûe il avoit écrit à Marius, de lui envoyer un homme de confiance. Sylla lui parut fort propre pour cette négociation. C'étoit un jeune Officier d'un rare mérite, qui servoit sous lui en qualité de Questeur. Il ne craignit point de se mettre à la discretion du Barbare, & il y alla. Quand il fut arrivé, Bocchus, qui, selon le génie de la nation, ne se piquoit pas beaucoup de fidélité, & qui de moment à autre changeoit de dessein, délibéra s'il ne le livreroit point lui-même à Jugurtha. Il demeura longtems dans cette incertitude, combattu en lui-même par des pensées toutes contraires; & le changement subit qu'on voyoit sur son visage, dans son air, dans tout son maintien, marquoit assez ce qui se passoit dans son esprit. Enfin, revenant à son premier dessein, il fit ses conditions avec Sylla, & lui remit entre les mains Jugurtha, qui fut conduit aussi-tôt à Marius.

* Sylla,

* Sylla, dit Plutarque, se conduisit dans cette occasion en jeune homme avide & alteré de gloire, dont il commence tout récemment à goûter la douceur. Au lieu d'attribuer à son Général l'honneur de cet événement, comme son devoir l'y obligeoit, & comme ce doit être une règle inviolable, il s'en reserva la plus grande partie, & fit faire un anneau qu'il portoit toujours, où il étoit représenté recevant Jugurtha des mains de Bocchus; & il affecta dans la suite de s'en servir toujours pour son cachet. Marius, piqué jusqu'au vif de cette espece d'insulte, ne la lui pardonna jamais. Et ce fut là l'origine & la semence de cette haine implacable qui éclata depuis entre ces deux Romains, & qui couta tant de sang à la Republique.

*Plut. in vit,
Marii.*

Marius entra en triomphe dans Rome, faisant voir aux Romains un spectacle qu'ils avoient de la peine à croire, même en le voyant, Jugurtha captif: cet ennemi redoutable, pendant la vie duquel on n'avoit osé esperer de voir la fin de cette guerre, tant son courage étoit mêlé de ruses & de finesses, & son génie fertile en nouvelles ressources au milieu des malheurs les plus desespérés. On dit que dans la marche du Triomphe, il perdit l'esprit; qu'après la cérémonie, il fut mené

*Plut. ibid.
AN. M.
3904.
ROME
648. AV.
J. C. 100.*

* Οἷα τίς φιλότιμος, ἀπὸ δόξης γιγνόμενος, ἐκ ἄντικυ μισθείας τὸ εὐτόχημα. *Plut. Præcept. reip. ger.* p. 806.

mené en prison; & que les sergens, se hâtant d'avoir sa dépouille, lui déchirent toute sa robe, & lui arrachèrent les deux bouts des oreilles pour avoir les pendans qu'il y portoit. En cet état il fut jetté tout nud & plein d'effroi dans une fosse profonde, où il passa six jours entiers à lutter contre la faim & contre la crainte de la mort, ayant toujours conservé jusqu'au dernier soupir un desir ardent de la vie: digne fin, ajoute Plutarque, digne récompense de ses forfaits, s'étant toujours cru tout permis pour assouvir son ambition, ingratitude, perfidie, noires trahisons, cruautés sanglantes & barbares.

JUBA, Roi de Mauritanie, a fait trop d'honneur aux Lettres & aux Sciences, pour être entièrement omis dans l'Histoire de la famille de Masinissa, dont son pere, nommé aussi Juba, étoit arriere-petit-fils, & petit-fils de Gulussa. Juba le pere se signala dans la guerre entre César & Pompée, par son attachement inviolable au parti du dernier. Il se donna la mort après la bataille de Thapse, où ses troupes & celles de Scipion furent entièrement défaites. Juba son fils, encore enfant, fut livré au vainqueur, qui en fit un des principaux ornemens de son Triomphe. Il paroît qu'on prit grand soin de son éducation à Rome, où il acquit des lumieres qui dans la suite l'égalèrent aux plus savans hommes qu'ait jamais eu la Grece. Il ne quitta le séjour de cette ville, que pour aller prendre possession
des

AN. M.

3958.

ROME

707. AV.

J. C. 46.

des Etats de son pere. Auguste les lui rendit, lorsque par la mort d'Antoine il se vit le maitre absolu de disposer des Provinces de l'Empire. Juba, par la douceur de son regne, gagna le cœur de tous ses sujets. Sensibles à ses bienfaits, ils le mirent au nombre de leurs Dieux. Pausanias parle d'une statue que les Athéniens lui avoient érigée. Il étoit bien juste qu'une ville, de tout tems consacrée aux Muses, donnât des marques publiques de son estime à un Roi qui tenoit un rang illustre parmi les Savans. Suidas attribue à ce Prince plusieurs ouvrages, dont aujourd'hui il ne nous reste que des fragmens. Il avoit écrit de l'Histoire d'Arabie, des Antiquités d'Assyrie, des Antiquités Romaines, de l'Histoire des Théâtres, de celle de la Peinture & des Peintres, de la nature & des propriétés de differens Animaux, de la Grammaire, & d'autres matieres semblables, dont on peut voir le dénombrement dans la petite Dissertation de M. l'Abbé Sevin sur la vie & sur les ouvrages de Juba le jeune, d'où j'ai tiré le peu que j'en ai dit ici.

AN. M.
3974.
ROME
723. AV.
J. C. 30.

In voce.
l'ôbas.

Tom. 4. des
Memoires
de l'Académie des
Belles-Lettres,
p. 457.
Ed. de Paris.

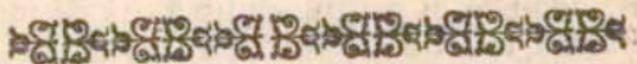
FIN DU TOME I.

~~Poz. ks. Inw. 5525/46~~



T A B L E

DU TOME I. DE
L'HISTOIRE ANCIENNE
DES EGYPTIENS
ET DES CARTHAGINOIS.



P R E F A C E.

- §. I. Utilité de l'Histoire Profane, sur-
tout par rapport à la Religion. I.
§. II. Observations particulières sur cet
Ouvrage. xxxv.

AVANT-PROPOS.

*Origine & progrès de l'établissement des
Royaumes. pag. I.*

T A B L E.

LIVRE PREMIER.

HISTOIRE ANCIENNE
DES EGYPTIENS.

PREMIERE PARTIE.

D ESCRPTION DE L'EGYPTE, & de ce qui s'y trouve de plus re- marquable.	9
CHAPITE I. THEBAÏDE.	10
CHAP. II. EGYPTE du milieu, OU HEPTANOME.	12
§. I. Obelisques.	14
§. II. Pyramides.	16
§. III. Labyrinthe.	21
§. IV. Lac de Mæris.	22
§. V. Débordement du Nil.	24
1. Sources du Nil.	26
2. Cataractes du Nil.	ibid.
3. Causes du Débordement.	28
4. Tems & durée du Débordement.	29
5. Mesures du Débordement.	30
6. Canaux du Nil. Pompes.	32
7. Fécondité causée par le Nil.	34
8. Double spectacle causé par le Nil.	37
9. Canal de communication entre les deux Mers par le Nil.	38
CHAP. III. BASSE EGYPTE.	40

T A B L E.

S E C O N D E P A R T I E.

DES MOEURS ET COUTUMES
DES EGYPTIENS.

CHAPITRE I. De ce qui regarde les Rois & le Gouvernement.	47
CHAP. II. Des Prêtres & de la Religion des Egyptiens.	48
§. I. Culte de différentes Divinités.	57
§. II. Cérémonies des Funerailles.	60
CHAP. III. Des Soldats & de la Guerre.	69
CHAP. IV. De ce qui regarde les Sciences & les Arts.	74
CHAP. V. Des Laboureurs, des Pasteurs, des Artisans.	77
CHAP. VI. De la fécondité de l'Egypte.	80

T R O I S I E M E P A R T I E.

Histoire des Rois d'Egypte.	95
Rois d'Egypte.	93

L I V R E S E C O N D.

H I S T O I R E

DES CARTHAGINOIS.

P R E M I E R E P A R T I E. ¹⁵⁰

C A R A C T E R E , M O E U R S , R E - L I G I O N , G O U V E R N E M E N T D E S	
---	--

T A B L E.

DES CARTHAGINOIS.	151
§. I. Carthage formée sur le modele de Tyr, dont elle étoit une Colonie.	ibid.
§. II. Religion des Carthaginois.	153
§. III. Forme du Gouvernement de Carthage.	161
Suffetes.	163
Le Sénat.	164
Le Peuple.	165
Le Tribunal des Cent.	166
Défauts du Gouvernement de Carthage.	168
§. IV. Commerce de Carthage, première source de ses richesses & de sa puissance.	171
§. V. Mines d'Espagne, seconde source des richesses & de la puissance de Carthage.	174
§. VI. La Guerre.	176
§. VII. Les Sciences & les Arts.	181
§. VIII. Caractere, mœurs, qualités des Carthaginois.	186

S. E C O N D E P A R T I E.

HISTOIRE DES CARTHAGINOIS.	190
CHAPITRE. I. Fondation de Carthage, & ses accroissemens jusqu'à la première Guerre Punique.	ibid.
Conquêtes des Carthaginois en Afrique.	195
Conquêtes des Carthaginois en Sardaigne.	196
Conquêtes des Carthaginois en Espagne.	198
Conquêtes des Carthaginois en Sicile.	202
CHAP. II. Histoire de Carthage, depuis la première Guerre Punique, jusqu'à sa destruction.	247
ARTICLE I. Première Guerre Punique,	248
ART.	

T A B L E.

ART. II. Guerre de Libye, ou contre les Mercenaires.	279
ART. III. Seconde Guerre Punique.	296
Causes éloignées & prochaines de la seconde Guerre Punique.	298
Déclaration de la Guerre.	307
Commencement de la seconde Guerre Punique.	309
Passage du Rhône.	311
Marche qui suivit le Passage du Rhône.	314
Passage des Alpes.	318
Entrée dans l'Italie.	323
Combat de Cavalerie près du Tesin.	325
Bataille de Trébie.	329
Bataille de Thrasymene.	336
Conduite d'Annibal par rapport à Fabius.	341
Etat des affaires en Espagne.	348
Bataille de Cannes.	349
Quartier d'Hiver passé à Capoue par Annibal.	352
Affaires d'Espagne & de Sardaigne.	363
Mauvais succès d'Annibal. Sieges de Capoue & de Rome.	364
Défaite & mort des deux Scipions en Espagne.	367
Défaite & mort d'Asdrubal.	369
Scipion se rend maître de toute l'Espagne. Il est nommé Consul, & passe en Afrique, Annibal y est rapellé.	374
Entrevûe d'Annibal & de Scipion en Afrique, suivie du combat.	381
Paix conclue entre les Carthaginois & les Romains. Fin de la seconde Guerre Punique.	384
Courte reflexion sur le Gouvernement de Carthage,	

T A B L E.

<i>thage, au tems de la seconde Guerre Punique.</i>	390
<i>Intervalle entre la seconde & la troisieme Guerre Punique.</i>	392
<i>§. I. Suite de l'Histoire d'Annibal.</i>	393
<i>Annibal entreprend & vient à bout de reformer à Carthage la Justice & les Finances.</i>	ibid.
<i>Retraite & mort d'Annibal.</i>	397
<i>Eloge & caractere d'Annibal.</i>	407
<i>§. II. Differens entre les Carthaginois, & Masinissa Roi de Numidie.</i>	413
<i>ART. IV. Troisieme Guerre Punique.</i>	422
<i>Digression sur les mœurs & le caractere du second Scipion l'Africain</i>	456
<i>Histoire de la Famille & de la Posterité de Masinissa.</i>	467.

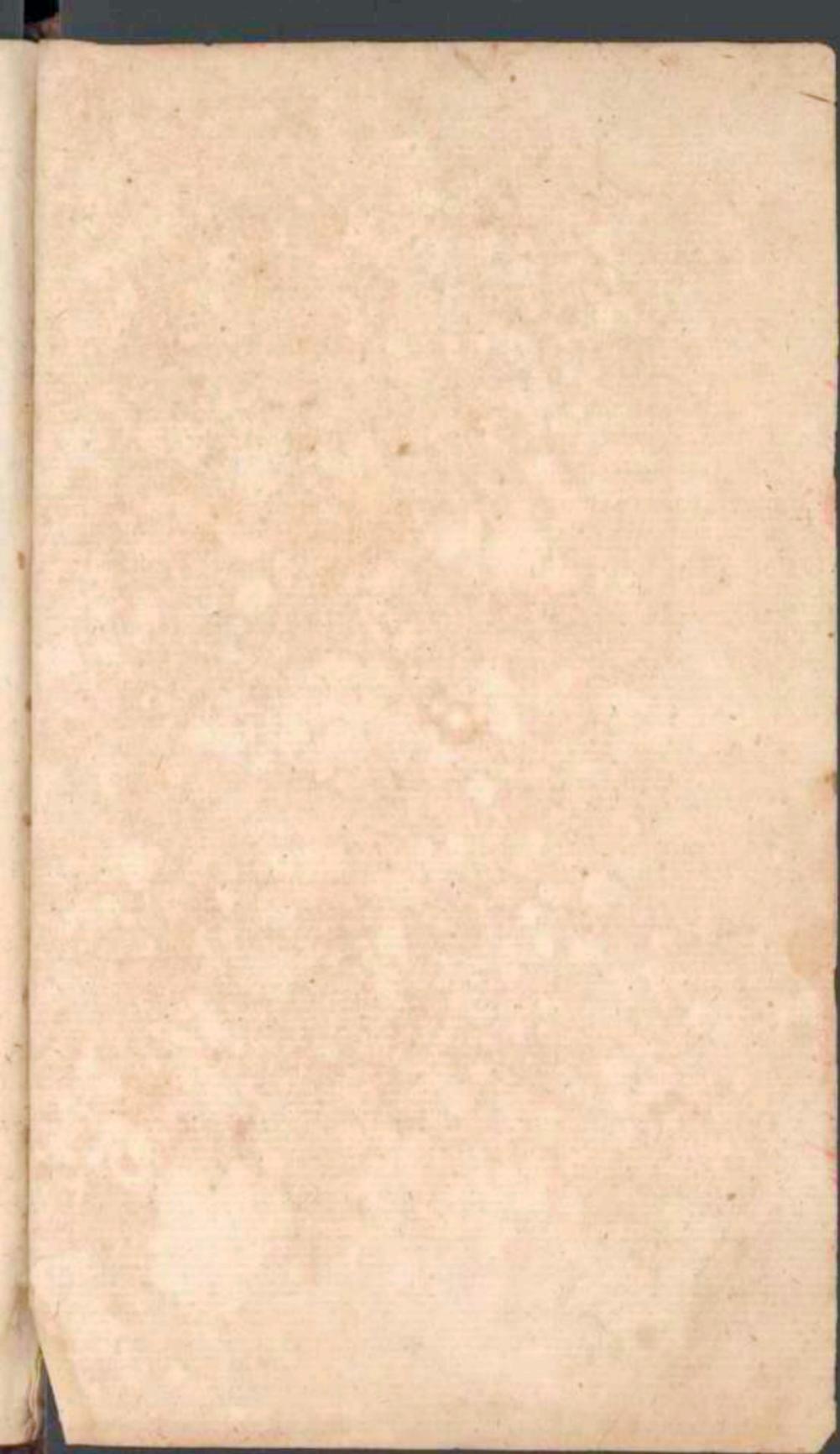
E I N.

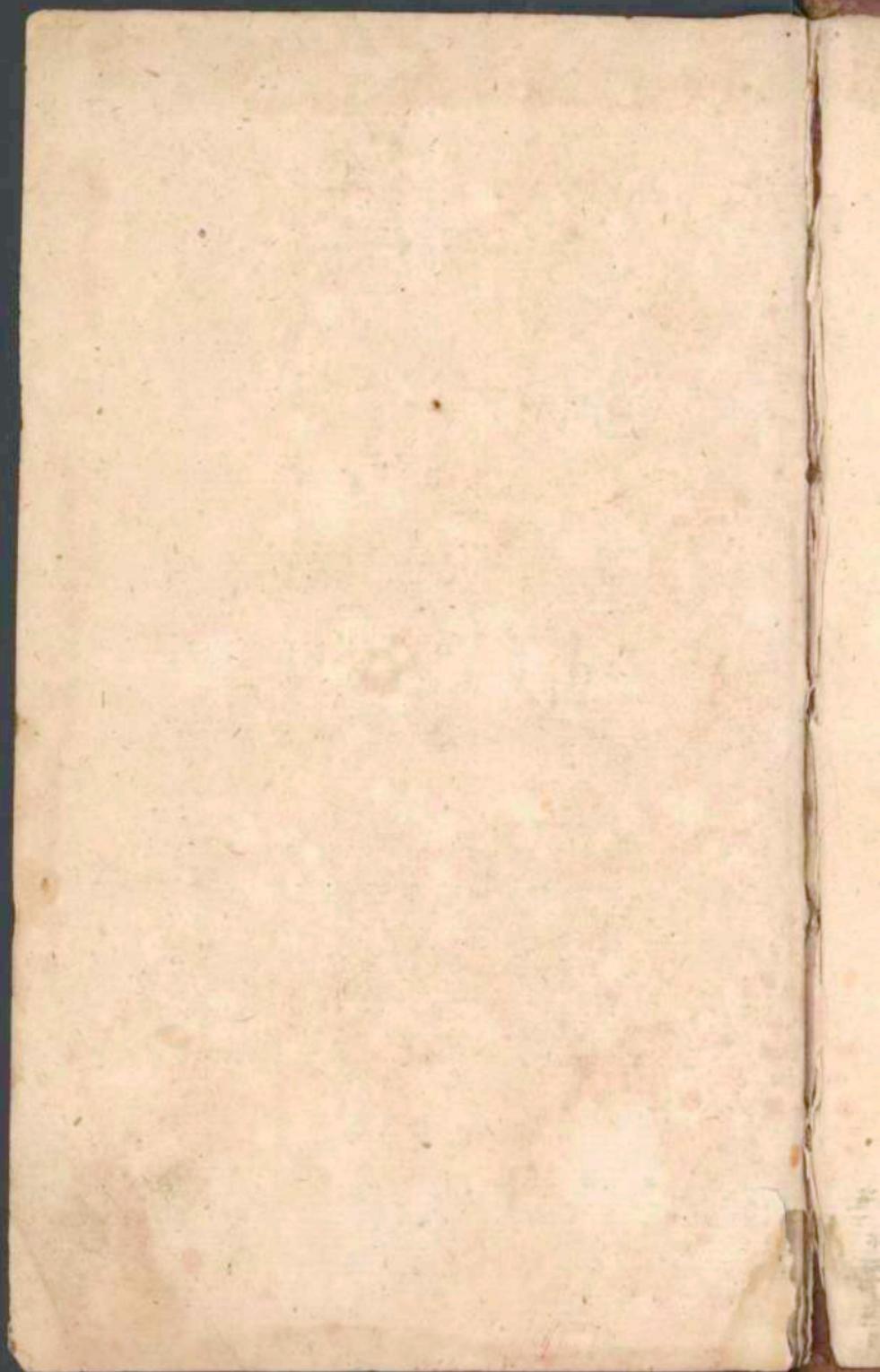
A P P R O B A T I O N .

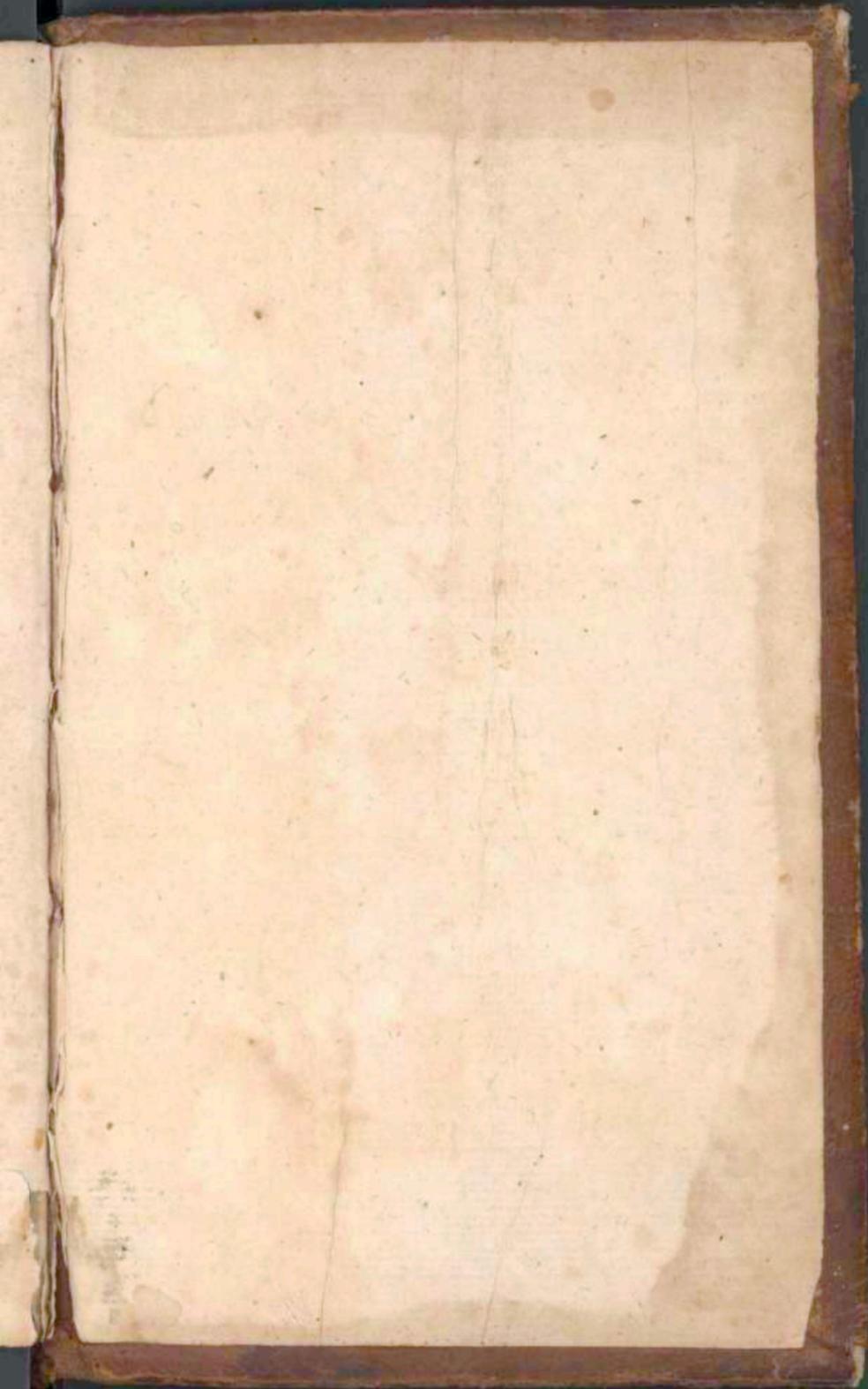
J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé, *Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Medes & des Perses, des Macedoniens, & des Grecs*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. On y voit regner les mêmes principes de Religion & de probité, & le même zèle pour l'instruction de la Jeunesse, qui ont caractérisé les autres ouvrages de l'Auteur. L'utilité de celui-ci ne se bornera pas aux jeunes gens: elle se répandra sur tout le public, qui pourra y lire en François des Histoires curieuses, qui jusqu'à présent n'ont guere été connues que des Gens de Lettres. Donnée à Paris, ce 3. Septembre 1729.

S E C O U S S E .









XXVIII

Wydawnictwa
do 1945 r.

Biblioteka Główna AP w Siedlcach
nr inw.: KG - 343597



343597



FRENCH
SILVER

